

**Un ami qui me voulait du bien**  
**Liberto Borges**

© Copyright Liberto Borges 2015

Tous droits réservés-Reproduction interdite

Couverture KDP

Photo : [www.pixabay.com](http://www.pixabay.com)

## **Dédicace**

A ma femme

## Préface

*Longtemps, je me suis borné à composer des poèmes et de petites nouvelles, tout en me préparant à rédiger des ouvrages de longue haleine. Je savais qu'on ne naît pas romancier et qu'on ne peut pas le devenir qu'à force de travail, et si on a des dispositions innées pour l'écriture.*

*Les années se succédaient, et moi, je vivais portant dans le secret de mon cœur le rêve d'écrire un beau roman ; cependant, une traînée de lunes et de soleils de plus en plus longue continuait de s'étendre derrière moi.*

*A plusieurs reprises, je m'étais lancé dans des récits plus ou moins autobiographiques, sans plan ni boussole, puisant dans mes rêves et mes souvenirs la trame de l'histoire. Au bout de quelques chapitres, je jetais les feuillets noircis au fond d'un tiroir. Le ton et le rythme ne me plaisaient pas ; je fronçais les sourcils dans une grimace amère, désespérant de ne jamais trouver ma voix.*

*C'est un matin que, me rasant comme d'habitude devant la glace, mes tempes grisonnantes et les pattes-d'oie au coin des yeux m'ont fait tout à coup prendre conscience qu'il me restait de moins en moins de temps pour réaliser mon rêve. Je n'allais pas attendre d'avoir un pied dans la tombe pour écrire un roman.*

*Dès lors, je me suis lancé dans l'aventure avec toute l'énergie dont je me sentais capable, comme si j'étais atteint d'une maladie incurable qui ne me laisserait que quelques mois à vivre.*

*Cette fois, j'ai esquissé un plan que je faisais évoluer au fur et à mesure que l'intrigue se préciserait. Au départ, je me suis imaginé vivant avec une femme que je n'aimais plus beaucoup, restant avec elle, néanmoins, pour l'amour de l'enfant qu'elle m'avait donné. Le troisième personnage était un ami bisexuel que je connaissais depuis le lycée, et qui m'a avoué que j'étais son idéal féminin.*

*Ma compagne était sage-femme, tandis que moi j'exerçais le métier de kinésithérapeute. Mon air avenant, mon empathie, ainsi que l'adresse de mes mains, me valaient une clientèle féminine huppée. Les manigances de mon ami et les coups de pouce du hasard ont fait en sorte que je me suis retrouvé au milieu d'un « carré de dames » (titre initial de ce roman), toutes prêtes à satisfaire toutes mes envies.*

*Or, je n'aimais pas beaucoup le changement dans le commerce avec les femmes. Je me disais qu'il valait mieux rester avec une femme qu'on connaît bien, et qu'on a appris à supporter, plutôt que de tout recommencer à zéro avec une autre, susceptible de vous faire regretter d'avoir flashé sur elle. Mon ami savait que resterais avec la mère de mon enfant (?), si une volonté autre que la mienne ne mettait pas tout en œuvre pour me faire évoluer, et il était capable d'aller jusqu'au crime pour y parvenir.*

*Cependant, bien malin celui qui serait capable de deviner laquelle des quatre femmes était la femme de ma vie, à part mon bisexuel d'ami qui a éliminé l'une après l'autre, n'épargnant que celle qu'il avait choisie. Le lecteur peut se demander qui sera élue au fil des*

pages, mais il lui faudra attendre la fin du livre pour avoir la clé de l'énigme.

*Une fois le roman achevé, je l'ai lu à plusieurs reprises. Je l'ai trouvé trop long, trop touffu pour un premier livre, qui plus est, d'un auteur parfaitement inconnu. Quel éditeur aurait parié sur moi ?*

*Je ne voyais qu'une solution : raccourcir le texte. J'ai décidé d'en tirer un thriller atypique, où la jalousie est la cause de la violence et de meurtre, réduisant le rôle de plusieurs personnages à de simples figurants. Aussi ai-je fait le récit à la troisième personne. Cela a donné : « Les Tribulations de Christina ».*

*Des mois plus tard, sortant « Le Carré de Dames » du tiroir, je l'ai trouvé fort intéressant, plus vigoureux, dense. J'ai rebaptisé le roman : « Masseur pour Dames ».*

*En le relisant encore et encore, je me suis rendu compte que, vivant au plus près de mes personnages, je suis plus à même de les faire vivre plus intensément. D'où ma décision de le publier, bien qu'il ait des passages, et même des chapitres entiers, qu'on trouve dans « Les Tribulations de Christina ». Les deux livres sont à la fois semblables et différents, celui-ci n'étant qu'une variation de celui-là.*

*Je viens de vous faire un résumé du processus aussi long que complexe de la création littéraire, de la gestation du roman à sa publication, en passant par l'écriture, la correction et les inévitables remaniements. Mon labour n'aura pas été vain, si ce*

*livre suscite de l'intérêt chez vous et vous donne envie de le lire.*

## Chapitre 1

Je vivais en couple avec Charlène depuis six ans. Nous avions un beau garçon qui allait compléter bientôt ses trois printemps, un métier intéressant – elle était sage-femme, moi, kinésithérapeute – et, quoique les délires de la passion amoureuse soient depuis longtemps relégués au placard des souvenirs gratifiants, ma compagne essayait de me persuader que notre couple avait fait ses preuves.

Grâce à l'amour qui nous unissait, nous avions surmonté toutes les difficultés, venus à bout de toutes les embûches que l'adversité avait semées sur notre chemin. Maintenant, puisque nous étions si bien ensemble, elle pensait que l'heure était venue de réaliser son rêve le plus ardent. Bref, elle en parlait avec tant d'ardeur que je finis par céder à ses instances : j'acceptai l'union de nos vies par les liens sacrés du mariage.

C'était mieux pour nos enfants, plaidait-elle, que de grandir au sein d'un couple légitime devant les hommes et devant Dieu. En plus, nous nous ferions des souvenirs pour plus tard, lorsque nous regarderions l'album de photos prises le jour de la noce, des images immuables d'un jour exceptionnel que ni le temps ni les revers de l'existence ne pourraient ternir dans nos cœurs.

Comme sa mère vivait dans un état de santé précaire, à la suite d'une embolie pulmonaire qui avait failli l'emporter, Charlène tenait à ce qu'on se marie au début de l'été. Un beau jour, s'étant renseignée au préalable sur les formalités administratives à accomplir avant le mariage, elle m'entraîna à la mairie, devant l'officier d'état civil qui lui avait donné rendez-vous.

Les bans seraient bientôt publiés, les préparatifs allaient bon train, lorsqu'arriva la nouvelle que sa mère était souffrante et qu'elle devait garder le lit pendant au moins quinze jours. Pis encore, son mari venait d'être interné pour se faire enlever des calculs de la vésicule biliaire, et, de ce fait, elle se trouvait seule à la maison, sans personne pour la soigner. Charlène se résolut à demander quinze jours de congé à son patron qui fronça les sourcils, contrarié, avant de s'en accommoder, vu le caractère incontournable de la situation.

J'emmenai Charlène et Thomas à la gare, c'était un mardi soir, ils partaient pour Bordeaux. Je restai en leur compagnie jusqu'à l'annonce du départ du train; puis, avant de redescendre sur le quai, je les embrassai tendrement et leur promis de les rejoindre le vendredi suivant, pour passer le week-end auprès d'eux.

Cette nuit-là, j'eus le sommeil troublé par de mauvais rêves. Peut-être parce que c'était la



première fois depuis bien longtemps que je me retrouvais tout seul dans un grand lit, livré à mes fantasmes.

Dès le lendemain, je fis un détour par la gare Montparnasse, où je réservai un billet de train pour le Sud-Ouest. Je me disais en chemin que je fermerais mon cabinet vendredi à midi et que, ayant fait ma valise la veille, je pourrais rejoindre ma petite famille tôt dans l'après-midi.

C'était sans compter avec les imprévus qui risquent de contrarier vos projets à tout moment. Bien qu'on soit à mi-avril, une épidémie de bronchiolite sévissait dans la région, parce que le temps avait été froid et humide pendant presque tout le mois de mars.

Je me retrouvai devant des mamans désemparées, voyant la gêne respiratoire de leurs nourrissons ; certaines craignaient qu'ils ne soient sur le point de s'étouffer. La plupart d'entre elles étaient venues me voir sans rendez-vous. Je ne pouvais pas les renvoyer vers l'hôpital le plus proche, sous prétexte que c'était vendredi et que j'avais décidé de partir en week-end après le déjeuner. Dire, devant ces mères angoissées et ces bébés souffrants que je ne voulais pas rater mon train m'apparut d'un égoïsme insupportable.

Je fermai la porte du cabinet, après y avoir accroché une pancarte annonçant que celui-ci serait fermé jusqu'à lundi, quatorze heures

(j'avais promis à Charlène deux jours et trois nuits au square des éternels amants), puis je retroussai les manches et entrepris de soulager mes tendres patients. Ce n'est pas une tâche qu'on peut accomplir montre en main, il faut être concentré, presser les poitrines congestionnées des nourrissons avec des gestes précis, savamment dosés.

Quand la dernière maman fut partie, son petit trésor blotti dans ses bras, il était presque trois heures de l'après-midi. Mon train, qui avait dû passer Tours, filait vers Poitiers. Cependant, étant optimiste de nature, je relativisai les choses comme d'habitude; j'irais manger un morceau dans un petit restaurant, puis je me rendrais à la gare. J'ignorais alors que les complications ne faisaient que commencer.

Cette fois, une panne électrique, occasionnée para le vol de câbles le long de la voie ferrée, empêchait la circulation des trains en partance pour Bordeaux. On ne connaissait pas au juste l'ampleur des dégâts. On estimait que, dans le meilleur des cas, le trafic devrait être rétabli en début de soirée.

J'appelai Charlène sur son téléphone portable.

—Il y a un problème technique sur la ligne, dû au vol de câbles électriques, aucun train n'est au départ en ce moment.

—Qu'est-ce que tu vas faire, chéri ?

—À ton avis ? J'attends. On nous dit que tout sera rentré dans l'ordre d'ici deux heures.

—Où es-tu en ce moment ?

—Je suis à la gare Montparnasse, voyons !

—Et tu me dis qu'on a volé des câbles ?

—C'est ce qu'on a annoncé. Le cuivre vaut de l'or en ce moment. Mais si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à écouter les infos.

—Si, si, je te crois. Seulement, je suis un peu désappointée, tu me manques !

—Mais toi aussi, tu me manques. Patiente un peu, j'arrive !

J'en profitai pour lui demander comment allaient ses parents, et si Thomas se plaisait au bord de la Garonne. Pourvu qu'on le nourrisse en temps et en heure, et qu'on le laisse dormir tranquille, notre enfant était un ange, frais comme un bouton de rose qui vient juste d'éclore.

Pour ce qui était de ses parents, la situation s'était un peu améliorée. Sa mère retrouvait des couleurs, et l'opération de son père s'était plutôt bien passée. Mais elle me raconterait tout en détail ce soir, lorsque nous serions allongés côte à côte, le cœur gai et la chair assouvie.

Je revins à la gare Montparnasse le lendemain, muni d'un billet pour le train de huit heures. Je sentis en arrivant une drôle d'atmosphère, qui tranchait avec celle des jours ordinaires où la routine règle le rythme de ce grand carrefour de Paris. Des gens s'en allaient

mécontents, d'autres pestaient en gesticulant contre le désordre qui régnait dans le service public. Sur le quai, noir de monde d'un bout à l'autre, la tendance était à l'orage. Un brassard rouge noué autour du bras, des syndicalistes essayaient d'expliquer à la foule de voyageurs en colère le bien-fondé de leur action.

J'abordai un fonctionnaire de la SNCF qui se trouvait sur mon chemin, il répondit de bonne grâce à mes questions. Les syndicats avaient appelé le personnel à débrayer, après l'agression d'un contrôleur ; il semblait que des pourparlers allaient être engagés dans la matinée entre la direction et les grévistes, concernant de nouvelles mesures de sécurité à prendre, mais on savait par expérience combien ces discussions pouvaient être longues et difficiles. Pour le moment, la gare se trouvant bloquée, il n'y avait aucun train au départ; peut-être que cela bougerait dans la journée. Enfin, il m'a dit que le plus sensé serait de reporter mon voyage ou de me faire rembourser.

Je ne savais trop que faire. Deux imprévus dans la même journée suffisent à vous laisser songeur, et si, après la bronchiolite et le vol de câbles, vous êtes le lendemain matin cloué sur place à cause d'une grève inopinée des cheminots, vous pouvez ressentir à juste titre une certaine inquiétude s'insinuer en vous ; et même, vous demander si une force invisible n'est pas en

train de tisser autour de vous la toile d'araignée où vous finirez par vous empêtrer.

De retour chez moi, je rappelai Charlène pour lui faire part de mes ennuis.

—Ce n'est pas vrai, dis-moi que tu plaisantes !

—Parce que tu crois que j'ai le cœur à plaisanter, hein ! Allume la télé, on en parle en ce moment.

—Qu'est-ce que tu vas faire, chéri ?

—Je vais me glisser sous la table, avant que le plafond ne s'écroule sur ma tête.

—N'exagère pas, tu peux descendre en voiture.

—Avec une guimbarde fatiguée de rouler sa mécanique sur l'asphalte ?

—Attends, elle a à peine dix ans !

—Et plus de deux cent mille bornes au compteur. En plus, c'est les vacances de Pâques. Il y a partout des bouchons énormes.

—Dis plutôt que ça ne t'enthousiasme pas de me rejoindre.

—C'est ça, tu as raison, je vais passer un week-end fabuleux, j'ai une call-girl toute nue sous la couette !

—Pourquoi ce ton sarcastique ?

—Parce que j'en ai marre ! Tu m'étouffes. Fais ceci, ne fais pas cela, descends aux poubelles, regarde le temps qu'il fait. Je ne suis jamais assez disponible à ton goût, je suis un égoïste qui ne pense qu'à ses plaisirs.

—Eh, bah ! qu'est-ce qui te prend tout à coup? Tu ne veux pas me voir? Tant pis! Fais comme ça te chante, alors !

Après cette réplique, donnée dans un accès d'humeur, sans doute avec un haussement d'épaules propre d'une enfant gâtée, Charlène raccrocha le téléphone. Elle croyait que j'allais appuyer sur la touche de rappel, comme je le faisais d'habitude quand elle avait une attitude semblable; seulement cette fois, je refusai de céder à son chantage affectif ; je la laisserais mariner quelque temps dans la vinaigrette où se mélangeaient le dépit et le doute.

Ce mouvement spontané de rébellion contre Charlène provoqua chez moi un déclic, point de départ d'une remise en question de notre vie de couple, qui devait aboutir à une conclusion sans appel : je menais une existence médiocre, sans éclat, en compagnie d'une femme opiniâtre, revêche, guère plus douce qu'un tampon à récurer, néanmoins à l'aise dans ses baskets, épanouie, et, qui plus est, se fichant de mes goûts, de mes envies, de mes opinions.

Bien entendu, ce constat me laissa d'autant plus désespéré que je ne me sentais pas le courage de la quitter. Mon envie d'autre chose risquait donc de n'être qu'un vœu pieux, qu'aucune décision concrète ne viendrait exaucer. Mais, un curieux concours de circonstances vint préparer le terrain à une

surprenante résolution, dont je ne suis pas encore revenu.

Nous verrons comment pendant quelques jours, seul à seul avec moi-même, libéré de l'emprise de ma compagne, je devins un autre homme.

J'hésitai longtemps, partagé entre mon fantasme d'un week-end à Paris, en célibataire, et l'envie de tenir Thomas dans mes bras. Finalement, je n'eus pas assez de cran pour sortir mes pantoufles de l'ornière où je m'étais enlisé pendant six années de vie commune; je choisis donc ma famille, me résignant pour la énième fois à supporter le fichu caractère de Charlène.

Renseignements pris sur le trafic, je pus conclure que je serais bien inspiré de prendre l'itinéraire bis conseillé par Bison Futé, au lieu d'aller faire l'escargot jusqu'au péage de Saint-Arnoult, et peut-être bien au-delà. Du reste, je n'aime pas l'autoroute, c'est un désert de goudron aussi violent que monotone où même les véhicules pour lesquels il a été conçu, pris de vertige, semblent n'avoir qu'un seul but : en sortir.

Pendant tout le trajet, on vous assène sur les ondes l'impérieuse nécessité de faire une pause toutes les deux heures, parce qu'il y va de votre sécurité. L'ennui c'est que les aires de repos n'ont rien de reposant; elles ne valent pas les verts oasis du Sahara qui, eux, tranchent

avec l'aridité environnante ; bref, elles m'apparaissent comme des points de ravitaillement, servant en même temps de dépotoir aux gens pressés d'arriver à leur destination.

Lorsque revenait l'été avec ses cieux éblouissants, ses belles journées inondées de vivifiante lumière, la question des vacances devenait un sujet récurrent de discussion entre Charlène et moi, – discussion qui, bien souvent, au détour d'un mot inconsideré, prenait la tournure d'un affrontement. L'échange de vues qui avait pour but le choix et l'organisation de nos loisirs, bien que démarrant sur un ton mesuré, dégénérait par la suite en querelle où les dérapages étaient inévitables. Parfois, des menaces éclataient au milieu d'une bordée d'injures.

Pour elle, c'était simple, on chargeait nos bagages dans la voiture, on se faufilait vers la porte d'Orléans ; passé le péage de Saint-Arnoult, on fonçait à toute allure sur le camping des "Tilleuls", situé au pied des Pyrénées. Elle se réjouissait par avance des retrouvailles avec ses amis de l'année précédente, les fêtes sur place animées par de gais lurons, les sorties en discothèque où elle se tortillait jusqu'au petit matin, au rythme de la musique techno.

Pour ma part, je n'aime guère ces divertissements échevelés qui consistent à s'étourdir jusqu'à l'épuisement ; et pourtant, j'y



participais parfois m’efforçant de m’amuser, pour faire plaisir à ma compagne et ne pas passer pour un rabat-joie. Pour me détendre, je trouvais de temps à autre le moyen d’aller me promener dans l’arrière-pays où je flânais longuement dans la nature, seul avec mes pensées ; et, parfois, lorsque j’éprouvais le désir de contempler la mer, je poussais jusqu’à la côte basque.

Mon plan de vacances était plus élaboré, puisqu’il comprenait une bonne dose de poésie et d’émotion esthétique, par laquelle je prétendais tempérer l’hédonisme débordant de Charlène. Je comptais trois jours de voyage pour arriver au camping. L’itinéraire serait choisi en fonction de l’intérêt des paysages et des sites – innombrables dans notre beau pays – qui méritent non seulement notre admiration, mais aussi de figurer dans nos albums de photos. On en profiterait pour découvrir la gastronomie locale, et on passerait la nuit dans un petit hôtel bien tenu, situé dans un endroit romantique. Elle faisait la grimace, c’était ringard, barbant, à son avis.

L’été dernier, de coup de sang en coup de gueule, après d’interminables palabres, Charlène se décida à revoir sa position. Nous ferions le trajet en deux étapes, la première s’achevant à Bordeaux, où nous devrions passer la nuit chez ses parents. Le lendemain matin, nous repartirions pour les Pyrénées, laissant

Thomas chez papi et mamie, qui ne le voyaient pas assez pendant l'année.

—Pour qu'ils cèdent à tous ses caprices ? Après, il nous faut deux mois pour le redresser.

—Ne t'en fais pas, il est assez grand pour comprendre. Je voudrais bien te voir quand tu seras grand-père.

—Chacun son rôle. Le mien, aujourd'hui, consiste à armer mon fils pour affronter la vie en homme debout, la tête haute.

Il était impossible d'améliorer davantage le programme, d'autant plus que le jour de départ en vacances approchait. C'en était fait encore une fois de la balade aussi poétique que culturelle dont je rêvais.

Je lui proposai quand même deux détours pour briser la monotonie de la route. Le premier jour, on irait déjeuner à La Rochelle, sur le vieux port ; et, le lendemain, on s'arrêterait à Arcachon, le temps de marcher un peu sur l'eau. Elle accepta de mauvaise grâce, si bien que je renonçai à l'idée ; la perspective de plaisirs non partagés, quelle que soit leur nature, refroidit en moi l'envie de m'y abandonner.

Au-delà de la question des vacances, bien d'autres sujets de discorde nous opposaient tout au long de l'année. Ils allaient de la couleur de ma cravate à l'éducation de Thomas, en passant par la disposition du mobilier, le film à voir, le candidat pour qui voter. Je peux résumer la

situation d'un mot, nous cohabitons dans un désaccord presque parfait.

Notre foyer aurait été le théâtre de scènes de ménage continuelles, si je n'avais pas décidé de la laisser faire à sa guise, sauf en ce qui concerne l'éducation de Thomas et la couleur des cravates que j'entendais nouer autour de mon cou. Le lit était le seul endroit où se dessinait de temps à autre un semblant d'entente, par le biais de l'excitation sexuelle, mais c'était une étoile filante qui s'éteignait dans un silence monotone, à peine exhalé le dernier soupir de plaisir.

La myopie des esprits médiocres les empêche de deviner les lignes de l'avenir qui s'inscrivent en filigrane dans le présent. C'était le cas de Charlène. Au fil de nos querelles, se creusait entre nous un fossé qui finirait par devenir infranchissable ; mais, elle ne voyait rien venir.

Après la naissance de Thomas, la passion s'étant estompée, je pris peu à peu conscience que nous étions trop différents pour vivre ensemble. Si notre ménage tenait encore, c'était surtout à cause de l'inertie engendrée par l'habitude. Ma compagne était toujours désirable physiquement, mise à part sa voix aiguë, un rien fêlée, qui me pinçait les oreilles ; en revanche, sur le plan moral, elle n'avait presque rien pour me plaire. Parfois, je me demandais si je l'avais jamais vraiment aimée.

Et pourtant, lorsque je songeais à la séparation, cette idée ne suscitait pas en moi une adhésion sans réserves.

La rupture au sein d'un couple se consomme d'autant plus facilement qu'un fait particulier intervient comme levier. Que ma compagne me trahisse, je la quitterais sans hésiter ; que je tombe amoureux d'une autre femme, je puiserais dans cet amour la force de tout reconstruire autour d'elle.

Comme vous le verrez plus loin, c'est dans des circonstances dramatiques que je finis par trouver ce levier, l'amour, cette force irréprouvable qui allait bouleverser mon existence.

En attendant de pouvoir changer mon destin, je supportais tant bien que mal mon existence sans éclat, partageant la vie d'une vraie chipie, me consolant de la présence de Thomas et du travail gratifiant que j'accomplissais dans mon cabinet avec beaucoup de cœur.

Après avoir rangé ma valise dans le coffre de la voiture, devant l'immeuble, je m'apprêtais à partir quand Adeline arriva à ma hauteur, sur le trottoir. C'était une femme robuste, sans attrait particulier, à part la belle dentition qui éclatait entre ses lèvres quand elle riait, comme une parure de perles ciselées par la nature. Les traits de son visage, malheureusement, n'avaient pas bénéficié de la même qualité de

finition, et ses grands yeux, bien que joliment dessinés, manquaient de vivacité d'expression, sauf quand le dialogue prenait une tournure coquine; alors, ils pétillaient comme deux braises sous le halètement du soufflet. Au reste, elle avait un teint frais d'adolescente vivant au grand air, ainsi qu'une réelle capacité d'écoute, l'esprit conciliant, et elle faisait preuve de beaucoup de tact et pas mal d'à-propos dans la conversation.

Elle était infirmière dans la même clinique où Charlène faisait l'accoucheuse, et elles se fréquentaient assidûment en bonnes camarades et amies.

—Je te croyais à Bordeaux, dit-elle, s'arrêtant près de moi.

—Je ne partirai pas avant de voir tes jolies dents, répondis-je amusé.

—T'es mal barré, je n'ai pas envie de rire.

—Et moi, je n'ai pas le temps de faire le pitre, pince donc les coins de ta bouche.

—Je ne vais pas me mettre à grimacer comme une chienne qui en a après un matou.

—N'es-tu pas infirmière ?

—Je ne vois pas le rapport.

—Moi, si. Fais-toi une piqûre d'humour à effet immédiat.

—Je n'ai pas ça dans ma trousse, ouvre plutôt ta boîte à blagues et raconte-moi une à me fendre la poire.

—Très bien, d'accord. L'autre jour, quand j'ai pris Thomas à l'école, je n'en croyais pas mes oreilles. « Papa, c'est quoi le clitoris? » qu'il m'a dit tout à coup. « Où est-ce que tu as entendu ce mot, petit galopin? » « C'est les maîtresses à la récré. » « Eh bien! mon loulou, c'est un jeu pour les grandes filles. » que je lui ai répondu. « Je peux pas jouer au clitoris aussi, papa? » « Si, mon chéri, tu le peux... quand tu auras de la barbe sur le menton. » Ai-je précisé, croyant mettre un terme au dialogue, lorsqu'il me sort avec son air innocent.

« Papa, pourquoi les jouets des grandes filles ont des poils? »

Adeline s'esclaffa, étalant sous mes yeux sa belle dentition.

—Voilà! tu peux t'en aller maintenant, Gigi. Soigne bien Charlène, dit-elle d'un air entendu.

—Je m'y appliquerai de toute mon ardeur. Et toi, tâche de te reposer, tu m'as l'air un peu patraque. Mes amitiés à Guillaume.

—Le pauvre, depuis le temps qu'il ne joue pas au jeu des grands.

—Pourquoi? Tu lui as mis les prunes en marmelade?

—Tu parles! Pour me retrouver avec deux bourses vides et une saucisse toute molle dans la main? répliqua-t-elle, riant encore.

Enfin, elle reprit son chemin, visiblement d'humeur gaie, tandis que je démarrais la voiture pour me diriger vers la porte d'Orléans.

## Chapitre 2

Je mis presque deux heures pour arriver à Versailles ; et, lorsque je vis la caravane des vacanciers faisant l'escargot sur la N10, je m'engueulai sec dans le rétroviseur.

« Tu n'as pas l'air con maintenant, hein ! » m'écriai-je mécontent de moi.

Des milliers de petits malins dont je faisais partie, venant du nord, de l'est et même du sud de Paris, s'étaient rués vers l'ouest, persuadés d'avoir trouvé le bon plan pour échapper à la cohue de l'autoroute, au grand dam des riverains qui n'en croyaient pas leurs yeux.

Je tapai sur le volant un coup rageur du la plein de la main, en apprenant par la radio que les bouchons se résorbaient autour de la capitale et que le trafic sur l'A10 devenait fluide. Comme j'arrivais sur un carrefour, je bifurquai à droite pour me retrouver sur une route départementale, sans trop savoir où elle me conduirait. En revanche, le paysage routier se transforma en quelques secondes : un simple coup de volant avait suffi à changer le décor.

Désormais, la bande de goudron se déroulait devant moi, parfaitement dégagée aussi loin que je pouvais l'apercevoir ; plus de bouchons, presque plus de gaz d'échappement dans mes poumons.

J'en profitai pour tester ma guimbarde, écrasant le champignon contre le plancher.



Dans un premier temps, elle me sembla tenir le coup, avalant sans rechigner une longue ligne droite ; mais, peu de temps après, lorsque j'abordai une côte, tel un vieillard qu'un effort trop prolongé essouffle, elle eut des toussotements de mauvais augure, qui se soldèrent par un net affaiblissement de puissance. Et elle toussa encore après la montée, sur un tronçon plat. Je me dis alors que cela finirait peut-être par une attaque d'asthme, et que je risquais fort de me retrouver au milieu des champs de colza, avec mes jambes comme seul moyen de locomotion.

A cette perspective, je me rendis compte d'un fait pour le moins singulier : depuis que j'avais pris cette route, et cela faisait déjà une quinzaine de bornes, je n'avais vu aucun véhicule, à part le bolide rouge qui m'avait doublé tout à l'heure.

Pourquoi donc personne ne s'aventurait-il sur cette voie, pourtant large et parfaitement entretenue, alors que sur la nationale des tas de gens se morfondaient dans leur cage d'acier ? Je finirais bien par trouver la réponse à mes questions, pourvu que ma guimbarde tienne bon, ce qui n'était pas garanti d'avance.

Après un court répit, les ratées reprirent de plus belle, ralentissant l'allure du véhicule et diminuant mes chances d'arriver quelque part où je pourrais me faire dépanner.

« Nom d'une vipère ! la malchance me colle aux fesses depuis hier ! m'écriai-je, hors de moi. » Je me voyais intronisé roi des poissards au bord de ces champs de colza, une couronne de fleurs jaunes tressées sur la tête.

J'eus beau chercher la cause de la panne imminente, je ne voyais pas ce qui clochait sous le capot, d'autant moins que le moteur tournait rond au ralenti. Je donnai un coup d'œil sur le tableau de bord, l'aiguille qui indiquait le niveau de carburant mordait franchement sur le rouge ; j'en déduisis que les ratées étaient dues peut-être à la saleté accumulée au fond du réservoir – celle-ci remontant dans le circuit d'alimentation, mélangée avec le gazole quand le niveau de celui-ci est trop bas. Il était donc urgent de me ravitailler, me dis-je, me reprochant au passage de n'avoir pas pensé à faire le plein. Dans ce but, je poursuivis ma route à petite allure, ménageant autant que faire se peut le moteur.

Quelques bornes plus loin, au détour d'une crête, j'aperçus avec soulagement des maisons derrière un rideau de verdure, au-dessus duquel se détachait la flèche d'une église. C'était un vieux village, à en juger par la basilique et les bâtisses qui s'accroupissaient autour d'elle comme un troupeau de brebis autour du berger, agrandi par des lotissements de maisons modernes bâties de part et d'autre de la route.

Il y avait une station de service à l'entrée de l'agglomération. Lorsque je m'y arrêtai, le gérant s'apprêtait à baisser le rideau. J'étais son troisième client de la journée, me dit-il, enfonçant le pistolet de remplissage dans réservoir. Les automobilistes de passage constituaient le plus clair de sa clientèle, parce que la départementale qui traversait le village était un bon raccourci pour gagner l'A10 ; seulement, la route avait été coupée à la circulation, dans les deux sens, après l'éboulement qui s'était produit pendant la nuit.

Je poussai un soupir de désespoir, je fis la moue, les yeux ronds, et plissai le front devant ce nouvel obstacle, mais le pompiste ignora ma contrariété dont il ne savait pas le fondement ni l'étendue. Je devais rebrousser chemin pour reprendre la N10 à l'endroit où je l'avais quittée tout à l'heure, comme si je revenais de faire un petit tour récréatif dans la campagne, en attendant que la circulation redevienne normale.

Je me remis au volant, persuadé que le plein de gazole allait redonner du tonus au moteur. Hélas ! cette fois, il a carrément refusé de démarrer. Je fis appel au pompiste qui était aussi mécanicien. Il mit le nez sous le capot, puis il me demanda d'actionner le démarreur. Il ausculta les bruits, examina les câbles, tâta les durites, puis son diagnostic tomba : à son avis, la pompe à injection avait lâché. Comme il n'y avait pas de diésélistes dans le coin, il fallait

faire remorquer le véhicule dans un garage équipé pour résoudre ce genre de problème.

C'est à ce moment précis que j'abandonnai définitivement l'idée de me rendre dans le Sud-Ouest. Ayant rangé la guimbarde à l'écart des pompes, avec l'aide du gérant, je demandai à ce dernier s'il n'y avait pas dans le village un restaurant où je pourrais déjeuner. Il m'indiqua le « Relais des Routiers » qui se trouvait cinquante mètres plus loin. Je m'y rendis sans plus attendre.

Je ne m'étonnai pas de voir deux voitures à peine devant l'entrée, une vieille Mercedes et une Porsche rouge flambant neuve. Assez vaste et proprement tenu, le restaurant était presque vide, quoiqu'une heure de l'après-midi n'ait pas encore sonnée. La patronne, qui devait tourner autour de la cinquantaine, se tenait debout derrière le comptoir. À une table, au beau milieu de la pièce, je vis une jeune femme très attirante, la belle toison brune ramassée en deux nattes, polie, soignée jusqu'au bout des ongles. Elle portait une robe de coupe simple qui lui allait à ravir, et son maintien étudié dénotait son envie de plaire.

Je commandai un bifteck avec des frites, agrémenté d'une salade, vu que le menu se composait uniquement de plats express, à cause du manque prévisible des clients habituels. En attendant, je contactai mon assureur lui demandant de faire remorquer ma voiture et de

la déposer dans un garage à Versailles. Comme mon contrat d'assurance prévoyait le rapatriement des occupants de la voiture en cas de panne, il fut convenu qu'un taxi serait mis à ma disposition dans le courant de l'après-midi.

Depuis l'instant où je mis les pieds dans le restaurant, mon regard était constamment attiré par la jeune femme. Je finis par m'approcher de sa table avec l'intention de nouer le dialogue.

– Heureusement que vous vous trouvez ici, dis-je, un sourire aux lèvres. Votre présence m'apporte un peu de réconfort. Permettez-moi de me présenter : je m'appelle Gianni (Gigi pour les intimes), Parigot de naissance, kiné de mon état, et je suis venu là pour vous servir.

La jeune femme resta silencieuse, ébaucha un sourire ironique, apparemment réceptive au brin de cour que je venais de lui faire. Je poursuivis lui racontant mon *odyssée* : depuis la veille que je cherchais à partir pour Bordeaux sans y parvenir, à cause de contretemps successifs dont le dernier en date était cet éboulement qui avait coupé l'accès à l'autoroute, auquel vint s'ajouter une grosse panne de voiture.

Quelque temps plus tard, la patronne nous apporta le déjeuner. Je n'osai pas demander à la belle inconnue si je pouvais déjeuner à sa table, vu qu'elle n'avait même pas daigné se présenter à son tour. Je m'assis donc à une table contiguë, bien décidé à renouer le monologue interrompu,

dans l'espoir de débrider sa langue. À peine avions-nous entamé le repas, qu'un bruit de pas résonna dans l'escalier de bois qui remontait du sous-sol.

Un instant après, deux loubards firent leur apparition; l'un costaud, le front dégarni par la calvitie, le teint pâle et les yeux ternes à fleur de visage, qui était étroit et osseux ; l'autre, courtaud, la barbe drue, les mains épaisses, poilues, les yeux fébriles, vides de pensée, qui me firent songer à un pitbull se purléchant les babines.

—Où est passée ma copine ? cria le chauve, s'adressant à la patronne.

—Je ne suis pas là pour épier les faits et gestes de mes clients.

—Laisse tes grands chevaux à l'écurie, si tu ne veux pas que je te pète la façade, mémère ! Je t'ai demandé si tu l'as vue sortir.

—Je n'ai rien vu.

—Francky, va la chercher, ramène-la-moi de gré ou de force, commanda-t-il à son acolyte.

—On doit être à Paris à quatorze heures, Fredo.

—Je t'ai dit d'aller la chercher. Exécution ! dit-il d'un ton impérieux.

—Tu ne l'as pas vue, toi, monsieur ? me demanda-t-il se rapprochant de ma table.

—Quand je suis arrivé, il n'y avait que ces dames dans cette pièce.

—Et toi, poulette, t'as vu la fille qui était assise là ? poursuivit-il, indiquant la table qui se trouvait à quelques pas, devant elle.

—Elle est partie aussitôt qu'elle a fini de boire son café.

—Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ?

—On ne m'a rien demandé, je crois.

—Fais pas la maligne, poupée, ta porcelaine est fragile, un soufflet suffirait à l'ébrécher. Comment était-elle en sortant ?

—Elle est partie l'air triste et la tête basse, comme si elle marchait à l'échafaud.

—Si elle est partie la tête basse, comment t'as pu voir sa mine ?

—Elle était déjà triste en buvant son café, le prenant peut-être pour un verre rhum.

Le loubard fronça les sourcils devant la réponse étrange de la jeune femme, et il se tut un instant, le regard assombri, puis il commanda une bière.

Quelque temps plus tard, son acolyte revint les bras ballants, l'air penaud, et il avoua à son caïd l'échec de la mission dont il l'avait chargé. Il avait regardé partout, partout, dit-il, frottant nerveusement les doigts contre la paume de la main, il était même allé dans l'église.

—Crétin ! Tu aurais dû plutôt regarder dans la sacristie, si elle n'avait pas la tête enfuie sous la soutane du curé. Allons-nous-en, nous sommes en retard. Allons, magne-toi ! Qu'elle

se débrouille, la pimbêche, elle connaît le repaire du loup.

Un pesant silence se fit sur le sillage de ces drôles de zèbres, et quand ils disparurent dans la rue, nous pensions encore à la scène que nous venions de vivre malgré nous.

—Pauvre fille ! Qu'est-ce qu'elle peut bien faire avec ces minables ? dit la patronne, le regard compatissant fixé sur la porte.

—Je la plains, répondit la jeune femme rapportant les nattes devant ses épaules, je l'ai bien observée depuis qu'elle est arrivée, derrière les deux loulous. À l'évidence, elle n'est pas dans son élément. Je me demande si elle ne fraie pas avec eux contrainte et forcée.

—Ce ne serait pas une situation inédite, malheureusement, ajoutai-je, profitant de l'occasion pour envelopper l'inconnue dans un regard significatif.

Debout devant le percolateur, la patronne préparait deux express destinés à notre consommation; j'en profitai pour adresser une requête personnelle à ma voisine.

—Pourriez-vous m'accorder le plaisir de déguster mon café à votre table ?

—Pourquoi pas ? Vous m'avez l'air d'un parfait gentleman.

—J'aime les femmes, leur compagnie me procure un agrément particulier, et lorsqu'elles sont belles, distinguées, mon plaisir s'en trouve



décuplé, dis-je, tout en m'empressant de m'asseoir nez à nez avec mon interlocutrice.

—Vous êtes un séducteur né, Gianni, et vous le savez.

—Je refuse formellement ce qualificatif et tout ce qu'il suppose de tromperie, mensonge, faux sentiments. Les tombeurs, les don Juan, les bourreaux des cœurs, ça ne me ressemble pas ; j'aime les femmes, mais je ne suis pas pour autant un homme à femmes.

—La différence c'est que vous êtes un séducteur romantique.

Revenant nous servir le café, la patronne s'épanouit dans un sourire entendu, devant le silence qui se fit entre nous à son approche. Dès qu'elle se retira, notre conversation reprit aussitôt à mi-voix, sur le ton de la confiance.

—Croyez-vous au bonheur durable en amour ? lui demandai-je, épiant sa physionomie où je discernais une nuance d'ironie, soulignée de temps à autre par une légère contraction des commissures des lèvres.

—Mon expérience personnelle m'a rendu sceptique, avoua-t-elle. Cela dit, il y a autant de définitions du bonheur que des gens qui lui courent après. Il arrive souvent qu'à l'intérieur même d'un couple les conjoints aient une vision dissemblable du bien qu'ils poursuivent ensemble.

—Pour ce qui me concerne, j'ai des raisons suffisantes d'en douter, et pourtant, j'y crois

encore et toujours. Le tout est de trouver le partenaire fait pour vous. Ce n'est pas facile, je le sais ; vous risquez de chercher longtemps, il se peut même que vous ne le retrouviez jamais, mais cette quête du grand amour et du bonheur ineffable qu'il engendre en vaut bien la peine.

—En attendant, il faut bien faire et refaire sa vie, allant de conquête en rupture, résignés au peu qu'il nous est donné de prendre, observa mon interlocutrice.

—Sans jamais perdre espoir, toutefois ! Je vais vous décrire comment on peut ouvrir les portes du paradis. Le cheminement pour y parvenir est difficile, hasardeux, mais vous comprendrez. On part du postulat que le bonheur durable, que j'appellerai par commodité paradis, existe bel et bien sur terre. À mon sens, chaque être humain porte en soi une serrure et une clé pour ouvrir son paradis. Cependant, la clé que chacun possède, et que l'on peut appeler la clé du bonheur, n'ouvre pas sa propre serrure, mais celle de la personne ou des personnes qui, comme tout un chacun, attend qu'on ouvre la sienne. Je serai plus concret pour simplifier les choses et les rendre plus claires. Ma clé à moi, par exemple, ne va pas dans la serrure de la femme dont je partage la vie, et la sienne n'ouvre pas non plus la mienne. Mais supposons que ma clé était bonne ; dans ce cas, ma compagne serait heureuse, mais son bonheur ne pourrait guère

durer, vu que, sa clé n'ouvrant pas ma serrure, il me serait impossible de le partager. Bref, pour qu'un couple s'ouvre les portes du paradis, il faut que la clé de chacun aille dans la serrure de l'autre.

—J'ai compris que – et c'est peut-être là ce que vous vouliez me faire savoir sans en avoir l'air – j'ai compris que votre relation avec votre compagne est un cuisant fiasco. Pour le reste, être ou ne pas être sexuellement compatibles, telle est la question.

—Non, ce n'est pas la même chose. Quand la passion amoureuse s'évanouit, les partenaires compatibles se découvrent réciproquement des points communs, des tendances proches, des centres d'intérêt semblables, qui leur permettent de continuer de vivre ensemble comme deux frères, comme de bons amis. Mais ce n'est pas du tout le paradis dont je vous parle. Au mieux, leur complicité les tient à l'écart de l'enfer. En revanche, quand les deux clés sont bonnes dans un couple, il se produit une alchimie qui remonte à l'origine de l'espèce. Une mutation psychologique profonde s'opère chez les deux partenaires ; chacun réalise qu'il représente en quelque sorte la moitié de l'autre, et ils s'attachent étroitement, puisque l'un apporte à l'autre ce qui jusqu'alors lui faisait défaut pour s'épanouir totalement. Autrement dit, toutes les conditions de la plénitude existentielle sont réunies dans les deux êtres. Ils voient

émervillés leur amour se régénérer en permanence, se nourrissant de lui-même, car le désir qu'ils éprouvent l'un pour l'autre est un jardin qui fleurit en toute saison.

—Votre théorie m'a l'air séduisante, je ne demande qu'à en être convaincue.

—Je m'en chargerais volontiers de vous convaincre, si, par bonheur, vous le souhaitez. Avec le temps, nous saurions si ma clé va dans votre serrure... et si la vôtre ouvre la mienne. C'est une tâche à laquelle je me dévouerais avec autant d'ardeur que de constance.

—Ah, le temps ! Ce fluide insaisissable qui file invisiblement entre vos cils, changeant à chaque instant la racine et le sommet des voyageurs de l'éphémère que nous sommes. J'ai assez vu passer le temps dans ce coin perdu, conclut-elle comme son téléphone portable sonnait.

Elle ouvrit son sac à main pour prendre le petit appareil qui diffusait la musique du film « In mood for love », je détournai le regard par discrétion.

« Allô ! Ce n'est pas trop tôt, répliqua-t-elle à son correspondant. Non, l'entrevue n'a pas eu lieu, peut-être à cause de l'éboulement qui a coupé la route. D'accord, à tout à l'heure. »

—Il faut que je m'en aille, dit-elle, tout en rangeant son téléphone.

Je la regardai et ne trouvai rien à répondre ; mon entrain s'était évanoui devant sa dernière phrase prononcée d'un air distrait, l'esprit déjà occupé par d'autres pensées. J'étais sûr qu'elle n'avait rien retenu de notre conversation, et que peut-être même considérait-elle comme pure élucubration mon idée du bonheur entre un homme et une femme.

Elle se releva pour se rendre dans les toilettes où elle allait retoucher son maquillage, et lorsqu'elle en revint cinq minutes plus tard, elle prit congé de la patronne.

—Aurais-je le plaisir de vous revoir ? lui demandai-je.

—Qui sait ? Le monde nous semble si petit, parfois, me répondit-elle, ébauchant un sourire énigmatique.

Tout d'un coup, je pris en haine ce patelin perdu en pleine campagne ; je me demandai ce que je faisais dans ce désert. J'appelai de nouveau mon assureur, la voiture allait être remorquée dans un garage de Versailles, que je devais appeler lundi afin de prendre connaissance du coût de la réparation ; quant au taxi, il allait s'en occuper, il me faudrait juste patienter une petite heure.

La patronne du relais se rapprocha de la table. Elle venait ramasser les tasses vides. Tout à coup, elle s'écria.

—Une carte de visite, sous la soucoupe de la dame ! Regardez ! Ce doit être pour vous. Je

pris le bristol que la patronne me tendait, sans dissimuler le plaisir que cette trouvaille inespérée me procurait.

Elle se tenait debout devant moi, une tasse dans chaque main, l'air bienveillant, comme réjouie de me voir sourire. Le départ de la jeune femme m'avait porté un coup au moral, sa carte de visite le fit remonter soudain. La lueur d'espoir qui s'alluma dans mes yeux fixés sur le petit rectangle de papier n'échappa pas à la patronne. Elle eut un sourire narquois, puis me dit, en bonne connaisseuse de la trame compliquée du cœur des femmes.

—Le plus dur est fait. Il vous suffira de persévérer. À votre place, je n'attendrais pas demain pour l'appeler.

Je savais que ma bonne tête lui avait plu dès les premiers instants. La gentillesse dont il fit preuve envers moi n'autorisait pas le moindre doute. De mon côté, je m'étais montré aimable et avenant à son endroit, comme il sied quand on vous accueille avec chaleur. Mais là, avec cette suggestion bien à propos, fort intéressante pour ma gouverne, elle eut droit à mon estime, que je me plus à matérialiser en l'embrassant sur les joues.

### Chapitre 3

La carte de visite frappa vivement mon imagination, tant et si bien que je me projetais dans l'avenir, me voyant déjà dans l'intimité de Giulietta. C'était la première fois depuis bien longtemps que j'étais pris par un tel émoi. J'avais besoin de bouger, car, comme chacun sait, le mouvement atténue l'impatience. C'est dans ce dessein que je quittai le patelin où je me trouvais, allant à la rencontre du taxi qui devait me ramener chez moi.

Dès que je me crus capable de maîtriser l'émotion qui me troublait l'esprit, j'appelai le numéro de portable inscrit sur le bristol.

—Allô !

—Oui, c'est Gianni. Le drôle qui vous a exposé sa théorie farfelue du bonheur durable. Je dois vous avouer que je me suis senti un peu bizarre quand vous êtes partie. Vous n'aviez pas passé le seuil du relais que l'atmosphère s'est assombrie autour de moi. Puis, le hasard a voulu que je trouve une carte de visite qui avait dû tomber de votre sac à main. Alors, je n'ai pas résisté à la tentation d'appeler le soleil qui s'éloigne de moi, vous, Giulietta !

—C'est heureux que vous soyez tombé sur ma carte de visite, je n'ai plus besoin de me présenter.

—C'est un heureux hasard, en effet, qui me permet de réentendre votre voix, tout en espérant que ce ne sera pas la dernière fois.

—Pourquoi attribuez-vous votre trouvaille au hasard plutôt qu'à la chance ?

—La chance est quelque chose qui se mérite, et dans le cas présent, le hasard n'est que le fait inattendu qui me permet d'espérer y avoir droit.

—Est-ce pour me reparler de votre théorie que vous m'appellez ?

—Non, je ne vais pas vous ennuyer encore avec ça.

—Pourquoi pas ? Vous avez dû plancher dessus un moment. Y croyez-vous au moins ?

—Disons que c'est le bonheur dont j'ai toujours rêvé sans trop d'espoir.

—Être capable d'en rêver, c'est déjà un bonheur en soi.

—C'est vrai, mais une trop longue attente finit par vous faire douter.

—Le doute, c'est le lot de celui qui croit très fort à quelque chose, lorsque son rêve tarde à se réaliser.

—Oui, c'est ça, on finit par douter. Heureusement que mon cœur s'est paré des couleurs d'un nouvel espoir.

—Vous m'avez parlé du grand bonheur, et voici qu'il vous emplît le cœur !

—Ce n'est encore qu'un espoir. En vous voyant, je sentis se raviver en moi quelque



chose de l'adolescent que j'ai été, et que je n'ai peut-être jamais cessé d'être.

—Ah ! voilà un pouvoir que j'ignorais posséder !

—Vous savez, la clé et la serrure, je n'avais pas dix-sept ans quand j'y ai pensé pour la première fois.

—C'est l'âge de toutes les chimères... Je dois raccrocher, j'ai un appel urgent, je suis désolée.

—Est-ce que je pourrais vous rappeler plus tard ?

—Je ne suis pas joignable à toute heure, mais vous pouvez toujours essayer.

Me retournant un instant, j'évaluai la distance que je venais de parcourir à pied. Je voyais le village au loin, derrière un bouquet d'arbres au-dessus duquel se détachait la flèche de la basilique, surmontée d'une croix. Sur ma droite, j'entendais le gazouillis guilleret d'un ruisseau qui coulait en contrebas de la route, dans un lit limpide, parsemé de galets. Levant les yeux pour embrasser le paysage environnant, j'aperçus la voie ferrée qui s'étendait à quelque deux cents mètres de la route, au milieu d'une friche où poussaient allégrement des touffes d'arbustes, des massifs de ronces et des herbes folles.

Soudain, j'eus la nette sensation que quelque chose bougeait entre les rails ; je fixai toute mon attention sur le point précis où je

venais d'apercevoir ce mouvement insolite qui m'intriguait ; alors, je crus discerner une personne qui, après avoir sondé un instant l'horizon, s'était couchée sur le ballast et mis la tête sur le rail, comme si elle scrutait l'approche d'un train.

Je pensai d'abord à des voleurs de câbles électriques ; puis, comme la personne restait allongée et que rien ne bougeait alentour, je me dis que je devais aller voir de quoi il retournait.

Recouvert de végétation sylvestre, le talus était si raide qu'un caillou lâché en haut ne s'arrêterait qu'au fond du ruisseau. Je l'abordai sans trop y prendre garde ; au premier pas, mon pied tomba dans un trou insidieusement caché sous une touffe d'herbe. On imagine aisément la suite : je perdis l'équilibre, m'étalant sur le ventre, et je me retrouvai le nez dans l'eau, quelques instants après, tous poils hérissés sur la peau. Au lieu d'un caillou, je représentais un rocher de soixante-quinze kilos, entraîné dans la chute par son propre poids. Ne trouvant pas un arbuste où m'agripper, je glissai sur la pente comme luge sur neige ; et, en chemin, j'écrasai un serpent pris au dépourvu dans sa bronzette, qui, malgré le bruit d'un mammifère dégringolant sur lui, n'eut pas le temps de défaire ses anneaux et déguerpir.

Ma frayeur était due plus à la vue du serpent, qui avait dressé la tête affreuse et tiré sa langue fourchue, menaçant de me morde,

qu'à la glissade spectaculaire, ralentie à la fin par une bande de terrain plat tapissé de fleurs sauvages, sur le cours d'eau, et à laquelle je n'eus pas le temps de penser. Je finis en équilibre instable, plié en deux sur la berge, la tête en bas, désespérément accroché aux racines d'un saule. Ne pouvant pas me relever, je me laissai glisser en douceur dans l'eau où je pus me remettre en position verticale. Je n'avais rien de cassé, je sentais juste les griffures des ronces, qui me brûlaient sur la peau. En revanche, j'avais une allure pitoyable, taché de boue et de chlorophylle de la tête aux pieds, la poitrine de la chemise déchirée, quelques accrocs dans le pantalon, les cheveux ébouriffés.

Pas tout à fait remis de mes émotions, je regagnai la berge opposée, puis j'ôtai mes chaussures inondées jusqu'aux lacets. Assis sur l'herbe, je jetai les chaussettes trempées, après les avoir utilisées pour nettoyer autant que faire se peut les souliers.

Ayant remis les pieds dedans, je marchai droit sur la voie ferrée. Je m'y approchai sans faire de bruit, de peur d'effaroucher la personne qui se trouvait là, d'autant plus que je ne savais pas trop quelle attitude adopter lorsqu'elle se rendrait compte de ma présence.

Je découvris une femme allongée sur le dos le long d'une traverse. Posée sur le rail, du côté d'où je venais, sa musette lui servait de coussin.

Elle avait les cheveux d'un blond foncé, coupés courts, portait des tennis, un jean bleu-indigo serré, un chemisier blanc à manches courtes, et elle se tenait les yeux fermés et les mains croisées sur la poitrine, à la manière d'un cadavre dans le cercueil.

Je restai quelques instants à l'observer en silence, prêt à la sortir de là, si jamais un train se pointait à l'horizon. Je me trouvais devant une inconnue qui avait décidé de finir broyée par l'engrenage d'une locomotive. C'était une épineuse affaire pour laquelle je ne me sentais nullement préparé.

Que devais-je faire ? Essayer de la raisonner ou demander de l'aide ? Au terme d'une brève réflexion, je choisis la seconde alternative. Je m'éloignai un peu, avec l'intention d'appeler les pompiers qui seuls étaient à même de prendre les mesures appropriées, dans une situation si délicate.

Je ne tardai pas à me rendre compte que mon portable gisait très probablement au fond du ruisseau, ainsi que mon portefeuille et mes clés de l'appartement. J'eus beau fouiller mes poches, je n'en sortis que le bristol de Giulietta, trempé, partant en lambeaux, et dont l'inscription qui figurait dessus était devenue illisible.

« Nom d'une chienne ! Quand est-ce que les dieux, ces feignants que le malheur des humains amuse, quand est-ce qu'ils cesseront

de m'accabler ? » m'écriai-je, furieux, trépignant et tapant des mains sur mes cuisses.

Se mettant sur son séant, l'inconnue de la voie ferrée se retourna pour voir l'énergumène qui jurait de la sorte. Je levai les bras, l'air contrit et la tête basse, comme pour me faire pardonner, arborant ensuite mon meilleur atout, un sourire charmeur qui me valait bien souvent la sympathie des femmes. Elle ne me sembla pas y être particulièrement sensible, s'empressa de reprendre la position qu'elle avait quitté un court instant, reléguant ma présence ainsi que mon algarade contre le ciel au registre des incidents mineurs.

D'abord, je crus qu'elle allait s'enfuir à toutes jambes, en voyant ma dégaine de vagabond échevelé, les fringues en désordre, déchirées, couvertes de boue et de chlorophylle, et quelle ne fut ma surprise lorsque je ne décelai la moindre frayeur sur son visage. Elle voulait en finir, peu lui importait la manière ; pour une suicidaire parvenue à ce stade critique, toutes les morts se valent, le but premier étant de faucher le désespoir à la racine.

Je montai sur le ballast où je restai un instant debout à regarder l'inconnue, paisiblement, comme si mes yeux voguaient sur le ruisseau qui coulait entre les saules. De taille moyenne, elle était solidement bâtie, avait la peau bronzée, les yeux bleus, les traits réguliers. Bref, je la trouvai plutôt jolie, d'une beauté

naturelle, sans fard, un rien androgyne. Elle ne me regardait pas, ma présence lui était indifférente, ses yeux sondaient presque en permanence l'horizon d'où viendrait le train qu'elle semblait guetter avec impatience.

Dès le premier regard, voyant son visage, j'eus la quasi-certitude que cette jeune personne ne m'était pas étrangère. J'éprouvai une sensation troublante, un peu comme ces voyageurs qui visitent un lieu donné pour la première fois, et qui, tout à coup, s'arrêtent stupéfaits : ils reconnaissent physiquement ce lieu où ils n'étaient jamais venus auparavant. J'étais persuadé de l'avoir côtoyée, je ne savais pas où ni quand, peut-être dans une vie antérieure, et ce fait donnait plus de force à mon envie de la sauver.

Il ne me fallut pas longtemps pour me rendre compte que, par l'intelligence, la logique et le raisonnement, je n'arriverais à rien de bon. Je ne savais pas comment fonctionne le cerveau d'un suicidaire. Je ne pourrais donc lui dire que de sages paroles, qui n'auraient pas pour la jeune femme le même sens qu'elles avaient pour moi, dont chaque fibre criait son attachement à la vie – des paroles qui, très probablement, ne produiraient pas plus d'effet sur elle qu'un jet d'eau pointé vers les étoiles. J'avais envie de lui dire :

« Vous êtes jeune et belle, le printemps de la vie vous prodigue ses merveilles, et peut-être

que le bonheur n'attend plus que vous pour éclater dans toute sa splendeur à la face du monde.»

Foutaise qu'un discours pareil ! Que pouvait-il signifier aux oreilles d'une femme désespérée dont l'avenir n'était plus qu'un écran noir ?

Je finis par me dire que le plus judicieux était de me laisser guider par mon intuition, elle-même éclairée par mon empathie avec la malheureuse. J'ôtai ma chemise et mes chaussures, pour faire un paquet qui me tiendrait lieu d'oreiller. Ensuite, je m'allongeai sur une traverse proche, dans le sens inverse de la suicidaire. Pour la première fois, celle-ci m'accorda quelques instants d'attention, s'intéressant en particulier à la toile d'égratignures que les ronces m'avaient tissée sur le torse.

Une longue minute s'était écoulée, peut-être davantage ; j'avais un peu perdu la notion du temps réel, depuis la chute dans le ruisseau. Je n'entendais que le léger bruit de ma respiration, les pulsations du cœur qui se répercutaient dans mes oreilles, au milieu d'un bourdonnement continu de ruche affairée. Je surveillais l'horizon du coin de l'œil ; et, de temps à autre, je considérais ma voisine, qui avait repris son attitude sereine, presque immobile, le bleu du ciel ramassé dans ses

prunelles, l'air absent, comme si elle avait lâché prise, se détachant de ses racines terrestres.

Mais sa sérénité, qui touchait à l'apathie et supposait une parfaite maîtrise de soi, me laissait songeur. Je commençai à douter du naturel de son attitude. Une fois que je l'observais, il me vint l'idée qu'elle pouvait être droguée. Alors, je lui dis spontanément.

« Il n'y aura plus de trains aujourd'hui. »

Elle ne retourna pas la tête vers moi, mais ses paupières eurent un battement précipité.

« Ce matin, lorsque j'ai quitté Paris, les cheminots de Montparnasse étaient en grève. Peut-être que, depuis, le mouvement s'est étendu à toutes les gares, poursuivis-je, et comme elle restait insensible, je redressai le buste.

« De toute façon, je ne vous laisserai pas mourir. Je suis votre ange gardien, même si je n'ai pas des ailes blanches dans le dos. »

Monopolisant toute mon attention, ce court monologue me fit relâcher la vigilance sur la voie ferrée. C'est quand je sentis la vibration des rails que je me rendis compte du danger imminent. Venant de Paris, un train fonçait sur nous à toute allure. L'instant d'après, les ressorts de l'instinct de survie m'avaient remis sur mes jambes ; j'attrapai le corps de la suicidaire et la jetai hors du ballast sans ménagement, juste avant de m'en tirer par un roulé-boulé. Il était temps. La locomotive



arrivait à ma hauteur, poussant devant elle une trombe d'air, hurlant longuement.

Je me retrouvai dans l'herbe, le souffle coupé, sérieusement ébranlé par la mort qui venait de me frôler. Couchée par terre, la tête reposant sur son bras replié, la suicidaire ne semblait nullement bouleversée. Je lui pris le pouls, qui battait à faible cadence; ensuite, je fixai ses yeux, son regard était distant, presque insensible à ma curiosité, comme perdu dans un rêve éveillé. Plus aucun doute n'était permis, elle se trouvait plongée dans un état second. Il fallait appeler à l'aide, mais comment m'y prendrais-je? Je ne disposais d'aucun moyen de communication.

Je retournai sur la voie chercher la musette de la jeune femme. Il se pourrait que j'y trouve un téléphone. Celle-ci avait été écrasée par la longue suite de roues d'acier, ainsi que ma chemise et mes chaussures broyées, elles aussi, sur le rail opposé. Je fouillai dans la musette où je ne trouvai que les débris d'un portable, mêlés avec d'autres objets tout aussi maltraités, parmi lesquels un permis de conduire, encore lisible malgré l'énorme pression subie. Je n'en croyais pas mes yeux, j'avais près de moi Bianca Domion, ma petite amie à l'école primaire, mon premier baiser, mon premier amour.

Quand je me retournai pour rejoindre Bianca, mon regard tomba sur un revolver qui gisait à côté de la voie. Supposant qu'il

appartenait à la suicidaire, je le ramassai et me rendis compte qu'il était chargé. Alors, je pensai qu'il valait mieux vider le tambour avant de le remettre dans la musette. Je ne pouvais pas imaginer à ce moment-là les conséquences funestes que mon acte allait entraîner plus tard.

Revenant près d'elle et l'enveloppant dans un regard ému, je lui dis, la voix pénétrée d'un sentiment d'amitié sincère,

–Bibi, écoute-moi bien, je suis Gigi, ton petit copain à l'école primaire. Te souviens-tu de moi? Gigi, pour les copains, bien sûr. L'instit, lui, prenant un mauvais accent italien, se plaisait à prononcer mon nom in extenso, Gianni Maggiore, qu'il disait de sa voix de fausset. Un jour, j'ai glissé un mot doux dans ton cahier ; tu as reconnu mon écriture et m'as dénoncé. J'ai été puni, j'ai dû recopier cinquante fois la phrase qu'il a écrite au tableau :

« Je ne manquerais plus jamais de respect aux filles. »

Mais je ne t'ai pas gardé rancune pour autant. Quelques jours plus tard, à la récré, comme un garçon t'embêtait, je l'ai défié et me suis battu avec lui dans la rue. À partir de ce jour, ton regard sur moi a changé, puis une belle amitié a fini par se nouer entre nous. Tu m'entends, Bibi? Il faut qu'on se tire d'ici, nous devons regagner la route. Pourrais-tu faire un petit effort ?

Elle inclina la tête me signifiant son accord, en même temps qu'une vague lueur de plaisir éclairait sa figure, et que, prometteur comme l'échancrure bleue qui s'ouvre dans un ciel morose, un doux sourire lui écarta les commissures des lèvres.

Après l'avoir aidée à se remettre debout, je calai son bras droit sur mes épaules et lui ceinturai le dos de mon bras gauche; puis, à petits pas hésitants, nous nous mîmes en route.

La marche fut laborieuse, car c'est à peine si la malheureuse tenait debout; nous avons failli tomber sur les chardons à plusieurs reprises, à cause de la difficulté qu'elle avait à mouvoir ses jambes ramollies, un peu comme celles d'une poupée de chiffon.

Pas à pas, prenant à brefs intervalles de petites pauses pour souffler, nous atteignîmes le bord du ruisseau. Après l'avoir assise sur l'herbe, adossée contre un arbre, je lui expliquai la raison de cet arrêt au bord de l'eau, lui montrant la pente que j'avais dégringolée tout à l'heure, au risque de me rompre les os; puis, la prenant à témoin, je croisai les doigts pour que les objets que je revenais y chercher soient aussi visibles que la trace de ma chute dans la végétation.

L'eau du ruisseau était limpide, son lit, dépourvu de cavités obscures. D'un coup d'œil, je pus comprendre qu'il me faudrait poursuivre ma quête sur l'autre berge. Le portefeuille était

bien en vue sur le parterre de fleurs sauvages ; aussi, après quelques minutes de recherche, je dénichai les clés dans une touffe d'herbe. Quant au portable, j'eus beau ratisser des yeux le périmètre où je supputais qu'il avait dû glisser hors de ma poche, je n'en voyais pas la moindre trace alentour. Il n'était pas question que j'aie fouillé le talus, nu-pieds, je préfèrai abandonner l'appareil dans la nature. Après tout, comme au bon vieux temps, je n'avais qu'à me débrouiller sans ce joujou de poche, qui a une fâcheuse tendance à se rendre indispensable, un peu comme la béquille d'un éclopé.

Redescendu dans le ruisseau, je réunis les mains en forme de conque ; puis, les ayant remplies d'eau à ras bord et rejoint Bianca auprès de l'arbre, je déversai sur elle une petite vague de fraîcheur, larguée en éventail au-dessus de son front. Je répétai l'opération plusieurs fois, dans le but de l'aider à sortir de la torpeur qui l'accablait. Mais, dans l'immédiat, rien ne me permettait de penser que son état allait s'améliorer.

Enfin, nous reprîmes notre marche laborieuse, incertaine, entrecoupée de haltes, longeant le cours d'eau jusqu'à l'endroit où son lit rocheux s'évasait entre des berges plus basses, ce qui rendait sa traversée plus facile. Une fois sur le bord opposé, il fallut trouver un

endroit où le talus était relativement aisé à gravir.

Dès que nous arrivâmes sur le goudron, j'aidai Bianca à s'asseoir sur le muret de pierres sèches qui bordait la route, à moitié démoli par endroits, avec le sentiment que le plus dur était accompli. Nous n'étions pas au bout de nos peines, mais une étape ardue avait été franchie.

Quelques minutes plus tard, j'aperçus une voiture qui revenait du bled proche, c'était un taxi sans passagers à bord, pour sûr celui que mon assureur avait envoyé chercher, pensai-je, plein d'espoir. Je me mis bien en vue sur la chaussée, les mains levées, faisant de grands signes au chauffeur pour qu'il s'arrête ; mais, celui-ci, me voyant à moitié nu, déchaussé, le pantalon sale et en lambeaux, me prit sans doute pour un vagabond, peut-être même un repris de justice, qui cherchait à dévaliser quelque étourdi de passage, assez bête pour s'arrêter. M'apercevant, il jeta un regard de travers, afin de s'assurer si j'avais des complices, et il remarqua Bianca qui avait l'air d'une camée en overdose. Alors, sans ôter son pied du champignon, il zigzagua, s'écartant de moi autant qu'il lui était possible, de peur que je ne me jette sur le véhicule.

Je pris conscience que, au vu de mon misérable accoutrement, j'aurais du mal à me faire prendre en auto-stop para l'un des rares automobilistes qui circulaient sur la route

départementale. Alors, je me dis que Bianca pourrait très bien réussir là où je venais d'échouer lamentablement. Je me planquerais derrière le muret pour ne me montrer que lorsque la voiture serait arrêtée, avec la portière ouverte.

Je l'observai un moment avec attention. Elle me semblait quelque peu ragaillardie, son regard était devenu plus ferme, ses yeux avaient perdu un peu de la mollesse et de l'immobilité qu'ils avaient tout à l'heure sur la voie ferrée. Il n'empêche que, la poussant sur l'asphalte, je lui faisais courir un risque qui me donna le frisson, rien que d'y penser.

—Ça va un peu mieux ? lui demandai-je.

Elle hocha la tête, tout en faisant un effort pour parler.

—J'ai le corps lourd et la tête en bouillie, bafouilla-t-elle enfin.

—On va attendre encore un peu, et si personne ne nous prend en stop, nous tenterons d'atteindre le bled.

—Non, non, pas le bled ! supplia-t-elle, affolée par cette perspective, il va venir me reprendre.

—Qui va venir ?

—Fredo.

—Ne t'affole pas, on se débrouillera autrement, dis-je pour la rassurer, songeant aux loubards du restaurant. Fredo devait être le

chauve qui faisait le caïd, et Bianca, la femme qui lui avait faussé compagnie.

J'envisageais de regagner le village tout seul, juste le temps de soigner mon apparence et d'appeler un taxi, non sans avoir auparavant mis ma protégée à l'abri de la convoitise d'un éventuel rôdeur. A ce moment précis, le ronflement d'un moteur en surrégime m'annonça que nous avions encore une petite chance de quitter tout de suite le désert où nous avions échoué.

C'était une voiture Fiat 500 qui roulait en seconde sur une ligne droite, qui plus est plate. Je me plantai au beau milieu de la chaussée les bras levés au ciel, bien décidé à arrêter le véhicule, malgré le risque de me faire renverser. La voiture s'arrêta, le pare-chocs tout près de mes jambes, après un dérapage qui me glaça le sang, tandis que la conductrice éclatait de rire, heureuse, pour ne pas dire euphorique.

M'approchant de la portière, je baissai la tête et je me trouvai nez à nez avec la chauffarde ; elle m'avait l'air de sortir de chez les dingues.

—Bonjour, Madame. Belle journée, hein ? Est-ce que vous allez sur Versailles ?

—Je vais retrouver mon fiancé, il m'attend dans la chambre du roi.

—Je suis au regret de vous annoncer, madame, que le roi a dû se rendre à Paris, au chevet de la République malade, et qu'il ne

rentrera au château que ce soir, dis-je, rentrant d'emblée dans le jeu de la femme en plein délire. Il m'a chargé de vous emmener auprès de lui. Si vous voulez bien me confier les rênes de votre carrosse, nous y serons plus vite que l'orage qui se déchaîne au-delà des montagnes du Levant.

—Faites vite, Monsieur, faites vite ! J'ai hâte de revoir mon amant !

La foldingue s'installa sur le siège passager, tandis que je me dépêchais d'aller chercher Bianca, après avoir mis les clés de la voiture dans ma poche par précaution. Cette dernière étant installée sur la banquette arrière, je pus découvrir une toute nouvelle sensation, d'habitude réservée aux chauffeurs africains démunis, je parle de la conduite nu-pieds sur les pédales.



## Chapitre 4

Arrivé à Paris, porte d'Orléans, je me mis à la recherche d'un bazar chinois ; et, l'ayant trouvé, j'abandonnai la voiture n'importe où pour m'engouffrer vite dedans.

Devant mon aspect dépenaillé, une lueur de suspicion se fit jour dans les yeux bridés du marchand. Il me prenait sans doute pour un pauvre sans-le-sou, en quête de quelques nippes démodées pour se couvrir à bon compte.

L'entraînant à l'écart, je lui prouvai que j'avais aisément les moyens de payer ; aussi, pour atténuer sa mauvaise impression, je lui soufflai à l'oreille que mon apparence pitoyable était le résultat d'un pari fou avec des amis. Comme il me semblait rassuré, je le priai de m'aider à choisir rapidement une tenue présentable. Il accepta sans hésiter, avec la sollicitude propre à ce peuple d'Asie, particulièrement doué pour le commerce.

Sortant du magasin, j'étais transformé des pieds à la tête, grâce aux habits flambant neufs qui formaient ma tenue sport bas de gamme, c'est-à-dire un jean retroussé sur les chevilles, une paire de tennis en toile, puant le caoutchouc vulcanisé, et un tee-shirt mauve avec un criant mensonge inscrit en lettres d'or sur ma poitrine : « I've a wonderful life ».

Regardant la guimbarde, que j'avais garée à la hâte dans une place de stationnement

réservée aux handicapés, je vis une voiture de police qui venait de s'arrêter à côté, en double file. Logeant depuis vingt-quatre heures rue des Enquiquinés, je ne doutai pas une seconde que les policiers allaient l'envoyer à la fourrière. Ma crainte était qu'ils interrogent la foldingue, qui avait peut-être volé la Fiat dans la cour de l'asile psychiatrique d'où elle avait dû s'enfuir, et qui ne manquerait pas d'éveiller des soupçons chez les policiers par ses propos loufoques.

Le conducteur du véhicule se tenait au volant, le moteur en marche, tandis que son collègue se chargeait de constater l'infraction. Je regardai ce dernier qui, de prime abord, ne me semblait pas inaccessible. Je marchai à sa rencontre, à la fois avenant et respectueux. À partir de cet instant, je ne pouvais plus compter que sur ma bonne bouille pour essayer de me tirer d'affaire, comme il m'était arrivé dans d'autres occasions.

— Bonjour, monsieur l'agent. Je vous prie de bien vouloir m'en excuser.

— C'est auprès des handicapés qu'il faudrait vous excuser.

— J'ai juste fait un saut dans le magasin.

— Et vous n'avez pas vu le panneau ?

— Si, mais je n'ai pas fait attention, je voulais juste acheter un pot de la pâte à modeler pour mon fils. Il venait de m'appeler exprès pour me demander ça. En plus, c'est son

anniversaire aujourd'hui. Il a cinq ans. Je me dois de lui faire plaisir. D'ailleurs, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour nos gamins ?

—De la pâte à modeler, hein ? dit-il, hochant la tête, et il enveloppa la voiture dans un regard, fronçant les sourcils, alors que mon intuition me disait que j'en serais quitte pour un simple avertissement.

—Allez, c'est bon pour cette fois. Mais à l'avenir, essayez de vous mettre dans la peau des handicapés, avant de vous garer sur les places qui leur sont réservées.

Encore une fois, j'évitais le pire grâce à mon numéro de charme fondé sur le mensonge et la mauvaise foi. Alors que le policier remontait dans son véhicule, je me disais qu'il avait le sens de la pédagogie, celui-là, avec son empathie, ses décisions souples comme de la pâte à modeler. Je me demandai comment les choses se seraient passées, si j'avais une mauvaise tête, un faciès catalogué qui suscite la défiance. Nul doute qu'il m'aurait demandé mes papiers, pour les fouiller d'un œil attentif, et qu'il ne manquerait pas d'interroger les deux occupantes de la voiture. Enfin, au bout de sa démarche, il aurait trouvé des raisons suffisantes pour me conduire au poste, les mains menottées dans le dos.

Quand je me remis au volant, la foldingue écoutait la radio. Elle me fixa la bouche ouverte et les yeux écarquillés, ébahie, ne reconnaissant

plus en moi le cocher à qui elle avait confié les rênes de son carrosse, une heure auparavant.

Alors, j'eus une idée.

—Je suis le grand chambellan du roi, dis-je la regardant au fond des yeux. Après la mort de la République et la restauration de la monarchie, Sa Majesté est rentrée au château plus tôt que prévu pour fêter l'évènement. Elle vous attend dans ses appartements, comme il a été convenu.

La femme éclata de rire, d'un rire fou qui semblait se nourrir de lui-même et ne plus s'achever. Au bout d'une minute, devenant tout à coup sérieuse, elle se répandit dans une succession de mines enfantines.

Soudain, la station de radio interrompit l'émission de variétés en cours, afin de diffuser un appel à témoins. Une femme d'une quarantaine d'années, brune, les cheveux courts, avait réussi à s'enfuir de l'hôpital psychiatrique où elle était internée, à bord d'une voiture Fiat 500 grise, immatriculée dans les Yvelines. Ceux qui auraient croisé ce véhicule étaient priés de contacter au plus vite la police. Il y allait de la sécurité, non seulement de la femme en fuite, mais aussi des autres usagers de la route.

Voyant venir de nouveaux ennuis, je quittai la voiture et me dépêchai d'extraire Bianca de la banquette arrière. La prenant comme je l'avais fait au bord du ruisseau, je lui dis qu'il

fallait nous éloigner comme si nous avions un pitbull aux trousses. Auparavant, je pris soin de jeter la clé du véhicule dans le caniveau, pour empêcher la folle de reprendre le volant. Bien vite, je m'aperçus que les jambes de Bianca avaient un peu plus d'allant, et que son corps pourrait bientôt s'affranchir de l'appui de mes bras.

Au bout de la rue, avant de tourner à gauche vers le parc Montsouris, je jetai un coup d'œil derrière moi : les policiers étaient de retour. Cette fois, en prévision de complications éventuelles, ils passèrent tous les deux à l'action, cernant vite l'auto et se plaçant chacun devant l'une des deux portières avant, pour parer à toute tentative de fuite. J'étais sûr qu'ils avaient écouté l'appel diffusé par la radio.

Je souris amusé, imaginant le dialogue des policiers avec la foldingue prise au piège, dans le véhicule même qui avait rendu possible son aventure insensée.

—Où est passé le monsieur qui était avec vous ? demanda le brigadier.

—Il est reparti rejoindre le roi, c'est le grand chambellan. Il est venu m'annoncer que Sa Majesté était rentrée au château et qu'elle m'attendait dans ses appartements.

—Elle est complètement siphonnée, dit le brigadier relevant la tête pour parler à son collègue par-dessus le toit du véhicule.

—On n'en tirera rien, répondis ce dernier. L'ambulance ne va pas tarder.

—Sortez donc de la voiture, madame. Je vais vous emmener chez le roi, dit le policier, renouant le dialogue avec la fuyarde et lui prenant le bras pour l'aider à descendre.

A l'époque, j'habitais un trois-pièces cuisine dans un immeuble de standing, rue Gazan. Il me serait très difficile de rentrer chez moi sans attirer l'attention des voisins et donner à la concierge un sujet en or pour faire la parlote avec les commères du coin, qui avaient l'habitude de s'arrêter devant la loge. En outre, comme Adeline habitait le quartier et était en bons termes avec la bignole, les ragots sur mon compte descendraient vite jusqu'à Bordeaux.

Je sautai dans le premier taxi qui croisa notre chemin, et indiquai au chauffeur l'adresse de mon cabinet, à Montparnasse. Pendant le trajet, je réfléchis à la meilleure façon de sortir de la situation embarrassante où je m'étais fourré, sans pour autant abandonner au milieu du gué mon amie d'enfance, que je venais de trouver dans des conditions dramatiques. Le plus urgent, à mon sens, était de l'aider à retrouver pleinement ses facultés physiques et mentales, et pour ce faire, je songeai à mon vieux camarade de lycée, Bastien, devenu depuis un excellent médecin.

Nos différences n'empêchaient pas une bonne amitié. Il était costaud, grand sportif,

aimant l'alpinisme et la randonnée de haute montagne. En plaine, il ne prisait guère le golf et le tennis, sports individuels qu'il disait taillés sur mesure pour des bourgeois qui tiennent à rester debout, de peur du ridicule et des salissures. Il préférait s'adonner aux corps-à-corps virils, brutaux, dans la lutte pour la possession du ballon ovale. D'un abord rugueux, un tantinet cynique, parlant parfois avec une franchise qui touchait à la brutalité, il manquait amèrement de doigté dans le commerce avec les femmes. Au reste, à son avis, l'amour n'était qu'une illusion qui menait infailliblement à la frustration sexuelle et affective. Il n'avait jamais envisagé de fonder une famille, multipliait les aventures sans lendemain, vivant le plus clair de sa vie en célibataire.

Après le baccalauréat, il dut suivre sa mère qui décida de quitter Paris pour Bordeaux. Il devait y faire sa médecine. Je le perdus de vue pendant de longues années. Lorsque nous nous retrouvâmes, huit ans après, Bastien était médecin dans un grand hôpital de Paris.

Bien entendu, nos rapports subirent parfois quelques refroidissements tout à fait naturels, s'agissant de deux personnes très proches, affectivement. Mais ces brouilles passagères n'étaient qu'une autre forme d'expression du sentiment qui nous liait, puisque, au bout du compte, ce dernier se retrouvait renforcé.

De temps à autre, nous déjeunions ensemble, tantôt, dans la brasserie « La Coupole », lorsqu'il passait par Montparnasse, tantôt, dans la brasserie « l'Apprenti » dans le XII<sup>e</sup> arrondissement où il avait son cabinet, les jours que je trouvais deux petites heures pour changer de décor.

Tous les ans, à l'occasion de son anniversaire, il m'invitait dans sa maison de campagne, située aux alentours d'Amboise. Il y réunissait quelques confrères, ainsi que d'autres personnes liées aux professions de santé, des familiers, des amis de plus ou moins longue date. À vrai dire, je n'y étais pas un invité tout à fait comme les autres. Il me faisait asseoir à sa droite, sa compagne du moment (s'il en avait une) prenait la place à sa gauche. « Les femmes passent, disait-il en plaisantant, les bons amis restent. »

La première fois que je me rendis à Amboise en compagnie de Charlène, Bastien l'observa d'abord à loisir, avant d'engager la conversation avec elle à plusieurs reprises, lui témoignant une attention particulière. Après le banquet, ils dansèrent ensemble, donnant l'impression d'une entente parfaite.

Plus tard dans la soirée, il m'invita à sortir sur la pelouse, sous le ciel étoilé, un verre à la main.

—Comme tu as dû le remarquer, j'ai fouillé ta nouvelle conquête dans ses moindres



replis, dit-il en guise d'introduction. Elle n'est pas une imbécile, puisqu'elle s'est attaché un homme qui pourrait s'envoyer en l'air avec la moitié des femmes de son quartier et d'ailleurs.

— Oh ! tu me prends pour le Casanova de Montparnasse ! Non, mais... tu ne me connais pas, mon cher !

—Au contraire, tu es l'antithèse parfaite de ces séducteurs célèbres. Don Juan était un tombeur sans scrupules, il n'aimait pas les femmes. En fait, il n'aimait que lui-même à travers ses conquêtes ; toi, par contre, tu aimes vraiment les femmes, peut-être même plus que tu ne t'aimes toi-même. Ta nature romantique, je dirai même, chevaleresque, te porte à idéaliser la femme dont tu es amoureux, au point de lui dresser un trône dans ta vie.

—Autrement dit, Charlène est ma dulcinée à moi, chevalier des temps modernes, avec une différence tout de même : elle existe bel et bien en chair et en os.

—N'empêche que ta façon de l'aimer t'oblige à des sacrifices, exige de toi beaucoup de persévérance pour surmonter les accroc et les frustrations inévitables de la vie de couple. De surcroît, elle te pousse au refoulement pulsionnel. Bref, toutes les conditions sont réunies en toi pour faire un mari fidèle. La preuve en est que les occasions de tromper ta compagne ne te manquent pas, et que tu résistes crânement à la tentation, parce que ce serait

flétrir ton amour, trahir ton idéal. Je me trompe ?

—Je lui suis fidèle, oui, aussi bien par nature que par idéal.

—T'arrive-t-il au moins de te poser la question de savoir si ta dulcinée est digne de ta dévotion ?

—Tu sais, tu as toujours été incapable de comprendre qu'un homme puisse mettre une femme au centre de sa vie.

—Ce n'est pas normal. Une femme a été au centre de ta vie jusqu'à la puberté, peut-être même bien au-delà, ta mère. Arrivant à l'âge adulte, tu aurais dû t'affranchir complètement de ce complexe. Autrement dit, il me semble que tu es resté enfant en ce qui concerne ton rapport aux femmes. Tu reportes sur elles le désir inconscient que tu as nourri autrefois envers ta mère, ce qui t'amène naturellement à te comporter à la fois en fils et en amant.

—Qu'importe, je suis très bien dans mes baskets, comme ça.

—Qu'est-ce qui t'a plu chez elle de prime abord ?

—Je l'ai rencontrée dans une discothèque, je lui ai proposé un verre, puis nous avons dansé longtemps. J'ai été séduit par sa vivacité, son entrain, la joie de vivre qui éclataient dans ses paroles comme dans ses mouvements. En plus, elle sait divinement danser, que ce soit le

tango, la salsa, la samba, enfin, toutes les danses

—Et par la suite, tu n’as jamais été déçu ?

—Si c’est au lit que tu fais allusion, sache que c’est un volcan qui remue le feu de l’amour dans le ventre, pour le cracher ensuite dans des bouquets de gémissements éperdus, que j’écoute comme la symphonie de la suprême jouissance.

—Tu essaies de me dire qu’elle est la réincarnation d’Aphrodite ? Pour ma part, je dirais plutôt qu’elle excelle dans la comédie érotique, à la Pompadour.

—Ce que tu peux être agaçant ce soir ! Je vais sans doute garder un souvenir inoubliable de cette soirée.

—Je mets à rude épreuve ton sens de l’humour, comme d’habitude. Et ce n’est pas fini. Ta nana n’est pas une imbécile, je te l’ai dit, il n’empêche que son intelligence, ne t’en déplaît, se situe quand même en dessous de la moyenne. Cela dit, Charlène est sans aucun doute très désirable. La désillusion, c’est lorsqu’on met l’insignifiance du contenu en regard de l’exubérance du contenant. On peut se demander si la nature n’a pas pondu là une femme-objet, de celles à qui on n’a envie de dire, « Soit belle et tais-toi ». C’est une femme terre à terre, dépourvue d’imagination, nullement créative ; rien de neuf, pittoresque, frais, n’affleure à la surface de sa personne.

D'ailleurs, la platitude de sa conversation ferait bailler d'ennui un confessionnal. Coquette, elle a une envie insatiable de plaire, déployant tout son charme pour y parvenir, allant même jusqu'à la provocation, ignorant sans doute qu'elle risque un jour de se faire prendre à son propre piège.

—Elle est heureuse, épanouie, pourquoi se laisserait-elle séduire ?

—Heureuse, épanouie? fit Bastien, d'un air goguenard. Je veux bien le croire, mais peut-être que ta faiblesse devant son attrait érotique lui donne l'impression que tu es prêt à tout pour la retenir.

—Alors que ferais-tu à ma place, éminent connaisseur du cœur humain, hein ?

—Je ne pourrais pas être à ta place, Gigi, mon entente avec Charlène n'aurait duré qu'une semaine, juste le temps que la fièvre hormonale tombe. N'oublie pas que l'amour est un jeu. Je pense que, pour rééquilibrer vos rapports sur le plan psychologique, tu devrais jouer de ton charme auprès d'autres femmes, histoire de relativiser l'empire de Charlène sur toi, et lui montrer par la même occasion que tu es, ce qu'elle ne pourra jamais être, c'est-à-dire un carrefour où aboutissent tous les sentiers fleuris de l'amour. Chez moi se trouvent en ce moment des femmes qui seraient ravies de danser dans tes bras. Laisse parler ta nature, et surtout ne refoule pas tes envies. Un jour ou l'autre, tu

seras contraint de reconnaître que ton vieux complice t'a tracé la bonne route.

Je connaissais la sagacité de Bastien dans l'analyse psychologique ; au reste, je ne trouvais pas grand-chose à retrancher au portrait de Charlène qu'il venait de me brosser, mais je n'avais nullement l'intention de suivre son incitation à rivaliser avec ma compagne sur le terrain de la séduction. Puisque je l'aimais et qu'elle me rendait heureux, quel intérêt pourrais-je avoir à offusquer l'objet de mon bonheur par quelque façon que ce soit ?

A compter de ce jour, je pris mes distances avec mon ami le plus fidèle, non que j'éprouve du ressentiment à son égard, mais plutôt pour ne pas lui donner l'occasion de me taquiner sur ma vie sentimentale.

Environ deux mois plus tard, mon dentiste m'ayant prescrit une radio panoramique, je demandai rendez-vous dans la polyclinique où Charlène exerçait son métier. Je m'y présentai le jour convenu, et quelle ne fut ma surprise lorsque je vis Bastien en blouse blanche, marchant vers moi dans un couloir.

Il venait de finir les consultations externes qu'il donnait dans l'établissement deux fois par semaine.

—Tiens ! Gianni ! s'écria-t-il, me tendant la main, tu as des soucis de santé ?

—C'est juste les dents de sagesse qu'il faudra extraire.

—Je crois que tu fais la gueule à ton vieux frère, hein ? Je me trompe ? Tu m’as relégué aux oubliettes. Pas un signe, une visite, un coup de fil.

—Je peux en dire autant, tu n’as pas appelé, non plus.

—Je suis très pris en ce moment, j’ai une nouvelle amie. Il faudra que je te la présente un de ces jours. Nous pourrions dîner ensemble, c’est moi qui vous invite ?

—C’est une bonne idée, j’en parlerai à Charlène. À un de ces jours !

—Attends, dit-il me retenant par le bras, ne crains rien, je ne vais pas te rebattre les oreilles. Je t’ai dit ce que je pense de Charlène, je ne reviendrais pas dessus. D’ailleurs, tu peux te livrer au même exercice sur le compte de Gladys.

—Es-tu heureux au moins ?

—Le plaisir des sens et le bien-être qui en découle ne font pas de doute pour moi, c’est leur durée qui pose problème. Et détrompe-toi, grand chevalier de l’ordre des utopistes ! Il n’y a pas de bonheur possible en dehors du plaisir des sens.

Pendant la journée, chaque fois que je me retrouvais seul, ma pensée revenait sur la même question. Le fait que Bastien donne des consultations à la clinique me laissait supposer que celui-ci et Charlène se connaissaient déjà lorsque je les avais présentés à Amboise. Mais

si tel était le cas, pourquoi me l'avaient-ils caché ? Étant donné la personnalité de Bastien, je ne serais nullement surpris d'apprendre qu'il avait mené sa petite enquête sur ma compagne avant de me faire entendre sur elle tout un discours qui, maintenant, m'apparaissait comme une mise en garde à peine voilée. Peut-être en savait-il plus qu'il n'avait dit, et s'il préférait se taire, c'était sans doute parce que dans les affaires de fesses, chacun des partenaires tenant au secret de sa liaison, la preuve matérielle de l'acte sexuel n'est pas aisée à produire. Le plus souvent, ces histoires n'étant guère plus qu'un tissu de oui-dire, fondés sur l'interprétation de gestes complices aperçus hors de l'alcôve, Bastien, en homme raisonnable, averti, serait très vite réduit à parler au conditionnel; autrement dit, à faire le colporteur de ragots. En tout cas, le doute s'était bel et bien insinué dans mon esprit.

Or, en amour, le doute mettant en éveil sa proche parente, la jalousie, le paysage intérieur d'un homme épris d'une femme peut se trouver bouleversé comme un ciel tropical, qui passe en un rien de temps du rouge placide du couchant au noir remuant de l'orage. J'avais le visage fermé et l'humeur querelleuse quand, ce soir-là, Charlène rentra plus tard que d'habitude.

—Est-ce que tu connaissais le Dr Bastien avant que je ne te le présente ? dis-je, la

regardant droit dans les yeux et parlant sur un ton sec, presque agressif.

—Non, pas personnellement.

—Mais tu savais qu'il donnait des consultations dans ta clinique ?

—J'avais entendu parler d'un jeune médecin qui se distinguait par son franc-parler et la justesse de ses diagnostics. Puis, un jour que je me trouvais à l'accueil, je l'ai vu arriver. Il est venu demander à l'hôtesse la liste des patients qu'il aurait en consultation, puis s'est acheminé vers son cabinet. Alors on m'a dit que le docteur Bastien, c'était lui.

—Pourtant, à Amboise, vu votre complicité, j'étais capable de jurer que vous vous côtoyez de longue date.

—Tu es jaloux, tu me fais une scène ? C'est ça, tu me fais une scène ! s'écria-t-elle, dans un emportement soudain.

—J'ai l'impression que tu me caches des choses, voilà tout. Sinon, voyons. D'abord, tu voulais que je fasse ma radio ailleurs que dans ta clinique ; puis, comme je ne t'ai pas écouté, tu t'es arrangée pour retarder mon rendez-vous d'une heure, c'est-à-dire midi au lieu de onze heures. Mais, étant arrivé en avance, je suis tombé sur Bastien, qui s'en allait après ses consultations. En apprenant que celles-ci ont eu lieu de neuf à onze heures, j'en ai déduit logiquement que tu voulais éviter à tout prix que je rencontre mon ami à la clinique.



—C'est absurde, voyons ! Qu'est-ce que ça pouvait me faire que cette rencontre ait lieu ou pas ?

—Et pourquoi donc ne m'as-tu pas dit que Bastien travaille à la clinique, même après avoir su qu'il est mon meilleur ami ?

—Pourquoi ? Je n'y ai pas pensé, tout simplement.

—Je ne te trouve pas du tout convaincante, c'est le moins que je puisse dire. Je m'en vais, je dormirai à l'hôtel. Demain, j'en verrais peut-être plus clair.

Elle hocha la tête, grimaçant devant ma résolution qu'elle ne pouvait pas comprendre, puisqu'elle n'avait rien à se reprocher, bien au contraire. Je n'avais qu'à appeler Adeline, son amie, qui me dirait pour quelle raison elle avait retardé mon rendez-vous.

—Si tu veux savoir la vérité, appelle-la, pose-lui toutes les questions que tu voudras. Après, si tu n'es pas toujours convaincu de ma bonne foi, je te demanderai de t'en aller et de ne plus jamais revenir.

Je réfléchis un court instant, juste pour la forme, car, au fond de moi, je ne souhaitais qu'une chose : trouver une bonne raison pour rester. J'appelai Adeline depuis mon portable. En attendant que la liaison aboutisse, je posai l'index sur ma bouche, enjoignant à Charlène de se tenir en silence. Je voulais faire croire à ma correspondante que je l'appelais de ma

propre initiative et que Charlène ne se trouvait pas à mes côtés.

—Bonsoir, Adeline. Comment va la petite copine de ma femme ?

—Je suis crevée; je ne souhaite qu'une chose, retrouver mon lit.

—Dis-moi, Charlène est-elle toujours à la clinique ? D'habitude, elle rentre plus tôt.

—Elle est partie depuis un moment. Peut-être qu'elle a eu un problème de métro.

—Bah, c'est peut-être ça, d'autant plus que je n'arrive pas à la joindre. Au fait, tu connais le docteur Bastien.

—Bien sûr. Des fois, il monte dans les étages voir l'un ou l'autre de ses patients internés ici. Il a l'air revêche, mais, dès qu'on l'approche, il est plutôt plaisant et chaleureux. Mais, tu le connais mieux que moi, puisque vous êtes de vieux amis, suivant Charlène.

—Aujourd'hui, j'ai été chez vous faire une radio et je n'ai même pas aperçu ma femme.

—La pauvre, elle a eu une urgence vers midi, un cas difficile, qui l'a retenue plus tard qu'elle ne l'aurait souhaité. Et dire qu'elle avait retardé ton rendez-vous avec l'intention de déjeuner avec toi. Que veux-tu ? Le travail doit passer avant le plaisir.

—Oui, c'est vrai... Je crois qu'elle arrive. À bientôt, Adeline, je t'embrasse.

Je raccrochai le téléphone avant de le fourrer dans la poche. Charlène attendait, le

visage rembruni, les bras croisés, adossée au plan de travail de la cuisine.

—Je ne m'explique toujours pas pourquoi tu ne m'as pas dit que Bastien travaille à la clinique, d'autant moins que tu as parlé de lui à Adeline, dis-je sans la regarder.

—Dans ce cas, fiche-moi le camp, file ! Je ne peux pas vivre avec un mec qui ne me fait pas confiance.

—À vrai dire, il ne s'agit pas de confiance, mais plutôt d'un problème de communication.

Affichant un sourire coquin, Charlène m'enveloppa dans un de ses regards significatifs, dont j'avais appris à saisir les nuances.

« Tu veux t'en aller, essaies un peu pour voir. Je tiens ton cœur entre mes cuisses, je peux en faire ce qu'il me plaît. »

L'insolence avec laquelle Charlène donnait la primauté à la chair, imbue qu'elle était du pouvoir triomphant de son corps, satisfaite de la plénitude de l'instant, mettait à nu l'insoutenable légèreté de sa personne. Alors, j'eus le pressentiment qu'il n'y aurait jamais entre nous cette complicité indicible, qui prend racine au-delà des sens, dans le tréfonds de l'être.

Le taxi n'était plus loin de notre destination. Je regardai Bianca qui voyageait les yeux fermés. En guise de consolation, l'un des plus beaux souvenirs de mon enfance revint

dans mon esprit, comme par enchantement. C'était la scène touchante de mon premier baiser sur les lèvres d'une fille qui n'était autre que Bianca, au retour de l'école, dans un square de Saint-Cloud. Ce bécot innocent et doux ne s'était pas effacé de ma mémoire avec les ans ; il trônait sur la crête de mon expérience vécue comme une lanterne magique, dont la flamme vivace tiendrait tant que je vivrais, et peut-être même au-delà, s'il m'est permis de croire que la vie perdure outre-tombe.

## Chapitre 5

Arrivé au cabinet, j'étendis Bianca dans le canapé que j'avais fait installer dans le bureau. Lorsque je me sentais un peu las, je m'y allongeais quelques minutes entre deux séances de travail. Il m'arrivait parfois d'y passer la nuit, à la suite d'une dispute plus âpre avec Charlène. Devant son regard haineux et sa voix glaciale, je la soupçonnais d'être portée sur la vengeance et le sang. Alors, je trouvais préférable d'éviter le lit conjugal, car je la croyais capable m'étouffer pendant mon sommeil.

Pour protéger Bianca de la fraîcheur du soir qui tombait, j'étendis sur elle un plaid que j'avais à portée de main, presque avec tendresse, comme si je bordais un enfant qui venait de s'endormir.

J'appelai Bastien sans trop me faire d'illusions, vu qu'on était samedi soir et qu'il passait d'habitude les fins de semaine en province. Je fus content d'apprendre qu'il avait été retenu à Paris par un séminaire, et ma satisfaction se trouva redoublée lorsqu'il me dit que les débats, portant sur les infections nosocomiales, étaient pratiquement terminés.

—J'ai besoin de ta science pour sortir d'une situation embarrassante.

—Eh ! ta copine t'a éjecté du lit et tu as cassé le plancher avec le frétilant au garde-à-vous ?

—Je ne plaisante pas, c'est très sérieux. J'ai dans mon cabinet une femme droguée ; je te demande de venir la remettre d'aplomb.

—Comment ça, droguée, tu débloques ?

—Non, je t'expliquerai, c'est trop long à raconter.

—D'accord, je passe chez moi prendre ma trousse et j'arrive, dit-il.

—Merci, Bastien. Je te revaudrai ça.

Je quittai le bureau et me mis à marcher de long en large dans la salle de travail, essayant d'atténuer la nervosité qui s'était emparée de moi. Une attente longue, angoissante, venait de commencer pour moi. Le temps s'étirait désespérément lent, les minutes me semblaient des heures. Mentalement, je suivais Bastien dans son trajet, supputant à un quart d'heure près le temps qu'il mettrait pour aller de l'hôtel où se tenait le colloque, à côté des Champs-Élysées, jusqu'à son domicile dans le XII<sup>e</sup> arrondissement, puis la deuxième étape qui devrait le ramener à Montparnasse.

Au bout d'un moment, je revins dans le bureau. Bianca était devenue pâle, semblait plongée dans une sorte de coma, avec une respiration faible, presque imperceptible.

J'appelai Bastien à plusieurs reprises, mais chaque fois l'appel aboutissait dans la boîte

vocale de l'opérateur, qui me crispait les nerfs avec le sempiternel message :

« Le numéro que vous avez composé n'existe pas ou est indisponible. »

Alors, une image effroyable m'effleura l'esprit. Si jamais Bianca décédait dans mon cabinet, je me retrouverais dans une situation dramatique, pour ne pas dire, kafkaïenne, mêlé malgré moi à un décès par overdose. J'aurais beau raconter à la police les choses telles que je les avais vécues, ma déposition ne prêterait qu'à des sourires goguenards, car l'histoire étrange, rocambolesque, sans témoins, à part une folle rencontrée par hasard, perdrait toute crédibilité aux yeux des enquêteurs.

Sur ces entrefaites, mon portable se mit à sonner, c'était Charlène, qui s'inquiétait de mon retard.

—Allô !

—Dis donc, tu mets du temps pour arriver à Bordeaux ! Où es-tu en ce moment ?

—Je suis à La Rochelle, je vais dîner sur le vieux port.

—Ah !... tout seul ?

—Oui. Je me rends compte que la solitude peut avoir du bon.

—Tu n'es qu'un gosse étourdi. Dès qu'on te laisse tout seul, tu te remets aussitôt à faire des bêtises.

—Pardon, maman ! Je te promets d'être sage à l'avenir.

—Arrête ! Je ne trouve pas ça drôle.

—Moi, en revanche, je m’amuse comme un fou. Je rêvais de revenir ici, mais chaque fois, je me heurtais à ta mauvaise volonté. Il n’y a que le camping des «Tilleuls» qui t’intéresse. Eh bah! le choix m’appartenant en entier cette fois, je n’ai pas résisté à la tentation.

—Et quelle est la suite du programme ?

—Après le dîner, je me rendrais dans l’île de Ré où j’ai l’intention de passer la nuit. Demain, après le petit-déjeuner, je mettrais le cap sur Bordeaux.

—Ce n’est peut-être pas une bonne idée, à mon avis. À ta place, je profiterais de mon séjour jusqu’à lundi matin, puis, fraîche et dispose, je rentrerais directement sur Paris.

—Tu as raison, je ne manquerai pas d’y réfléchir.

—Petit salaud ! Tu penses que tu vas me faire chier longtemps, avec tes lubies, hein!

—Attends ! Pourquoi tu te fâches ?

—Va te faire foutre, conard ! hurla-t-elle, laissant déborder sa colère et me raccrochant au nez.

Je rentrai dans le bureau d’où j’étais ressorti pour répondre à Charlène. Bianca n’allait pas mieux, au contraire, son aspect cadavérique m’inspirait de vives inquiétudes. Je rappelai Bastien, qui décrocha cette fois à la première sonnerie, il sortait de chez lui et allait prendre le métro pour se rendre à



Montparnasse. Comme je lui faisais part mes inquiétudes, il me donna quelques instructions : je devais tâter le pouls de Bianca, voir la réaction de ses pupilles au contact de la lumière, la faire boire de l'eau sucrée (elle pourrait se trouver en hypoglycémie), puis la coucher sur le flanc.

Je me mis à jouer au docteur. Son pouls était faible, mais régulier, ses pupilles se dilataient bien, mais il était impossible de lui faire avaler le breuvage, car elle tenait les mâchoires fermement serrées. Je mis Bianca sur le flanc avec mille précautions, puis je restai là, impuissant, en proie aux affres de l'angoisse.

Un instant, je songeai à appeler le SAMU, convaincu que ce geste me donnerait bonne conscience, bien que celle-ci n'ait aucune raison de se sentir mauvaise. En tout cas, j'aurais fait tout ce qui était dans mon pouvoir pour sauver mon tout premier amour. Tant pis ! si je devais expliquer à la police notre incroyable périple, de la voie ferrée quelque part dans les Yvelines, jusqu'à Montparnasse. Finalement, comme Bastien serait sur place d'un moment à l'autre, je me dis que, après avoir examiné Bianca, il déciderait si l'appel des secours d'urgence s'imposait.

Il arriva bientôt portant sur lui tous les signes visibles d'un homme qui s'était hâté vers l'endroit où il savait qu'on l'attendait avec impatience. Au premier coup d'œil, je sentis en

lui sa dynamique personnelle tendue vers un but précis. Il avait un teint vif, un peu rouge, la peau humide d'un sportif après l'effort, le souffle légèrement oppressé, l'air concentré. J'étais sûr qu'il avait marché à grandes enjambées depuis la station de métro, peut-être même avait-il couru par moments.

Une brève et ferme poignée de ma main à l'entrée du cabinet, un rapport sommaire sur la patiente en traversant la salle de travail. Bastien pénétra dans le bureau se pencha aussitôt sur le canapé pour examiner les yeux de Bianca, y projetant le faisceau d'une petite lampe de poche. Il lui ausculta ensuite le cœur et les poumons, très minutieusement. A la fin, il me dit qu'elle semblait avoir plutôt bien tenu le choc.

Il s'apprêtait à mesurer la tension de Bianca lorsqu'il remarqua une piqûre récente dans le pli de son coude droit.

—Elle est droitère ou gauchère ? me demanda-t-il tout à coup.

J'ai réfléchi le temps d'un voyage dans le passé sur les ailes de la mémoire, pour me retrouver à l'école primaire, plus de vingt ans plus tôt. Bianca se tient assise à une table proche de la mienne, je la vois tenant un stylo à la main, me jetant un coup d'œil furtif de temps à autre.

—Droitère, répondis-je sans hésiter.

—Dans ce cas, on lui a injecté une drogue à dose massive.

—On ne peut pas envisager une tentative de suicide ?

—Pourquoi une droitière ce serait-elle amusée à utiliser la seringue de la main gauche ?

Hochant la tête, je dus convenir que la remarque était fort pertinente et que, de ce fait, ne donnait lieu à aucune objection de ma part.

—Elémentaire, mon cher Bastien.

Ayant mesuré la tension de Bianca, qu'il estima un peu trop basse, Bastien la mit sous perfusion, après lui avoir injecté au préalable un antidote qui devrait bientôt la ranimer.

Enfin, ayant préparé le défibrillateur qu'il portait dans sa trousse, il déboutonna le chemisier de la patiente, puis lui fixa sur la poitrine, à des endroits bien précis, des électrodes recouvertes de gel. De cette façon, il était prêt à réagir rapidement aux complications cardiaques qui pouvaient survenir.

—Maintenant, tu vas m'expliquer pourquoi cette jeune personne se trouve dans ton cabinet entre la vie et la mort.

—Très volontiers, mais auparavant, il faut qu'on s'occupe du dîner. Le chemin semé d'embûches que nous avons dû parcourir pour arriver ici m'a creusé l'estomac. Qu'en dis-tu d'une bonne pizza avec du coca ?

—Quoi ? Mais, je rêve ! Je vole à ton secours, et toi, pour m'en remercier, tu ne trouves pas mieux que de m'inviter à goûter de telles gourmandises ?

—Tu as aussi mon éternelle gratitude.

—Qui plus est sincère, je le sais. Seulement, j'ai besoin de quelque chose de consistant et délicieux à la fois. Et puisque nous devons veiller sur ton invitée, nous dînerons ici en tête à tête. Je connais un bon restaurant qui sert des repas à domicile, avec serveur en prime. Pour le coup, parce que nous devons causer loin d'oreilles indiscrètes, on se passera du serveur.

Appelant ledit restaurant, sans plus de considérations, Bastien commanda du canard à l'orange pour trois personnes, plat qui serait arrosé d'un Saint-Émilion grand cru, dont il choisit lui-même le millésime.

—Pourquoi as-tu commandé le dîner pour trois personnes ? m'étonnai-je, jetant un coup d'œil à Bianca dont l'état semblait stationnaire.

—Supposons qu'elle se réveille d'ici une demi-heure, elle doit être au moins aussi affamée que toi. Et si jamais elle ne se réveille pas, nous jouerons les petits gargantuas.

—Badine pas avec ça, tu me stresses ! dis-je avec emportement. Peux-tu me garantir qu'elle dînera avec nous ?

—Tu es dans les vapes ou quoi ? Si j'avais eu le moindre doute, je l'aurais fait transporter tout de suite à l'hôpital, voyons !

—Vraiment, tu crois qu'elle va se réveiller incessamment sous peu ?

—Ouvre ta cachette d'alcool et sors-moi une bouteille de whisky. Tu veux bien ? Je sais que cette jeune femme allongée sur le canapé te tient beaucoup à cœur. Alors, fêtons dès maintenant son retour parmi les vivants.

Dans le mur qui donnait dans les toilettes, j'avais fait aménager une cavité secrète de la capacité d'un coffre-fort, du genre de ceux qu'on trouve d'ordinaire chez les riches, soucieux de tenir leurs trésors en sûreté. Sa porte était dissimulée derrière une petite bibliothèque montée sur roues. J'y rangeais des objets que je tenais à mettre à l'abri des regards indiscrets, notamment le contenu qui remplit d'habitude un petit bar de salon. Après avoir dégagé mon bureau plat, qui pouvait à l'occasion tenir lieu de table, j'apportai une bouteille de whisky, deux verres, des cacahuètes et des pistaches salés.

Pendant l'apéritif, je racontai à mon ami avec force détails les contrariétés que j'avais dû supporter depuis la veille, sans omettre les querelles avec Charlène. Il m'écouta l'air moqueur, m'interrompant de temps à autre pour me demander des précisions. Celles-ci lui

permettraient de mieux cerner des non-dits que j'ignorais moi-même, disait-il.

Je lui dis mes problèmes de transport, dus d'abord à la bronchiolite, puis au vol de cuivre et à l'agression d'un contrôleur, et enfin, à la panne de voiture, comme une étrange suite de hasards qui me permirent de faire la connaissance de Giulietta. Je commençais à croire que c'était mon jour de chance, puisque le flirt avec cette dernière prenait des contours fort prometteurs, et voilà que je tombe sur une autre femme qui, visiblement dans un état second, attendait qu'un train vienne l'écraser.

—Et toi, bien sûr, comme tout chevalier qui se respecte, tu as aussitôt volé à son secours.

—Je me devais de la sauver d'une mort atroce. Le comble, c'est lorsque je découvre que cette femme n'est autre que Bianca, ma petite amie adorée à l'école primaire.

—Un vrai roman, que tu pourrais intituler : « Le danger au féminin! »

—Non. Je l'appellerai plutôt « L'espoir au féminin ». J'espère que nous sommes en train d'en écrire l'épilogue.

—Rien n'est moins sûr. Peut-être que le pire est à venir.

—Dis-moi plutôt que j'aurais dû la laisser mourir pour éviter des ennuis.

—Non, tu t'es porté au secours de ton prochain, faisant preuve d'un louable altruisme, c'est tout à ton honneur. Malheureusement, il ne

s'agit pas d'un suicide, mais d'un crime prémédité. Bref, tu t'es trouvé au mauvais endroit au mauvais moment.

—Ça veut dire quoi au juste ?

—La police ne tardera pas à débarquer chez toi. Ils voudront savoir ce que tu pouvais bien faire dans une voiture volée, en compagnie de deux femmes dont une était aliénée, et l'autre, dans un état comateux.

—Mais ils ne me connaissent pas, je ne suis pas fiché !

—Tout le monde est fiché d'une façon ou d'une autre. Tu as payé ces belles fringues avec ta carte bleue chez le chinois, non ? Ils n'auront aucun mal à trouver ton adresse, ton passé, ton train de vie, tes travers, les gens que tu fréquentes, etc., et j'en passe.

—Tant pis ! Qu'est-ce que je risque ?

—Pas grand-chose. En revanche, il y a de fortes probabilités pour que celui ou ceux qui ont voulu éliminer cette charmante personne soient déjà sur sa trace. Réfléchis un peu, mets-toi à leur place. Elle en sait trop maintenant, et celui qui l'a aidée, toi en l'occurrence, est devenu tout aussi gênant à cause d'éventuelles confidences qu'elle t'aurait faites.

—Vas-y, ne te gêne pas, sape-moi encore le moral, dis-moi que je suis dans de sales draps !

—Oui, tu es dans une situation pour le moins dangereuse, et moi aussi, d'ailleurs,

puisque je me suis embarqué dans la même galère.

Bastien aimait à me pousser dans mes retranchements, avec ses analyses incisives, ses jugements sévères qui m'ébranlaient dans mes certitudes de petit bourgeois installé dans des habitudes confinant à la monotonie. Son but était de m'amener à remettre mon couple en question, et au-delà, ma conception anachronique de l'amour. Il disait que je me résignais à une vie sans éclat, sous la férule d'une femme futile, possessive, tyrannique, par lâcheté autant que par inertie, devant la part d'inconnu que comporte tout changement de situation. Aussi pensait-il que j'étais plus proche du naïf, optimiste invétéré, que du malin qui ne croit aux bons sentiments que dans la mesure où il peut les faire tourner à son avantage. Je m'emportais devant ses critiques, parce qu'elles mettaient à nu mon manque de fermeté dans les rapports avec les femmes, fruit de l'irrésistible besoin que j'avais de leur plaire.

Il me reprochait d'avoir une fâcheuse tendance à prendre a priori chaque individu comme naturellement bon, quels que soit son apparence et le milieu dont il était issu, ce qui pouvait me valoir des expériences désagréables. Dans le cas de Bianca, par exemple, je ne voyais en elle que la fillette de dix ans dont j'avais été le petit ami à l'école primaire. Je ne me souciais pas de ce qu'elle avait pu faire



pendant les vingt ans qui s'étaient écoulés depuis. Jamais il ne me vint à l'esprit qu'elle avait pu mal tourner, frayant peut-être avec des gens au passé trouble, qu'elle était peut-être devenue aussi peu fréquentable qu'une aventurière sans scrupules. Sinon, pourquoi aurait-on essayé de la tuer en faisant croire à un banal suicide?

Assis derrière le bureau, en face de Bianca, Bastien ne perdait pas sa patiente de vue, ainsi que le défibrillateur qui trônait sur le dossier du canapé. Il savait que son état risquait de devenir critique, et même, se transformer en cauchemar.

—Tu veux savoir pourquoi tu plais tellement aux femmes ? fit-il soudain. Elles voient en toi le compagnon idéal, c'est-à-dire un homme qui se laisse façonner au gré de leurs fantasmes.

—Un super animal de compagnie, en quelque sorte ?

—Ni plus ni moins. À la différence près que, en public, la laisse est invisible.

L'atmosphère de la pièce s'alourdit tout à coup, l'ombre de la mort planait au-dessus de nos têtes. Bianca eut une forte convulsion, le tracé lumineux sur le défibrillateur, jusque-là en dents de scie, commençait à s'aplatir: elle faisait un arrêt cardiaque. Bastien bondit sur la machine, tandis que moi, je joignais les deux mains sur la tête, pétrifié ; je devais avoir le visage aussi pâle que la mourante.

Bastien envoya une première décharge, sans résultat apparent ; réglant la machine, il appliqua un nouveau choc plus intense, mais le tracé resta désespérément plat. Alors, gardant un admirable sang-froid, il expédia une dernière décharge, aussi puissante que l'appareil portable le permettait. Ouf ! le cœur de Bianca repartit, la ligne sur l'écran se tortilla de nouveau dans une suite régulière de pics inclinés. Moi aussi, je pus de nouveau respirer, alors que Bastien retrouvait la voix.

—On l'a échappé belle ! dit-il avec soulagement.

Quelques minutes plus tard, ouvrant les yeux et soulevant la tête, Bianca avait une expression de surprise teintée de frayeur, qui nous montrait à l'évidence qu'elle était revenue dans le monde réel.

—Je suis Gianni Maggiore, Gigi pour les amis, lui annonçai-je dans le but de la rassurer, et voici le docteur Bastien de Kulfékal, médecin de son état, qui vient de te sauver la vie. Il est fils du baron du même nom, mais pas baron lui-même. Étant le dernier-né d'une fratrie d'hidalgos, dont il est l'élément le plus remarquable, la baronnie ne lui est pas échue en héritage, mais il a tenu tout de même à conserver la particule.

Après cette tirade, je fis une pause sans détourner le regard de ma protégée, convaincu que Bianca allait réagir. Voyant qu'elle n'avait

pas l'air de vouloir nous faire entendre sa voix, je repris de nouveau la parole.

—Puisque tu ne veux pas te présenter, je le fais à ta place. Tu es Bianca Domion, ma petite amie à l'école primaire, que j'ai retrouvée cet après-midi couchée en travers d'une voie ferrée, qui plus est, droguée à mort.

—Laisse-moi partir, il faut que je m'en aille.

—Encore faudra-t-il que vous soyez en état de vous déplacer toute seule, dit Bastien, l'air grave.

—J'ai un besoin pressant d'aller aux toilettes. S'il vous plaît, docteur Fécaca !... dit-elle d'une voix suppliante.

Je ne pus réprimer un éclat de rire. Bastien sourit, amusé de la méprise, et il lui enleva la perfusion et les électrodes. L'aidant à se redresser ensuite, il testa rapidement son sens de l'équilibre ; puis il la laissa quitter le bureau.

Je suivis Bianca des yeux, m'étonnant qu'elle n'ait pas demandé où se trouvaient les toilettes. D'ailleurs, à sa démarche précipitée et à la façon dont elle fouillait du regard l'espace alentour, je compris qu'elle n'avait qu'une seule idée en tête : nous fausser compagnie au plus vite.

Elle traversa la salle de travail, prit la porte donnant sur le couloir qui menait à la salle d'attente. À l'instant où je la rejoignis, elle

manipulait nerveusement la poignée de la porte qui donnait sur la rue.

—Tu tiens vraiment à t'en aller ?

—Je n'ai rien à faire ici.

—Tu sais au moins où aller ?

—Ça ne te regarde pas.

—Dès que tu sortiras d'ici, tu seras en danger de mort.

—Qu'est-ce que tu en sais ?

—Tu n'es pas là par hasard. Regarde ça, ai-je dit, lui saisissant le bras droit et lui montrant la trace d'une piqûre intraveineuse de fraîche date. On t'a abandonnée sur une voie ferrée quelque part dans les Yvelines, après t'avoir droguée, le but étant de déguiser le meurtre en suicide. Je passais dans le coin par hasard, je t'ai amenée ici après un trajet pour le moins singulier.

—Je ne t'ai rien demandé.

—Tu aurais préféré que j'aie raconté tout à la police, malheureuse ? Elle se tut perplexe, fixant toute son attention sur mon visage, comme si elle cherchait dans mes traits un souvenir rassurant.

Je sortis le permis de conduire de mon portefeuille, puis je le déployai sous ses yeux.

—J'avais dix-huit ans quand j'ai fait cette photo, tu dois me trouver ressemblant avec quelqu'un que tu avais perdu de vue, huit ans plus tôt.

—Je trouve que tu n'as pas beaucoup changé, dit-elle, plus confiante.

—Tu veux toujours partir ?

—Dis-moi plutôt où je peux me laver, je me sens affreusement sale.

—Il y a des toilettes avec douche à côté du bureau. Tu trouveras tout ce qu'il faut dans le placard.

## Chapitre 6

Soudain, la sonnette retentit trois fois, d'abord deux coups bien appuyés, puis un troisième coup bref, hésitant.

Devant ma surprise, Bastien se mit à rire, donnant libre cours à sa bonne humeur. Il se redressa dans son fauteuil, humant l'air, et il me dit qu'il sentait le fumet délicat du canard à l'orange. Le prurit du nez étant nettement corroboré par les vibrations des tympanes, il voyait devant la porte le garçon du restaurant, venu nous apporter le dîner.

J'enveloppai mon ami dans un regard interrogateur, appuyé par une moue pleine de malice. Nul doute qu'il était un client assidu de ce service de nuit à domicile. Le système semblait parfaitement rodé, tant et si bien qu'ils avaient convenu d'un code, afin d'éviter que des intrus ne viennent rompre le charme de la soirée.

En me voyant, le coursier eut l'air de se demander s'il ne s'était pas trompé d'adresse. D'habitude, il livrait les commandes du docteur ailleurs, toujours au même endroit. Sortant sur le trottoir, je lui assurai qu'il avait frappé à la bonne porte ; la preuve en était que je pouvais même lui dire quel plat avait été commandé, et pour combien de personnes.

Malgré tout, le garçon restait hésitant, silencieux, l'air embarrassé. Comme je me

retournais pour appeler Bastien à la rescousse, celui-ci parut dans l'embrasement de la porte. Le livreur le salua tout en s'inclinant avec déférence ; puis, sortant de son triporteur bleu un grand carton soigneusement fermé, il le lui remit entre les mains.

Je glissai un pourboire dans la main du jeune homme lui dit, après avoir jeté un œil sur Bastien, qui ne broncha pas.

—Vous mettez l'addition sur le compte du docteur, d'accord ?

—Mais c'est déjà fait, dit-il, consultant son client du regard. Merci, monsieur.

Remontant dans son triporteur, le garçon arborait un sourire d'intelligence, un rien ambigu, qui en disait long sur ce qu'il savait des goûts gastronomiques du docteur Kulfékal, ainsi que de ses invités nocturnes.

Bastien porta le repas dans le bureau. Je le suivis détaillant le contenu du carton indiqué sur le bordereau. En plus du canard à l'orange et du vin qui devait l'arroser, on aurait des tomates mozzarella, des crevettes et du foie gras en entrée. Quant au dessert, il n'était pas moins appétissant : fondant de chocolat, profiteroles, *crumble* aux pommes; du vieux comté et du roquefort avaient été choisis pour compléter le menu. Enfin, la maison offrait gracieusement trois kirs royaux.

Quand elle nous rejoignit dans le bureau, rafraîchie et en possession de toutes ses

facultés, Bianca semblait maîtriser mieux ses émotions. Au fond de ses beaux yeux bleus persistait néanmoins une lueur de défiance. Elle s'était réveillée le corsage défait, allongée sur un canapé, regardée par deux hommes qu'elle n'avait jamais vus auparavant, pas plus que l'endroit où elle se trouvait.

«Où est-ce que je suis ? Qui sont ces personnes ? Mais pourquoi m'a-t-on mis sous perfusion ? On m'a enlevée, je suis perdue, qui voudra payer la rançon ? Mais qu'est-ce qu'on m'a fait, bon Dieu ?»

C'est ce genre de questions qu'elle se posait sans cesse, mourant d'angoisse, me dirait-elle plus tard.

Elle resta coite sur le seuil de la porte, regardant la table princière où s'étaient posés des délices qui ont produit chez elle deux sensations simultanées, le bonheur des yeux et la vibration des narines.

«Est-ce le dernier repas du condamné ? » avait-elle l'air de se dire.

—Mademoiselle, venez prendre place, le haut bout de la table vous ai réservé, dit Bastien. Vous avez été suspendue au-dessus des bras de la mort pendant une longue minute, qui aurait pu marquer le début de l'éternité pour vous. Charon était déjà prêt à vous emmener sur l'autre rive, dans l'éternel brouillard du Styx. On a pu vous ramener à la vie grâce aux



moyens modernes de réanimation portative. Réjouissons-nous ! Venez donc vous asseoir !

Finalement, Bianca accéda aux instances du docteur, qui en profita pour renouer le fil de son discours, dans le but de décoincer sa patiente.

—Vous m’avez l’air intimidée, mal à l’aise. C’est compréhensible, après la mauvaise expérience que vous venez de vivre. Aussi, le fait de vous trouver seule avec deux étrangers ne fait que vous complexer davantage. N’ayez pas crainte, faites le plein d’énergie, vous en avez bien besoin. Et rassurez-vous, nous ne sommes pas des loups affamés, mais plutôt deux garçons convenables qui essaient de vous aider. Par ailleurs, je crois savoir que Gigi vous a aimé lorsque vous aviez dix ans tous les deux. C’est peut-être alors que vous avez connu le vrai amour, non ? Ensuite, l’un comme l’autre, vous avez perdu votre innocence, et par la même occasion, la pureté des sentiments dont seul un enfant est capable.

Bastien prit conscience qu’il nous gênait aux entournures en évoquant l’idylle de notre enfance. Il attrapa la bouteille de Saint-Émilion ; puis, tout en remplissant nos verres, il dit que la dégustation d’un verre de bon vin valait bien mieux que tous les discours. Au reste, il trouvait que le canard attendait depuis trop longtemps d’être savouré et qu’il ne fallait pas le laisser refroidir davantage.

Délaissant les kirs, nous attaquâmes directement l'entrée. Bastien se tourna vers les crevettes, moi et Bianca donnâmes notre préférence aux tomates mozzarella. Un estomac comblé de bonne nourriture se révèle le meilleur stimulant de l'instinct social des humains. Ils les prédisposent au plaisir de la convivialité et du partage, dans des rapports chaleureux, conciliants.

Au rythme du tintement des couverts, l'atmosphère s'anima peu à peu dans le bureau, de telle sorte que la bonne humeur revendiqua sa place à table. Bientôt, nous nous engageâmes dans une causerie à bâtons rompus, parlant de tout et de rien sur un ton badin, le but essentiel étant d'extérioriser la joie de vivre qui débordait dans nos cœurs.

Je me sentais particulièrement heureux, je dirai même fier de moi, voyant Bianca remise en confiance, détendue, y apporter son grain de sel. Sa contenance assurée me montrait clairement que mes efforts pour l'amener à bon port en avaient bien valu la peine.

À un moment donné, je crois qu'on dégustait le fromage, j'éprouvai une envie soudaine de satisfaire ma curiosité.

—Ce repas trois étoiles, impromptu... ça signifie quoi au juste? Tu me caches quelque chose, hein ? dis-je sans crier gare, dévisageant Bastien.

—Devine. Tu me connais mieux que personne.

—Ne me dis pas que toi et Sabrina...

—Si. Sabrina et moi c'est fini. Je suis de nouveau célibataire. Ça vaut bien un bon petit gueuleton, non ?

—Tes amourettes sont de plus en plus brèves. Tu n'as même pas eu le temps de me la présenter !

—Ma liaison la plus longue, ç'a été avec Gladys, six mois environ.

—Si j'ai bien compris, vous êtes un homme volage, baron, dit Bianca.

—Volage, qu'entendez-vous par ce mot, mademoiselle ?

—Je parle d'un homme au cœur d'artichaut dont l'amour s'évapore comme rosée au soleil.

—Tiens ! vous m'avez l'air d'une spécialiste en la matière.

—Non, tout ce que j'en sais, je l'ai appris à mes dépens. Vous n'aimiez pas Sabrina, n'est-ce pas ? Sinon vous n'auriez pas le cœur à faire la fête.

—Ce n'était qu'une aventure de plus qui a tourné court. J'en aurai d'autres, et tôt ou tard je finirais par tirer le bon numéro. Je l'espère, en tout cas.

—Vous devez avoir un problème de cœur.

—Je suis un sportif accompli, mademoiselle.

—Je prends le cœur comme siège des sentiments.

—Ah ! le siège de l'amour s'est toujours trouvé dans le cerveau, ne vous en déplaie.

—Peu importe. Vous devez avoir un problème.

—Je suis parfaitement normal, je vous l'assure.

—Écoutez, d'après les neurobiologistes, la passion amoureuse dure en moyenne trois ans, alors que votre liaison la plus longue n'a duré que six mois.

—Ai-je jamais prétendu avoir un jour été amoureux ? Non. D'abord, je drague pour coucher, avec le vague espoir de trouver l'âme sœur ; et puis, au bout de quelques semaines, voire quelques mois, je m'aperçois que je me suis trompé. Je retourne donc à la case départ.

—Vous venez de dire que vous n'arrivez pas à tomber amoureux. Peut-être êtes-vous à califourchon sur deux tendances sexuelles différentes.

—Eh bah ! vous avez des idées bien arrêtées sur la chose, hein ?

—En tout cas, je ne vous appellerais plus baron, parce que tout hidalgo qui se respecte ne drague pas, il fait la cour.

L'échange de propos se poursuivait sur un ton de plus en plus vif, ce qui me fit éprouver la nécessité d'intervenir. C'est que le plaisir de voir Bianca discuter crânement avec Bastien

avait fait place à la crainte qu'un coup de sang de la part de ce dernier ne vienne gâcher la soirée, jusque-là fort agréable. Comme le restaurant nous avait gratifiés d'une demi-bouteille de champagne destinée à la préparation des kirs, je leur proposai de la boire, pour porter un toast à la santé de l'heureuse trompe-la-mort, assise à nos côtés. Sans ambages, Bastien salua mon idée, et il enveloppa cette dernière dans un regard où l'on ne décelait pas la moindre irritation.

Il y avait aussi un problème de choix au dessert, puisqu'on en avait reçu trois, tous différents les uns des autres.

—Vous êtes mes invités, vous avez donc la primauté. Je prendrai volontiers celui dont vous ne voudrez pas, trancha Bastien. Le premier choix revint naturellement à Bianca, qui se décida pour le fondant de chocolat.

Voilà comment je réussis à calmer les esprits qui s'échauffaient sur le sujet épineux des rapports de Bastien avec les femmes. Le danger d'un dérapage verbal, qui aurait sans doute alourdi l'ambiance conviviale, chaleureuse, où baignaient nos âmes, était définitivement écarté. Jusqu'à la fin du repas, à mon grand plaisir, ni l'un ni l'autre ne trouva à propos de rallumer la dispute sur leur conception discordante de la passion amoureuse.

Quand Bastien nous quitta, il était presque une heure du matin. Il avait appelé un taxi, je le raccompagnai dans la rue.

—Comment on aurait fait, si ç'avait mal tourné ? dis-je, encore mal remis de ma frayeur.

—Comme Landru... dans la chaudière.

—Je déteste ton humour noir, tu le sais, hein ? Je parle sérieusement, répliquai-je avec irritation.

—On n'aurait pas eu le choix. Un terrain vague quelque part aurait fait l'affaire, reprit-il, d'un ton détaché, aussi indifférent qu'un employé de la morgue, habitué à manipuler des cadavres anonymes.

J'étais si choqué de l'insensibilité de Bastien que, me sentant mal à l'aise près de lui, je le quittai brusquement sur un laconique « au revoir », sans même attendre l'arrivée du taxi.

Une fois seul avec Bianca, je me rapprochai d'elle jusqu'à ce que nos visages se frôlent, de façon à pouvoir la regarder au fond des yeux en pleine lumière. Elle ne recula pas d'une semelle, ne se déroba nullement au contact, me faisant comprendre qu'elle n'avait plus aucune crainte.

—Maintenant, que veux-tu faire ? glissai-je dans son oreille.

Elle haussa les épaules.

—Nous sommes près de la gare Montparnasse, non ? J'acquiesçai en hochant la

tête, tout en me demandant comment je pouvais lui venir en aide sans heurter son amour-propre.

Le train avait réduit en poussière tout ce qu'elle possédait, à part le révolver et la musette qu'elle a tenu à garder comme souvenir, elle n'avait pas d'argent, songeait peut-être à passer la nuit dans la gare.

Dehors, les voitures devenaient rares ainsi que les passants sur les trottoirs. Le quartier s'assoupissait peu à peu, tandis que la nuit s'enfonçait dans ses profondeurs mystérieuses, inquiétantes.

—Tu peux rester dans le cabinet pour la nuit. Je n'ose pas t'inviter chez moi, j'ai peur que tu le prennes mal.

—Je ne pense pas que tu aies été à l'école du baron en ce qui concerne les femmes et l'amour. Tu es marié ?

—Non, je suis en couple depuis six ans, mais ma compagne est à Bordeaux auprès de sa mère malade.

—Et tu ne crains pas des complications? Tu as déjà beaucoup risqué pour moi. Je ne veux pas te causer d'ennuis.

—Et où penses-tu aller, tu vas rester là? Viens avec moi. Tant pis si les gens ne comprennent pas !

Il n'y avait pas l'ombre d'un chat rue Gazan, le parc Montsouris dormait replié sous ses ombres.

Je pénétrai dans le hall de mon immeuble, rien ne bougeait chez la gardienne, l'escalier somnolait sous la faible clarté des plafonniers. Mais, au premier étage, quelqu'un veillait éloigné de la réalité du monde. On entendait les gémissements d'une femme goûtant aux balbutiements du plaisir de l'amour, dans l'attente anxieuse de la jouissance suprême, alors qu'en même temps un homme répétait l'onomatopée de l'effort, han ! han ! han !, poussant corps et âme au-dedans de sa partenaire.

Arrivé chez moi, je ne réussis pas à réprimer un bâillement qui m'écarta irrésistiblement les mâchoires. Je venais de vivre une longue journée, riche en émotions inoubliables ; la fatigue qui s'était amassée sur mes épaules se fit sentir tout d'un coup. Ayant retrouvé la rassurante douceur du foyer, à deux pas de mon lit, je n'aspirais qu'à une chose, viscéralement, me reposer.

Je montrai à Bianca où se trouvaient les toilettes ; et, la conduisant devant la chambre d'amis, j'ouvris la porte de celle-ci et l'invitai à y pénétrer, restant pour ma part sur le seuil.

—Tu trouveras tout ce qu'il faut dans la commode ou l'armoire, il doit y avoir des pyjamas et des chemises de nuit de Charlène. Tu dois faire à peu près la même taille qu'elle. Bonne nuit.



Ma chambre disposait d'une salle d'eau attenante, réservée exclusivement aux personnes qui y couchaient. J'y prenais une douche lorsque je vis une silhouette à travers la cloison de verre dépoli. Comme je n'avais pas verrouillé la porte qui donnait sur le couloir, Bianca s'était glissée dans la chambre sans faire de bruit. Elle portait une nuisette bleu nuit et des chaussons assortis.

Je vins à sa rencontre enveloppé dans un peignoir, essuyant encore mes cheveux avec une serviette.

—Il fait froid ici, dit-elle en frémissant.

—Je viens de rebrancher la chaudière, ça chauffe déjà, répondis-je, touchant du bout des doigts le radiateur à portée de main. Sinon, tu trouveras une couette en haut de l'armoire.

Lorsqu'elle fut repartie dans sa chambre, je fermai la porte à double tour, puis je me mis au lit, bien résolu à retremper mes forces par une bonne cure de sommeil. Je ne m'endormis pas tout de suite, il fallut que je passe dans ma tête le film de la journée.

Lorsque mes paupières s'abaissèrent enfin, arrêtant la projection, l'image de Bianca prenait tout l'écran. Je n'éprouvais pas à son endroit une attraction physique irrésistible, mais j'avais envie de la protéger. J'étais persuadé que la vie ne l'avait pas épargnée, mon affection serait comme un baume sur ses blessures.

Je me réveillai vers neuf heures, avec le souvenir confus d'un rêve qui me laissa une sensation déplaisante. Où que je regarde, je voyais le reflet déchiqueté de ma personne dans un miroir brisé. Était-ce de mauvais augure ? me demandai-je, essayant de chasser cette image de mon esprit, par un mouvement brusque de la tête.

Une fois habillé, je m'approchai de la chambre d'amis sur la pointe des pieds. Je tendis l'oreille me demandant si mon invitée s'était déjà levée. À ma grande surprise, je perçus des sanglots entrecoupés de gémissements. Je ne saurais me mêler des larmes de Bianca dont je ne connaissais point la cause. Et puis, en pleurant, les femmes accomplissent une sorte de purgation naturelle de leur âme en peine.

Je sortis sur le bout des pieds, avec l'intention d'aller acheter des croissants chez le boulanger, au bout de la rue. En chemin, je tombais sur Adeline, qui me salua la première, montrant ses jolies dents sans que je le lui demande cette fois.

—Je te croyais à Bordeaux !

—Tout comme hier matin.

—Tu n'es pas parti ?

—Si. Mais ma voiture a rendu l'âme au beau milieu des champs de colza.

—Et Charlène, qu'est-ce qu'elle a dit ?

—On s'est engueulé un coup, puis on en est resté-là. Un week-end en célibataires, ça ne fait de mal à personne.

—À moi non plus.

—Comment ça, « à moi non plus » ?

—Guillaume a suivi le PSG à Marseille, comme d'habitude.

—Pourquoi ne l'as-tu pas accompagné ?

—Pour voir un tas mecs courir dans tous les sens après un ballon ? Merci.

—Et tu n'as rien prévu ?

—Eh bah ! je vais au cinoche. Au fait, tu n'aurais pas un film à me conseiller ?

—Si. Une reprise, « Les hommes l'aiment chaud », glissai-je dans son oreille.

—Coquin, va ! Mets pas le feu aux buissons, tu risques de nous brûler.

—Aucun danger. Jamais tu ne trahirais ta meilleure amie.

—Attends, qu'est-ce que tu en sais ? Trahir sa meilleure copine, tout en trompant son mari par la même occasion, cela ne manquerait pas de piquant. Et pourtant, se serait non.

—Pourquoi ?

—Parce que je risquerais d'y prendre goût.

—Et si je continue de souffler sur les braises ?

—Alors, il faudra être prêt à éteindre l'incendie.

—Hum ! je préfère retenir mon souffle. Je suis un pompier consciencieux, je sais tenir ma lance.

—Ah ! qu'ils sont épatants, ces maris fidèles, comme le mien. Ils font l'amour avec l'application d'un bébé pendu au sein de sa mère, et dès qu'ils sont rassasiés, ils ne trouvent pas mieux que de roupiller. C'est d'un romantisme à vous faire mourir d'ennui. Même le coq le plus déluré ne plaque pas sa poule comme ça.

Lorsque je quittai Adeline devant la boulangerie, je jetai sur nos rapports un regard rétrospectif. Depuis quelque temps, elle avait franchi la distance qu'elle semblait s'être fixée aussi bien par discrétion que par égard pour Charlène. Désormais, elle était visiblement ravie de me rencontrer seul à seul, et elle se montrait réceptive à mes insinuations polissonnes, essayant de minimiser au passage les conséquences que risquait d'entraîner une aventure extraconjugale. Pourquoi cette tocade inattendue pour moi ? Était-elle malheureuse en ménage au point de braver tous les dangers pour chercher un réconfort dans mes bras ? Et si elle essayait de tester ma fidélité pour le compte de Charlène ?

Je n'arrivais pas à trouver une explication plausible à son attitude, pour la bonne et simple raison que j'ignorais alors les machinations de Bastien pour briser mon ménage. Connaissant

Adeline, ainsi que l'amitié qui la liait à ma compagne, il eut l'idée de manipuler l'infirmière pour instiller le poison mortel dans mon foyer. Il parvint d'abord à gagner la confiance d'Adeline, qui était fière de l'attention qui lui portait le bon docteur ; puis, par degrés, ils en sont arrivés au chapitre des fausses confidences.

Bastien lui raconta que mon ménage ne tenait plus qu'à l'habitude. Qu'un nouvel horizon s'étale devant moi, ensoleillé, telle une promesse de joyeux avenir, mon ménage s'effondrerait comme un château de cartes. Et cet horizon, cet avenir auquel j'aspirais de toutes mes fibres, c'était une femme qui en avait la clé, elle, Adeline, que j'aimais en silence depuis bien trop longtemps.

—Mais il ne me l'a jamais fait sentir de quelque façon que ce soit ! s'étonna-t-elle, le regard radieux, néanmoins.

—C'est bien normal, mon ami a une âme pudique, délicate. Puis sa femme, passez-moi l'expression, le tient par le bout du nez.

## Chapitre 7

Quand je rentrai de la boulangerie, Bianca était debout près de la fenêtre de la salle, admirant la belle vue sur le parc. On y voyait des gens arrivés de bonne heure avec l'intention de pique-niquer sur l'herbe. C'était une journée inondée de soleil, chaude pour un mois d'avril. Quelques promeneurs flânaient le long des allées ; des enfants jouaient sur la pelouse ; perché sur l'arbre juste en face, un pigeon se rengorgeait cherchant à impressionner une femelle qui faisait l'indifférente trois branches plus loin. Bref, vue à travers ma croisée, la vie semblait simple et heureuse.

Bianca portait une robe de chambre légère, les mêmes chaussons que la veille, et ses prunelles bleues étaient bien ternes sur le cristallin rougi de ses yeux.

—Bonjour. Tu as bien dormi ?

—Plutôt bien, merci.

—J'aurais aimé te voir la mine réjouie.

—J'ai eu un coup de blues au réveil.

—Viens ! On va prendre le petit-déjeuner.

—J'ai déjà mis la cafetière en route.

—Mmm, ça sent bon le café!

Tandis que le lait chauffait sur le fourneau, je mis du pain à griller. Puis, je pris du jus d'orange et de la confiture dans le frigidaire, que je posai sur la table, sans oublier les

croissants qu'on prendrait directement dans le sachet en papier.

Nous nous installâmes l'un devant l'autre, sans façon.

—Hier, j'ai été vache avec ton ami, insinuant qu'il pouvait être bisexuel, dit-elle avec regret.

—Il ne t'en tiendra pas rigueur. Il peut être revêche, cynique, mais ne manque pas d'humour et de générosité.

Il s'ensuivit une petite plage de silence, comme si nous pensions tous les deux à des choses graves qu'on ne saurait aborder sans prendre le temps d'y réfléchir. C'est Bianca qui reprit la parole la première.

—J'aimerais bien que tu me racontes comment tu m'as découvert sur la voie ferrée.

—Volontiers. Mais auparavant, il faudra que tu m'expliques par quel malheur tu t'es retrouvée dans une situation désespérée.

—Tu y tiens vraiment ? dit-elle, désireuse de se dérober, mais comme je réitérai ma volonté par un hochement de tête, elle consentit à m'ouvrir le cœur.

—Après tout, je ne pouvais pas trouver meilleur confident. Je te dois bien ça, d'ailleurs. Tu as fait pour moi en une journée plus que je ne pourrais faire pour toi durant tout le reste de ma vie.

—Qui sait ce que nous réserve le destin ? C'est confronté aux épreuves qu'on peut mesurer ce dont on est capable.

Après quelques instants de concentration, pendant lesquels elle mit de l'ordre dans ses souvenirs, Bianca commença le récit des tribulations qu'elle endurait depuis de longs mois, et dont elle ne voyait pas l'issue.

À vingt-trois ans, dont presque les trois quarts passés à l'école, Bianca se trouva en possession d'une maîtrise de lettres modernes, qui ne lui servait pas à grand-chose sur le plan pratique, étant donné qu'elle ne se sentait pas de vocation pour l'enseignement. Désireuse de pourvoir seule à ses besoins et d'échapper à la tutelle parentale, elle se mit activement à la recherche d'un emploi.

D'abord, elle dut se résigner à quelques missions intérimaires rebutantes, chichement rémunérées, tout en essayant de dénicher une place plus en rapport avec ses capacités. Sa persévérance allait s'avérer payante, puisqu'elle finit par se faire embaucher dans une librairie du Quartier Latin, à Paris.

Comme son salaire ne lui permettait pas de trouver un logement convenable, ses parents lui vinrent en aide, achetant au cœur du Marais un studio qu'elle habiterait sans d'autres frais que les factures mensuelles de gaz, eau et d'électricité. C'était un grand pas, croyait-elle,



pour construire la vie dont elle avait toujours rêvée.

Jusque-là, conditionnée par une éducation restrictive, elle n'avait pas vécu d'aventure sentimentale inoubliable, mais elle ne désespérait pas de pouvoir rattraper le temps perdu, d'autant plus que son lieu de travail était assidûment fréquenté par des jeunes de son âge.

Elle approchait ses vingt-cinq ans quand elle rencontra Fabien, professeur d'anglais dans un collège de la capitale, de cinq ans son aîné. Il venait de rompre avec la femme dont il avait partagé la vie pendant plusieurs années, et il disait vouloir tourner la page définitivement, quoiqu'ils aient eu ensemble un enfant qui les obligeait à rester en contact. Afin de lui prouver sa bonne foi, il jura sur la tête de son fils qu'il ne laissait rien dans l'ombre, et il répétait que jamais un bonheur durable ne pourrait être bâti sur des mensonges.

Bianca ne mit pas deux semaines pour tomber follement amoureuse de Fabien. Ils se voyaient plusieurs fois par semaine, sortaient ensemble le week-end, même lorsque le professeur avait la garde de son rejeton.

Après six mois d'une passion dévorante, de plus en plus persuadés qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, ils ont décidé de vivre en couple au Marais, en attendant de trouver un logement plus grand.

Bianca confia ses projets à sa mère qui, se réjouissant de son bonheur, invita les deux tourtereaux à venir déjeuner en famille le dimanche suivant. Présentations faites, les Domion trouvèrent leur futur gendre charmant, si bien que son père, cadre supérieur dans une multinationale, annonça qu'il offrirait le studio du Marais à sa fille, en cadeau de mariage.

L'installation de Fabien au Marais devrait avoir lieu pendant les vacances de Pâques. Ensuite, ils iraient passer une semaine en Corse où ils suivraient un stage de voile, sport dont ils étaient passionnés tous les deux.

On était début avril quand Bianca sentit le vent tourner, se déplaçant du quadrant de l'espoir vers celui de l'angoisse. La passion chez Fabien s'était nettement amenuisée pendant les dernières semaines ; il venait la voir moins souvent, trouvait des excuses pour rentrer plus tôt. Au surplus, il était beaucoup moins ardent au lit ; il lui arrivait même de se dérober, sous prétexte de fatigue ou indisposition organique.

« Le salaud va voir ailleurs », se dit Bianca, l'âme triste et le cœur en sursaut, transpercé par le dépit.

Comme les vacances de Pâques arrivaient, elle somma Fabien de lui dire la vérité, puisque la froideur, le mutisme, tout comme le mensonge, pourrissent le bonheur, lui rappela-t-elle.

La lâcheté de Fabien ne lui permit pas d'avouer la vérité face à face, il préféra biaiser pour gagner du temps. Quelques jours plus tard, Bianca reçut une lettre, dans laquelle il se disait désolé, expliquant qu'il s'était réconcilié avec son ex-compagne, dans l'intérêt supérieur de leur enfant.

Alors commença une période noire pour la pauvre fille, marquée par la dépression. Plus seule que jamais, ayant en plus perdu son emploi, elle dut se réfugier dans la maison paternelle. Son psychanalyste était d'avis qu'un séjour au sein de sa famille pouvait l'aider à surmonter plus facilement l'épreuve. Au reste, à Paris, étant donné ses faibles revenus, elle ne pourrait se soigner convenablement qu'au prix de privations insupportables.

Au bout de deux longues années et bien des séances sur le divan, elle commença à sortir de l'impasse sombre où le chagrin l'avait acculée, une impasse peuplée de fantômes menaçants, ornée de drapeaux en berne. Mais elle ne revint habiter dans le Marais que bien plus tard, après avoir réussi le concours d'attachée à la mairie de Paris.

À ce moment-là, elle refusait la perspective d'une nouvelle expérience amoureuse, allant jusqu'à éviter le regard des garçons qui la reluquaient au passage, et même, à prendre d'ordinaire une mine rebutante pour mieux se protéger des tentations.

Il lui fallut l'aide incontournable du grand guérisseur des cœurs meurtris, le temps, pour reprendre goût à la vie et comprendre que, dépourvue d'amour, une femme va son chemin comme amputée d'une partie de soi-même, songeant avec amertume qu'elle n'atteindra jamais à la plénitude d'un être accompli.

Peu à peu, Bianca devint plus réceptive aux avances des garçons, se montrant sous son meilleur jour, disponible, épanouie. N'empêche que, échaudée, consciente de sa fragilité, elle se jurait trois fois par jour qu'elle se tiendrait sur ses gardes, se méfiant surtout des dragueurs trop pressés de conclure.

Or, à une époque où la plupart de ces derniers regardent les femmes avant tout comme des objets de plaisir, leur but premier étant de coucher, en attendant que d'éventuelles affinités électives viennent leur inspirer des projets d'avenir, Bianca n'était pas près de trouver son prince charmant.

Elle avait vu le jour en l'année charnière 1968, le 20 avril, pour être précis, mais la façon rigoureuse dont elle avait été élevée par ses parents, plutôt conservateurs, ne l'avait pas prédisposée à se laisser aller sur la pente de la libération sexuelle qui suivit la révolution estudiantine. En clair, elle n'était pas de nature à collectionner des aventures sans lendemain, fondées sur la simple attraction sexuelle ; elle croyait aux sentiments profonds, durables, et de

ce fait, avait l'intention de ne s'abandonner que sur la foi d'un amour partagé.

Elle ignorait alors qu'une rencontre de hasard allait changer le cours de sa vie, la ramenant dans les rues de l'amertume d'où elle venait à peine de s'éloigner.

C'est un dimanche soir, lorsqu'elle s'apprêtait à rentrer à Paris, après avoir passé la journée chez ses parents, qu'un nouveau tournant de sa vie allait tout à coup se dessiner.

Elle attendait le train dans la gare de Saint-Germain-en-Laye quand deux satyres, passablement éméchés, la prirent à partie lui adressant des propos outrageants, obscènes, à faire rougir quiconque n'aurait pas encore sondé le fond bestial de la nature humaine. En vain, elle essayait de leur échapper, se déplaçant sur le quai, ses agresseurs la collaient comme ses bas.

Excédé, un homme qui suivait la scène se décida à intervenir. Chauve, assez grand, la contenance désinvolte, il devait avoir la quarantaine. Il marcha droit sur les deux voyous, d'un pas ferme, nerveux, l'air déterminé.

—Mais qu'est-ce que c'est que ces brutes ? Ouste ! Ouste ! de l'air, bestiaux, de l'air ! Fichez-moi le camp, plus vite que ça ! criait-il, les repoussant des mains et des pieds sans ménagement, comme s'il chassait devant lui un troupeau de cochons. L'un d'eux lui assena un

coup de poing sur la figure, avant de prendre la fuite avec son compère, lui faisant une entaille sur l'arcade, et un gros bleu qui poindrait bientôt autour de son œil gauche.

Le lecteur attentif doit se souvenir des deux loubards du « Relais des Rotiers » dont l'un d'eux a interrogé les personnes qui s'y trouvaient, au sujet d'une jeune femme qui leur avait faussé compagnie, tandis qu'ils faisaient une partie de billard au sous-sol. Le « héros » de la gare Saint-Germain-en-Laye n'était autre que celui qui faisait le caïd, Fredo, environ six mois auparavant. Son comparse, le courtaud, qui avait l'air d'un pitbull et répondait au nom de Francky, était l'un des satyres, celui-là même qui avait fait un œil au beurre noir à son chef.

Bianca retira de son sac à main un mouchoir qu'elle appliqua sur la blessure de son héros.

—Merci de m'avoir débarrassé de ces deux affreux. Je vous suis très reconnaissante.

—C'est la moindre des choses. J'ai voulu éviter la bagarre ici, vous savez ? Ils méritaient une bonne correction. Mais ils ne perdent rien pour attendre. Si jamais ils croisent mon chemin, ils me payeront cher ces quelques gouttes de sang.

Comme il attendait aussi le train pour Paris, Fredo prit le même wagon que Bianca, se tenant dans son sillage à la manière d'un garde

du corps ; puis il alla s'asseoir sur le siège devant elle.

Il continuait de presser contre l'arcade sourcilière éclatée le mouchoir que la jeune femme lui avait prêté. Une fois installé, il retira le pansement et demanda à Bianca d'y jeter un œil. Elle se pencha en avant, examina la blessure en écartant délicatement les sourcils, puis elle rassura son champion. C'était une coupure superficielle, ne nécessitant pas de points de suture ; d'ailleurs, elle ne saignait plus, qu'elle lui dit, redressant le buste.

Ils engagèrent la conversation sur le thème de l'insécurité qui se faisait de plus en plus sentir en milieu urbain. Cela à cause des voyous qui sévissaient en plein jour, n'importe où, devant des témoins incapables de lever le petit doigt pour empêcher leurs méfaits, s'indigna Fredo.

Pour sa part, Bianca raconta comment elle se fit agresser en plein Marais, un soir qu'elle rentrait à son appartement. Elle se vit tout à coup arracher son sac à main par un type qui la croisait, mais elle eut le réflexe d'étirer la jambe, faisant un croche-pied au voleur qui s'étala sur les pavés, alors qu'il s'apprêtait à déguerpir. Ainsi, elle put récupérer son bien et mettre le voleur en fuite.

Fredo loua le sang-froid et le courage dont elle avait été capable, l'air admiratif.

« Ah ! s'écria-t-il, si seulement il y avait plus de gens de votre trempe sur les trottoirs, les malfaiteurs n'auraient qu'à bien se tenir. »

Gare Saint-Lazare, descendant du train, Fredo annonça à sa compagne de voyage qu'il allait rendre visite à un ami qui habitait près du musée Picasso. Bianca lui répondit que, dans ce cas, ils prendraient le métro vers la même destination.

Quelque temps plus tard, sortant de la station Hôtel de Ville, Fredo ne semblait pas pressé de quitter la jeune femme. Marchant à ses côtés, il l'accompagna le long de la rue de Rivoli. Bianca se trouva alors dans une position embarrassante, se disant qu'il cherchait peut-être à se faire inviter chez elle, dans l'espoir d'une récompense torride pour le service rendu. Elle fit donc travailler ses méninges, afin d'y trouver une bonne parade.

C'est lorsqu'elle arriva devant l'entrée de son immeuble, rue du Bourg Thibourg, qu'elle se tourna vers lui.

—Encore une fois, je vous remercie de m'avoir débarrassé des deux saligauds qui m'embêtaient à la gare. Il faut que je rentre. J'attends mon frère, Laurent, qui doit arriver d'un instant à l'autre.

—On pourrait se revoir ? dit Fredo, griffonnant quelque chose sur un bout de papier.



—Désolée, je ne suis pas libre, j'ai quelqu'un dans ma vie.

—Dommage. Tenez, voici le numéro de mon portable. Si jamais quelqu'un vous embête, vous n'avez qu'à m'appeler. Je volerai à votre secours.

—Merci de votre gentillesse. Au revoir.

Fredo fit semblant de continuer droit devant lui, mais, dès que la porte de l'immeuble se referma sur Bianca, il rebroussa chemin pour retourner vers l'Hôtel de Ville où il allait reprendre le métro dans le sens inverse.

Il était de mauvaise humeur, mécontent de ne pas avoir atteint l'objectif minimum qu'il s'était fixé, c'est-à-dire un simple rendez-vous.

« La bégueule dit qu'elle n'est pas libre, et alors, quel est le problème ? On pourrait quand même se revoir. » marmonna-t-il entre ses dents.

Comme son portable se mit à sonner, il fourra la main dans la poche, l'attrapant de mauvaise grâce.

C'était Francky.

—Eh ! t'as encore le culot de m'appeler, abruti ? Tout à l'heure, tu m'as éclaté l'arcade et fait un œil au beurre.

—Je m'excuse, Fredo, je l'ai pas fait exprès.

—Je t'avais dit d'y aller mollo, non ?

—Mais il fallait faire vrai, que tu m'as dit.

—Je vais foutre mon poing sur tes châsses de sanglier, tu feras gaffe au prochain coup.

—Je suis désolé, Fredo! Ça été comme tu voulais, au moins ?

—C'est pas une traînée de la rue Saint-Denis, crétin. Il faut la travailler avec patience et doigté.

—Et puis ?

—Et puis, ta gueule de merde ! aboya-t-il, juste avant de raccrocher.

Entre-temps, Bianca retrouvait son studio au sixième étage. Après avoir fermé la porte à double tour, elle put enfin respirer, ouf ! il lui fallut trouver une astuce pour se débarrasser de cet individu, qui n'avait pas lâché ses baskets depuis sa prouesse à la gare ; pourtant, elle l'avait remercié à plusieurs reprises, l'assurant de sa gratitude. Qu'aurait-il fallu faire de plus ? L'amener chez elle et le mettre dans son lit ? Peuh ! il n'en avait aucune chance, parce qu'il ne l'attirait nullement ; bien au contraire, un mouvement de répulsion s'insinuait déjà dans ses entrailles lorsqu'elle l'avait quitté. Le type avait dans le regard audacieux, désinvolte, quelque chose d'inquiétant, comme la lueur d'une âme perfide mal dissimulée derrière les cils, ce qui portait Bianca à l'imaginer un serpent enroulé autour du cœur. Tant et si bien qu'il lui aurait été pénible de rester plus longtemps en sa compagnie. Enfin, se rendant compte qu'elle

tenait dans la main le bout de papier qu'il lui avait remis, elle le froissa entre ses doigts, faisant une boulette qu'elle jeta à la poubelle.

Le lendemain, à la cantine, Bianca raconta la mésaventure à ses collègues de bureau, sans dépasser néanmoins la scène qui avait eu pour théâtre un quai de la gare de Saint-Germain-en-Laye, cela pour éviter des remarques pas toujours du meilleur goût. Bluffées, s'arrêtant de mastiquer, celles-ci se sont pâmées quelques instants, le menton suspendu au récit de la veinarde qui avait croisé un héros au détour d'une gare.

—Ça c'est un homme, un vrai ! dit l'une.

—On en trouve plus beaucoup comme ça, regretta une autre.

—Tu parles, que des lâches ! Pourquoi ne suis-je jamais tombé sur un mec pareil, moi ? s'interrogea la troisième.

Même la mère de Bianca en personne, apprenant la prouesse du passager anonyme, loua le courage de ce dernier. Il encaissa un coup de poing, ç'aurait pu être un coup de couteau, qu'elle dit avec emphase. À une époque où l'indifférence s'imposait comme règle de comportement, il avait fait preuve d'héroïsme à bien des égards.

« Il arrive plus souvent qu'on ne le croit que de vieilles dames soient dépossédées de leur sac à main dans la rue, en plein jour, qu'une personne qui s'apprête à retirer de

l'argent à un guichet automatique soit sommé de donner et sa carte bancaire et le code qui permet de s'en servir. Eh bien ! les témoins oculaires de ces agressions, comment réagissent-ils, à ton avis ? Dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, ils regardent ailleurs ou bien changent de trottoir ; les uns n'ayant pas assez de cran pour intervenir, les autres craignant les dommages collatéraux. Au moins, avec un homme comme celui-là, une femme peut se permettre le luxe de vivre le plus clair de sa vie flanquée d'un garde du corps. »

Les réactions que je viens de rapporter, ainsi que d'autres de nature identique allant dans le même sens, donnèrent à Bianca matière à réfléchir. Était-elle devenue trop frileuse vis-à-vis des mâles, après sa douloureuse rupture avec Fabien ? Elle n'ignorait pas qu'une nouvelle expérience amoureuse comporterait inévitablement des risques d'échec, étant donné la fragilité des sentiments, et cela quelles que soient les précautions qu'elle puisse prendre. Son refus de s'engager plus loin que sa méfiance ne le lui conseillait, devant les avances d'un partenaire potentiel, ne pouvait que la desservir. À l'issue de son introspection, longuement mûrie, elle conclut qu'il lui faudrait devenir plus hardie dans les jeux de séduction, tout en gardant assez de discernement pour déjouer les pièges des don Juan susceptibles de croiser son chemin.

Avec cette bonne résolution, la mésaventure perdit son acuité dans l'esprit de Bianca. Au fil des jours, elle s'estompa peu à peu, avant d'être reléguée dans les couches inférieures de sa mémoire, telle une affaire classée, étiquetée, ficelée, qu'on envoie aux archives. Bien entendu, il arrivait que Bianca l'exhume de temps à autre, par simple association d'idées. Par exemple, lorsqu'elle songeait à rendre visite à ses parents, mais comme l'histoire ne l'intéressait pas outre mesure, elle retombait très vite dans les oubliettes ; et elle risquait d'y rester indéfiniment, si un élément nouveau n'était pas venu le ramener au premier plan, en pleine lumière.

Un soir que Bianca rentrait chez elle, c'était un vendredi, elle se retrouva soudain face à face avec Fredo, qui se tenait debout, adossé au chambranle de la porte de son immeuble.

—Bonjour, beauté. Comme t'as pas appelé, c'est qu'on t'a fiché la paix, dit-il, barrant le chemin à la jeune femme, qui eut un froncement de sourcils en entendant Fredo la tutoyer.

—Si vous essayez de vous faire embaucher comme garde du corps, vous ratez votre coup.

—Non, je rate rien, je suis pas au chômage. Rien que le plaisir de te revoir vaut le déplacement.

—C'est bon, je veux rentrer chez moi maintenant. Vous permettez, monsieur ?

—Vous êtes fâchée contre moi parce que je vous ai tutoyée, peut-être ? Pardonnez-moi le culot, fit-il, prenant un air contrit.

—Ce n'est rien. Je n'ai pas dit que j'étais contrariée.

—Alors, permettez-moi de me racheter. Je peux vous offrir un verre ? Là-bas, au café « Les Fous d'en Face » ?

—Pourquoi pas ? Allons-y !

—C'est un nom atypique, vous ne trouvez pas ?

—Qu'est-ce que vous trouvez atypique ?

—Bah! le nom du café.

—Ah, « Les Fous d'en Face ». Peu ordinaire, en effet, dit Bianca, se demandant si elle avait bien fait d'accepter l'invitation.

Revenant du café, Fredo trouva qu'il serait chouette de boire un dernier verre chez Bianca. Ayant monté sur la première marche, il s'imagine gravissant tout l'escalier, se dit Bianca, et elle réagit devant cette hardiesse par un jugement cinglant qui déstabilisa Fredo.

—Vous n'êtes qu'un dragueur cynique ! sentenciat-elle, abaissant les commissures des lèvres avec dédain. Il s'en défendit, presque s'indignant qu'elle ait pu interpréter de la sorte ce qu'il avait dit.

—Ah! non, je regrette, vous ne m'avez pas bien compris. J'ai à peine voulu savoir si vous souhaitiez ou pas que je monte.

—Vous vous croyez irrésistible, c'est ça? Si jamais une telle occasion se présentait, je me ferais un plaisir de vous le faire comprendre. Pour l'heure, je n'ai qu'une seule envie : me retrouver seule.

—Je peux quand même vous appeler ?

—Pourquoi vous aurais-je donné mon numéro, sinon ?

Bianca interrompit son récit pour boire quelques gorgées d'eau. L'évocation de ses déboires sentimentaux, dont elle n'était pas encore tout à fait sortie, éprouvait visiblement mon amie. Pour cette raison, et parce qu'il était déjà midi passé, je lui proposai de faire une pause.

—C'est comme tu le voudras, me répondit-elle.

—Je vais te faire du spaghetti bolognaise, c'est ma spécialité.

—Fais gaffe. Ma mère aussi est italienne.

—Alors, tu seras en mesure d'en juger.

—Ah ! mais je suis sûre qu'elles seront délicieuses, tes pâtes.

—Tu peux aller te reposer un peu, si tu veux. Je t'appellerai quand ce sera prêt.

—Hum ! ça sent le secret de grand-maman, dit-elle, s'en allant l'air espiègle.

## Chapitre 8

Bien qu'il ne soit pas doué d'une intelligence lumineuse, Fredo comprit quand même qu'il devait refréner son impatience, pour ne pas effaroucher sa proie. Il savait qu'il risquait gros, si elle lui échappait. Il avait un mois pour la séduire, suivant le défi que lui avait lancé un loulou de la même farine. L'enjeu du pari était de taille, étant donné que le perdant, habillé d'un simple string, se verrait dans l'obligation de descendre les Champs-Élysées sur le coup de midi, en plus des dix mille francs qu'il devrait verser au gagnant sous huitaine. S'il refusait de tenir son engagement, il serait contraint et forcé de satisfaire les caprices du gagnant, y compris les fantasmes d'ordre sexuel, du soleil couchant jusqu'à l'aube.

Bianca avait été choisie comme l'objet du pari lorsqu'elle entra dans la gare où se trouvaient les deux parieurs, chacun accompagné de son acolyte.

Ayant tiré les leçons de sa dernière rencontre avec Bianca, Fredo décida de modifier sa stratégie en profondeur. Le loup allait se déguiser en agneau de la tête à la queue. Aussi sa drague du début, qui l'avait mis en échec, évoluerait-elle très vite en cour assidue, réglée au détail près. Tous les vendredis soir, il ferait apporter à Bianca un



bouquet de roses rouges, au milieu duquel il glisserait un poème exaltant sa beauté, son charme, son irrésistible aura. L'auteur en était un poète anonyme qui n'avait encore rien publié ; il était un homme assez cultivé et fin connaisseur du cœur des femmes, vivait d'expédients et de petits emplois sans avenir. Il devint très vite le mentor de Fredo en matière de séduction ; celui-ci lui fournissait, comme récompense du service rendu, assez de cannabis pour sa consommation personnelle.

Bodegas, tel était le nom du poète, ne mit pas longtemps à comprendre que son client n'était guère doué pour les rapports avec le beau sexe. Ce sera dur, se dit-il, pour peu que sa belle aime autre chose que les sensations physiques. Il renonça à lui apprendre les règles d'or de la séduction dont il risquait de faire un usage désastreux, préférant plutôt lui inculquer la liste des balourdises qu'il fallait éviter à tout prix. L'égoïsme et l'arrogance étaient ses pires ennemis, le prévint-il d'emblée, la femme qu'il convoitait devrait passer avant lui-même partout et en toutes circonstances, et s'il arrivait à cette dernière de se montrer dédaigneuse, hautaine, lui faisant quelque réflexion déplaisante, il devrait s'efforcer de réagir sur un ton conciliant, agrémenté de préférence par une touche d'humour. Enfin, il lui fit apprendre par cœur de petites phrases bien tournées, et il lui dit que celles-ci, placées bien à propos dans la

conversation, l'élèveraient aux yeux de sa « bien-aimée ».

Un jour que Bodegas montrait à son client l'étendue de ses connaissances en matière de séduction, Fredo le fixa, les sourcils froncés, comme s'il apprêtait à le tancer vertement.

—Comment ça se fait que tu n'aies pas de nana, avec ton blabla, ta science du cul, ton doigté de magicien ? T'es pédé ou quoi ? écriait-il soudain, poussant la tête en avant et écartant ses bras.

—J'aime vraiment les femmes. Je les aime autant que je m'aime, au-delà de l'objet de désir qu'elles représentent d'ordinaire pour les hommes.

—J'aimerais bien savoir ce que c'est que l'amour dont tu parles. Vraiment.

—Non, tu ne le comprendrais pas.

—Quoi ? Tu me prends pour une andouille ?

—Ce n'est pas une question d'intelligence. Il s'agit de l'amour tel que je le ressens et dont tu ne peux avoir l'ombre d'une idée.

—T'as bien eu des aventures dans ta jeunesse, comme tout le monde, non ?

— Bien plus que ça. Je suis tombé follement amoureux d'une femme douce, aux yeux bleus comme le ciel le plus pur. Elle m'aimait et je l'aimais aussi, et pourtant, je n'étais pas vraiment heureux. Parce que je n'avais pas ce que j'aurais voulu lui donner. Oui, j'aurais

voulu créer sur terre un paradis où elle serait Ève et moi, Adam... avant la chute, bien sûr.

—Mais t'es complètement barjo!

—C'est normal. Je suis poète.

—Un poète inconnu qui n'a encore rien publié.

—Il n'est pas besoin de composer des vers, et encore moins d'en publier, pour être poète, mon ami.

—C'est quoi être poète pour toi, alors ?

—C'est aimer la vie au-delà de la vie, c'est-à-dire hisser sur ses frontières l'arc-en-ciel de ses merveilles, à la place des crêpes de la mort.

—Hum ! Tu plais aux femmes, tu parles aux étoiles, tu te dis entouré de merveilles au point de tuer la mort, et tout le tralala, et t'es malheureux malgré tout. Il te manque quoi au juste, le pognon, beaucoup de pognon ?

—Le pognon, c'est l'obsession des âmes ternes qui n'ont pas d'autres repères pour se sentir exister ! s'exaspéra Bodegas, les yeux coruscants, le feu de l'indignation sur les joues. L'infini, monsieur, l'infini emprisonné dans l'espace de mes bras.

—Et quand t'as envie de tirer un coup ? Les poètes en ont aussi besoin, ce sont des hommes quand même. Tu t'adresses à ta première maîtresse, ta main droite, hein ?

—Il m'arrive de descendre dans des antres ignobles où l'amour n'est qu'une marchandise

qu'on doit payer comptant. Mais, de retour dans mon univers, je grimpe de nouveau sur les cimes éthérées.

Se trouvant à court de questions, Fredo laissa tomber le sujet, même s'il ne savait sur le poète pas plus qu'au début de la conversation, à part qu'il avait affaire à un drôle de zig, d'idées bizarres plein le crâne. Pourtant, bien qu'il trouve son coach un peu timbré, celui-ci lui en imposait tout de même. L'élévation spirituelle de Bodegas touchait le loubard inculte, borné, prouvant que le sublime peut toucher même des personnes incapables d'en saisir la portée et les nuances.

Bianca reçut avec plaisir un premier bouquet de roses rouges, devinant d'emblée qui le lui avait adressé. Elle ne tarda pas à trouver le petit poème qui s'y trouvait caché. Elle se mit à lire les vers passionnés qui l'élevaient au rang de déesse, et elle fut prise par une émotion intense, comme un ravissement soudain qui la soulevait. Elle relut le poème, d'abord mentalement, puis, à haute voix, tenant le bouquet contre sa poitrine. Quand elle se disposait à placer les fleurs dans un pot de porcelaine, après avoir débarrassé celui-ci des glaïeuls qui languissaient vidés de leur sève, un souvenir déplaisant vint tout à coup troubler son bonheur. Elle regrettait d'avoir dit à Fredo qu'il n'était qu'un dragueur cynique, car un homme capable de ciseler des vers si délicats, doux et

pénétrants, ne méritait pas d'être traité de la sorte. Elle avait beau se répéter que ce n'était qu'une simple erreur de jugement fort compréhensible, s'agissant d'un homme qu'elle connaissait à peine, elle s'en voulait d'avoir été si sévère avec lui. Pour se mettre en phase avec le sentiment qui lui égayait le cœur à ce moment-là, elle se promit de le dédommager, lui faisant sentir combien elle appréciait la sensibilité de son âme.

Le lendemain, samedi, Fredo appela Bianca en début d'après-midi. Elle le remercia du magnifique bouquet de roses, et surtout du petit poème qui l'avait beaucoup émue. Ce n'était que la première strophe d'un long poème pour célébrer l'amour qu'elle lui inspirait depuis le jour où la douce lumière de son regard bleu lui avait inondé l'âme, comme un soleil, dit-il, se souvenant des phrases que Bodegas lui avait fait apprendre par cœur.

Comme Bianca eut un gloussement de plaisir, il en profita pour inviter sa muse à dîner dans un petit restaurant à l'ambiance feutrée, intimiste, où il avait réservé une table. Elle accepta l'invitation sans hésiter, ravie à l'idée de passer la soirée en compagnie de son « héros », chez qui elle venait de découvrir un cœur de troubadour. Elle ne soupçonnait même pas qu'elle était l'objet d'un pari, que Fredo voulait tenir et que le délai pour y parvenir expirait ce jour-là à minuit.

Bianca mit sa plus belle robe, soigna son maquillage plus qu'à son habitude. Une fois sa toilette parachevée, elle se mit à virevolter sur la pointe des pieds devant le miroir, telle une ballerine qui s'apprête à rentrer en scène, renversant la tête et se regardant la mine réjouie. Un soleil resplendissant venait de se lever dans son cœur, inondant d'espoir son univers, depuis de si longues années barbouillé de gris. Enfin, après avoir égrené tant de fois des souvenirs amers, parfois ponctués d'un soupir irrépressible, tous les ingrédients semblaient réunis pour que le prologue d'une nouvelle histoire d'amour voie le jour.

Confiante plus que de raison, baissant sa garde, Bianca ne pouvait s'imaginer qu'elle risquait de se laisser prendre dans les filets de l'imposture, que lui tendait son troubadour.

L'amour est un sorcier qui, dérégulant tous les sens, trompe la raison et fausse le jugement de ses victimes. Il embellit la réalité, donne un attrait irrésistible au théâtre de l'illusion, vous fait sentir autrement l'espace environnant. Il vous rend léger, allant, enjoué comme une brise de mer un soir d'été.

Bianca trouva le restaurant pittoresque, l'accueil, charmant, la cuisine, délicieuse ; et pourtant, dans des circonstances normales, la soirée n'aurait eu à ses yeux rien de bien original.

Ils prirent place l'un en face de l'autre, entre deux paravents de paille tressée, formant un recoin qui leur procurait un surplus d'intimité. Sur la nappe rouge qui recouvrait la table rectangulaire, du côté du mur, le serveur alluma trois bougies sur un chandelier d'étain dépoli. À l'autre bout, il posa un vase de cristal dans lequel trempait une rose écarlate de grande taille, flanquée de deux boutons prêts à éclore ; enfin, il leur servit les kirs royaux qu'il avait amenés sur un plateau.

Des chuchotements se levèrent bientôt derrière les paravents, interrompus de temps à autre par de petits rires émus, à tonalité féminine. Les deux amoureux se regardaient un peu gênés, surtout Bianca, chacun d'eux devinant dans les yeux de l'autre les pensées érotiques qu'ils n'osaient pas exprimer ouvertement.

—Petit cachottier, pourquoi ne m'as-tu pas sorti d'emblée le grand jeu ? dit Bianca sur le ton d'un tendre reproche.

—Comment ça ?

—Je ne pourrais pas deviner que tu cultives les muses.

Surpris par ce mot qu'il ne connaissait pas, « muses », ignorance qui pouvait s'avérer désastreuse pour le poète qu'il prétendait être, Fredo ne laissa rien paraître.

Après un court silence parfaitement maîtrisé, il adopta une contenance modeste pour

répondre à la question que Bianca lui avait posée.

—Je crois que ç'aurait été de mauvais goût, prétentieux même, de mettre en avant tout de suite mon côté joli cœur.

—Mais pas du tout, au contraire ! La poésie va très bien avec la bravoure. C'est comme une fleur cueillie au jardin d'Erato qu'on aurait mis à la boutonnière d'un héros.

—N'exagérons rien ! dit Fredo, quelque peu chiffonné, se demandant qui pourrait bien être cette « Erato » qu'il n'avait pas l'honneur de connaître.

En même temps, une petite voix venue du fond de ses entrailles lui soufflait à l'oreille.

«Un faux pas dans ce domaine, un seul, et tu es cuit, mon vieux, c'est les Champs-Élysées en string, sous le ciel de midi.»

Bianca fronça les sourcilles devant l'embarras de Fredo, mais elle mit ses hésitations sur le compte de sa modestie.

—Ne sois pas gênée, voyons ! Tu m'as montré ta lyre, il faudra bien que tu en joues pour moi de temps en temps, n'est-ce pas ?

—Avec plaisir, dit Fredo, gênée par cet instrument dont il n'avait jamais entendu parler.

—Je suis d'autant plus heureuse que tu sois poète que je ne m'y attendais pas le moins du monde.

—Pourquoi ? Je n'en ai pas l'air ni les manières ?



—J’imaginai qu’on pourrait deviner l’âme contemplative du poète sur sa physionomie, qu’on pourrait sentir dans son regard tourné vers l’intérieur le poème qui prend forme peu à peu dans son âme.

L’esprit de plus en plus embrouillé, Fredo ne trouva rien à répondre, tandis que Bianca poursuivait avec enthousiasme.

—Tu as sûrement des poèmes plein les tiroirs ?

—Non, mes premiers vers, je les ai composés pour toi. Si je ne t’avais pas rencontrée, je n’aurais peut-être jamais rien écrit. Pourtant, j’avais l’intuition que je pouvais écrire de belles choses, mais je ne sentais pas le besoin de le faire. Il me fallait un déclic, une étincelle. Ce sont tes yeux qui l’ont déclenchée.

—Domage qu’on ne se soit rencontrés plus tôt, alors.

—Tu sais, je n’ai pas besoin de composer des vers et moins encore d’en publier pour me sentir poète, dit Fredo, s’apercevant qu’il venait de décevoir Bianca. Et si tu me demandais : « Pour toi, est-ce quoi d’être poète ? » Je te répondrai : « C’est aimer l’amour au-delà de l’amour, c’est aimer la vie au-delà de la vie, c’est-à-dire hisser sur ses frontières l’arc-en-ciel de ses merveilles, à la place des crêpes de la mort. Et quel est mon rêve le plus ardent, à ton avis ? Devine, princesse de mes nuits blanches. Devine ! Enfermer l’infini dans l’espace de mes

bras, n'ayant que toi comme seul et unique horizon.

Enivrée par cette envolée inattendue, Bianca se leva, saisit de ses deux mains la tête de son troubadour, et elle l'embrassa à pleine bouche.

Fredo fut pris de court par la fougue soudaine de la jeune femme, si bien qu'il resta un instant sans voix, le souffle coupé. Quel tempérament, nom d'un chien ! qu'il se dit la regardant, l'air étourdi. Pour la première fois, depuis qu'il l'avait rencontrée, il oublia qu'il tentait à tout prix de la séduire par défi, mais cet oubli ne dura guère plus que l'impression laissée par le baiser impromptu.

L'effet de surprise estompé, il estima que la soirée venait de prendre une tournure favorable, l'affaire était dans le sac, à son avis. Il n'avait peur désormais que d'une chose : que sa victime se trouve en plein cycle menstruel. Ce serait très fâcheux, si ses craintes étaient fondées, car il était tenu de fournir à Harry des preuves concrètes du coït. Celui-ci ne se contenterait pas de mamours, si tendres et sensuelles qu'ils puissent être ; non plus qu'il soit invité chez elle boire un dernier verre, tout en papotant un peu ; il exigeait qu'il pénètre dans le corps de la fille et qu'on entende ses cris de plaisir ou de douleur sur le palier. Au reste, Fredo était sûr que Harry suivait tous ses faits et gestes depuis le début de la soirée et qu'il ne le

lâcherait pas d'une semelle jusqu'à minuit, l'heure fatidique pour l'un des deux parieurs.

Il se leva brusquement, fouilla la salle du regard d'un bout à l'autre, par-dessus les paravents. Comme Bianca s'en étonnait, il justifia sa curiosité en disant qu'il avait eu l'impression d'avoir entendu une voix familière.

À la fin du dîner, avant de quitter le restaurant, Fredo se rendit dans les toilettes. Il se trouvait debout, légèrement voûté, soulageant sa vessie, lorsqu'un zèbre hirsute, la figure patibulaire, vint l'accoster près de l'urinoir. Il lui remit un petit paquet.

—De la part de Harry, qu'il lui dit d'un ton laconique, l'œil hostile en prévision du pire. C'était un magnétophone de la taille d'un paquet de cigarettes. Pour valider l'exploit qui le ferait gagner, il devrait enregistrer jusqu'aux moindres grincements du lit.

Dehors, l'atmosphère était douce. Bianca leva les yeux au ciel qui était limpide au-dessus de Paris ; la lune s'y étalait à l'aplomb de sa tête, croyait-elle, taillée en biseau par l'ombre de la terre. Sans doute à cause de l'amour et du vin qui lui troublaient la vue, Bianca garantissait à son troubadour qu'elle voyait des étoiles faisant la ronde au clair de lune. Celui-ci la prit par la taille, la serra contre son corps ; ils s'oublièrent dans un baiser passionné au beau milieu du trottoir, fort étroit à l'endroit où ils se

trouvaient, indifférents aux passants qui allaient et venaient, quelques-uns grommelant à cause du passage encombré.

Il était onze heures du soir. Bianca avait envie de faire un tour sur les quais et jusqu'à la pointe du Vert Galant ; elle voulait se promener bras dessus, bras dessous, comme des amoureux berçant au fil de l'eau leurs rêves d'amour. Mais Fredo lui suggéra qu'ils seraient mieux seuls, à l'abri des regards, sous un toit accueillant, familial. Elle persista dans son idée d'aller voir la Seine murmurer sous ses ponts, d'autant plus qu'ils se trouvaient juste à côté, disait-elle, sans toutefois faire un seul pas dans direction qu'elle voulait prendre, se laissant plutôt entraîner vers sa rue par Fredo, engagé dans une véritable course contre la montre.

Bianca ne cherchait pas à se dérober, elle était conquise, mûre comme une cerise s'offrant à la bouche assoiffée qui brûle de mordre sa chair ferme et juteuse. Elle avait dans le sang la fièvre du désir qui lui ceignait les reins, titillait dans ses veines, excitant son imagination qui déformait la réalité en l'embellissant ; et, si elle se plaisait à retarder l'étreinte qui l'emporterait dans un crescendo de jouissance, c'était pour prolonger l'ivresse de l'amour retrouvé.

Encore une fois, Fredo se secourut des conseils de Bodegas.

« Même lorsqu'elle sera prête à céder, elle fera encore des manières, te faisant languir sans

faire exprès, lui avait-il dit. Au fond, elle ne souhaite rien plus ardemment que de se laisser aller sans en avoir l'air. Alors, il te faut entrer dans son jeu, tout en feignant d'ignorer qu'elle triche. Et surtout, ne la brusque pas, reste câlin, prévenant. »

Fredo avait choisi un restaurant dans le Marais, pas très éloigné de la rue du Bourg Thibourg, afin d'écourter le trajet autant que possible et se prémunir contre d'éventuels incidents de parcours, susceptibles de ruiner ses plans. Lorsqu'ils arrivèrent devant l'immeuble, il était presque onze heures et demie du soir. Désespérant d'atteindre son objectif, Fredo avait du mal à réprimer son exaspération.

—Tu veux faire le code ? Tu le retiendras plus facilement, dit Bianca.

—Tu feras ça plus vite, toi, répondit Fredo avec une pointe d'humeur.

—Il n'y a pas le feu, la nuit est encore longue ! Note-le, 20A67.

Fredo poussa la porte invitant Bianca à rentrer la première. Au moment où il se glissait dedans à son tour, quelqu'un arriva profitant de l'occasion pour pénétrer dans l'immeuble derrière lui. Comme ce dernier le remerciait d'avoir tenu la porte, Fredo se retourna vivement, croyant avoir entendu une voix familière. Il se retrouva nez à nez avec Harry, qui le regarda l'œil goguenard, un sourire sarcastique aux lèvres.

Fredo suivit Bianca dans l'escalier de bois, étroit et raide, qui grinçait sous leurs pieds.

« Quelle limace ! se disait-il réprimant son envie de la pousser aux fesses. On dirait qu'elle le fait exprès. »

En vérité, Bianca remontait à sa cadence normale, comme d'habitude, les six étages qui la séparaient de son domicile. Fredo trouvait son pas long par rapport aux aiguilles de sa montre, qu'il voyait avaler inexorablement la poignée de minutes qui lui restait pour gagner son pari.

Maintenant, ils sont devant la porte du studio, il est minuit moins vingt-quatre minutes. Bianca fouille dans son sac à la recherche des clés ; Fredo se tient silencieux derrière elle, supputant les chances qui lui restent pour enregistrer la preuve irrécusable de son triomphe. Il prend dans sa poche le magnétophone qu'on lui avait remis, le mets en marche avant de le glisser à la même place. Il est stressé par la perspective de plus en plus probable d'un échec. Cet état d'esprit risque fort de lui compliquer la tâche, car il aura tendance à se comporter comme s'il avait affaire à une prostituée à qui on aura alloué dix minutes pour satisfaire son client. À peine entré dans le studio, il enlève sa veste et la met sur le dos d'une chaise. Puis, il se tourne vers Bianca, l'embrasse brièvement, avant de la jeter sur le lit à la renverse.

Il ne perd pas de temps, retrousse le bas de sa robe, entreprenant aussitôt de lui enlever la culotte avec des gestes anxieux, fébriles, se dispensant de la moindre caresse ; et il se jette sur elle avec l'avidité d'un loup affamé.

Il ne reste guère plus que dix-sept minutes avant minuit, j'arriverai, putain, j'arriverai, qu'il se dit repoussant son pantalon jusqu'aux mollets.

—T'as une capote ? lui demande Bianca.

—Non, j'ai pas de capote, j'ai pas besoin de ça.

—Moi si, j'y tiens. J'ai arrêté de prendre la pilule, ça craint, non ?

—Putain, tu m'en fais baver exprès, euh ? grogna-t-il, exaspéré.

—Attends. Je crois que j'en ai dans le tiroir, dit-elle se retournant pour ouvrir ce dernier. Tiens, en voilà une. Fredo l'enfile dans verge raide comme un pieu, cherche fébrilement la pénétration tant attendue.

À ce moment précis, le téléphone se met à sonner. Bianca cherche à se dégager pour répondre, Fredo essaie de l'en empêcher, elle se jette à bas du lit.

—Chérie, laisse tomber, ça peut attendre, c'est quelqu'un qui s'est trompé.

—À cette heure, ça risque d'être important. Lâche-moi !

—Oui, allô ! Papa, je t'écoute. Qu'est-ce qui s'est passé ?

—Ta mère a eu un accident. Elle se trouve à l'hôpital dans un état grave.

—Je viens, je te rejoins tout de suite, dit Bianca avec les larmes aux yeux et dans la voix.

Un dernier bond et les deux aiguilles de la pendule atteignent la verticalité parfaite, l'une à cheval sur l'autre, comme un homme sur une femme ou vice-versa; une nouvelle rotation de la Terre sur elle-même s'achève, une autre commence. Si Bianca regardait la voûte céleste à présent, elle ne verrait plus des étoiles faisant la ronde au clair de lune; peut-être que la lune elle-même lui semblerait froide, lointaine, banale, parfaitement indifférente aux misères de l'existence humaine. Elle enfle sa culotte, se coiffe rapidement devant la glace.

—Je file à l'hôpital, ma mère a eu un accident. Je suis désolée.

Fredo était lui aussi descendu du lit, rembruni, serrant les dents pour ne pas s'en prendre à la jeune femme. Il n'ouvre pas la bouche, n'a pas un mot de sympathie à l'égard de la mère de la femme dont il se dit follement amoureux, et se dispense d'un geste de réconfort envers cette dernière. Il quitte le studio l'air sombre, ne daigne pas regarder Bianca, ne lui dit même pas au revoir. Une fois dans la rue, il brise le magnétophone le lançant contre l'asphalte avec toute la rage qui lui tord les entrailles.



Bianca apprit plus tard de la bouche de Bodegas comment Fredo s'était débrouillé pour descendre en string les Champs-Élysées, de l'Étoile à la Concorde sans faire scandale. Comme le protocole d'accord signé avec Harry ne stipulait pas si cette promenade singulière devrait être faite en solitaire ou avec accompagnement, Fredo paya une dizaine de comparses, chacun habillé d'une façon différente pour ne pas attirer l'attention. Ceux-ci ont formé autour de lui un bouclier cachant sa honte aux yeux des passants. Au pied de l'obélisque, Francky lui remit ses habits qu'il enfila aussi vite qu'il put, ravi d'avoir fini l'épreuve. Puis il emmena sa garde rapprochée se remplir la panse au Quartier Latin où l'un de ses potes tenait une gargote.

## Chapitre 9

Pendant quelques jours, jusqu'à ce que sa mère soit hors de danger, Bianca ne revint pas en détail sur la soirée qui avait débuté sous les meilleurs auspices pour finir d'une façon lamentable. Une soirée qui aurait dû s'achever par un feu d'artifice qui n'avait pas eu lieu, décevant l'attente des amants qui espéraient voir leur bonheur couronné par un ciel enflammé de gerbes éblouissantes, éclatant en panaches multicolores dans toutes les directions.

Bianca était fâchée de l'attitude indélicate de Fredo. Il avait fait preuve d'un manque de sensibilité et de savoir-vivre qu'elle était loin de soupçonner chez un homme dont les vers laissaient deviner une nature aimante et un noble caractère.

Le mercredi après-midi, sa mère fut autorisée à quitter l'hôpital. Elle était tenue d'observer trois jours de repos absolu, tout en poursuivant le traitement qu'on lui avait prescrit. Seulement après de nouveaux examens, qu'elle devrait subir sous huitaine, les médecins seraient en mesure de se prononcer définitivement sur son dossier.

Bianca savait que sa mère aurait tendance à passer outre les consignes de l'hôpital, rien que pour faire plaisir à son mari que les tâches ménagères rebutaient. Attaché à son petit

confort pantouflard, celui-ci sous-estimerait volontiers les risques encourus par sa femme. Bianca obtint huit jours de congé exceptionnel, avec l'intention de veiller sur sa mère. Pour ce faire, elle décida de s'installer dans la maison paternelle, à Saint-Germain-en-Laye.

Loin du théâtre de ses derniers émois, estimant avoir pris assez de recul et retrouvé un peu de temps et de sérénité, Bianca se plongea dans une longue réflexion portant sur ses rapports avec Fredo. Elle avait pour ambition de dessiner le profil de celui-ci en analysant sa conduite incohérente, maladroite, déroutante. Mais son introspection, qu'elle souhaitait objective autant que possible, était perturbée par une intuition persistante depuis la première rencontre. Fredo n'était qu'un cabotin mal à l'aise dans son rôle, essayant tant bien que mal de brouiller les pistes pour dissimuler sa vraie nature. En vain elle s'ingéniait à lui trouver des excuses, faisant valoir que les poètes petits ou grands ont, en général, une personnalité complexe; qu'ils peuvent se montrer tantôt impulsifs, tantôt ombrageux. Il convenait donc de voir dans leurs réactions la manifestation extérieure de la tension permanente qui habite leur âme agitée en profondeur. Elle finissait quand même par écouter son intuition, qui refusait toute considération prônant une vision du personnage différente de la sienne.

Au bout de sa démarche, Bianca dut reconnaître que le portrait de Fredo suggéré par son intuition, à contre-courant des atermoiements inspirés par son cœur, était celui qui tenait le mieux dans le cadre de ses observations. À quoi bon fermer les yeux? se répétait-elle, au comble du désenchantement.

Cette conclusion fit revenir dans sa mémoire la situation douloureuse qu'elle avait endurée lors de la rupture avec Fabien. Elle se rendit compte que les blessures qu'elle croyait définitivement cicatrisées lui faisaient encore très mal. Elle sentit ce mouvement intérieur la poussant au repli sentimental, eut envie de mettre un terme à cette relation naissante qui n'augurait rien de bon. Enfin, elle se promit de prendre garde aux passions éphémères capables de l'entraîner dans un désert de solitude d'où elle ne sortirait pas indemne.

Le vendredi après le déjeuner, Bianca revint au Marais, laissant sa mère sous la garde de l'infirmière. Elle n'avait pas l'intention de s'y attarder, voulait juste relever sa boîte aux lettres en passant et prendre chez elle quelques affaires personnelles. Elle se retrouva devant un grand bouquet de roses rouges, posé par terre devant sa porte, avec un poème plus long que la première fois, dissimulé dans le massif de corolles serrées joue contre joue.

Elle n'en fut pas étonnée outre mesure. Ce geste venait confirmer ce dont elle avait

l'intuition depuis le début : elle avait affaire à un type qui ne savait pas trop ce qu'il cherchait et où il voulait arriver. Une semaine durant, il s'était enfermé dans le silence, et voilà qu'il se manifestait tout à coup, penaud, contrit, la priant de lui pardonner son offense inqualifiable au nom de l'amour ; au nom des étoiles qui dansent dans les yeux des amants lorsque la lune vient bercer leurs rêves éveillés.

Elle rentra dans son appartement, abandonnant le bouquet sur la table pour s'occuper en priorité de l'objet de son déplacement. Puis elle le rattrapa, sortit le feuillet de sa cachette parfumée, avec l'intention d'y jeter un coup d'œil, tout en redescendant l'escalier. Elle ne put pas s'empêcher de reconnaître que Fredo avait une belle plume, pourtant elle ne lut les vers qu'une seule fois, sans s'attarder aux galanteries qui lui étaient adressées. L'émotion qu'ils engendraient chez elle était si superficielle qu'elle s'éteignait avec les syllabes qui défilaient sous son regard.

Arrivée au rez-de-chaussée, elle réduisit le feuillet en une boule de papier froissé, le regarda un instant sur la paume de la main, puis le jeta dans la poubelle, sans la moindre hésitation. Le bouquet allait subir le même sort lorsqu'une idée lui vint à l'esprit ; elle s'arrêterait au cimetière de Saint-Cloud, irait se recueillir quelques instants sur la tombe de ses grands-parents. Le bouquet de roses rouges

rendrait moins triste la dalle noire sous laquelle ils reposaient pour l'éternité.

Le lendemain, samedi, Fredo l'appela en début d'après-midi, comme la semaine précédente. Bianca s'y attendait. D'abord, elle fit la sourde oreille, ne se sentant pas d'humeur à écouter des balivernes. Puis, comme il la rappelait sans cesse, elle n'avait que deux options : répondre ou éteindre le portable. Elle choisit la première, curieuse de savoir comment il justifierait son attitude déplacée.

Une fois la communication établie, après un timide salut, Fredo lui exprima son profond regret pour le dégoût qu'avait dû lui causer sa goujaterie. Il parlait d'une voix humble, soumise, digne d'un pécheur repentant devant le confessionnal. Et, pour rendre son mea culpa convaincant, il s'accabla de tous les griefs que Bianca était en droit de lui faire. Fâché de voir son désir contrarié par un accident inattendu, il n'avait pas su trouver des mots de réconfort pour sa partenaire dont la mère était mal en point. Au contraire, il avait déguerpé la mine renfrognée, alors qu'il aurait dû l'attendre, la raccompagner jusqu'au métro. Et, comble de sa muflerie imbécile, il n'avait pas cherché à la joindre pendant toute une semaine, qui sans doute lui avait semblé bien longue, vu le malheur qui avait frappé sa famille. Il aurait dû lui présenter ses excuses plus tôt, faute de pouvoir expliquer un comportement que lui-

même n'arrivait pas à comprendre. Bref, il s'en voulait terriblement de lui avoir gâché la soirée.

Enfin, il lui demandait s'il pouvait la voir pendant le week-end, lui disant son espoir de recoller les morceaux de son rêve brisé.

Bianca lui répondit, de la voix neutre d'une réceptionniste de supermarché, qu'elle s'était absentée de Paris pour une période indéterminée. Elle avait l'intention d'en profiter pour faire le point. De toute manière, pour le moment du moins, elle n'avait nullement envie de le revoir ni de lui parler. S'il essayait de la joindre, elle n'hésiterait pas à changer de téléphone portable.

Fredo accueillit la décision de Bianca avec stoïcisme, estimant que la punition qu'elle lui infligeait était plus que méritée.

Mais, ayant raccroché, il se répandit en insultes envers Bianca, à haute voix, hargneux comme un chien enragé. Cette poufiasse qui se prenait pour une princesse n'était au fond qu'une salope comme les autres. Elle lui paierait cher les humiliations qu'elle lui infligeait. Il la posséderait à sa guise, la ferait traîner à genoux devant lui, se jura-t-il faisant grincer ses dents, bien que son coach l'ait prévenu qu'il ne fallait pas s'attendre au réchauffement immédiat de leurs relations.

Le poète Bodegas, vous l'aviez deviné, était l'artisan de cette repentance téléphonique.

Huit jours s'étaient écoulés depuis la déconvenue dans le studio de Bianca. Fredo n'avait renoué le contact avec la jeune femme parce qu'il était démoralisé par son échec, imaginant les quolibets, les railleries de Harry et de sa bande. Il estimait qu'il valait mieux arrêter là les frais, mettant tout de suite un terme à l'aventure qui avait tourné au fiasco. D'ailleurs, il en avait assez d'une emmerdeuse qui prétendait élever son cul à la hauteur des étoiles.

Mais, ayant soldé ses comptes avec Harry, il put relativiser la situation où l'avait mis le défi de ce dernier, se jurant qu'un jour il trouverait bien le moyen de prendre sa revanche sur lui. Aussi se retrouva-t-il disponible pour envisager l'affaire sous l'angle érotique. Ce serait bien dommage de ne pas profiter des rapports privilégiés qu'il avait réussi à nouer avec la jeune femme. Il la trouvait vachement bien roulée, et elle avait tout l'air d'être un coup du tonnerre. Il se rappelait qu'il l'aurait possédée si l'accident stupide de sa mère n'était pas venu tout gâcher. Et il ne doutait pas qu'une nouvelle occasion se présenterait à lui dans les meilleurs délais. Dès lors, il n'aurait pas tout perdu, bien au contraire. Si l'objet du pari devenait son lot de consolation, au diable l'enjeu dont il avait dû s'acquitter! Il aurait des raisons plus que suffisantes de se considérer comme le véritable gagnant.



Seulement, il y avait une difficulté de taille. Pour mener à bien ses projets, Fredo avait impérativement besoin du concours de Bodegas, qui rechignait à composer sur commande. Il essaie d'en tirer plus de bénéfiques, se dit-il, quoique le poète lui répète qu'il ne saurait pousser un cœur virginal dans les cactus.

Fredo rendit visite au poète un soir. Il habitait une mansarde située à proximité de la porte de Clignancourt, tendue de papier déteint qui tombait en lambeaux par endroits. Une lampe de faible intensité accentuait l'atmosphère insalubre, blafarde, presque lugubre du taudis. Il apportait de quoi l'aider à surmonter ses scrupules, dans un sac Monoprix qu'il avait eu avec une chemise achetée en solde, et si sa générosité ne l'amenait pas à coopérer sans états d'âme, il n'hésiterait pas à employer des moyens plus convaincants.

Fredo poussa du bout du pied la porte entrouverte. Bodegas se trouvait avachi dans un fauteuil de velours élimé, au dossier déformé, aux accoudoirs graisseux. Par la petite fenêtre aux carreaux noircis sur les bords et dont le châssis rouillé grinçait sur ses gonds, on voyait le boulevard périphérique à un jet de pierre. Il était encombré, ronflant, c'était l'heure de pointe. Un affreux paysage citadin, asphalte et brique souillés de poison noir, grisaille tissée d'émanations délétères sous un couvercle de

nuages. Bref, plus qu'il ne fallait pour assécher la plume la plus tenace entre les tenailles du cafard et de la désolation.

Le poète, essayant sans doute de s'évader, avait à la main les odes de John Keats.

Fredo posa sur la petite table ébréchée, bancale, un sac de papier décoré d'un logo qui a essaimé dans tous les paysages du monde, le "M" de merde. Il amenait à Bodegas un Big Mac et un coca-cola pour le dîner.

– Mange ! J'ai besoin de ton aide, qu'il lui dit. Le poète ne cracha pas sur la pitance inattendue, il savait que nul ne saurait vivre de poésie et d'eau fraîche. Son amour-propre devait malgré lui s'effacer devant l'instinct de conservation.

Tandis qu'il mangeait avec sobriété, comme s'il n'avait pas très faim, son visiteur lui raconta en détail la soirée de samedi dernier. Il mit l'accent sur sa déception dans le studio de sa belle, ainsi que sur l'attitude négative qu'il avait pris par la suite. Maintenant, il voulait renouer le contact avec elle, mais pour y arriver, il avait besoin non seulement de sa plume, mais aussi des conseils d'un maître en la matière.

Le poète écouta le récit de son visiteur sans l'interrompre, faisant la moue de temps à autre. Quand ce dernier lui demanda de l'aider dans son entreprise, il lui répondit qu'il n'était pas en verve depuis un moment. Il n'avait pas

composé un vers depuis une semaine, se sentait malade, avait parfois envie d'en finir.

—T'es peut-être en manque. T'as ici de quoi rouler une vingtaine de pétards, dit-il, posant le sac monoprix devant lui. Et voici deux cents balles pour que tu puisses te soigner. Va voir un toubib, j'ai besoin de toi.

Bodegas s'entêta à lui faire comprendre qu'il se trouverait le plus ignoble des hommes, s'il s'abaissait à faire des vers pour mener en bateau une fille aimante, qui méritait de trouver le vrai amour, non la tromperie et le mensonge. Qu'il garde donc son argent et son herbe. Il préférerait mendier dans le métro plutôt que de participer à pareille canaillerie.

—Le métro, hein ? Un de ces jours, on te ramassera sur les rails, cramé comme une crevette jetée sur le gril. Ou bien noyé dans la Seine. C'est très facile. Quelqu'un te fiche un coup d'épaule en passant. C'est toi qui vois, menaçait-il l'œil dur, pareil à celui du rapace s'abattant sur sa proie.

Le poète persista dans son refus, et il haussa les épaules, grimaçant avec mépris. C'est alors que Fredo se décida à utiliser son dernier argument, censé être imparable. Il sortit de la poche une de ces petites boîtes qu'on achète pleine de boules de Quies. Il prit entre les fameux bouchons de cire enveloppés dans du coton, un comprimé blanc de la taille d'une prune. Puis, braquant un révolver sur le

poète, il le contraignit à ouvrir grande sa bouche où il introduisit le canon de l'arme.

—C'est du cyanure, dit-il montrant le comprimé qu'il tenait entre le pouce et l'index de sa main gauche. Si je le jette dans ton gosier, tu n'auras que trente secondes à vivre. Le choix est très simple : tu m'aides ou tu meurs. Si tu acceptes de m'aider, tu clignes des yeux une fois ; si tu refuses, tu clignes deux fois.

Un tremblement de frayeur agitait le corps du poète depuis qu'il avait le canon du revolver enfoncé dans la bouche. La tête renversée, les yeux écarquillés, le poète regardait son bourreau. Il voyait dans sa physionomie à la fois froide et résolue qu'il ne plaisantait pas. Tout à coup, le secouant violemment, Fredo le somma de se décider. Éprouvé, mourant de peur, Bodegas cligna des yeux une fois. Fredo recula de deux pas.

Il remit l'arme dans sa poche, rangea le comprimé de cyanure dans la boîte, puis il lui dit qu'il reviendrait le voir le lendemain.

—Un conseil. N'essaie pas de te dérober. Tu peux aller te terrer dans un trou perdu. Je te poursuivrais jusqu'en enfer, lança-t-il au malheureux, avant de claquer la porte derrière lui.

À partir de ce jour-là, Bodegas se plia à toutes les exigences de Fredo, obéissant, docile comme un chien bien dressé, mais cet esclavage

intellectuel, dont il ne savait comment se délivrer, lui étouffait l'imagination créatrice.

En plus des poèmes pour joindre aux bouquets de roses, il poursuivit l'instruction de son bourreau sur les règles essentielles de la séduction, lui inculquant des mots et des manières pour plaire. Ils allaient jusqu'à répéter comme s'il s'agissait de la mise en scène d'une romance.

Chaque vendredi, Fredo continuait d'adresser à Bianca un bouquet de roses avec un nouveau poème en prime. L'irritation de cette dernière s'était quelque peu amenuisée, depuis que sa mère avait repris le cours normal de sa vie et qu'elle put réintégrer son logis du Marais.

Au fond, elle se sentait flattée par la persévérance du troubadour. Elle ne jetait plus ses poèmes, ni ses fleurs, mais elle continuait de camper fermement sur sa position, écourtant les appels de Fredo autant que possible sans le rembarrer. La dernière fois qu'elle lui répondit au téléphone, elle lui avait même dit qu'elle s'était trompée en lui accordant plus d'intérêt qu'il ne méritait en réalité. Par ailleurs, après mûre réflexion, elle avait conclu qu'ils n'avaient pas d'avenir ensemble. Elle trouvait dans leurs relations depuis le début quelque chose d'emprunté, un manque flagrant de complicité, comme si leurs cœurs répugnaient à se donner la main.

Ce jour-là, elle se rendit dans une boutique spécialisée afin d'acheter une nouvelle carte SIM pour son portable. En ce qui concerne le téléphone fixe, elle décida de filtrer les appels, ne décrochant qu'après avoir identifié la personne qui essayait de la joindre.

Privé de contact, mais coriace comme une tique, Fredo n'hésita pas à l'appeler à son bureau de la mairie. Bianca se fâcha de cette audace, le menaçant de porter plainte pour harcèlement, s'il s'avisait de recommencer.

Un moment désespéré, Fredo eut un sursaut grâce à une idée où il fondait son ultime espoir. Il demanda à Bodegas de choisir les plus beaux poèmes d'amour qu'il avait composés. Il lui enjoignit de les retoucher si besoin en était pour qu'ils collent à la réalité de la situation. Ensuite, il devait préparer un petit recueil avec son nom sur la couverture et une dédicace sur la page de garde : « A Bianca, ma muse bien-aimée. »

Bianca était résolue à tourner la page d'un flirt engendré par la gratitude et l'émotion poétique, non sans quelques regrets. Dès qu'elle finit de lire le recueil de poèmes d'amour signé par son troubadour, elle n'était plus sûre de rien. Alors commença une période de flottement pour la jeune femme, qui pensait tantôt à lui accorder une seconde chance, tantôt à rester sur sa position.

Le vendredi qui suivit la réception du recueil, personne ne vint livrer l'habituel bouquet de roses, à la surprise de Bianca, qui ne parvenait pas à s'expliquer ce fait. Fallait-il voir dans les poèmes d'amour un cadeau d'adieu ? S'était-il offusqué qu'elle ne l'ait pas appelé pour l'en remercier ?

Au lieu de se réjouir devant ce changement d'où elle pouvait déduire que Fredo, lassé de lui conter fleurette sans récolter le moindre fruit, allait peut-être se détourner d'elle, Bianca fut désappointée, éprouvant même une pointe d'amertume. Finalement, elle dut reconnaître qu'elle aimait bien le bouquet de roses rouges hebdomadaire, ainsi que le poème qui lui donnait une signification particulière. Elle disposait les roses dans un pot qui trônait sur la table, rangeait les poèmes dans le tiroir de la table de nuit ; et, certains soirs où elle avait envie de rêver, elle les reprenait un à un et les disait à haute voix, savourant chaque syllabe. C'était dommage qu'il n'ait pas insisté encore une fois, car elle était disposée à renouer avec lui.

Le lendemain au réveil, Bianca n'était pas d'humeur à faire la grasse matinée, à laquelle de temps à autre elle se laissait aller, les jours qui lui appartenaient en entier. Une vague anxiété dont elle ignorait la cause ne lui permettait pas de rêvasser entre les draps, libérée de la tyrannie de la montre. Seule l'activité physique

lui permettrait de tromper son excitation. Elle entreprit un nettoyage minutieux du studio, déplaçant le mobilier qu'elle finit par agencer autrement. Ensuite, elle rangea méthodiquement le contenu de tiroirs et étagères. En un mot, tout objet qui séjournait sous son toit changea de place.

Il était midi passé lorsqu'elle redressa le dos en soupirant, fatiguée. Après avoir pris une douche et enfilé une tenue sportive, elle mit son sac à dos sur les épaules, puis sortit avec l'intention de déjeuner dans la cafétéria du centre commercial où elle faisait d'habitude ses courses.

Il était environ quatre heures de l'après-midi quand elle retourna au Marais, le sac à dos rempli de produits qui dépassait la fermeture éclair ouverte, et un gros sac plein à craquer dans chaque main. Elle montait l'escalier péniblement ; au bruit lourd de ses pas, on sentait son effort, hissant sa charge lentement, marche après marche.

Parvenue à l'avant-dernier palier, elle leva les yeux sur la dernière volée à gravir. Fredo l'attendait accoudé sur la balustrade, un bouquet de roses à la main. Poursuivant son ascension, Bianca ne se montra pas surprise outre mesure. En revanche, Fredo ne savait pas s'il convenait ou non de la soulager d'une partie du poids qu'elle portait. Il salua la jeune femme ébauchant un sourire gêné, hésita quelques



instants avant de lui demander s'il pouvait lui donner un coup de main. Mais déjà elle marchait sur le palier se dirigeant vers sa porte, qu'elle ouvrit posant un sac par terre. Puis elle rentra dans le studio, laissant la porte entrouverte.

Quand elle reparut sur le seuil, l'air plutôt accueillant, il lui tendit le bouquet, le regard contrit.

—J'ai tenu à te le remettre personnellement cette fois. Je suis désolé pour la déception que je t'ai infligée bêtement.

—Merci beaucoup. Elles sont magnifiques, comme d'habitude, dit-elle, cherchant le poème entre les roses.

Elle le déplia, lut à haute voix le premier quatrain : *J'ai vu en rêve une sirène/Vêtue de rouge coquelicot/La mer immense était amène/Et elle dansait sur les flots.*

—Tu ne vas pas rester sur le palier ? Rentre ! dit-elle tout à coup, s'effaçant pour le laisser pénétrer à l'intérieur.

Bianca lui dit tout en rangeant rapidement les produits qui devaient être entreposés dans le frigidaire.

—J'aime beaucoup le recueil de poèmes que tu m'as adressé. Merci pour la dédicace aussi. Tu m'as gâtée, vraiment.

—J'ai travaillé d'arrache-pied pour composer ces poèmes, il fallait que je puisse t'envoyer le recueil le plus vite possible. Il

m'est arrivé de baisser les bras, découragé, désespérant de ne pas en venir à bout, mais à présent, si mon effort me valait ton pardon, je me sentirais pleinement récompensé.

Bianca referma le frigidaire. Elle se retourna vers Fredo, le regardant fixement dans les yeux. Un désir plus puissant que sa volonté l'attirait vers son troubadour. Elle lui jeta ses bras autour du cou, puis ils s'embrassèrent avec une passion qui les entraîna irrésistiblement dans le lit proche. Bianca débrancha toute communication avec l'extérieur, avant de s'abandonner dans les bras de Fredo, sans oublier toutefois l'indispensable capote.

Par l'extrême excitation des sens, elle ne tardait pas à être emportée dans la spirale de la jouissance, les yeux fermés, le cœur battant la chamade. La malheureuse ignorait alors que ses gémissements de plaisir n'étaient que le prélude à des cris de douleur, car elle entamait sans le savoir une terrible descente aux enfers.

Comme le téléphone se mit à sonner avec insistance, je me levai pour aller répondre, interrompant le récit de Bianca. Je pensai naturellement à Charlène et à Bastien, les deux correspondants les plus probables. Mais, sur le petit écran de l'appareil, c'est le prénom d'Adeline qui s'affichait.

Je pris un escargot en chocolat dans la boîte qui se trouvait à portée de main, puis je fis

signe à Bianca lui proposant d'en manger, mais elle refusa l'offre d'un signe de la tête.

—Oui, je t'écoute, dis-moi tout.

Adeline m'expliqua qu'elle ne pouvait pas rentrer dans son appartement, parce qu'elle avait fermé la porte oubliant la clé à l'intérieur.

—C'est ennuyeux, hein ? Mais je ne suis pas serrurier, moi, répondis-je. Elle insista pour que je vienne, faisant valoir qu'on pourrait essayer d'ouvrir la porte avec une radiographie. Je n'avais qu'à lui en apporter une ou deux. On verrait alors le résultat. On lui avait dit que l'astuce marchait neuf fois sur dix ; d'ailleurs, elle avait vu une fois comment un serrurier s'y était pris dans un cas similaire.

—D'accord, je vais chercher ce qu'il faut et je te rejoins.

J'informai Bianca de l'objet de l'appel que je venais de recevoir. Pendant mon absence, qui ne serait pas trop longue, sauf si les choses se compliquaient nous obligeant à chercher un serrurier, elle pourrait utiliser selon ses envies tous les moyens de divertissement disponibles à la maison : télévision, ordinateur, console de jeux... rien ne lui était interdit.

—Mais surtout, n'ouvre la porte à personne, ne décroche pas le téléphone, même s'il se met à sonner avec insistance. Attends-moi tranquillement. Et si jamais tu as envie de te reposer, va dans ton lit, tu es chez toi, insistai-je, juste avant de sortir.



## Chapitre 10

Adeline m'attendait au bas de son immeuble, parée de ses plus beaux atours. Une paire de collants fantaisie mettait en valeur ses jambes légèrement arquées, plaisantes à regarder néanmoins, qui sortaient avec désinvolture d'une petite jupe bien coupée. Son corsage cintré donnait des contours séduisants à son buste, lui accentuant la cambrure des reins ; et, à en juger par leur aspect sophistiqué, son visage et sa chevelure avaient dû être l'objet de minutieuses attentions. En un mot, je n'avais jamais vu Adeline pomponnée de la sorte.

En dépit de ses joues enluminées d'un rose douillet de pêche mûre, son air mutin et ses prunelles un peu fiévreuses, je la sentais mal à son aise, dans une attitude dépourvue de la spontanéité qui lui était propre, comme si un souci lui accaparait l'esprit, contrariant sa nature.

—Pourquoi tu me regardes comme si j'avais des poux sur le front? dit-elle, levant les yeux sur moi.

—Je suis admiratif devant ton nouveau style. C'est un peu sophistiqué, mais bluffant... oui, c'est le mot, bluffant.

—Tu aimes ? fit-elle d'une voix un rien troublée par l'émotion.

—Si j'aime ?... Je trouve que ça te donne une allure particulière qui accroche le regard.

Cette toilette... comment dirais-je, euh... cette toilette met en évidence l'attrait de ta personne. Voilà.

—Tu te fiches de moi ? Dis plutôt que je suis accoutrée, fardée, avec le mauvais goût d'une petite bourgeoise parvenue.

—Je ne plaisante pas, je te l'assure. Mais tu serais encore plus à ton avantage, si tu pouvais garder et ta spontanéité et ton sens de l'humour.

—Je risquerais de paraître bien frivole.

—Pas à mes yeux, en tout cas. Mais allons essayer d'ouvrir la porte, si tu le veux bien.

En montant l'escalier, Adeline m'exposa en détail la technique du serrurier qu'elle avait vu à l'œuvre, un jour que sa mère s'était trouvée confrontée à la même mésaventure. Il avait plié le cliché en deux, le glissant ensuite au-dessus de la serrure (le pli tourné vers celle-ci), entre le bord de la porte et le montant du chambranle où celle-ci était ajustée. Après, il lui avait suffi de heurter à maintes reprises le pêne commandé par la poignée, manipulant la radio avec autant de force qu'il le pouvait, dans un pressant va-et-vient qui avait fini par porter ses fruits.

Quand nous arrivâmes au troisième et dernier étage, Adeline trouva bon de préciser que nous ne risquions pas d'être dérangés. Ses voisins de palier, mordus de football comme

son mari, s'étaient déplacés à Marseille, eux aussi, pour assister au grand match du jour.

—Tu sais que le PSG a gagné ? Guillaume va vouloir fêter la victoire en grim pant aux rideaux, dis-je avec un sourire espiègle, curieux de voir sa réaction.

—Je m'y attends, mais je refuserai d'y souscrire, dit-elle sans hésiter. Et, comme je faisais une moue dubitative, elle ajouta.

—Venant à point, une petite migraine lui laissera l'andouillette pendouillant, désesparée. Cette affirmation inattendue provoqua en moi un éclat de rire, que j'étouffai bien vite craignant d'attirer sur nous l'attention des voisins. Je venais de retrouver l'Adeline dont j'appréciais la tournure d'esprit. C'est qu'elle parlait sur le ton désinvolte d'une femme insoumise. Elle se plaisait à relever la saveur de ses mots avec des gestes coquins, rendant de la sorte ses boutades irrésistibles.

Les manches retroussées jusqu'aux coudes, j'attaquai la porte de front. Je suivais les instructions d'Adeline, harcelant le pêne de coups répétés, aussi vigoureux que possible, tant et si bien que le cliché mourut entre mes mains, tout froissé, hors d'usage.

Ce n'était pas si facile d'ouvrir une porte à l'aide d'une simple radio. Je n'avais pas le savoir-faire d'un serrurier.

—Attends, j'ai oublié quelque chose... l'huile, c'est ça, il nous faut lubrifier le machin.

Attends, je reviens, dit-elle, dévalant l'escalier aussi vite que le lui permettaient ses escarpins à hauts talons.

Je pensai à Bianca, qui devait trouver le temps bien long. D'autant plus que le soir tombait, déroulant son immense toile d'ombre où je voyais se profiler le spectre inquiétant de sa mélancolie. Je revins vers elle par la pensée. J'avais oublié de lui parler du dîner qu'elle aurait pu préparer et manger sans moi, si jamais mon absence se prolongeait.

Je me rappelais les passages les plus marquants de son récit inachevé, lorsque j'entendis des pas qui se hâtaient dans le hall d'entrée, avec un bruit cadencé de talons que je reconnus aussitôt. Adeline revenait, une bouteille d'huile dans un sachet en plastique, qu'elle avait achetée dans une supérette du quartier tenue par un arabe, bien utile les jours que presque tout est fermé.

—De l'huile d'olive, je n'ai pas pu trouver mieux. On va pouvoir essayer quand même ? dit-elle, un peu essoufflée.

—Mais oui, ma belle ! Avec l'engin lubrifié à point dans la fente, ça doit marcher, n'est-ce pas ? dis-je, d'un ton qui soulignait le sens ambigu de la question. Elle comprit l'allusion coquine.

—J'aimerais bien, soupira Adeline, ah ! oui, je serais bien contente...de pouvoir rentrer chez moi.



Nous avons encore éclaté de rire.

Je pliai en deux le dernier cliché. Du bout de son doigt, Adeline mit de l'huile de part et d'autre du pli. J'étais à genoux sur la moquette du palier, le bord de sa jupette me frôlait l'épaule. Ayant introduit le drôle d'outil dans la fente, je repris le va-et-vient percutant, avec une insistance hargneuse, les dents serrées, sous le regard anxieux d'Adeline... Et voici que le pêne céda tout à coup, se retirant de la gâche et laissant la porte s'entrouvrir. Enjouée, pleine de gratitude, Adeline déposa un baiser sur ma joue. Puis nous pénétrâmes à l'intérieur de l'appartement.

Une idée cheminait dans mon esprit, depuis qu'Adeline cherchait à me plaire : je la soupçonnais d'être de mèche avec Charlène pour tester ma fidélité, comme je l'ai déjà dit. Poussant plus loin mon raisonnement, je me persuadai que le coup de la porte avait été prémédité. Car, si l'étourderie avait eu lieu au moment où elle sortait en ville, elle n'aurait pas attendu le soir pour résoudre le problème ; et, pour que la mésaventure lui arrive en rentrant, il fallait qu'elle dépose la clef à l'intérieur après avoir ouvert la porte, puis qu'elle ressorte refermant celle-ci derrière elle. Un tel scénario me paraissait peu vraisemblable, à moins qu'elle soit perturbée ou soûle.

Dès que nous nous retrouvâmes seuls derrière la porte fermée, je questionnai Adeline

sur ce sujet. Faisant la sourde oreille, elle prit le combiné du téléphone sans fil et se mit à vérifier si elle avait eu des appels pendant son absence, sans doute pour se donner le temps de réfléchir. Comme j'insistais là-dessus, elle me dit qu'elle l'avait fait inconsciemment, pour se tirer de l'embarras où elle s'était laissé entraîner par jeu.

—Et tu n'as fait que troquer un embarras contre un autre.

—Oui, mais pour ce dernier il me suffirait d'un serrurier, ma réputation ne risquait pas d'en pâtir.

—Un kiné comme serrurier occasionnel, masseur de serrures si l'on veut. Bon, on s'est quand même débrouillé. Pour ce qui est de ta réputation, soyons prudents, car les murs ont des oreilles. Bah, raconte-moi tout!

—Tu me promets que ça restera entre nous ?

—Ma discrétion n'est plus à prouver, tu le sais.

—C'est vrai, admit-elle, après un moment de silence, comme si elle hésitait à se lancer dans le récit de ses aventures de la journée.

« J'avais envie de respirer, de séduire, de me sentir libre, de faire tout ce qui me plairait. Tu sais, je n'aime pas aller toute seule au cinéma. Il me faut sentir la présence de quelqu'un que je connais et apprécie. Je n'ai aucun plaisir à rester dans l'obscurité, seule au

milieu de gens inconnus, et cela quelle que soit la qualité du film. J'ai donc décidé de passer une partie de l'après-midi au Louvre. J'ai été gâtée au-delà de mes espérances.

« À un moment donné, un visiteur avenant, beau parleur, a noué conversation avec moi. Je trouvais sa présence si agréable que je ne voyais pas le temps passer. Nous avons quitté le musée ensemble; il m'a invité à boire un verre que j'ai été incapable de refuser. Où était le mal ? Au lieu d'un verre, nous avons bu plusieurs. Je me sentais toute étourdie au moment où j'ai décidé de rentrer chez moi. Il a gentiment proposé de me raccompagner. Une fois arrivée là, devant ma porte, je ne savais pas quoi faire, d'autant moins que je lui avais dit que j'étais divorcée, sans enfants. Devais-je l'inviter à boire un dernier verre ou prendre congé de lui ? Comme je n'arrivais pas à trancher, j'ai ouvert la porte. En rentrant, j'ai posé les clefs sur la console. Puis, je me suis retournée vers lui, tenant la porte entrouverte, mais j'étais toujours incapable de refuser ce qu'il me réclamait des yeux. Alors, je suis sorti dans le couloir tirant la porte derrière moi, sans faire exprès. J'étais contrariée. J'ai pris mon portable pour t'appeler, te faisant passer par mon ex-mari, un homme irascible et jaloux. Il a compris qu'il était temps de décamper, mais auparavant, il m'a quand même filé son numéro de téléphone. »

J'écoutai Adeline les bras croisés, l'air curieux, attentif. Je fus surpris en prenant conscience que j'avais du plaisir à me trouver là, à écouter cette femme si différente de Charlène. C'était récréatif, reposant comme une partie de pêche après une semaine de dur labeur, au bord d'une rivière vive, tranquille.

—Que d'émotions ! Voilà ce qui arrive aux étourdies qui s'amuse à jouer avec des allumettes. Dès que le feu brûle devant leurs yeux, elles paniquent incapables de l'éteindre.

—Attends. Tu m'as dit quoi, là ? J'aurais dû coucher avec lui, c'est ça ? s'emporta-t-elle tout à coup. Tous pareils, hein ! Égoïstes jusqu'à la moelle, imbus de votre supériorité, et en plus immatures, lâches, narcissiques ! Vous autres, vous pouvez fantasmer, draguer, consommer, la séduction vous va à ravir. Qu'une femme ose se montrer ouverte, disponible, affriolante, vous la regardez comme une allumeuse, plus, comme une salope !

Le visage d'Adeline avait une expression où se mêlaient déception et révolte. Je compris que j'avais mis le doigt sur une blessure qui se remit à saigner.

—Adeline, pourquoi te mets-tu en colère ? Je t'aime bien, tu sais ?

—Eh bien ! moi, je ne t'aime pas ! Et épargne-moi, s'il te plaît, ce regard apitoyé qui m'abaisse à mes propres yeux, répliqua-t-elle

vivement, baissant néanmoins d'un ton la dureté de sa voix.

—Tu vois de la pitié là où il n'y a que de l'affection. Je suis désolé. Ce n'était qu'une plaisanterie. N'empêche que tu aurais pu tomber sur un type incapable de contrôler ses pulsions, un prédateur. Il t'aurait peut-être pris de force, avant de s'évanouir dans la nature. Crois-tu que j'aurais été indifférent à ton malheur, sincèrement ?

—Tu parles comme si tu étais mon grand frère. Soit. Je ne t'ai pas encore remercié d'être venu. On va boire un petit verre ?

Nous étions debout dans la salle, un verre à la main, dans une atmosphère quelque peu tendue, qui contrastait avec celle qui agrémentait d'habitude nos rencontres. Adeline n'arrivait pas à dissimuler le trouble engendré par l'attente d'un mot de ma part susceptible de lui indiquer mes véritables intentions. Elle avait l'air un peu guindé, la conversation languissait à cause de son manque d'entrain dans la parole et dans le geste. Pendant le silence qui se creusait entre deux phrases, elle devenait pensive, le regard absent, comme absorbée par le fantasme qui la travaillait en profondeur.

Au bout de quelques minutes, ne sachant pas à quoi attribuer son attitude, je voulus en avoir le cœur net. Je l'approchai si près que je sentais son haleine tiède sur mes joues. Elle frémit, le souffle coupé, les yeux fermés,

rejetant sa tête en arrière, prête à m'abandonner ses lèvres.

—Regarde-moi dans les yeux, Adeline, dis-je d'une voix ferme.

Un peu étourdie, comme sortant d'un rêve, elle recula d'un pas, tandis que je poursuivais.

—Dis-moi, tu as eu Charlène au téléphone aujourd'hui ?

—Oui, elle te croyait à La Rochelle et se demandait si tu allais descendre la voir.

—Et tu lui as parlé de notre rencontre de ce matin ?

—Non, pourquoi l'aurais-je fait ?

—Parce qu'elle est ta copine. Puis il y a la fameuse solidarité féminine.

—Ah ! que les clichés ont la vie dure ! Ce n'est qu'une fiction à mon avis. Je crois que vous autres, les hommes, avez le sens de la camaraderie bien plus développé, et s'il vous arrive de mettre cette tendance en veilleuse, c'est souvent sous l'influence d'une femme.

—Ça m'étonne. Je te croyais plus proche d'elle.

—Chacune de nous regarde d'abord ses intérêts. Nous sommes voisines, nous travaillons dans la même entreprise, c'est normal que nous soyons de bonnes camarades. Si je déménage et que je quitte la clinique, il y a de grandes chances pour qu'on se perde de vue.

Adeline venait de déblayer le chemin, je pouvais fouler le tapis rouge qu'elle me tendait

jusqu'au pied de son lit. J'étais prêt à jurer qu'elle parlait sincèrement, vu ses mots imprégnés d'émotion, et que Charlène n'était pour rien dans son jeu. Avait-elle envie de moi ? me demandais-je. Et la voici me suggérant que nous pourrions dîner en tête-à-tête, comme si elle avait deviné mon interrogation. Elle me mijoterait un petit plat gourmand qui resterait à jamais gravé dans la mémoire de mes papilles (elle avait tâté Charlène sur mes préférences gastronomiques) et me ferait déguster une bouteille de bordeaux qui, dans ma cave, aurait eu droit à une place de choix.

—Je resterais avec plaisir, si je n'étais pas attendu par quelqu'un. Les traits d'Adeline se sont légèrement crispés, son menton eut un léger frémissement de dépit, elle croyait peut-être que j'allais rejoindre une autre femme.

Sachant qu'il n'y a rien de plus imprévisible qu'une femme frustrée, je m'empressai de préciser.

—J'ai promis à Bastien que nous dînerions ensemble ce soir.

—Tu pourrais l'appeler, il comprendrait, suggéra-t-elle guettant la moindre lueur d'espoir sur ma physionomie.

—Pas aujourd'hui. Il vient d'être largué par sa compagne, je vais essayer de lui remonter le moral. Tu ne m'en veux pas ?

—Si. Tu te défiles, c'est humiliant.

—Peut-être que je recule pour mieux sauter.

—Dans le vide laissé par le désir évanoui ?

—Le désir renaît de ses cendres comme le phénix, tu verras. Par ailleurs, je sais de bonne source que l'impatience frelate le plaisir.

J'étais déjà ressorti sur le palier lorsqu'Adeline me lança par la porte entrouverte.

—Je dirai à Charlène qu'elle peut dormir tranquille. Le Coq de Montparnasse ameuté bien les poules autour de lui, mais il ne fait qu'effleurer leur plumage.

Sur ces mots, elle se retira vers l'intérieur et se referma à double tour.

« Le Coq de Montparnasse », me répétais-je en descendant l'escalier. Ces trois mots, jetés à ma figure d'un ton vindicatif, m'avaient particulièrement frappé. Ce surnom avait été pondu par Bastien, constatant un beau jour que ma clientèle était à quatre-vingts pour cent composée de femmes dont quelques-unes, divinement balancées, seraient capables de faire fondre le cœur mâle le plus endurci. Comment s'était-il trouvé dans la bouche d'Adeline, qui plus est sonnait comme un sobriquet prétentieux ? Cela m'intriguait, redonnant consistance à la suspicion un instant évanouie, sur la foi de l'ardeur qui animait cette même Adeline, et suivant laquelle le petit manège de celle-ci avait été orchestré par Charlène. Si tel



était le cas, ma fidélité conjugale s'étant montrée sans faille, Adeline devrait abandonner la partie estimant sa mission accomplie. Si, en revanche, trouvant un prétexte pour me retrouver seul, elle revenait faire la coquette devant moi, j'aurais alors la certitude qu'elle agissait pour son propre compte.

Une fois dans la rue, je pensai à Bianca, qui devait mourir d'ennui. J'avais saisi la première occasion pour sortir prendre l'air. Maintenant, je me demandais si cela avait été bien raisonnable de l'avoir laissée seule, vu le choc psychologique qu'elle avait enduré. Au bout du compte, je m'en voulais d'être venu en serviable pompier. Adeline se serait débrouillée sans moi, peut-être même avait-elle glissé une clé sous le paillason, pour le cas où je n'aurais pas pu venir. Cette histoire du beau parleur qu'elle avait rencontré au Louvre m'avait l'air d'être pure invention.

J'achetai une bonne pizza toute chaude à un marchand qui les fabriquait devant le parc, dans un fourgon aménagé à cet effet. Je me dis qu'avec une salade verte et un verre de vin, cela ferait un petit dîner pour ainsi dire prêt à être servi.

Je pressai le pas reprenant mon chemin. J'avais hâte de retrouver mon amie que j'imaginai se ronger les ongles d'impatience. Dès que j'eus mon immeuble en vue, je remarquai avec étonnement que tous les volets

étaient fermés. Ce fait inattendu me poussa à marcher encore plus vite, je courais presque maintenant.

En ouvrant la porte, j'eus la vague intuition que quelque chose d'anormal s'était produit pendant mon absence. Deux cliquetis métalliques dans la serrure, je rentrai m'attendant au pire, tout en faisant des vœux fervents pour que ma crainte soit vaine. Mon inquiétude s'accrut à l'intérieur. Plongé dans le noir, l'appartement semblait pétrifié dans un silence angoissant.

—Bianca, tu es là ! dis-je d'une voix assez forte pour être entendu dans tous les recoins du logis.

Pas un raclement de chaise traînée, pas un froufrou d'étoffe frôlant un meuble, pas la vibration d'un souffle autre que le mien. Rien qu'un silence sépulcral. Je visitai une à une toutes les pièces en commençant par la chambre d'amis, criant encore son nom qui ne trouvait pas le moindre écho.

Finalement, éperdu, incapable de coordonner mes idées chaotiques de façon à en tirer des conclusions logiques, je me suis affalé dans un fauteuil, découragé, le regard égaré dans le vide. Et lorsque, me ressaisissant, après avoir lampé un cognac généreusement servi, je décidai de surmonter mon désarroi par l'action, je me mis à la recherche d'indices qui me

permettraient peut-être de comprendre ce qui s'était passé.

Je regardai partout autour de moi, il n'y avait pas de signes apparents de désordre. Chaque objet se trouvait à sa place. Mais, dans la cuisine, je remarquai une chose insolite qui m'avait échappé en arrivant, car alors je ne cherchais que mon amie en personne. Une tasse de café refroidi était posée sur le plan de travail, à côté du sucrier ouvert. Pourquoi n'avait-elle pas bu le café qu'elle venait de préparer ? On ne pouvait pas envisager une éventuelle défenestration, puisque les fenêtres ainsi que les volets se trouvaient tous fermés. Au reste, pourquoi avait-elle éprouvé le besoin de fermer tous les volets ? Pourquoi ? Malheureusement, elle seule saurait répondre à mes questions, pensai-je en soupirant.

Je revins dans le hall. Le trousseau de clés de secours se trouvait à l'endroit précis où je l'avais vu avant de partir, sur la console placée à côté de la porte. Or, si Bianca, lasse de m'attendre, était partie prendre l'air ou avait décidé de s'en aller pour de bon, il lui fallait impérativement utiliser ce dernier. Sinon, comment aurait-elle pu actionner la serrure ? Bref, à mon sens, il n'y avait qu'une explication plausible à la disparition de mon amie.

Quelqu'un en mesure d'ouvrir l'appartement avait pénétré à l'intérieur. Ce ne pouvait être que Charlène en l'occurrence.

Après l'avoir expulsée de gré ou de force, elle était repartie prenant soin de refermer la porte à double tour.

Je pris le téléphone pour l'appeler, afin de vérifier si elle se trouvait toujours à Bordeaux. Au passage, je remarquai qu'il y avait plusieurs appels manqués et un message vocal. J'écoutai ce dernier, qui avait été enregistré quarante-trois minutes plus tôt.

C'était Charlène, qui, après avoir en vain essayé de me joindre sur mon portable, voulait savoir si j'étais rentré à Paris. La communication provenait bel et bien du téléphone fixe de ses parents. Elle montrait que l'hypothèse que j'avais avancée, suivant laquelle ma compagne aurait surpris Bianca à la maison, ne tenait pas debout.

Je restai confus, mal à l'aise, désespéré, devant cette disparition aussi étrange qu'inexplicable, doutant de mes propres sens et me demandant si je ne rêvais pas, car la situation tournait au cauchemar.

Après quelques tâtonnements et un cognac de plus dans le gosier, je soutins devant le miroir, vis-à-vis de moi-même, que j'étais bien éveillé et que je devais m'appuyer sur la raison et la logique, si je ne voulais pas sombrer dans la folie.

Je retournai dans la chambre d'amis, cette fois disposé à en fouiller les moindres recoins.

La nuisette bleu nuit, que Bianca avait empruntée à Charlène la veille en arrivant, était disposée sur le lit, ainsi que la robe de chambre rose dont elle ne s'était pas départie toute la journée durant.

Comme je voyais, jetés à la diable sur le valet de nuit, les vêtements qu'elle portait lorsque je l'avais trouvée sur la voie ferrée, je me demandai quelle toilette elle avait mise. Je remarquai aussi que les chaussons roses égarés sur le plancher, l'un loin de l'autre, semblaient avoir été déchaussés à la hâte. Dès lors, l'inspection du placard imposa à moi.

J'écartai les deux battants, et là, j'eus le cœur serré ; sous mes yeux se trouvait Bianca en petite tenue, recroquevillée, embrassant ses tibias, la tête posée sur ses genoux comme celle d'un condamné sur le billot.

Je ne saurais préciser combien de temps je restai debout devant elle, à la fois troublé par l'émotion et soulagé du fait qu'elle soit là, ébranlée par la peur, certes, mais sans une égratignure.

Frissonnant de tous ses muscles, elle leva sur moi les yeux rouges et enflés. Elle avait longuement pleuré. Elle avait les traits du visage tordus en un masque de douloureuse frayeur. Elle n'articula pas un mot, comme si elle avait perdu de don de la parole. Je lui tendis mes mains, elle est restée inerte, indécise.

Croyant que la pudeur gênait ses mouvements, je pris la robe de chambre et la posai sur ses épaules ; puis, la saisissant aux aisselles, je l'aidai à se relever. Une fois debout, chancelante, elle s'appuya sur moi, reposant la tête sur mon épaule, et elle se mit à sangloter.

—Ma petite colombe, qu'est-ce qui t'arrive ? dis-je avec tendresse. N'aie pas peur, je suis là, tout ira bien. Dis-moi ce qui est arrivé, je t'en prie.

—On a appelé au téléphone. On a appelé avec insistance, recommençant plusieurs fois... Puis ils sont venus frapper à la porte, criant des insultes et des menaces de mort.

—Qui ? Tu as reconnu quelqu'un ?

—Ils sont descendus au bout d'un moment. J'ai regardé par la fenêtre, j'ai aperçu Francky, le gorille de Fredo.

—Cette espèce de pitbull, épais, poilu ? demandai-je, et comme elle confirmait en tapant du menton sur mon omoplate, je la rassurai.

—C'est sans doute moi qu'ils cherchaient. Ne t'inquiète pas.

—Tu ne sais pas de quoi ils sont capables. Ils reviendront, j'en suis sûre.

—Mais non, ne dit pas des bêtises ! Ils ont juste voulu m'intimider.

Enfin, saisissant mon amie aux épaules, je l'écartai de moi autant que mes bras tendus me le permettaient. Je lui demandai de me regarder droit au fond des yeux.

Nos prunelles étant face à face comme des miroirs, je lui assurai que chez moi elle se trouvait en parfaite sécurité ; que je veillerais sur elle et la défendrais contre les voyous; et que, enfin, s'ils s'avisaient de revenir nous déranger, je trouverais le moyen de régler le problème.

Ces propos, tenus sur un ton ferme, venant du fond de mes entrailles et engageant toute ma personne, ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Bianca avait retrouvé le sourire.

—J'ai apporté une pizza bien chaude, il ne faut pas la laisser se refroidir. On passe à table, mademoiselle ? Je vais juste faire une salade.

—Je peux m'en occuper ? Ça me fera plaisir, dit-elle sortant doucement de son cauchemar.

## Chapitre 11

Au cours du dîner, où elle ne prit qu'un peu de salade suivie d'un yaourt, de peur d'irriter son estomac barbouillé, Bianca aborda la dernière partie de son récit. Comme je la trouvais lasse, encore mal remise de ses émotions, je lui suggérai que nous pouvions remettre au lendemain un exercice qui risquait de lui être pénible.

«Non, fit Bianca redressant le buste, je préfère achever ma confession sur le champ, cela ne peut que soulager mon cœur du poids qui l'étouffe. »

Elle se prit de passion pour son troubadour à qui elle finirait par vouer une sorte d'adoration. Il devint le printemps de son espoir, le prince de ses rêves éveillés, le feu vivifiant de ses pensées. Ils passèrent le long week-end de la Pentecôte entre le lit et les rues du Marais, tantôt dans des corps à corps torrides, tantôt la main dans la main comme de tendres amants. Ils ne s'éloignaient pas trop de leur nid d'amour, s'habillant et se déshabillant au gré de leurs envies, ponctuant les élans érotiques de pauses salutaires au irrésistible retour du désir.

Bianca ne pouvait pas s'empêcher malgré elle d'établir un parallèle entre Fredo et Fabien au lit. Celui-ci était câlin comme un bébé qui aime à jouer avec les seins de sa mère, même



lorsqu'il n'a plus faim ; et, à ce jeu, au demeurant fort agréable, sa virilité finissait par se diluer en partie ; de telle sorte qu'un seul rapport suffisait à le satisfaire pour une semaine. Au reste, il n'avait jamais exprimé le désir d'en avoir plus.

En revanche, Fredo n'était guère porté sur les préludes. Il consentait tout juste à ébaucher quelques caresses à des endroits bien précis pour la mettre en condition. Dès qu'elle se montrait prête à le recevoir dans son corps, il allait droit au fait comme l'étalon couvrant la cavale que le printemps avait mis en chaleur. Sa vigueur était telle qu'elle frôlait parfois la brutalité.

Bianca ne s'en plaignait pas, elle ne montait pas au septième ciel à tous les coups, mais lorsque cela lui arrivait, sa jouissance était d'une intensité qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant.

Ayant fait l'amour, ils regardaient un film ou bien sortaient faire un tour dans les environs. Dès qu'ils revenaient dans le studio, ils se glissaient dans le lit s'appêtant à une nouvelle étreinte. Pendant les trois jours, bien que Fredo n'ait pas passé les deux nuits chez elle, prétendant qu'il se reposerait mieux dans son propre lit, ils avaient dû remettre le couvert une dizaine de fois.

Quelques mois plus tard, lorsque son bonheur n'était plus qu'un souvenir amer,

comme un mirage insaisissable ancré au loin dans son désert, elle apprit que, pour l'épater avec une performance érotique remarquable, il avait recours à des aphrodisiaques. Alors, elle comprit pourquoi il ne voulait pas dormir au Marais.

La passion amoureuse ne la rendit pas aveugle, mais elle troubla sa raison et affaiblit sa volonté, de telle sorte qu'elle se trouva confinée dans un univers irréel, créé et embelli par son coeur, lui-même subjugué par le désir devenu roi. Par une curieuse altération de ses facultés, au lieu du salaud qui avait asservi Bodegas par la violence brutale, elle voyait Fredo – chez qui, pourtant, elle avait de prime abord pressenti quelque chose de repoussant – comme un homme pétri de bons sentiments, l'âme capable de s'élever aux cimes éthérées, inaccessibles au commun des mortels. En fait, elle projetait en lui l'image de l'être qu'elle avait idéalisé au fil des vers que Bodegas avait composés pour elle, exaltant sa beauté physique et morale.

Au milieu de la semaine, ils partirent en lune de miel. Ils descendirent vers la Côte d'Azur, s'arrêtant au passage dans des endroits romantiques, suivant leurs envies. Après avoir laissé la Méditerranée bercer longuement leur amour, ils séjournèrent quelque temps sous le ciel lumineux de Provence. Enfin, avant de rentrer à Paris, ils se permirent le luxe de passer

trois jours et deux nuits dans un château aménagé en palace pour gens fortunés.

Il n'y eut pas d'accrocs sérieux dignes de registre pendant cette période. Tout s'était passé pour le mieux dans le couple. Il régnait entre les deux amants une entente que rien ne semblait pouvoir entamer.

"Ah ! si seulement la vie pouvait ressembler à ces quinze jours !" s'écriait Bianca, à l'évocation de cette période.

Persuadée qu'elle avait rencontré le grand amour, Bianca dit à sa mère le bonheur qui illuminait sa vie. Elle en parla avec tant de chaleur que celle-ci, curieuse de voir les deux tourtereaux se cajoler du regard, demanda à sa fille de d'organiser une rencontre à trois. Elle brûlait de faire la connaissance du poète. Bianca promit qu'elle s'en occuperait volontiers.

À peine avait-elle raccroché le téléphone qu'une évidence s'imposa à son esprit. Une femme, lorsqu'elle est amoureuse au point de se prendre la tête nuit et jour dans un arc-en-ciel enflammé, ne saurait négliger totalement de côté pratique de l'existence.

Depuis qu'elle avait rencontré Fredo, elle n'avait jamais cherché à savoir dans quel domaine d'activité il évoluait, autrement dit, quel était le travail qui le faisait vivre. Au début, ce n'était pas important à ses yeux, d'autant moins qu'elle ne s'imaginait pas filant le parfait amour avec lui. Les choses avaient

changé depuis. À présent, elle voulait tout partager avec son cher troubadour. Le plus étonnant, lorsqu'elle y réfléchissait, c'est qu'il n'ait même pas effleuré le sujet de lui-même, comme s'il avait quelque chose à cacher ou qu'il traversait une période difficile. Or, après leur voyage dans le midi, au vu de la somme d'argent qu'il avait dépensée, elle en avait déduit qu'il disposait de revenus conséquents, mais elle n'en connaissait point la source. Maintenant, l'heure de tirer les choses au clair était sonnée, elle ne voulait pas être prise au dépourvu lorsque la vie professionnelle de Fredo serait évoquée devant des parents ou des amis. Au reste, Bianca savait que, à la première occasion, sa mère ne manquerait pas d'orienter la conversation sur des sujets terre à terre, ayant à l'esprit la viabilité à long terme des rapports que sa fille entretenait avec le poète.

Ainsi, un soir entre deux baisers, Bianca demanda à son troubadour ce qu'il faisait de ses journées, à part rêver d'amour en courtisant les muses.

—Je traque des fraudeurs, dit-il, sans la moindre hésitation.

—Ah, oui ! tu fais quoi au juste ?

—Je suis inspecteur au service des impôts, ma belle, affecté au contrôle fiscal.

—Comme Josiane Balasko dans «Signes Extérieurs de Richesse » ?

—C'est un peu ça, oui, mais en noir et blanc.

—Oh ! ça me gonflerait d'éplucher les comptes d'autrui.

—Et tu crois que j'y prends plaisir, moi ? C'est mon boulot, il a fallu que je me fasse une raison.

La rencontre à trois eut lieu quelque temps plus tard, un samedi après-midi, dans un café du Marais. Lisa Domion, italienne dans le physique et dans les traits, brune, était encore belle malgré ses soixante ans, mais son esprit avait la tournure propre au pays de Descartes. Elle fut agréablement impressionnée par Fredo, qu'elle accueillerait volontiers au sein de la famille. L'invitation à venir déjeuner à la maison en était la preuve formelle.

L'entrée de Fredo dans le premier cercle de la famille Domion, allait s'avérer désastreux. Les deux frères de Bianca, Quentin et Laurent, ingénieurs de leur état, se trouvaient là aussi pour l'occasion, ainsi que leurs conjointes et mamie Marcia, la mère de la maîtresse de maison.

Il apparut très vite que Fredo ne possédait pas le bagage ni le vocabulaire suffisants, et encore moins la manière, pour discuter sur des sujets aussi divers que la politique, la finance, les affaires, l'économie, les défis de la globalisation, avec des personnes bien plus calées que lui.

Bodegas savait s'y prendre pour préparer les tête-à-tête de Fredo avec Bianca, lui inculquant autant que faire se peut les codes de la séduction. Il s'agissait alors d'un dialogue entre deux cœurs, où il était possible de prévoir dans une certaine mesure les réactions de l'interlocutrice, au préalable amadouée par un bouquet de roses, assorti d'un poème exaltant le charme et la beauté de sa personne. Il ne pouvait guère préparer une discussion avec une bonne brochette de cadres, parmi lesquels une DRH au regard particulièrement affûté, tous rompus à ce genre d'exercice.

Si au moins Fredo avait eu la sagesse de déguiser son ignorance dans un silence intelligent, prenant l'air attentif de celui qui sait écouter avec plaisir, plaçant de temps à autre quelque remarque judicieuse, tout en laissant entendre qu'il en savait bien plus qu'il ne disait. Une attitude somme toute compréhensible dans son cas, étant donné qu'il se trouvait dans un milieu qui ne lui était pas familier. Eh ! bien, non. Il voulut se mêler aux débats. Chaque fois qu'il prenait la parole, si ses propos n'étaient pas hors sujet, il faisait des gaffes incroyables, parfois les deux à la fois, suscitant des sourires entendus autour de la table. Bianca était au désespoir, mourant de honte, sur le point d'éclater en sanglots.

Encore alerte pour son âge, quatre-vingt ans bientôt, mamie Marcia s'étonnait de

l'attitude des personnes assises autour de la table. Elle voyait les uns esquisser des sourires narquois, d'autres murmurer à l'oreille du voisin les yeux pleins de morgue, d'autres encore se plaisant dans des jeux de physionomie où se mêlaient dédain et condescendance.

Comme elle était un peu dure d'oreille, elle donnait constamment des coups de coude à sa fille. Elle voulait savoir pourquoi le fiancé de Bianca produisait de telles réactions. Lisa, qui n'en croyait pas ses oreilles en entendant les propos saugrenus du poète, n'était pas d'humeur à satisfaire la curiosité de plus en plus pressante de sa mère. Un béotien de cette force, malotru, qui plus est faisant étalage d'une insupportable effronterie, d'où pouvait-il bien sortir ? se disait-elle déconcertée, hésitant entre la pitié et le mépris. Comme mamie Marcia continuait d'appliquer le coude sur son flanc, elle se retourna brusquement vers elle, visiblement agacée, et lui répondit d'une voix assez forte pour que tout le monde puisse l'entendre.

« Mais c'est un con qui fait le zouave pour épater le bourgeois, maman ! »

Fredo se releva calmement, l'air digne, le geste posé, dévisageant un à un les convives qui l'avaient persiflé, puis il s'adressa à eux en ces termes, répétant la réplique que Bodegas lui avait préparée, pour le cas où sa présentation chez les Domion tournerait à son désavantage.

« Dès mon arrivée, je suis devenu l'objet de votre curiosité. Ma façon de me tenir, mes paroles, mes gestes, tout était regardé à travers le prisme de vos valeurs.

« Je me suis senti très vite entouré de condescendance et de mépris à peine voilés. Vous avez compris en me voyant que nous ne sommes pas du même bord. J'ai fait exprès de braver les convenances à table. Eh bien ! vos réactions ont été édifiantes. Vous ne pouvez souffrir qu'on ne partage pas vos valeurs. Flaubert a écrit: « J'appelle bourgeois quiconque pense bassement. »

« En effet, votre pensée à vous vole au ras de vos intérêts de classe, c'est-à-dire pas bien haut. Maintenant, je vous laisse entre vous, jouissant de votre bien-être, confortablement assis au balcon de la médiocrité. »

Ayant tenu ce discours devant l'assemblée médusée, Fredo se tourna vers Bianca.

—Tu viens, chérie ? dit-il, d'une voix ferme, avec un incroyable aplomb.

Il provoqua un grand suspense chez les membres du clan, qui se demandaient ce qu'allait décider cette dernière, qui n'avait jamais caché son dissentiment à l'égard de la mentalité bourgeoise.

Pour sa part, Bianca se voyait tout à coup devant un cruel dilemme : se ranger aux côtés de sa famille, ou bien partir avec Fredo, reniant de fait les valeurs des siens. Elle n'avait pas le



temps de réfléchir, pesant le pour et le contre de chacune des options, elle ne pouvait qu'interroger son cœur, bien plus prompt à choisir.

Au bout de quelques instants tendus, sous le regard attentif de toute sa famille, dont le silence donnait une gravité particulière à sa décision, elle se releva à son tour. Se rapprochant de Fredo, le visage contracté par la souffrance, les larmes prêtes à jaillir de ses yeux, elle lui flanqua une gifle qui recueillit l'approbation unanime des siens.

Tandis que Fredo se retirait humilié, la tête basse, Bianca regagnait sa chambre ayant vue sur la forêt, la chambre où, adolescente, elle avait tant rêvé.

Elle ferma la porte à clé, se jeta sur le lit, puis elle se répandit en sanglots convulsifs, les poings noués rageusement, envahie par un pénible sentiment de solitude qu'elle ne connaissait que trop bien. Les larmes qui coulaient sur ses joues, elle les ressentait un peu comme le sang des blessures que la vie lui avait infligées et qui s'étaient soudain rouvertes lui déchirant le cœur.

Pierre Domion était un homme rigide de caractère, froid, très à cheval sur les principes moraux qu'on lui avait inculqués dans son enfance et qui réglaient le cours de sa vie depuis qu'il était devenu adulte. Raide, pas très affectueux, et qui plus est, croyant avoir

toujours raison, il n'avait jamais été très proche de ses enfants. Ils le respectaient par crainte, tout en éprouvant à son égard un sentiment ambigu, mélange d'amour, de haine et de mépris. Guère expressive, sa physionomie était un miroir dépoli où les soubresauts du cœur se réfléchissaient si faiblement qu'on ne pouvait pas leur trouver une signification affective ; et, s'il éprouvait des émotions, elles restaient voilées derrière son regard aussi imperturbable que perspicace.

En apercevant Fredo, avant même que Bianca ne le lui ait présenté, il le jugea d'un œil expert dans ce genre d'exercice. Et il éprouva au tréfonds de soi un mouvement de répulsion : l'antipathie fut instantanée. Si bien qu'il aurait voulu déroger aux politesses d'usage, et s'il n'avait pas osé cette attitude extrême, c'est par égard pour sa fille.

Il se trouva devant le nouveau venu dans la maison, les traits immobiles comme s'il portait un masque, les lèvres serrées, le regard braqué comme un rayon laser sur la personne vulgaire, plate, insignifiante du visiteur. Il dut faire un effort sur lui-même pour lui serrer la main brièvement, avec le plaisir qu'il aurait pris à saisir le corps froid et visqueux d'un reptile, animal qui lui inspirait une aversion insurmontable. En même temps, il se demandait comment Bianca, une fille qui ne manquait pas de jigeote, avait pu s'amouracher d'un jean-

foutre de cet acabit, me confia-t-il le jour que je lui fus présenté à mon tour, engageant sans plus tarder la conversation avec moi, d'un ton jovial, complice, comme si j'étais de longue date un ami estimé de la famille.

À table, Pierre continua d'observer son hôte sans complaisance, fronçant parfois les sourcils. Mais pas une seule fois il ne lui adressa la parole, s'interdisant la moindre remarque sur les âneries qu'il débitait. Ce serait lui accorder trop d'importance que de se complaire à stimuler son ineptie.

Quand tout le monde s'en fut allé, se retrouvant seul avec sa femme, il lui dit ce qu'il pensait du type biscornu qui frayait avec Bianca. Le gentil poète (il prononça ces mots avec une intonation méprisante), le gentil poète n'était qu'un individu insignifiant, au surplus impoli, ignare comme un troglodyte, au regard laid qu'on devinait noir dans les profondeurs – noirceur propre aux gens de la pire espèce.

Avant le déjeuner, Lisa aurait assuré volontiers la défense de Fredo. Elle aurait plaidé sa bonne foi, le côté bon enfant de sa personne, et elle finirait par avancer un argument imparable : cette aversion soudaine n'avait qu'une explication, le caractère paranoïaque de son mari. Après la piteuse image que le poète avait donnée de sa personne, elle préféra garder le silence, tandis que son mari concluait avec véhémence.

« Je ne le laisserais pas faire du mal à ma fille, non ! Je montrerai à ce vaurien de quel bois je me chauffe ! »

Le lendemain, sans demander conseil à personne, il engagea un détective privé, à qui il commanda une enquête fouillée sur Fredo. Il voulait tout savoir sur lui: comment il occupait ces journées ainsi que ses nuits, son métier, ses relations, son train de vie, ses origines, tout cela décrit dans un rapport circonstancié.

Pour sa part, rentré à Paris, Fredo cherchait le meilleur moyen de sortir de l'impasse où l'avait conduit sa bêtise. Bianca était une fille attachante, une vraie princesse, sa qualité n'avait d'égale que son exigence en amour. Il pensait constamment à elle, maintenant qu'il risquait de la perdre. Il ne savait pas trop comment raccommoder la voile déchirée du vaisseau où ils s'étaient embarqués, il n'y avait même pas une saison, – un vaisseau flamboyant qui avait fière allure filant le vent en poupe, sur les mers resplendissantes de la passion. Paroles de Bodegas, dans une de ses envolées lyriques.

Ce dernier lui conseilla d'attendre que les choses se tassent un peu, sans pour autant s'enfermer dans un mutisme que Bianca pourrait ressentir comme un nouvel affront. Il avait intérêt à se montrer humble, repentant comme Madeleine aux pieds du Christ, bien qu'il soit dans l'impossibilité d'essuyer les pieds de sa belle avec ses cheveux, lui dit-il

avec ironie. Mais, s'il lui était permis de masser ses pieds, nul doute que le reste de son corps ne rechignerait pas longtemps à recevoir un traitement similaire.

Dès le dimanche soir, Fredo appela Bianca. Comme elle n'était pas là ou n'avait pas souhaité répondre, il lui laissa un message vocal, formulé dans le ton penaud qu'il savait moduler à merveille. Il lui faisait part de son grand regret pour sa conduite blâmable dont il était dégoûté lui-même jusqu'à la nausée, lui assurait qu'il s'en voulait terriblement de lui avoir fait honte devant sa famille. Il était prêt à tout, même à risquer sa peau, s'il le fallait pour se faire pardonner.

Quelques jours plus tard, il lui adressa un poème où il revenait longuement sur sa désolation et son remords de s'être conduit de façon indigne. Ses excuses, reformulées en vers, prenaient une tournure émouvante aux accents de sincérité. Bianca resta un moment perplexe, puis elle se posa une question essentielle : aimait-elle assez Fredo pour continuer de supporter les bizarreries de son comportement asocial, imprévisible ? Quoiqu'elle lui ait pardonné le mal qu'il lui avait fait le jour que sa mère avait eu l'accident, elle en gardait en mémoire le souvenir intact. Maintenant qu'il venait de récidiver en si peu de temps, elle était amenée à réfléchir sur la portée de ce nouvel écart en tant que présage de futurs déboires. Si

elle se sentait, néanmoins, plutôt encline à accorder une dernière chance à Fredo, ce n'était pas seulement grâce à la magie du mea-culpa envers qu'elle croyait venu du fond du cœur de son ami. C'était aussi parce qu'elle détestait l'esprit bourgeois des siens, conformistes, terre à terre, avant tout soucieux de leur bien-être et de leurs privilèges. Enfin, elle imagina la tête de ses parents, surtout de son père, lorsqu'ils sauraient qu'elle s'était réconciliée avec son troubadour. Souriant, amusée à l'idée de les contrarier, elle sentit son cœur soulevé par un mouvement jubilatoire.

Bianca finit par pardonner à Fredo, mais elle lui fit comprendre qu'elle ne tolérerait plus ses incartades. Ils continuèrent de sortir ensemble, avec une restriction, toutefois, imposée par la jeune femme: ils ne se verraient que le week-end, comme au début de leurs relations.

« C'est comme ça et pas autrement. J'ai besoin de m'oxygéner un peu le cœur ! » se récria-t-elle dans un accès d'humeur, devant les instances de Fredo, qui voulait la retrouver quand il en aurait envie.

Pour le moment, le vaisseau, bien moins flamboyant que ne l'avait imaginé Bodegas, continuait de voguer malgré sa voilure déchirée. Mais les horizons splendides de la mer de la passion, dont avait parlé le poète, risqueraient de s'assombrir bientôt. Les signes avant-

coureurs d'un naufrage proche se faisaient déjà sentir.

Bianca appelait de moins en moins son ami. Son émotion n'était plus la même le vendredi soir quand elle recevait le sempiternel bouquet de roses ; il arrivait même qu'elle remette à plus tard la lecture du poème. Quant aux roses, elle les mettait en vrac dans le vase, et elle ne prenait plus de recul pour s'assurer qu'elles étaient joliment disposées. En un mot, le doute, précurseur du désamour à venir, rongait le cœur de Bianca.

Sur ces entrefaites, par un rebondissement tout à fait inattendu, le déclin de leur liaison s'accéléra brusquement.

Un soir, Bianca trouva dans sa boîte aux lettres une lettre anonyme dont l'écriture lui était familière. D'un geste nerveux, elle décacheta le pli sans plus attendre, curieuse de savoir de quoi il retournait, et elle tomba du haut de ses illusions, confuse, en lisant le texte qui suit :

*Mademoiselle,*

*D'abord, permettez-moi que je vous présente mes hommages. Vous ne me connaissez pas, et pourtant, par le cœur, je suis plus proche de Votre Grâce que vous ne pouvez le croire. Sachez que je vous adore, comme un ange qui serait tombé du ciel devant moi, et que les raisons qui m'ont poussé à vous écrire sont*

*nobles et désintéressées. On vous mène en gondole, Mademoiselle, par une mystification ignoble dont je suis complice malgré moi. L'homme qui a trompé votre cœur aimant est une canaille odieuse, capable de tout pour parvenir à ses fins. Enfin, je suis au regret de vous dire que votre vie et la mienne sont en danger.*

*Si vous voulez en savoir davantage, venez me retrouver ce soir sur la place de la Concorde. Je serai près de la grande roue, coiffé d'un chapeau noir, un calepin et un crayon à la main. Dans les hauteurs, à l'abri d'oreilles indiscrètes, je pourrai vous dire dans quelle galère nous sommes embarqués tous les deux.*

*Un ami prêt à payer de sa vie pour vous sauver.*

Rentrant dans son studio, Bianca va tout droit au tiroir où elle range les poèmes de Fredo. Elle sort un feuillet au hasard, le met côte à côte avec la lettre qu'elle vient de recevoir. Ses yeux sautillent de l'une à l'autre, comparent, analysent. Quelques secondes lui ont suffi pour comprendre que les deux textes avaient été rédigés par Fredo. À quoi rimait cette plaisanterie débile ? Était-ce un expédient tordu pour la voir ? Une fantaisie de mauvais



goût d'un esprit délirant ? se demanda-t-elle avec irritation.

Quoi qu'il en soit, elle n'avait nullement envie de sortir ce soir-là. S'il croyait qu'elle allait courir à sa rencontre, c'est qu'il sous-estimait le rôle minable qu'il avait tenu chez ses parents, ainsi que l'amertume qu'elle pouvait en ressentir, pour ne penser qu'à son désir égoïste de l'attirer auprès de lui, au mépris des conditions qu'elle avait posées concernant la poursuite de leur liaison. Au fond, il n'était qu'un type cynique, égoïste, qui ne pensait qu'à lui-même, se dit-elle, et à l'idée que, par cette affirmation, elle décrivait la vraie nature de Fredo, elle eut une envie soudaine de pleurer, tandis qu'un sentiment de dégoût s'emparait de son cœur.

Tout à coup, la fatigue alourdit son corps. Sa journée avait été épuisante au bureau. On lui avait confié la gestion d'un dossier urgent, suivi par fonctionnaire qui était tombé malade. Elle rangea la lettre anonyme loin de sa vue, s'efforçant de l'oublier dans l'espoir de passer une soirée normale.

Elle prépara un petit repas, dîna tranquillement, en tête-à-tête avec soi-même. Puis elle se mit au lit et entama la lecture du roman que son amie d'enfance, Élisabeth, lui avait prêté. Il s'agissait d'un bestseller dont tout le monde parlait. Inconnu jusque-là, l'auteur débutait sa carrière par un coup de maître.

Elisa lui avait dit que le récit était rasant au début, froid comme un rapport sur la fonte des neiges. Il était dépourvu de la moindre fantaisie, d'une platitude désespérante d'un bout à l'autre. En revanche, les voyeurs y trouvaient leur bonheur. Rien n'était épargné au lecteur. On lisait des descriptions détaillées d'ébats sexuels à chaque page.

Bianca ne fut pas découragée par la critique de son amie, elle voulait porter une appréciation personnelle sur le contenu de l'ouvrage, qui trônait en vedette dans les vitrines des libraires.

Bianca eut beau essayer de s'en distraire, la lettre anonyme ne lui sortait pas de l'esprit. Elle décida de la relire, et cette deuxième lecture se révéla bien plus fructueuse que la première. Réflexion faite, elle finit par douter que Fredo ait pu utiliser cet expédient pour se procurer une rencontre qui risquait fort de tourner à la dispute. Il n'était pas bête à ce point, tout de même ! S'il était l'auteur de la lettre, il aurait sûrement pris la précaution de déguiser son écriture. Et si, au bout du compte, cet ami qui était prêt à mourir pour elle existait bel et bien ? Dans ce cas, la lettre revêtirait une importance vitale. Ne pourrait-elle pas se rendre sur la place de la Concorde et tâcher de voir l'homme qui l'y attendait avant de se présenter devant lui ? S'il s'agissait de Fredo, elle pourrait toujours rebrousser chemin.



## Chapitre 12

Il faisait nuit et l'air était un peu frisquet lorsque, au milieu d'une foule de voyageurs, Bianca sortit du métro place de la Concorde. Devant elle, tournait dans le ciel de Paris l'éblouissante attraction de foire, la Grande Roue, semblable à un manège vertical démesuré. Elle la regarda comme la roue d'un moulin géant, qui ne brassait pas d'eau, mais des sensations. Les aubes avaient été remplacées par des paniers suspendus qui passaient au ras du sol, avant de reprendre leur envol ; et ils remontaient à cinquante mètres du sol, deux fois plus haut que la pointe de l'obélisque, ouvrant sur la ville des vues féeriques.

Bianca fit un détour sur la place du côté de la Seine, afin de s'approcher de la Grande Roue en longeant sa base. Elle dissimulait sa présence en se mêlant aux gens qui allaient et venaient à cet endroit, tout en recherchant des yeux la personne répondant au signalement décrit dans la lettre anonyme. Elle n'était pas encore parvenue à la hauteur des guichets lorsqu'elle aperçut un homme coiffé d'un chapeau de feutre noir, le bord rabattu sur le front. Il se tenait debout adossé à un montant, le regard tourné vers la rue de Rivoli. D'après sa stature, elle sut au premier coup d'œil qu'il ne s'agissait pas de Fredo, car il était plus petit que ce

dernier, et qui plus est, trapu et un peu maigrichon.

Rassurée, elle abandonna toute précaution, marchant vers lui à visage découvert. Elle remarqua en arrivant à sa hauteur qu'il tenait un crayon et un carnet à la main. Comme leurs regards se croisaient et qu'il ne réagit pas, elle en déduisit qu'il ne l'avait jamais vue auparavant. Alors, elle s'arrêtant devant lui, elle le dévisagea.

—Bonsoir, monsieur. Je m'appelle Bianca, dit-elle.

Confus, cherchant ses mots, il avait l'air intimidé d'un amoureux transi à la vue de l'objet de ses ardentes pensées.

—Euh !... vous êtes encore plus mignonne que je n'ai pu l'imaginer, balbutia-t-il, d'une voix émue.

—Merci du compliment, mais je suis venue à cause de...

—N'en parlez pas, c'est plus grave que vous ne le pensez, dit-il baissant la voix et jetant un regard craintif autour d'eux. S'il sait que je vous ai écrit, je suis perdu.

—De qui parlez-vous ?

—Vous l'avez certainement deviné, mademoiselle, mais vous refusez d'y croire. Voilà que la roue s'arrête. Veuillez me suivre, j'ai pris deux places. Vous entrerez après moi, si vous le voulez bien, et prendrez place dans le

même panier que moi. Dépêchons-nous, mademoiselle !

Bianca le suivit sans la moindre hésitation. Bien qu'elle soit en présence d'un parfait inconnu, elle n'appréhendait pas une éventuelle entourloupe ourdie contre sa personne. Elle était persuadée d'avoir affaire à un homme bon, sensible, depuis qu'il avait posé sur elle un regard d'enfant malheureux, suppliant la part de bonheur que la vie lui avait refusé.

La Grande Roue repart, se met à tourner, emportant les nacelles dans une ronde aussi fraîche qu'ébouffante. Elle tourne lentement, la Grande Roue, tourne encore et encore. Mais c'est à peine si Bodegas et Bianca s'en rendent compte. Ils se tiennent par le bras, l'un contre l'autre, à cause du vertige ; ils regardent autour d'eux, mais ils ne voient pas le paysage enchanteur de la Ville lumière la nuit. Ils sont absorbés par les révélations qui feront naître entre eux plus qu'une entente d'un soir, une complicité inspirée par leur aversion contre le faux troubadour.

Le poète raconte ses relations avec Fredo, les exigences, les menaces, la violence de ce dernier. Il se reprocha amèrement sa couardise, d'une voix penaude, secouée par de petits frissons, et il implore le pardon de Bianca. Il lui dit qu'il aurait dû se faire tuer plutôt que de céder aux exigences d'une crapule pareille. Bianca reste silencieuse, mais elle ne retire pas

le bras qu'elle avait accroché au bras du poète repentant.

Quand la roue commença à ralentir, Bodegas sortit de sa poche une enveloppe qu'il tendit à Bianca.

—Voici les poèmes qu'il vous a adressés, à l'état de brouillons, c'est-à-dire avant correction et mise en forme définitives. Ils prouvent que je ne vous mens pas.

—Merci. Vous venez de me rendre un grand service.

—S'il vous plaît, ne lui parlez surtout pas de cette rencontre, il me poursuivrait de sa haine.

—Rassurez-vous, je sais tenir ma langue. Je vais vous donner mon numéro de portable, dit-elle dictant la suite de chiffres à Bodegas, qui en prit note dans son calepin. Appelez-moi si vous avez quelque chose à me dire. Si jamais vous n'arrivez pas à me joindre, laissez-moi un message. Je vous rappellerai.

Quand ils se quittèrent au pied de la Grande Roue, il était presque onze heures du soir.

Dans le métro, se rappelant ce qu'elle venait d'apprendre sur son ami, qui avait cessé de l'être depuis l'instant où elle sut qui il était vraiment, Bianca tenait les poings serrés avec rage, enfonçant les ongles dans la paume de ses mains jusqu'à se faire mal.

Tout n'était que mensonge d'un bout à l'autre de l'histoire. Elle n'avait été que l'objet d'un pari, comme une jument qui court sa chance sur un hippodrome. C'était rageant à écraser d'un coup de genou l'entrejambe d'une canaille de cette espèce. Elle s'en voulait terriblement de s'être laissé prendre dans sa toile de dissimulations, de faux-semblants et des mensonges, pourtant, décelables à l'œil nu, si elle ne s'était pas relâchée, éblouie par une pluie de pétales de roses mêlées de vers doux. Comment avait-elle pu s'éprendre d'un homme méchant, cynique, violent, alors que sa nature mauvaise lui auraient sauté aux yeux, pour peu qu'elle ait eu envie de la voir ?

Bianca passa une mauvaise nuit. Elle fit des rêves pénibles, peuplés d'ombres menaçantes, s'agitant dans des coupe-gorges sinistres. Au matin, elle se réveilla en nage, torturée par des maux de tête et des frissons, accompagnés de bouffées de chaleur.

Elle appela le médecin, croyant qu'elle avait la grippe, bien que sa température soit presque normale. Celui-ci la rassura, ce n'était qu'une réaction de son organisme au stress et à l'angoisse. Elle devrait se mettre au vert pendant une petite semaine, lui conseilla-t-il, lui prescrivant huit jours d'arrêt-maladie et un traitement qui favorisait la relaxation.

Après le déjeuner, ayant bien réfléchi, Bianca rangea dans un carton les cadeaux que



Fredo lui avait offerts : une bague en or, un foulard de chez Hermès, un sac à main Vuitton, des disques, des flacons de parfum, même ceux qu'elle avait déjà entamés, ainsi que tous les poèmes qu'il lui avait adressés. Elle tenait à effacer de son foyer absolument tout ce qui était susceptible d'évoquer le bref passage de ce salaud dans sa vie.

Elle ferma le colis, avec l'intention de l'expédier par la poste, lorsqu'elle prit conscience qu'elle ne connaissait même pas l'adresse du destinataire.

« Quelle bourrique je fais ! » grogna-t-elle entre ses dents.

C'était un mercredi. Sa mère, qui enseignait l'italien après avoir travaillé comme ingénieur, était à la maison. Au bout d'un court entretien téléphonique avec elle, Bianca mit les affaires dont elle aurait besoin dans un sac de voyage, sans oublier le colis qu'elle venait de préparer, puis elle partit pour Saint-Germain-en-Laye.

Elle trouva au moins une bonne raison de se réjouir. Dans ses relations avec Fredo, elle avait dépassé la phase d'aveuglement où elle refusait de voir la cause véritable de ses ennuis, ne se préoccupant désormais que d'une question concrète: gérer au mieux la situation. Elle savait que Fredo ne lâcherait pas prise facilement. Il encombrerait de roses et de vers

son palier, convaincu qu'elle montait sur ses grands chevaux juste pour se faire choyer.

Dès son arrivée, Bianca dit à sa mère qu'elle avait rompu pour de bon avec Fredo, tout en lui cachant pour l'instant les révélations que Bodegas lui avait faites la veille, de peur de mettre la vie du poète en danger. Pour justifier une décision aussi radicale, elle expliqua qu'il avait certains travers sur lesquels elle ne voulait plus fermer les yeux, comme on l'avait bien vu l'autre dimanche à table. Ce n'était pas un homme avec qui elle aimerait avoir des enfants, même si le temps pressait, puisqu'elle avait dépassé la trentaine.

—Ne t'en fais pas pour ça, ma petite chérie. Tu as tout ce qu'il faut pour trouver le prince charmant.

—Tu parles ! Jamais deux sans trois.

—Et mon petit doigt, hem ? Tu auras un ticket gagnant la prochaine fois. Tu n'en seras que plus heureuse, qu'elle lui dit.

—Comment ça, plus heureuse ?

—Quand on a souffert par amour comme toi, le bonheur, le vrai bonheur, en compagnie de l'homme de ta vie, ne sera que plus grand. A chaque instant, ton cœur étalonnera son intensité par rapport à la douleur que tu as a dû endurer, avant que tu ne tombes enfin dans ses bras.

Bianca emporta ses affaires dans la chambre, elle fit le lit à sa manière comme

autrefois, puis elle revint retrouver sa mère qui corrigeait des copies dans son bureau.

—Je vais à la poste, maman.

—Prends ma voiture, les papiers et les clés sont dans mon sac à main.

—Je préfère marcher un peu. Merci quand même.

Elle venait d'avoir une idée pour se débarrasser du colis destiné à Fredo. Elle l'enverrait en poste restante dans un bureau de Paris. De retour à la maison, elle emprunta le téléphone portable de sa mère pour envoyer à Fredo le message suivant :

*« La Poste. Messagerie. Vous avez un colis à retirer au bureau principal du 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris, 8, avenue de Laumière. »*

Voilà ! L'affaire avait été vite réglée, se dit-elle, croyant à tort qu'elle pouvait se défaire de son ami aussi facilement que des cadeaux qu'il lui avait donnés.

Dès qu'il se trouva en possession du colis et qu'il prit connaissance de son contenu, Fredo appela Bianca sur le champ.

—Je viens de recevoir ton envoi. Qu'est-ce que ça signifie? Je ne comprends pas. Pourquoi tu me fais ça ?

—Il n'est pas besoin d'avoir une intelligence supérieure pour comprendre le message, observa-t-elle sèchement.

—Ces objets, je te les ai donnés en cadeau, ils ne m'appartiennent plus.

—Si tu n'en veux pas, tu n'as qu'à en faire don aux bonnes œuvres, reprit-elle sur un ton mordant.

—On pourrait quand même se voir, discuter de tout ça ?

—Il n'en est pas question !

—Allons, Bianca ! On boit un verre tout à l'heure chez « Les Fous D'en Face » ?

—Entre nous, c'est fini ! Je ne veux plus te voir. Tu as bien entendu ce que je t'ai dit ? Je ne veux plus te voir. Et pas la peine de m'envoyer des fleurs, elles iront tout droit à la poubelle. Est-ce bien clair ? conclut-elle d'une voix cassante dont elle s'étonna elle-même, toute remuée par la colère.

Et elle mit fin brusquement à la communication, avant que Fredo, un instant interloqué par sa ferme détermination, ne se soit ressaisi pour reprendre le fil du dialogue.

Quelques heures plus tard, elle se rendit à Versailles avec sa mère, qui allait faire ses courses de la semaine. Elle acheta un portable de la dernière génération, afin d'éviter les appels de Fredo, qui ne manquerait pas de la harceler de supplications hypocrites, si elle lui en donnait la possibilité. Toutefois, elle décida de conserver l'appareil ancien qu'elle pensait utiliser comme canal de contact avec un correspondant secret, Bodegas.

Celui-ci ne tarda pas à se manifester par un message où il disait, en substance, que F., la crapule l'attachait comme un forçat à sa table de travail. Il l'obligeait à composer des vers sous la contrainte – de mauvais vers, naturellement, indignes de l'être exquis censé les avoir inspirés. Il priait Bianca de les ignorer, car il rougissait de honte rien qu'en pensant qu'elle pouvait les lire. Elle lui répondit l'invitant à se rendre à Versailles dimanche après-midi, c'était un endroit où ils ne risquaient pas de tomber sur Fredo.

Elle l'attendrait devant le château vers trois heures.

Pendant les quelques jours tranquilles qu'elle coula chez ses parents, Bianca songeait parfois à sa vie sentimentale dont le trait le plus marquant était la désillusion. Elle nota au passage que la rupture avec Fabien l'avait conduite au bord du précipice, alors que maintenant elle quittait Fredo sans regrets ni états d'âme, éprouvant même une sorte de soulagement. Pourquoi ? Elle ne voyait qu'une explication logique à ces deux réactions diamétralement opposées : elle n'avait jamais vraiment aimé l'imposteur éhonté, qui n'avait pas hésité à asservir un pauvre poète pour lui tisser une toile de vers, en forme de nasse romanesque, où elle avait fini par se laisser empêtrer.

Le jour où elle devait reprendre le travail se rapprochait rapidement. Les heures paisibles qu'elle passait chez ses parents, entre lecture et promenades dans la forêt, filaient comme des papillons s'envolant au-dessus des haies claires de midi, pour aller de leur vol insouciant dans les buissons sombres du couchant.

À partir de lundi, et cela tous les jours ouvrables de la semaine, elle serait obligée de refaire à pied le trajet aller et retour entre la rue du Bourg Thibourg et l'Hôtel de Ville. Cette perspective lui donnait un air soucieux, elle appréhendait de rencontrer Fredo.

Ses parents finirent par lui proposer de rester chez eux, jusqu'à ce que le foutriquet comprenne que, à la place du feu désormais éteint, pas une étincelle ne brûlait sur les cendres refroidies. Mais il y avait un problème de taille à résoudre : le transport. Elle n'aimait pas le train à cause des ennuis qu'elle avait eus à la gare de Saint-Germain-en-Laye, et dont le souvenir hantait encore sa mémoire.

Ses parents s'attachèrent à trouver un plan susceptible de lui éviter des désagréments qui risquaient de s'avérer traumatisants, ils n'avaient pas oublié ses graves problèmes de santé lors de la rupture avec Fabien.

Pierre travaillait au siège d'une société multinationale dont le siège était situé dans le quartier d'affaires de la Défense. Il la déposerait au pied de la Grande Arche, où elle prendrait le

méto qui l'emmènerait directement à l'Hôtel de Ville. Le soir, comme elle quittait son travail plus tôt que lui, il lui faudrait patienter deux petites heures, ce qui ne devrait pas poser de problèmes dans une ville comme Paris. Elle viendrait le rejoindre dans son bureau, vers sept heures et demie. On verrait par la suite si on pouvait trouver une solution mieux adaptée à ses horaires.

Dimanche, après le déjeuner, Bianca prit la route de Versailles dans la voiture de sa mère. Quand elle arriva à l'endroit convenu, le poète s'y trouvait déjà, la mise soignée autant que faire se peut avec des habits usés, coiffé du même chapeau noir de la première fois, défraîchi, le ruban fané. Mais ce qui frappa le plus la jeune femme, sous l'impitoyable lumière du jour, c'est son visage maigre, ses yeux pâles, rêveurs, la peau ravinée par les veilles, la solitude et le besoin. Il n'avait que trente-cinq ans, mais il paraissait dix ans de plus.

Ils se promenèrent dans le parc côte à côte, s'arrêtant çà et là, tantôt près d'une fontaine, tantôt au pied d'une statue ou devant une nouvelle perspective mélancolique du paysage. Ils contemplaient les arbres à moitié dépouillés de la parure jaunie, qu'elles avaient vertement affichée pendant les beaux jours, et dont le vent hâtait la déchirure lorsqu'il soufflait en rafales.

Le temps se rafraîchit, la petite bise aigrette qui s'était levée leur mordillait les joues, les promeneurs se faisaient rares.

Bodegas décrit à grands traits l'histoire de sa vie, Bianca fit de même. Ils conclurent qu'ils étaient tous les deux malheureux pour des raisons différentes. Lui, parce qu'il était un immigré d'origine portugaise, mal dans sa peau, vivant d'aides sociales et de petits boulots. Quoique née dans un berceau doré, elle avait souffert et souffrait encore de ses amours déçus, dont le bonheur escompté n'avait été que le bref prélude à une longue amertume. S'arrêtant parfois, ils se mettaient l'un en face de l'autre, échangeaient un regard attendri qui en disait long sur leur sympathie réciproque.

Bianca avoua à Bodegas qu'elle aussi aimait à taquiner les muses dans son adolescence. Comme ses vers lui semblaient trop mauvais, elle avait fini par se décourager. Elle avait tâté du pinceau sans plus de succès. Pour en donner la preuve à son interlocuteur, elle prit dans son sac à main une carte de visite qui avait au verso une peinture surréaliste de son cru, témoignant de son admiration pour Picasso. Bodegas la trouva plutôt réussie. Il lui dit qu'elle aurait dû persévérer, car l'artiste reçoit le don de créer à l'état brut. Il faut qu'il le débarrasse de sa gangue, l'affûte sans relâche, qu'il y croit nuit et jour malgré ses échecs, ses accès de désespoir. C'est pour cette raison que,



bien souvent, l'artiste n'atteint le sommet de son art qu'à l'âge mûr, et qu'il arrive même qu'hommage ne lui soit rendu qu'à titre posthume.

Bianca eut un sourire désabusé. Le milieu d'où elle était issue considérait le penchant pour la vie d'artiste, avec ce que celle-ci suppose comme liberté de pensée et émancipation vis-à-vis de la morale et de la mentalité bourgeoises, comme un signe insupportable de décadence. Pour s'aventurer sur les sentiers de l'art, il lui aurait fallu se démarquer des siens, pour vivre au ban de la société bien-pensante où elle avait grandi.

Avant de se séparer, Bianca et Bodegas s'arrêtèrent dans un café pour boire un verre. Ils prirent place à une table avec vue sur la rue, à deux pas du château. Bianca imagina le galetas insalubre, dégradant, où le poète végétait abîmant sa santé.

—J'ai envie de t'aider, mais je crains que tu ne le prennes mal, dit-elle d'un air songeur, regardant dehors par-dessus son épaule.

—Dans ma situation, avoir des froissements d'amour-propre est un luxe que je ne puis pas me permettre, répondit Bodegas à mi-voix.

Bianca regarda le poète. Après un moment de silence qu'elle mit à profit pour revoir son plan, elle poursuivit.

—Une idée fait son chemin dans mon esprit depuis tout à l'heure. Je pense qu'un emploi propre, pas très fatigant, à l'abri des intempéries, pourrait te convenir.

—Pour faire quoi, exactement ?

—Portier d'un bâtiment public, géré par la ville de Paris, par exemple.

—Mais ça m'irait très bien !

—Alors, tu n'as qu'à poser ta candidature, je m'occupe du reste.

—Est-ce que j'ai une petite chance ?

—Pour le savoir, il faut d'abord postuler.

—Je n'ai pas l'habitude de ce genre de démarches, mais je verrais...

—Je te dirai comment t'y prendre. Si tu décroches un poste, tu peux ensuite obtenir un logement social.

—Ne me fais pas trop rêver, le réveil risque d'être amer.

—Sans la part de rêve que chacun porte en soi, la réalité serait insupportable. Pour moi, en tout cas. Tu te rends compte que je ne peux même pas me rendre dans l'endroit où tu convoques les muses ? S'il m'arrivait de croiser F., la crapule, comme tu l'appelles... Imagine, hem !

Le lendemain, de retour à l'Hôtel de Ville, Bianca retrouva l'allure dégagée, l'esprit dynamique. La première collègue qu'elle croisa dans un couloir engagea la conversation avec elle.

—Ah, te revoilà revenue parmi nous ! On m'a dit que tu étais malade. Ton poète te soigne bien, au moins ?

—Oh ! mais c'est un homme exceptionnel ! Tu veux que je te le présente ? On m'a dit que tu cherchais un mec.

—Eh, ne me dis pas que ton couple a du plomb dans l'aile ?

—Si. Tu sais, ce que j'aimais le plus en lui c'était sa poésie, mais à force, les vers sont comme les collègues trop curieuses, ils me soûlent, dit Bianca d'un ton sec, avant de poursuivre son chemin, laissant sa collègue interloquée.

Dans la matinée, elle appela la standardiste et lui demanda de filtrer ses appels, et, pour ce faire, elle lui donna la liste des numéros de téléphone recevables. En dehors des communications de service, seuls ses parents, ses deux frères et son amie, Éliisa, étaient autorisés à la joindre à son bureau.

Convaincue que Fredo ne désarmerait pas, malgré la déclaration ferme et sans la moindre concession qu'elle lui avait faite au téléphone, Bianca entendait lui démontrer que leurs rapports avaient bel et bien atteint le point de non-retour. Comme elle avait besoin d'un complice pour mettre en œuvre son stratagème, elle choisit un agent de la police municipale, qu'elle avait tiré d'affaire lors d'une bourde que celui-ci avait commise.

Bianca l'aborda au cours de la pause de midi dans la cafétéria, lui dit d'entrée de jeu qu'il ne risquait rien en lui rendant service, puisqu'il s'agissait à peine de l'accompagner chez elle le temps de s'assurer que son domicile n'avait pas été cambriolé. Elle dut lui avouer, néanmoins, qu'elle voulait tenir à distance un type un peu louche qui risquait de venir l'importuner. Heureux de pouvoir lui être agréable, le policier accepta volontiers la mission qui lui était confiée.

Le soir, lorsqu'elle quitta le bureau, elle s'achemina sans plus tarder vers son domicile, prenant un trajet détourné qui passait par la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Elle avait le visage dissimulé sous une casquette, dans laquelle elle avait ramassé ses cheveux, et portait des lunettes noires qui lui recouvraient la moitié de la figure. Essayant de passer inaperçue, elle guetta la présence de Fredo aux alentours de son immeuble, s'aventurant jusqu'à l'entrée de la rue du Bourg Thibourg, là où se trouve le café où elle avait pris le premier verre avec ce dernier. Mais ses efforts furent vains, elle ne dénicha nulle part le sacripant.

Les deux jours suivants, à la même heure, elle revint dans son quartier pour faire la même constatation. L'hypothèse qu'il se soit résigné lui effleura l'esprit, et pourtant elle ne pouvait pas y croire. Pour en avoir le cœur net, elle décida de remonter chez elle. Arrivant au

quatrième étage, il lui vint l'idée qu'il pouvait l'attendre sur le palier, comme l'autre fois, un bouquet de roses à la main. Elle hésita un instant, pesant le pour et le contre, descendit quelques marches avec l'intention de battre en retraite. Mais, se ressaisissant, honteuse de s'enfuir de son propre immeuble, elle reprit hardiment son ascension.

Il n'y avait personne devant sa porte, seuls quelques bouquets de roses encore fraîches l'y attendaient.

C'est au quatrième jour, jeudi, que Bianca aperçut Fredo dans le café « l'Étincelle », surveillant le trottoir d'où elle devrait déboucher. Elle convoqua sur le champ le policier, qui la rejoignit quelques minutes plus tard au coin de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Elle lui donna des instructions précises. Ensuite, elle se dépêcha de regagner la rue de Rivoli, afin de reprendre son trajet habituel, qui l'amènerait dans le champ visuel de Fredo.

À peine avait-elle passé devant le café que ce dernier quittait son poste d'observation pour la suivre. Pendant ce temps, le policier s'était mis en route, se déplaçant en sens inverse pour venir à la rencontre de Bianca. Ils s'arrêtèrent tous les deux devant la porte, évitant soigneusement de donner l'impression qu'il y avait entre eux la moindre complicité. Bianca

ouvrit la porte, le policier rentra naturellement derrière elle.

Arrivée au sixième étage, Bianca rentra chez elle, juste le temps de s'assurer que personne ne s'était introduit à l'intérieur en son absence. En ressortant, elle demanda au policier de l'aider à descendre les roses à la poubelle.

« Ne cherchez pas à comprendre. Ses roses m'ont été adressées par mégarde, je ne sais pas quoi en faire. » dit-elle brièvement, comme le policier la regardait, l'air étonné.

En descendant, de roses rouges plein les bras, ils sont tombés nez à nez avec Fredo, qui montait à la hauteur du quatrième étage. Comme l'escalier de bois était étroit, Bianca frôla son amoureux sans se démonter. Lui, en revanche, semblait abasourdi par ce qu'il voyait. Il leur emboîta le pas, la cervelle échauffée, et il arriva juste à temps de voir ses chers bouquets de roses tomber dans la poubelle.

Il quitta l'immeuble et marcha sur les pas du couple, guettant l'occasion d'attraper Bianca seul à seul, mais il finit par comprendre que le policier la raccompagnerait jusqu'au métro. Alors, il les suivit à l'intérieur de la station, descendit dans le même quai, puis il monta incognito dans la même rame.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'il vit le policier descendre, seul, à la station suivante, il entama un mouvement progressif en direction

de Bianca. À La Défense, lorsque celle-ci s'apprêtait à quitter la rame, il se trouvait tout près sans qu'elle l'ait aperçu. Elle ne se rendit compte de sa présence que pendant la remontée en surface. Il était alors trop tard pour lui échapper.

Fredo l'aborda sur l'Esplanade, se répandit en invectives, hors de lui.

—Qu'est-ce qui t'a pris, petite imbécile ? Hein, qu'est-ce qui t'a pris ? Il fallait pas me faire ça à moi, non, il fallait pas me faire ça, à moi ! scanda-t-il, l'attrapant par le poignet.

—Lâche-moi, abruti, lâche-moi ! cria Bianca, se figeant comme une statue.

Elle avait du mal à retenir son envie de lui cracher sur la figure, coulait sur lui un regard chargé de haine et de mépris. Il la laissa poursuivre son chemin, tout en marchant à ses côtés, et il débitait un flot de menaces ponctuées d'insultes, l'accablait d'humiliations.

—Je t'ai eu, toi qui te crois si supérieure, qui as fait tant de manières. Tu reviendras avec moi, sinon tu me paieras le prix du sang. Je te donne jusqu'à dimanche soir pour te décider. Jusqu'à dimanche soir, tu m'entends ?

—Demain, je vais porter plainte contre toi. Tu te crois tout permis, ne respectes rien ni personne. Je te hais !

—Oh ! tes menaces me font mourir de peur. Regarde ! fit-il tendant ses mains qu'il agitait sous ses yeux. Tu sais pas à qui tu as

affaire, j'ai la protection de quelqu'un haut placé. Je te répète. T'as jusqu'à dimanche soir. Passée cette date, si tu refuses de revenir avec moi, tu le regretteras toute ta vie. Je m'en prendrais à ta famille, à commencer par la vieille mémère, que je vois me lorgnant de haut, avec plein de mépris entre ses lèvres flétries, la pourriture. Je ne plaisante pas. Je t'ai dans la peau, je ne sais pas vivre sans toi. Alors, ne m'oblige pas à te faire du mal. Eh ! j'attends ta réponse. Des mots d'espoir, impérativement. À très bientôt.



## Chapitre 13

Quand Bianca rejoignit son père, il l'attendait déjà dans le hall de l'immeuble de la société. Elle n'avait pas l'allure dégagée et l'expression détendue des jours précédents, mais plutôt la démarche lasse et l'air abattu d'une femme accablée par la vie. Elle semblait près de s'écrouler corps et âme rompus.

Pierre la regarda, surpris.

—Ça va, tu te sens bien ? dit-il, l'enveloppant dans un regard scrutateur.

—J'ai un de ces maux de tête ! Tu ne peux pas savoir.

—Veux-tu une aspirine ? Il suffit que je remonte dans mon bureau.

—Non, allons-y. Je suis pressée de rentrer.

Sur la route, l'agitation de Bianca dénotait une forte tension intérieure. Elle remuait sans cesse sur son siège, répétait des gestes mécaniques. Tantôt elle lissait ses cheveux, tantôt se pinçait la racine du nez ou cachait le visage entre ses mains, comme si cette gestuelle pouvait la délivrer des idées pénibles qui défilaient sans arrêt dans son esprit.

—Ton boulot, ça va ? Elle n'a pas été très dure, la reprise ? demanda Pierre, sans détourner les yeux de la route.

—Pourquoi cette question, aujourd'hui ? s'étonna Bianca. Ça fait une semaine que j'ai repris le travail.

—Je te connais bien, ma petite, tu as des soucis. Je ne sais pas d'où ils proviennent, mais tu as des soucis.

—Papa ! Je t'ai dit que j'ai la migraine. C'est tout.

Devait-elle, oui ou non, faire part à ses parents des menaces de Fredo ? Elle hésitait à se décider, pesant le pour et le contre, car les raisons qui pouvaient l'amener à prendre l'une ou l'autre de ces options se valaient. D'une part, si elle leur disait le poids qui lui oppressait la poitrine, elle éprouverait sans doute un grand soulagement, mais elle leur donnerait en même temps l'angoisse d'une situation dont elle seule était responsable ; et d'autre part, si elle se taisait, assumant pleinement ses problèmes, elle préserverait la tranquillité des siens, mais ils se retrouveraient totalement démunis en cas de vengeance de son persécuteur.

Finalement, elle refusa de trancher dans la précipitation. Elle savait que la bête méchante qui sommeillait en Fredo s'était réveillée. Il essaierait de récupérer par la violence ce qu'il ne pouvait plus obtenir par des moyens civilisés. Mais elle refusait de croire qu'il mettrait à exécution ses menaces sans plus tarder, à moins qu'il soit incapable de contrôler ses pulsions. En retardant sa décision, elle se donnait le temps de réfléchir à tête reposée. Elle se tiendrait attentive, néanmoins, au moindre

signe d'aggravation du problème, prête à sonner l'alarme en cas de danger.

Pour le moment, elle n'en parlerait qu'à son psychanalyste qu'elle voyait une fois par semaine. Elle songeait même à lui demander d'avancer la prochaine séance à lundi soir. Elle n'était pas sûre de pouvoir supporter la tension du combat solitaire qu'elle s'appropriait à engager. De toute façon, elle avait jusqu'à dimanche soir pour réfléchir. Elle pouvait reconsidérer sa situation à loisir, et peut-être changer d'avis, si les circonstances l'exigeaient.

Les Domion possédaient une maison en Normandie, du côté de Vernon, où ils avaient l'habitude de passer le week-end lorsque le temps était propice à profiter du grand air. C'était un ancien corps de ferme que Pierre avait eu en héritage d'un oncle maternel. Celui-ci avait exercé le métier de facteur dans le pays et, en plus de sa tournée à vélo – environ trente bornes par jour – il élevait une dizaine de vaches laitières et cultivait une pommeraie à cidre qui lui procurait bon an, mal an, trois cents bouteilles de ce nectar doré, aussi capiteux que pétillant.

L'heureux héritier la fit restaurer de fond en comble, la convertissant en une coquette résidence secondaire. Elle arborait son toit rouge au-dessus des pommiers qui l'entouraient comme une ceinture vivante, et ses fenêtres aux

volets verts avaient une vue dégagée sur la vaste campagne.

Comme le temps s'annonçait doux et ensoleillé, la famille décida de mettre le cap sur Vernon le lendemain, samedi. Bianca invita son amie d'enfance, Élixa, enseignante dans un lycée de Paris, divorcée depuis deux ans, à passer le week-end en leur compagnie. Quant à son frère, Laurent, il promit de les rejoindre dimanche vers midi.

Ils partirent le matin de bonne heure, cherchant à éviter l'encombrement de l'autoroute de Normandie par des franciliens en manque d'espace et d'air pur, ce qui risquait d'engendrer des bouchons à n'en plus voir la fin.

Pierre tenait le volant, décontracté, de bonne humeur, plaisantant parfois, à la satisfaction de sa femme qui ne connaissait que trop bien son amour-propre chatouilleux, susceptible, qui l'amenait souvent à chicaner sur des vétilles.

Malgré l'insistance des siens, grand-mère Marcia avait tenu à rester à la maison. Elle n'aimait pas être dérangée dans ses habitudes, préférait regarder la télévision et jouer au bridge avec ses amies. Lisa ne voulut pas contrarier sa mère, estimant qu'elle était encore capable de se débrouiller toute seule.

Bianca voyageait derrière avec son amie. Elle se replongeait vite dans ses pensées quand elle ne parlait pas.

—Papa, pourquoi l'oncle Rodolphe a-t-il appelé sa maison « Les Sabots du Diable » ? dit-elle. Pourquoi pas « Les Sabots d'Or » ou « Les Sabots du Bon Dieu », par exemple ?

—Il avait une bonne raison pour choisir ce nom. C'était un brave, capable d'attraper le diable par les cornes.

—Peut-être qu'il l'a rencontré ! s'écria Lisa d'un air moqueur.

—En tout cas, ça ne lui aurait pas déplu. Un beau jour, il m'a dit qu'il aimerait bien rencontrer Belzébuth, et comme je suis resté bouche bée devant lui, il a précisé le sens de ses propos.

«Alors, j'aurais la preuve que Dieu existe, puisque si l'un est, l'autre ne peut ne pas être.

—Il faisait de la métaphysique, l'oncle Rodolphe ? demanda Bianca.

—Oui. Il s'y est intéressé toute sa vie. C'était un autodidacte.

—Mais, de là à souhaiter un tête-à-tête avec le diable...

—C'est qu'il a connu sa Normandie natale occupée par les nazis, a été témoin de la cruauté dont ils étaient capables, et il les a bien eus à la fin, précisa Pierre. Sous la tenue du facteur occupé à sa tâche se cachait un résistant de la première heure. Tout en distribuant le courrier,

il servait d'agent de liaison ; il renseignait le maquis sur les mouvements des boches.

—Et il ne s'est jamais fait prendre ? fit Bianca.

—Non. Mais il en avait vu assez pour regarder ceux-ci comme l'incarnation du mal. Du coup, il ne comprenait pas que Dieu puisse rester inactif devant tant de haine, Lui qui est censé personnifier l'amour. D'où son souhait de rencontrer le diable, que seul pouvait lui prouver l'existence de ce Dieu qui ne s'était jamais manifesté, restant impassible devant les souffrances atroces d'une foule d'innocents. Un Dieu sanguinaire et cruel, comme il disait.

—Et pourquoi « les sabots » ? Le diable se chausse-t-il comme les paysans ?

—Il prétendait entendre un bruit de sabots tard la nuit, sortait dehors le fusil à la main. Alors, le bruit s'éloignait tout en restant audible, puis, lorsqu'il rentrait se coucher, les sabots revenaient troubler son sommeil. Finalement, il a dû se boucher les oreilles avec de la cire pour pouvoir dormir.

Quand ils quittèrent la voiture pour glisser les pieds dans « Les Sabots du Diable », Pierre s'occupa à mettre la chaudière en route pour réchauffer l'atmosphère assez froide de la maison, tandis que sa femme s'affairait dans la cuisine, préparant le déjeuner. Quant à Bianca, elle alla à la boulangerie du village chercher du pain frais, en compagnie de son amie.

Il faisait beau, dehors la température était douce pour la saison, grâce à l'ensoleillement. Les derniers lambeaux de brume accrochés aux boqueteaux d'arbres se dissipaient ; le soleil qui inondait le pays prêtait un charme particulier au paysage automnal. Les arbres des bosquets ressemblaient à une foule de bras dénudés implorant le ciel. Vus de loin, ils formaient une masse brune étroitement soudée pour affronter l'hiver, jusqu'à ce que le renouveau revienne les rhabiller.

Après le déjeuner, les maîtres de la maison, habillés et chaussés pour une longue marche à pied, ajustèrent leur sac à dos sur les épaules. Ils partaient en randonnée à travers la campagne. De leur côté, Bianca et Élixa décidèrent de se rendre dans le village de Giverny, sur les traces de Claude Monnet. Elles connaissaient par cœur ce pèlerinage cher aux admirateurs du peintre, dont elles faisaient partie, et si elles y retournaient ce jour-là, c'était surtout pour se retrouver seules.

Elles parlèrent à bâtons rompus de choses et d'autres, s'attardant au vaste chapitre des frivolités que les femmes aiment à aborder entre elles, le tout entremêlé de préoccupations sérieuses, la pollution, le réchauffement climatique et les catastrophes qu'il engendrait. Elles s'attardèrent dans l'évocation de leur adolescence, ce carrefour de la vie engorgé de sensations. En ce temps-là, à la moindre

caresse, leur chair impatiente vibrat comme l'herbe d'un pré sous la brise estivale. Elles se racontèrent leurs premiers émois sur lesquels leur fantaisie se plaisait à tisser des rêves merveilleux.

Mais la chambre qu'elles devaient partager était le lieu le plus propice aux confidences amoureuses, à la douce lueur d'un abat-jour d'opale.

—Je n'ai eu qu'une aventure éclair depuis mon divorce, dit Élisabeth, à demi couchée.

—Éclair, pourquoi dis-tu éclair?

—Attends, tu comprendras. J'ai fait la connaissance d'un garçon dans une galerie, un soir de vernissage. On a bu, on a mangé des petits fours. Puis, à minuit passé, je me suis retrouvée dans une chambre d'hôtel avec lui.

—Le coup de foudre, quoi ?

—Non, l'éclair n'a pas été suivi de coup de foudre.

—En tout cas, ça n'a pas traîné !

—J'étais un peu éméchée, je me suis laissé aller, voilà tout.

—Ça a valu la peine, au moins ?

—Bof ! On s'est séparé à l'aube, sans espoir d'avenir. Eh oui ! parce que des affinités physiques et spirituelles entre nous, il n'y en avait pas des masses.

—Tu ne regrettes pas de l'avoir laissé filer, tout de même ?



—Tu parles ! Il s'appelait Mélan. Imagine nos deux noms accolés.

—Mélan-Colie, dit Bianca, faisant une pause à la coupure.

—Oh! que des moments inoubliables en perspective.

À son tour, Bianca dit à Éliisa dans quelle impasse elle s'était laissée enfermer. Fredo était un type complètement siphonné. Il ne comprenait pas qu'elle ait pu décider de mettre un terme à leur relation, et il essayait de la forcer par des menaces à rester avec lui. Une histoire de fous.

—À ta place, j'irais tout raconter à la police.

—J'y ai pensé. Mais à quoi bon ? Je ne suis pas en mesure de prouver quoi que ce soit. Ce sera ma parole contre la sienne.

—Il se peut qu'il ait de mauvais antécédents, des plaintes déposées par d'autres femmes contre lui, pour les mêmes raisons.

—Oui, en effet. Il faut que j'y réfléchisse, acquiesça Bianca se sentant rougir de honte.

Comment pouvait-elle porter plainte contre Fredo ? Elle ne connaissait pas son nom, son adresse, sa famille, ses relations. Et elle ne serait nullement étonnée que son prénom soit faux, sans aucun rapport avec sa véritable identité.

«Sainte Madone, quelle gourde je suis ! a-t-elle répété mentalement dans une prière

sourde, avant de s'endormir. Le poète m'a dit que je suis un ange incarné dans un corps de femme. Alors pourquoi, Sainte Madone, ma candeur n'ouvre-t-elle devant moi que les chemins de l'enfer ? »

Flanqué de sa compagne, Laurent arriva dimanche aux environs de midi, comme il l'avait promis. Dès qu'il pénétra dans la cuisine, humant les fumets qui imprégnaient l'atmosphère, il dit tout en embrassant sa mère.

—Tu nous mijotes du lapin en civet ?

—Je sais que tu adores ce plat.

—Merci d'y avoir pensé, maman chérie. C'est très gentil.

Après l'apéritif, pris debout dans la véranda ensoleillée, tout le monde passa à table. Le déjeuner se déroulait dans un climat détendu, plutôt enjoué. Chacun apportait sa note personnelle à la bonne humeur qui régnait dans la pièce, à l'exception de Bianca dont l'esprit était ailleurs.

Soudain, sa voix se fit entendre, tel un couac qui vient rompre tout à coup l'harmonie d'une partition jouée à la perfection, jusqu'au moment où elle ouvrit la bouche.

—Mamie devrait être ici, avec nous, dit-elle à rebrousse-poil.

—Elle a préféré rester à la maison, tu le sais bien, répondit Lisa, sèchement.

—Peut-être qu'on n'a pas été très convaincants.

—Qu'est-ce que tu veux dire par là ? reprit sa mère, se tenant sur la défensive.

—Vu sa mobilité réduite, son absence arrange tout le monde.

—Nous savons tous combien elle est attachée à ses petites habitudes.

—N'empêche qu'à son âge, elle peut être prise d'un malaise à tout moment.

—Elle a ses amies avec elle.

—Bien sûr, elles se relaient à son chevet jour et nuit, répliqua Bianca d'un ton sarcastique. Par ailleurs, on sait que les personnes âgées sont les cibles favorites des malfrats, qui n'hésitent pas à les torturer pour avoir ce qu'ils cherchent. Et ça n'arrive pas qu'aux autres.

—Tu ne vas pas en faire une obsession, hein ? dit Laurent, qui attendait le bon moment pour intervenir. Si on met le nombre de personnes âgées qui vivent en France en rapport avec le nombre de cambriolages dont elles ont été victimes, dans les derniers douze mois, on se rend compte qu'il y a une probabilité infime pour que la tranquillité de mamie soit perturbée.

—Pour toi, on peut tout mettre en équation, la vie, la mort, l'amour, la destinée et le hasard. C'est absurde. Si la probabilité est faible, cela ne veut pas dire que mamie est à l'abri.

—Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as un problème ? demanda Agnès, la femme de Laurent.

—Oui, je ne suis pas d'accord avec cette façon de voir le problème que j'ai posé. Sinon, voyons. À Barcelone, le nombre d'habitants est en gros sept fois supérieur au nombre de pigeons. Dans ce cas, et étant donné que le nombre de touristes en juin est sensiblement égal au nombre de pigeons, lorsqu'un de ces derniers se soulage en haut d'une gouttière surplombant le trottoir, la probabilité de recevoir la décharge sur la tête est sept fois plus élevée pour un barcelonais que pour un touriste. Pourtant, quand nous avons séjourné en Catalogne, moi et Élixa, c'est elle qui en a eu droit à la fiente sur la figure.

—Tu as raison ! Inutile de pinailler là-dessus, tu es de mauvaise foi, reprit Laurent, excédé. Pour un simple mot tu fais tout un plat.

—Je maintiens néanmoins que mamie devrait être ici, parmi nous.

À ce moment, Pierre avait la physionomie rugueuse, le regard sévère, à cause de la querelle qui avait lieu devant lui.

—La prochaine fois, tu te chargeras toi-même de persuader mamie qu'elle ne doit pas rester toute seule à la maison, et si tu n'arrives pas à lui faire entendre raison, tu n'as qu'à rester auprès d'elle pour être rassurée, dit-il, s'adressant à Bianca sur un ton sentencieux. À moins que tu estimes que, mamie refusant de nous accompagner, nous devons rester tous à la

maison, afin de prévenir un malaise soudain ou l'agression d'un éventuel cambrioleur.

Pendant ce temps, voulant se donner bonne conscience, Lisa quitta la table pour appeler sa mère au téléphone.

—J'ai une nouvelle rassurante, annonça-t-elle en reprenant sa place, mamie déjeune en ce moment en compagnie d'une de ses amies, dans un restaurant de Versailles.

À ces mots, tous les membres de la famille tournèrent le regard vers Bianca, dans une sorte de censure muette, qui n'en était pas pour autant moins significative. Ils lui en voulaient d'avoir gâché l'ambiance à table, évoquant des inquiétudes qui n'avaient pas raison d'être, rien que pour enquiquiner le monde comme d'habitude, lorsqu'elle était mal lunée.

Quelque temps plus tard, alors qu'Agnès servait le café, Laurent suggéra une promenade digestive sur les bords de la Seine, du côté de Vernon. Et comme ses parents convenaient que le temps était parfait pour une sortie de ce genre, Bianca demanda à son père de lui prêter sa voiture, supposant qu'il partirait avec maman dans celle de Laurent. C'était juste pour se rendre au centre équestre avec Éliisa ; elles avaient envie de faire une randonnée à cheval dans la forêt. Pierre, qui avait retrouvé son humeur joviale, accueillit la demande de sa fille avec bienveillance. Il leur fixa une condition, néanmoins, elles devaient être de retour avant

huit heures du soir. Ils repartiraient pour Saint-Germain-en-Laye en début de soirée.

Les deux amies avaient amené dans leurs bagages la parfaite tenue de la cavalière branchée. Au-delà de la sécurité et du confort, celle-ci faisait la part belle à l'élégance. Elles l'enfilèrent vite à l'étage.

Lorsqu'elles redescendirent rigoureusement parées pour l'équitation, même le père Domion, d'habitude avare de compliments, poussa une exclamation de surprise.

«Oh ! oh ! où allez-vous parader comme ça ? Vous n'allez pas épater que les corbeaux, hein ? Faites gaffe, il y a des chevaux fantasques qui prennent le mors aux dents lorsqu'ils sont montés par de jolies filles. »

Arrivées au centre équestre, elles n'eurent pas de mal à louer des chevaux, ayant au préalable fait état de leur expérience en matière d'équitation. Juste le temps de se mettre en selle, et les voilà parties côte à côte. Elles devaient à leur aise, jouissant pleinement du plaisir de monter à cheval, un plaisir accru par une indicible sensation de liberté, devant le décor champêtre qui les cernait de toutes parts.

Elles pénétrèrent bientôt dans la forêt, sur des sentiers jonchés de feuilles mortes, avec l'impression de se retrouver dans une cathédrale de la nature, dont la voûte vivante avait été défaite en partie, laissant filtrer au travers des

branches nues le soleil automnal qui s'inclinait vers l'horizon.

Elles gagnèrent le cœur de la forêt au petit trot. Puis, ne sachant pas très bien où elles se trouvaient, quelque peu étourdies par la course qui avait secoué leur corps, elles remirent les chevaux au pas.

À ce moment précis, sortant du coude que faisait le sentier à cinquante pas environ, deux cavaliers se présentèrent devant elles. Un rouquin fringant sur sa monture, l'œil égrillard, éclatant comme des braises, qui avait tout l'air d'un libertin effronté, était flanqué d'un individu plus âgé, les cheveux grisonnants, le visage sombre, crispée, que des ricanements douloureux contractaient de temps à autre.

—Regarde leur assiette parfaite, leur maintien distingué, ce ne sont sûrement pas des filles de la campagne. Ce sont des parisiennes, je parie un bon dîner chez Renée, dit le rouquin élevant la voix exprès pour que les cavalières puissent entendre ses propos.

Ils s'arrêtèrent près des deux amies, et ils mirent leurs chevaux en travers du sentier, les empêchant d'avancer.

—Je vous conseille de rebrousser chemin, dit le rouquin, des satyres sont embusqués là-bas, dans le taillis.

—Vous en avez la concupiscence dans le regard. Nous prenez-vous pour des nymphes à cheval, par hasard ? s'écria Bianca.

—Oh, je serais ravi d'ajouter à la mythologie un nouveau chapitre qui, à ma connaissance, n'a pas jamais été écrit.

—On dirait que votre ami a avalé sa langue. Est-il muet, le malheureux ? observa Éliisa.

—Non, il parle peu, mais bien. Il a le cœur en deuil; un terrible malheur l'a frappé.

—Je compatis à votre douleur, monsieur, dit Éliisa, enveloppant le cavalier taciturne dans un regard compatissant.

Celui-ci inclina la tête avec respect, laissant un sourire éclairer brièvement sa physionomie, tandis que le rouquin reprenait.

—Si vous daignez nous suivre, votre honneur sera sauf, et nous jouirons du plaisir de votre compagnie.

—C'est bien aimable à vous, mais nous sommes curieuses d'observer les satyres en passant. Et surtout, ne craignez pas pour notre honneur, nous saurons le défendre bec et ongles, répondit Bianca.

—Je n'en doute pas. Dommage que vous n'ayez pas envie de faire un bout de chemin avec nous, insista le rouquin, fixant Éliisa.

—Nous rentrons à Paris ce soir, dit cette dernière, l'air presque désolé qu'il en soit ainsi.

—Vous voulez bien nous laisser poursuivre notre randonnée, s'il vous plaît, dit Bianca d'un ton ferme, raidissant le buste sur son cheval.



Le rouquin fit signe à son ami, pour qu'il range sa monture sur le bord du chemin, derrière la sienne. Ils se remirent en marche, après avoir adressé un dernier salut aux deux cavalières.

Dès qu'elles furent seules, Éliisa confia à son amie l'impression que lui avait faite cette rencontre inattendue.

—C'était plutôt romanesque, je trouve. Ç'aurait pu se passer au bois de Boulogne, à la Belle Epoque, mise à part notre tenue. Je ne comprends pas pourquoi tu les as pris de haut, froide, austère comme une vestale. Qu'est-ce que tu peux être rêche, parfois !

—Tu n'as pas remarqué l'effronterie du rouquin, nous déshabillant de son œil lubrique ? Et l'autre, le taiseux, les traits crispés, le regard sombre, un rictus sarcastique lui écartant les lèvres ? Une vraie gueule de tueur en série.

—Non, ce n'est pas l'impression que j'ai eue. Ils ont été polis, respectueux, parlant dans un langage correct. Le taiseux se taisait parce qu'il souffrait de toute évidence. J'ai trouvé son visage mélancolique. Je ne l'ai pas vu ricaner ; ses lèvres se serraient parfois, oui, peut-être lorsqu'il songeait aux épreuves qu'il a dû endurer. Un peu de chaleur humaine l'aurait égayé un peu, je pense. C'est vrai que le rouquin n'avait pas froid aux yeux, mais de là à le prendre pour un satyre... Tu exagères.

—Je te vois venir. Tu les aurais suivis volontiers, toi ? Je me trompe ?

—Je ne voyais aucun mal à ça. Parce que tu es tombée sur un salaud, il ne faut pas pour autant conclure que tous les hommes sont infréquentables.

—Tu peux encore les rattraper; vas-y, accroche-toi à leur croupion. Ce soir, tu te seras encore fait sauter par un inconnu, dit Bianca, incapable de refréner sa colère, pour s'enfermer ensuite dans un mutisme tenace, dont elle ne sortirait pas jusqu'au centre équestre.

Elles rentrèrent au petit galop, dans la lueur du crépuscule, pressées de revenir au point de départ. Bianca se reprochait d'avoir passé sa colère sur Éliisa, une amie précieuse, dévouée de nature, dont elle appréciait la présence à ses côtés. Elle faisait des efforts continuels pour lui remonter le moral.

Bianca essayait en vain de se distraire de sa situation pour le moins inconfortable, s'abstenant autant qu'elle pouvait d'y songer. Mais, dès que faiblissait l'intérêt des choses ou des êtres qui retenaient son attention, ses soucis, pour un temps refoulés dans les replis de sa mémoire, revenaient de nouveau dans sa conscience.

«Ah ! que le temps peut être long quand on a le cœur lourd ! » gémit-elle doucement, envahie tout à coup par un sentiment de désolation.

Lorsqu'elles se retrouvèrent côte à côte dans la voiture, avant de reprendre la route, Bianca prit la main de son amie dans la sienne.

—Tout à l'heure, j'ai été bête et méchante avec toi. Crois-moi, je le regrette sincèrement. J'espère que tu ne m'en garderas pas rancune.

—Ce n'est rien. Tu as raison, je me suis laissé emballer un peu trop vite par le pittoresque de la rencontre, dit Éliisa, joignant sa main droite à leurs mains enlacées. Les deux amies se penchèrent l'une vers l'autre, et elles embrassèrent affectueusement sur les joues.

## Chapitre 14

Bianca vivait dans la crainte que Fredo ne se fasse remarquer par un coup d'éclat, restant néanmoins bien décidée à lui tenir tête, mais il ne se montra pas les premiers jours de la semaine. À tout hasard, elle mit dans son sac à main une bombe de gaz lacrymogène, pour être en mesure de se défendre en cas d'agression.

Un beau matin, contre toute attente, il se pointa à la sortie de la station de métro Hôtel de Ville. Dès qu'elle l'aperçut, Bianca attrapa solidement les bretelles de son sac à main, en éprouva le poids (deux kilos environ), comme si elle tenait une fronde au bout de son bras. C'était là sa force de frappe, qu'elle n'hésiterait pas à utiliser, s'il s'avisait de la bousculer.

Dès qu'elle arriva à sa hauteur, Fredo la salua comme lorsqu'ils étaient en bons termes, et il l'accompagna le long du trottoir. De prime abord, Bianca put observer que rien en Fredo ne trahissait des intentions hostiles. Il parlait d'une voix conciliante, avait des gestes mesurés, quasi prévenants. Par une curieuse métamorphose, il se présentait comme l'antithèse du grossier personnage qui l'avait brusqué sur l'Esplanade de la Défense. Mais Bianca ne baissa pas la garde, craignant que le caractère violent de Fredo ne reprenne brusquement le dessus.

—Avant tout, je m'excuse pour l'autre soir, j'étais très énervé.

—Au contraire, tu y as montré ta vraie nature.

—J'étais écœuré par ce que tu as fait des fleurs.

—Il ne fallait pas me les envoyer, je t'avais prévenu.

—Comment te faire comprendre que je tiens plus que jamais à toi ?

—D'accord, n'en parlons plus.

—Écoute, je t'ai donné jusqu'à dimanche soir pour que tu te décides, tu n'as pas dit un mot. Je t'ai accordé trois jours supplémentaires de réflexion. Toujours rien. C'est pas gentil du tout, ça.

—Je t'ai dit clairement que c'est fini entre nous, il n'y a plus rien à dire.

—Ça te semble aussi simple que de jeter une fringue que t'as plus envie de porter. Pas pour moi. Je ne peux exister qu'à travers toi. Tu ne pourras pas partager la vie d'un autre homme, tant que tu feras partie de la mienne. Et comme, regardant aussi loin que je le peux, je ne vois que ton image pour me guider, ça risque d'être long, très long.

—Mais réfléchis une seconde ! supplia Bianca, d'une voix dont l'inflexion persuasive vibrait comme un appel à la raison de l'amoureux obstiné. Regarde autour de toi, tous

les jours un tas de liaisons se nouent, un tas d'histoires comme la nôtre s'achèvent.

—De mon côté ce n'est pas fini, ça vient juste de commencer.

—Tu vas t'attirer de gros ennuis. Est-ce que tu te rends bien compte de ce que tu fais ? Je pourrais porter plainte pour harcèlement, tu sais ?

—Qu'importe ? Même si je vais en prison, j'aurais encore le bras assez long pour sévir. Rassure-toi. Tu n'as rien à craindre, plutôt mourir que toucher à un seul de tes cheveux. Jamais je ne lèverai la main sur toi, jamais. Par contre, quiconque partagerait ton lit aurait à regretter amèrement le jour qu'il t'a connu.

—Tu me fais mal, je ne sais plus où j'en suis, j'ai envie de tout lâcher. Tu ne m'aimes pas, car quand on aime vraiment, on ne supporte pas de voir souffrir l'être aimé.

—Foutaise ! T'as intérêt à te décider avant que je perde patience, conclut Fredo, comme Bianca s'écartait de lui pour s'engouffrer dans l'Hôtel de Ville.

Elle affrontait une période d'incertitude angoissante, sans trop savoir quel parti prendre. Elle choisit encore de temporiser, envoyant ainsi à Fredo un signal de fermeté dans sa résolution de le quitter. Elle attendrait que ce dernier se manifeste de nouveau, et seulement ensuite, elle définirait la stratégie à adopter, suivant la nature de sa réaction. Elle estimait

que le risque de dérapage était faible, car il devait être conscient qu'un acte insensé de sa part réduirait à néant ses chances de réconciliation.

En attendant, le psychanalyste ne saurait suffire à apaiser son mal-être. Elle avait besoin d'évacuer la tension de ses combats intérieurs dans un vrai dialogue. Bodegas, qui connaissait bien F., la crapule, était la seule personne à qui elle pouvait se confier sans réserve, et dont les conseils lui seraient précieux.

Prenant comme prétexte la demande d'emploi que le poète avait adressée à la mairie, Bianca lui donna rendez-vous samedi, au Louvre, un endroit où ils ne risquaient pas, croyait-elle, de croiser Fredo.

Ils y ont passé le plus clair de l'après-midi. Ayant revisité les chefs-d'œuvre incontournables exposés au musée et admiré, au passage, des œuvres moins connues, ils se reposèrent assis par terre, dans un couloir peu fréquenté. Bodegas en profita pour lire à Bianca le poème qu'elle lui avait inspiré lors de leur rencontre place de la Concorde. Il estimait le plus réussi depuis longtemps. Il avait pour titre « Femme Idéale », et finissait par ses vers, après toute une enfilade de louanges :

*« ...Puisque tu es là à présent, je veux  
que tu saches que je ne possède  
pas de palais féeriques pour t'éblouir.*

*Je suis fils bâtard de la fortune,  
mère des fantaisies royales, je puis juste  
nouer des vers avec du clair de lune  
et t'offrir un collier de perles rares. »*

Visiblement émue, Bianca observa que le musée était l'endroit idéal pour une déclaration d'amour qui, au reste, n'aurait pas déplu à Vénus, dont ils venaient de contempler la statue. Elle se recueillit dans un silence méditatif. Elle venait de comprendre que c'était le souffle poétique de Bodegas qui l'avait fait succomber aux piètres roucoulements de Fredo. Pourtant, elle n'en tenait pas rigueur au poète qui, par le truchement de sa plume, ne faisait que mettre en vers la plainte de son cœur déshérité du bonheur d'être aimé.

Il se faisait tard, la nuit tombait sur la pyramide de cristal, Paris avait allumé ses lampadaires. Ne souhaitant pas s'appesantir sur les choses prosaïques de la vie quotidienne, après le moment exquis de poésie dont elle voulait prolonger le charme, elle demanda à Bodegas de lui dire de nouveau le poème, remettant à plus tard les préoccupations existentielles.

Avant de se séparer, Bianca invita Bodegas à la retrouver le lendemain dans la maison de ses parents. Ceux-ci s'étaient envolés pour l'Italie, où ils allaient enterrer un oncle de sa mère. Elle serait donc en compagnie de sa



grand-mère, qui ne verrait pas d'inconvénient à la visite d'un ami de sa petite-fille chérie. Dans ce domaine, elle s'était toujours montrée plus large d'esprit que ses parents.

Bodegas arriva à la gare de Saint-Germain-en-Laye au début de l'après-midi. Bianca l'y attendait gantée, une écharpe enroulée autour du cou et relevée jusqu'au bout du nez, un bonnet de laine enfoncé dans la tête. Pendant la nuit, une bise âpre, cinglante, avait repoussé le mercure du thermomètre dans des profondeurs glaciales.

—Tu n'as pas froid, toi ? demanda-t-elle, voyant le poète beaucoup moins habillé qu'elle.

—Froid, moi ? J'en ai l'habitude. On voit au cinéma des indiens à demi nus dans des montagnes enneigées. Va leur demander s'ils ont froid.

Bianca emmena son ami en promenade dans la forêt. Ils marchaient côte à côte, leur souffle faisait devant eux de petites flaques de buée, que le froid happait au ras de leurs lèvres violacées. Des feuilles mortes givrées craquaient sous leurs pieds. Un soleil pâle, languissant, apparut au travers des branches dépouillées, dans une brève échancrure bleue creusée entre deux nuages.

Bianca dit au poète l'étrange sensation qu'elle ressentait au cœur de la forêt. C'était des vibrations indicibles comme si elle se trouvait au centre d'un champ magnétique. Bodegas

connaissait aussi ce phénomène pour l'avoir éprouvé lui-même, surtout quand il se promenait seul avec ses pensées dans la profonde solitude de la forêt, pendant ses séjours à Fontainebleau où il avait un oncle, maintenant disparu. Parfois, il avait l'impression qu'il se trouvait au milieu d'un foisonnement de vie comme n'en produirait pas le Champ de Mars bondé d'une foule immobile, silencieuse. Il lui arrivait de regarder autour de lui, persuadé de la présence de quelqu'un à proximité.

Ils revinrent vers le centre de la ville. Ils passèrent devant des ouvriers affairés à la construction d'une maison, le jour du Seigneur. À en juger par ce qu'ils disaient sur le chantier, il s'agissait d'immigrés qui s'entraidaient, sacrifiant leur repos hebdomadaire. Quand il reconnut sa langue maternelle, Bodegas ne cacha pas sa fierté devant le courage, l'abnégation de ces hommes déracinés, éloignés de leur rivage. Ils se battaient sans relâche pour se mettre à l'abri, eux et leur progéniture, des privations endurées sous le soleil qui les avait vus grandir. Bianca enveloppa le poète dans un regard attendri, retrouvant dans ses paroles l'humanité palpable, la sensibilité à fleur de poème, qui l'avaient séduite dans ses vers.

Ils rentrèrent dans un bar pour se réchauffer un peu. Autour d'une tasse de café, et ils ont enfin abordé le sujet épineux qui les

préoccupait tous les deux : comment se débarrasser de Fredo, cette peste qui leur pourrissait la vie ?

De l'avis de Bodegas, il n'était qu'un tocard complètement toqué, par ailleurs cynique, sans scrupules, profondément égoïste. Il ne s'intéressait aux autres que dans la mesure où ils lui permettaient de satisfaire ses fantasmes. Il était capable de tuer, affirma Bodegas, qui avait vu dans ses yeux la férocité meurtrière d'un fauve affamé, lorsqu'il lui avait introduit dans la bouche le canon de son arme. Il aurait pressé la gâchette, sans aucun doute, s'il avait refusé de collaborer à son imposture.

Bianca pouvait temporiser, mettant à l'épreuve la détermination de Fredo à la harceler, le forçant à commettre des actes qui se retourneraient contre lui par la suite. Mais cette stratégie, au-delà des risques qu'elle comportait, ne pouvait être que de courte durée.

—En résumé, je pense que tu devrais porter plainte contre lui, dit Bodegas.

—Comment ? Je ne connais même pas son nom de famille.

—Une photo, tu n'as pas une photo de lui ?

—Oui, j'en ai une que j'ai faite moi-même.

—Bah, alors ! S'il est fiché par la police, il se peut que sa tête ne leur soit pas tout à fait inconnue.

—Oh ! Ça me gêne. Comment leur expliquer que je ne connais pas grand-chose

d'un type avec lequel j'ai frayé des mois durant ?

—Tu n'as rien à leur expliquer. Parce qu'il s'agissait d'une aventure sans lendemain, tu as négligé de chercher qui il est vraiment, voilà tout.

—Dis-moi, pourquoi n'as-tu pas porté plainte, après tout ce qu'il t'a fait subir, toi ?

—À quoi bon ? Vu ma situation. Vivant d'aides sociales et de petits boulots, on me classerait illico comme un marginal du même bord que lui. Les policiers n'ont pas de temps à perdre avec des gens comme moi. Ils m'auraient toisé avec mépris du haut de leurs épaulettes, avant de me renvoyer dans ma tanière.

—On vous juge sur la physionomie, faute de pouvoir sentir le cœur qui l'anime. On n'y peut rien, regretta Bianca. Ta vie va changer, je te le promets. Ton dossier est sur le bureau de la DRH, qui m'a promis de l'examiner attentivement. Et ce n'est qu'un premier pas. Il faut que tu quittes au plus vite ton trou à rats. Maintenant, allons-nous-en rêver à des choses plus gaies.

—J'ai peur de ne pas savoir comment te remercier.

—Garde-moi bien au chaud dans ton cœur des mots de réconfort, je risque d'en avoir besoin.

—Si je mourais pour toi, ça donnerait un sens à ma vie, murmura-t-il, le regard tourné vers l'intérieur.

—À quoi bon ce pessimisme lugubre ? Faire le bonheur de quelqu'un devrait te suffire.

—On n'échappe pas à son destin.

—Toi, le fataliste, relève la tête ! Le destin est écrit dans notre cœur, sous les battements qui nous maintiennent en vie. C'est nous qui le traçons à l'encre de notre volonté.

Bianca emmena le poète dans la maison de ses parents. Sa grand-mère était absente. Elle jouait au bridge chez ses amies et ne reviendrait qu'à l'heure du dîner. Bianca commença par montrer à Bodegas l'intérieur cosu de la maison, décorée de telle sorte qu'on avait l'impression que, de l'agencement du mobilier à la couleur des rideaux, en passant par le choix des bibelots et des toiles qui ornaient les murs, tout avait été pensé avec le souci d'une d'élégance sobre, qui ne saurait tolérer la moindre velléité de luxe tapageur.

La visite finie, ils s'installèrent dans le salon. Ils discutèrent sur des sujets qui allaient de la couleur du temps à la difficulté de vivre, donnant libre cours à leur bonne humeur, riant parfois. Bianca trouva qu'il n'y avait guère que des résonances positives dans le concert de leurs voix.

Soudain, se souvenant qu'il avait apporté à Bianca le plus beau cadeau qu'il ait jamais fait

de sa vie, il sortit de la poche intérieure de la veste un rouleau de feuilles de papier manuscrites. Il y avait cent cinquante poèmes environ ; c'était toute son œuvre, qu'il voulait confier à la jeune femme pour le cas où il lui arriverait malheur.

—Pourquoi ne cherches-tu pas à les publier ?

—Les poètes sont plutôt décriés de nos jours. L'œuvre d'art est devenue une marchandise comme une autre. Il n'y a plus de mécènes, il faut vendre, vendre, on ne fait pas de bouquins pour orner les vitrines des libraires. Mais les vers, si bien ciselés qu'ils soient, se vendent plutôt mal.

—C'est quand même dommage, non ?

—Il n'est pas besoin de passer devant la fanfare de la renommée, arborant des insignes d'individu remarquable de l'espèce, pour mourir louant le jour où on est venu au monde. Il suffit d'avoir aimé la vie en paix avec sa conscience.

—Oui, c'est très bien dit, je trouve. « Il suffit d'avoir aimé la vie en paix avec sa conscience. »

Pendant la visite guidée de la maison, Bianca avait omis exprès sa chambre, craignant que le fait d'être seuls dedans ne leur donne des tentations embarrassantes. À dire vrai, elle s'était déjà imaginée faisant l'amour avec le poète, et elle ne ressentit nulle aversion à cela.

Peut-être qu'un désir encore balbutiant se levait dans son cœur.

Finalement, elle entraîna Bodegas auprès bord de son lit. Elle savait qu'il n'oserait pas la moindre allusion à son désir d'amour. Même s'il ne pouvait pas s'empêcher de se dire que le septième ciel, si distant d'habitude, était soudain descendu à portée de son souffle, brillant comme un soleil.

Pour le décoincer, elle serait obligée de faire le premier pas, au risque d'apparaître à ses yeux comme une femme impudique.

Bianca ne tarda pas à se rendre compte qu'elle avait vu juste. Comme elle fermait la porte de la chambre derrière elle, le poète se sentit visiblement mal à l'aise. Comme elle essayait de mettre fin à son trouble, Bianca le fit encore monter d'un cran, en fermant la porte à double tour. Mais déjà, se rapprochant de Bodegas, elle lui caressait la joue, y déposant ensuite un tendre baiser. Ce dernier se mit à frissonner, presque haletant, incapable de contrôler l'émotion qui le prenait à la gorge, et il restait là, debout, l'air quelque peu égaré.

Bianca ne savait plus que faire, que penser, à part regretter la commisération qu'elle ressentait envers ce malheureux, et qui l'avait amené à prendre une attitude un peu trop libertine.

Avait-il un problème avec les femmes ? Peut-être qu'il paniquait de peur de ne pas être à la hauteur.

—Qu'est-ce qui t'arrive ? Je te fais peur ? Allons, assieds-toi sur le bord du lit, comme ça, voilà. Maintenant, détends-toi, respire bien fort, dit-elle lui massant les muscles autour du cou.

Au bout de quelques minutes, suivant à la lettre les instructions de cette femme tombée du ciel, belle et déflurée comme Ève, Bodegas recouvra peu à peu le calme. Il se retrouva allongé sur le lit, à moitié dévêtu, intimidé, rougissant comme un puceau.

Bianca se donna à lui, heureuse de le voir submergé par un flot de bonheur inespéré. Elle n'eut guère de plaisir, mais elle feignit qu'elle en avait énormément pour qu'il puisse en éprouver davantage, les yeux éblouis, brillant comme deux étoiles dans la pénombre de la chambre.

Quand elle le raccompagna à la gare, il était un autre homme. Il souriait épanoui, parce qu'une lumière toute nouvelle remplissait son âme et qu'il avait l'impression de renaître à la vie.

—Fais attention à toi, Luis. J'aime beaucoup ton prénom, tu sais ? Est-ce ton vrai prénom au moins ? dit-elle en riant.

—Non. À vrai dire, je m'appelle « Né pour te rêver ».

—Je t'appellerai un de ces jours.



—Moi, je penserai à toi, et ma pensée, ralliée par ce cœur que tu viens de ragaillardir, me dictera des vers en ton hommage. Les plus beaux vers d'amour que j'aurais jamais composés. Le train s'ébranlait, elle lui envoya un baiser du bout des doigts.

S'en retournant, seule avec ses souvenirs, Bianca ne put s'empêcher de faire un bref retour dans le passé récent, pour le plaisir d'évoquer les moments forts de l'après-midi en compagnie du poète. Elle conclut que la venue de ce dernier à Saint-Germain avait été franchement positive. Ils n'avaient pas trouvé de solution radicale au problème que leur posait Fredo ; leurs ennuis restaient exactement les mêmes. Mais, épaulé par Bodegas, elle voyait sa confiance en soi confortée. Du coup, elle se sentait capable d'agir avec plus d'audace.

Que c'est bon de se confier à quelqu'un qui vous comprend, vous éclaire et vous supporte, jusqu'à faire cause commune avec vous ! se disait-elle, contente de sentir son moral en hausse. Relativisant la gravité de sa situation, elle plaçait ses angoisses entre les parenthèses d'un optimisme trompeur, puisqu'il ne reposait que sur un état d'âme, éphémère par définition. Elle se ménageait un répit que la jalousie de Fredo risquait d'interrompre brutalement.

Pour la première fois depuis que ce dernier était venu déjeuner chez ses parents, elle put apercevoir des lueurs de l'espoir éclairant les

horizons de son univers, sans se douter le moins du monde que des ombres funestes viendraient bientôt les barbouiller de noir.

La situation prit une tournure menaçante dès le lendemain, après que Pierre et Lisa furent rentrés d'Italie. Ils étaient déçus du voyage, car l'oncle défunt avait légué tous ses biens à une autre nièce, celle qui était restait au pays et l'avait épaulé lorsque, veuf, sur le retour de l'âge, ses forces commencèrent à décliner.

Le soir, vers la fin du dîner, Pierre reçut un message sur son téléphone portable. Ayant pris connaissance de sa teneur, il se prépara à sortir. Il refusa d'en révéler la raison, sous prétexte que ce serait trop long à expliquer. Comme Lisa se disposait à l'accompagner, il dit que ce n'était pas la peine de se déranger. C'était une affaire de quelques minutes.

Il avait dit vrai, comme put le constater Bianca regardant par la fenêtre. Il descendit dans la rue où une personne l'attendait. Ils discutèrent pendant quelques minutes, puis ils échangèrent quelque chose qu'il était impossible d'identifier de loin.

Quand il revint dans la salle à manger, Pierre était visiblement tarabusté par la nouvelle qu'on venait de lui apprendre.

—La chose est plus grave que je ne le pensais, dit-il, ouvrant le dossier qu'il avait en main. L'autre dimanche, nous avons accueilli chez nous un repris de justice. Lisa se rapprocha

de son mari, grand-mère Marcia ajusta bien ses lunettes, tandis que Bianca grimaçait, toute pâle.

—Voici le rapport du détective que j'ai mis aux troussees de ce type dont je me suis méfié dès le premier instant:

« Fredo, alias Vladimir Mitschoukine, âgé de quarante-deux ans, est un petit truand qui se prend pour un grand caïd. C'est un individu vindicatif, sans scrupules, considéré dangereux par les autorités, et dont les réactions sont imprévisibles. Condamné à plusieurs reprises, dont la dernière fois à cinq ans de prison pour trafic de stupéfiants, coups et blessures à l'arme blanche, il n'a pas de domicile fixe, ne dort jamais deux nuits de suite au même endroit, par peur des bandes rivales. À présent, on le soupçonne d'être mêlé au trafic à grande échelle de voitures volées. Il est né dans la banlieue nord de Paris, où il n'a plus de famille, car celle-ci aurait depuis quitté la région. »

Afin de rendre son rapport digne de foi, le détective s'était procuré un procès-verbal avec photo, dressé au nom de Mitschoukine, qu'il avait ajouté en annexe au dossier.

Ayant fini la lecture du rapport, Pierre se tourna vers sa fille, l'expression grave.

—Voilà où nous en sommes, à cause de tes étourderies.

—Ne l'accables pas, elle est assez malheureuse comme ça, dit Lisa.

—Elle n'a pas eu de chance, ça peut arriver à n'importe qui, ajouta mamie Marcia.

—J'ai été victime d'un coup monté, dont le premier acte s'est joué à la gare de Saint-Germain-en-Laye. Par la suite, il m'a eu grâce à une incroyable imposture. Il s'est fait passer par l'auteur des poèmes qu'il m'envoyait. Je n'ai rien vu venir, j'ai manqué de discernement dans cette histoire... Je vous demande pardon pour cette déconvenue, gémit Bianca, la voix mouillée de larmes.

—Ne t'en fais pas, ma chérie, tout ça est terminé.

—Mais non maman, le pire est peut-être à venir. Il ne veut pas entendre parler de rupture. L'autre jour, il m'a suivi dans le train, a menacé de nous faire du mal si je le quittais.

—On ne va pas se laisser intimider ; il faut le mettre hors d'état de nuire, tonna Pierre. Il verra de quel bois je me chauffe.

La famille convint à l'unisson qu'il serait vain de porter plainte contre Mitschoukine, vu que l'accusation de menaces et harcèlement sur la personne de Bianca, sans preuve, ne suffirait pas à engager une procédure contre lui.

En revanche, étant donné qu'il avait commis au moins un crime de sang, le bon sens voulait qu'on prenne au sérieux les menaces du malfrat, qui semblait n'obéir qu'à ses mauvais instincts. Cela impliquait que chacun se tienne

sur ses gardes, fuyant autant que possible les endroits propices aux mauvaises rencontres.

Pour les Domion s'ouvrait une période d'angoisse quasi permanente, au cours de laquelle ils vécurent hantés par un ennemi qu'ils devinaient tapi dans l'ombre, désespérant de ne pas retrouver la paix.

Bianca se montrait distante, elle n'entendait pas céder aux instances de plus en plus pressantes du salaud qui l'avait manipulé sans scrupules. Elle le haïssait de toutes ses forces depuis qu'elle avait appris la vérité sur son compte. Alors, ce dernier mit ses menaces à exécution, il se livra à des repréailles sur sa famille, croyant qu'il viendrait ainsi à bout de la résistance de Bianca.

Un soir, Pierre et Lisa se rendirent à Versailles pour assister au spectacle d'Alex Métayer, qui présentait de nouveaux sketches très drôles, leur permettant de passer deux bonnes heures entre applaudissements et éclats de rire. Ils étaient loin de se douter que, dehors, empoignant un couteau, Mitschoukine s'apprêtait à gâcher leur soirée.

Vers onze heures, sortant du théâtre, ils se retrouvèrent devant un tableau qui n'avait rien d'amusant : leur voiture affaissée sur les rotules, les quatre pneus crevés. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, leur bonne humeur fit place à la contrariété. L'insouciance dont ils avaient pu jouir, en regardant

l'humoriste, se changea en un sentiment d'inquiétude, qui allait bien au-delà de l'acte de vandalisme pratiqué sur leur voiture. Ils avaient à l'esprit la menace qui pesait sur eux et leur fille, et ils restèrent un moment écœurés devant le véhicule, l'air songeur. Puis ils appelèrent un taxi pour rentrer chez eux.

Quelque temps plus tard, comme Bianca refusait de se soumettre, ils durent supporter un nouveau choc, plus dur que le premier. L'agresseur tenait à graduer l'intensité de sa pression.

Un dimanche soir, rentrant de la campagne, ils ont trouvé mamie Marcia barricadée dans sa chambre, tremblant éperdue, le masque de la terreur collé sur la figure. Prise de remords, Bianca serra sa grand-mère dans ses bras, et elle lui jura qu'elle ne la laisserait plus toute seule à la maison.

«Qu'est-ce qui s'est passé, mamie ? On a forcé la porte, on t'a agressée dans la rue ? »

Elle secoua la tête, ce n'était pas ça, et elle leur montra les fenêtres. Un fou s'était plu à briser les vitres, avec un fusil à plombs.

Désormais, il fallait s'attendre au pire, car le bandit frapperait encore plus fort la prochaine fois. Il n'était plus permis de douter qu'il finirait par attenter contre la vie des personnes. Pour combien de temps encore seraient-ils obligés de vivre la peur au ventre ?

Responsable de cette situation, trouvant sa position de plus en plus inconfortable, Bianca songeait sérieusement à se sacrifier au bonheur de sa famille. Elle n'avait qu'à renouer avec Mitschoukine, pour que le calme revienne. Elle verrait après comment se débarrasser de lui.

## Chapitre 15

Peu de temps après, l'attentat tant redouté eut lieu. Cette fois, l'agresseur avait clairement l'intention de tuer, puisqu'il jeta un bloc de pierre du haut d'un pont sur la voiture du père Domion – une pierre si grosse qu'il fallit la saisir des deux mains pour la déplacer.

Le projectile fracassa le pare-brise, pour s'abattre sur le dossier du siège passager, frappant par ricochet le tableau de bord et tombant ensuite sur le tapis où il s'immobilisa à bout de course. Para bonheur, Pierre rentrait seul ce soir-là, sinon le thorax de sa fille aurait été défoncé.

Il se rendit au commissariat où il porta plainte, insistant pour qu'on arrête Mitschoukine, un fou furieux qui les poursuivait de sa haine, parce que sa fille repoussait ses avances. On lui répondit que ce n'était pas facile de lui mettre la main dessus. Au reste, s'il n'avait pas vu ou aperçu l'auteur de ces méfaits, comment pouvait-il accuser Mitschoukine ?

Pierre bondit devant l'agent qui prenait sa déposition.

«Je vous confirme ce que je viens de vous déclarer, à savoir que l'individu a explicitement dit à ma fille qu'il s'en prendrait à sa famille, si elle continuait de se refuser à lui. Faut-il qu'il y ait mort d'homme pour que vous vous décidiez



à réagir ? Si vous voulez l'attraper, vous n'avez qu'à suivre les pas de Bianca.»

Craignant que sa plainte ne reste sans suite parmi un tas d'autres, ne servant in fine qu'à établir des statistiques, Pierre demanda à voir le commissaire. Celui-ci lui assura qu'il ferait de son mieux, mais il ne pouvait rien lui promettre. Les types du genre de Mitschoukine n'étaient pas du ressort d'un commissariat de quartier. Sa plainte serait envoyée au procureur de la République, qui déciderait de la suite à lui donner.

La famille n'était pas tout à fait remise de sa frayeur lorsqu'elle reçut un appel téléphonique du Marais, de la part du voisin qui partageait le palier du sixième étage avec Bianca. Celui-ci les informa que la porte du domicile de mademoiselle Domion était grande ouverte, de toute évidence à la suite d'un cambriolage qui aurait été commis pendant la nuit. Pierre s'y rendit immédiatement en compagnie de sa fille. Ils trouvèrent le studio sens dessus dessous, les tiroirs ouverts, leur contenu étalé sur le plancher, le matelas repoussé hors du sommier, des débris de vaisselle jonchant le coin-cuisine.

Bianca appela la police pour constater le cambriolage. Quant à lui, excédé, son père demanda rendez-vous à son avocat, avec l'intention de le charger de cette affaire, et il se

reprocha de ne pas avoir choisi cette voie depuis le début.

Les jours s'écoulaient dans l'attente angoissée de nouvelles violences de la part de Mitschoukine, d'autant plus que l'avocat les avait prévenus que la procédure risquait d'être longue. Et même si elle aboutissait, l'enquête ne leur garantissait nullement que l'accusé serait arrêté et placé en prison préventive.

Vécu dans l'attente de nouvelles agressions, l'hiver fut une longue suite de jours angoissés. Patiemment, le jour repoussait ses limites rognant les ténèbres, aux deux extrémités de la nuit. La course du soleil devenait plus longue, l'air, plus doux. Le renouveau finit par donner les premiers signes visibles de son retour ; partout luisait à la pointe des bourgeons le vert tendre de nouvelles feuilles avides de lumière. Mais on n'apercevait pas la moindre lueur d'espoir pour les Domion, car les menaces de Mitschoukine conditionnaient toujours leur existence.

Bianca continuait de rencontrer Bodegas, qu'elle appréciait chaque jour davantage, choisissant par précaution des endroits où la présence de Mitschoukine paraissait aussi improbable que celle d'un chat dans un chenil. Et pourtant, elle était persuadée de l'avoir aperçu aux environs du palais de Chaillot, lorsqu'elle s'y rendit en compagnie du poète pour voir une troupe andalouse danser le

flamenco. S'y trouvait-il par hasard ou bien les suivait-il à la trace ? Cette question ne resta qu'une nuit sans réponse.

C'était un matin d'avril. Après une nuit d'orage, Paris réveilla sous un ciel où filaient quelques cumulo-nimbus, laissant entrevoir ici et là de vastes pans de ciel d'un bleu lavé.

Soudain, Mitschoukine coupe le chemin à Bianca sur la place de l'Hôtel de Ville. Il la saisit brutalement au poignet, tout en l'invectivant.

« Arrête-toi un peu, que je puisse voir ta gueule, salope ! Tu me trompes avec ce glandeur de poète, hein ? Sache que ton immunité aux mauvais coups est brisée. Maintenant, je vais te faire danser dans les orties. Regarde-moi, que je vois tes yeux de garce, sale pute ! »

Se débattant de toutes ses forces, hurlant de rage, Bianca parvient à dérober le bras à l'emprise brutale de son agresseur. Dès qu'elle retrouve sa liberté de mouvement, elle fourre la main dans son sac. Avant que son agresseur ne devine ses intentions, elle lui asperge la figure de gaz lacrymogène, et elle lui envoya dans l'entrejambe un coup de genou sec, impitoyable, comme le pilon sur le manioc.

Mitschoukine s'accroupit d'abord, suffoqué ; puis, les dents serrées et les yeux clos, il se roule par terre ; il grogne comme un porc affamé, croyant avoir les testicules en

marmelade, tandis que Bianca s'éloigne pour rejoindre son bureau.

Elle tombe plus loin sur une collègue qui, ayant assisté à la scène, venait de reprendre son chemin. C'était la même femme qu'elle avait rembarée l'autre jour, après son arrêt de maladie.

—Tu n'y es pas allée de main morte ! s'écria-t-elle, l'air compatissant.

—Tu te serais laissé faire, toi ? répliqua Bianca.

—Je n'ai pas dit ça. Le gaz d'accord, mais lui écraser les bonbons comme ça...

—Tu ne t'es jamais fait violer, par hasard ?

—Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

—Parce qu'il est des femmes à qui la brutalité fait du bien, même si elles se gardent d'en parler, de peur d'être regardées comme des vicieuses, dit Bianca, clouant le bec à sa collègue, qui venait encore de rater une bonne occasion de se taire.

Dans l'après-midi, Bianca apprit qu'un emploi avait été attribué à Luis Bodegas. Ravie, elle appela le poète qui ne répondit pas, bien que son portable soit en service. Prise d'inquiétude, elle essaya de le joindre à plusieurs reprises en l'espace d'un quart d'heure, sans plus de succès.

Craignant le pire, elle demanda la permission de s'absenter à cause d'une affaire personnelle urgente. Quelques minutes plus

tard, elle était dans le métro, en route vers la porte de Clignancourt.

Bianca se renseigna auprès de la concierge qui se trouvait dans le hall, distribuant le courrier dans les boîtes aux lettres des occupants de l'immeuble. Elle n'aurait pas de mal à trouver le gîte de Bodegas, c'était tout en haut, à droite. Elle monta l'escalier, l'air appréhensif et le cœur battant. La porte n'était pas fermée à clé. Après une brève hésitation, elle pénétra dans le galetas dont le désordre témoignait d'un récent remue-ménage.

Bodegas gisait allongé sur le sol, le visage tuméfié par des coups de poing. C'était comme s'il descendait d'un ring, massacré par un adversaire trop fort pour lui. Dans le pli de son bras droit, une artère fraîchement piquée saignait encore ; la seringue et le garrot en latex se trouvaient abandonnés sur le plancher.

Bianca se mit à genou à côté du poète qui était conscient, la respiration haletante, le regard fixe, les pupilles excessivement dilatées, et il était agité par des convulsions. Elle lui prit le pouls, compta les pulsations, le regard rivé sur sa montre ; le cœur affolé du poète frappait cent vingt coups à la minute.

Elle l'aida à s'asseoir dans son vieux fauteuil. Puis, imbibant un linge d'eau, elle lui nettoya doucement le visage.

«Tu m'entends, Luis ? »

Il hochait doucement la tête, elle poursuivit.

«Respire lentement tout en essayant de remplir tes poumons autant que tu le peux. Maintenant ferme les yeux, je vais te mettre un sac dans la tête. »

Elle attrapa le sachet en papier qu'elle lui avait donné avec quelques habits neufs. Elle le lui enfila jusqu'à la base du cou, le laissa ouvert en dessous, puis elle lui demanda de respirer profondément. Elle avait lu dans une revue médicale que, respirant son propre gaz carbonique, la victime d'overdose de cocaïne avait de bonnes chances de s'en remettre plus vite.

Au bout d'une minute, la thérapie donnait déjà des résultats visibles. Les convulsions s'évanouissaient, la respiration devenait presque normale. Le poète, ayant retrouvé la maîtrise de ses gestes, tâta son visage douloureux, et il était capable de parler.

—Qui t'as mis dans cet état ? demanda Bianca.

—La crapule furieuse aidée par un autre abruti du même genre.

—Il faut que tu ailles à l'hôpital faire des examens.

—À quoi bon ? Il reviendra m'achever. Je t'ai dit que je mourrais pour toi. C'est mon destin.

—Arrête tes bêtises. Tu as un emploi à la mairie de Paris.

—L'important pour moi c'est que le salopard aille en prison, pour que tu puisses vivre en paix et t'épanouir.

Contre toute attente, l'état de Bodegas empira brusquement. Il se plaignit d'un mal de tête atroce, perdit de nouveau le contrôle de ses mouvements. Il se débattait, angoissé comme s'il était en train de se noyer, et il avait des sueurs froides, le cœur qui battait la chamade.

Il fut bientôt pris de vomissements, se mit à délirer, les yeux révulsés, tenant des propos incohérents. Puis les convulsions revinrent à leur tour, alors que les battements de son cœur secouaient sa poitrine, comme si un poing la cognait férocement de l'intérieur.

Il resta inerte tout à coup, comme si la vie l'avait quittée. Bianca tâta le cou de Bodegas, sous l'angle de la mâchoire ; et, constatant que son cœur battait toujours, elle eut peur qu'il n'ait sombré dans le coma.

Elle prit le portable de Bodegas, appela le SAMU... C'est à ce moment que ses yeux tombèrent sur une feuille de papier manuscrite délaissée sur le lit défait. Elle se rapprocha pour mieux la voir, il s'agissait de la lettre anonyme que Bodegas lui avait envoyée. Elle eut alors la certitude que Mitschoukine avait cambriolé son studio. La lettre de Bodegas en était à la fois la preuve et le mobile. Elle savait aussi qu'il avait tué le poète, non seulement par jalousie, mais

aussi parce qu'il l'avait trahi, en dénonçant ses mystification ignoble.

Elle quitta la mansarde, les nerfs ébranlés, mais c'est dehors seulement qu'elle commença à réaliser la terrible épreuve qu'elle venait d'endurer.

Elle s'assit devant la porte de l'immeuble, de l'autre côté de la rue, abîmée au milieu d'images lugubres, le cœur sombre et la tête engourdie. Le SAMU arriva en hurlant, les brancardiers descendirent Bodegas dans une civière ; puis l'ambulance repartit. Pour sa part, Bianca resta au même endroit accablée par son malheur, les idées embrouillées, incapable de trouver des mots pour décrire le cauchemar qu'elle venait de vivre.

Elle ne réagit que lorsque son portable se mit à sonner. C'était son père qui lui demandait si elle voulait rentrer avec lui. Elle lui répondit, sans réfléchir, qu'elle comptait passer la nuit chez Élisabeth.

Quand elle ouvrit la porte, au premier coup d'œil, voyant les traits décomposés de sa visiteuse inattendue, son regard éperdu, sa voix vacillante, Élisabeth comprit que son amie avait de sérieux ennuis.

—Tu es seule ? demanda Bianca.

—Je dois avoir l'air pimbêche, les mâles me fuient, plaisanta Élisabeth.

—Et Stéphanie ?

—Elle est chez son père cette semaine.



—Ah ! vous êtes en vacances.

—Nous allons passer la semaine prochaine à Grasse. Si tu veux nous accompagner, tu seras la bienvenue.

—Je le voudrais bien, mais je n'ai pas le cœur à voyager en ce moment.

—Tu finiras par trouver le bonheur durable que tu mérites, j'en suis sûre, dit Éliisa, conduisant son amie vers le petit salon où elles s'installèrent l'une en face de l'autre.

Devant l'expression grave et le silence compatissant de son amie, Bianca raconta en détail la terrible expérience qu'elle venait de vivre. Puis, craignant que la force ne lui manque, elle demanda à Éliisa de se renseigner auprès de l'hôpital Lariboisière sur l'état de Bodegas.

Éliisa prit le téléphone fixe, se prêtant volontiers à cet exercice. On la mit en contact avec le service des urgences. Elle dialogua brièvement avec une infirmière d'un ton calme, sans laisser paraître la moindre émotion. Ayant raccroché l'appareil, elle dit à Bianca que le poète se trouvait dans le service de réanimation, et que les médecins réservaient leur pronostic.

—Il n'en sortira pas vivant, dit Bianca, le regard tourné vers l'intérieur, comme si elle se parlait à soi-même. Il m'a dit que mourir pour moi donnerait un sens à sa vie. C'est sa volonté, je n'y peux rien.

Surprise par ces propos tragiques, propres à la fiction romanesque d'un autre temps, Éliisa s'abstint de commenter le monologue de son amie, malgré sa conviction que personne ne mourait d'amour à leur époque. Son rôle était de la reconforter. Elle devait l'entourer de la chaleur de son amitié, lui assurer qu'elle serait toujours disponible, pour la soutenir dans les épreuves de la vie.

Épuisée nerveusement, Bianca exprima son envie de se mettre au lit sans plus attendre, elle avait surtout besoin de se reposer. Comme Éliisa lui rappelait qu'elles n'avaient pas encore dîné, elle accepta un bol de lait chaud et quelques madeleines, que son amie lui apporta dans la chambre, avec un sédatif qui la ferait dormir comme un bébé.

Éliisa s'assit sur le bord du lit, attendant que son amie ait fini son maigre repas. Elle se plut dans l'évocation de quelques bons souvenirs, et quand Bianca s'oublia, enfin, dans les bras de Morphée, elle la borda soigneusement. Puis elle éteignit la lumière et ferma doucement la porte, avant de s'en retourner à ses occupations.

Bianca dormit d'un trait jusqu'à l'aube. Lorsqu'elle se réveilla, elle quitta le lit pour aller s'enquérir de l'état de santé du poète. Elle dut attendre que son correspondant se renseigne, consultant les registres. Au bout de deux longues minutes, la nouvelle lugubre

tomba dans son oreille : Bodegas était décédé pendant son transport à l'hôpital.

Alors, Bianca se rendit compte de la délicatesse d'Élisa, qui, par un mensonge charitable, lui avait évité un choc qu'elle aurait mal supporté, vu l'état d'abattement où elle se trouvait la veille.

Pendant que Bianca était au téléphone, Élisa se rapprocha d'elle à pas feutrés. Après avoir raccroché le combiné, Bianca se retourna pour revenir dans la chambre, les yeux baignés de larmes ; elle tomba dans les bras de son amie, se répandant en sanglots.

Il n'est pas de deuil inconsolable pourvu qu'on donne libre cours aux sanglots et aux larmes. Le sel de celles-ci et le frisson de celles-là sont les grands guérisseurs de l'âme, pensait Élisa, tout en serrant bien fort son amie. Avant que le souffle ardent de l'été ne vienne hâler leurs visages, elle entendra de nouveau le rossignol de l'amour chanter dans sa tête.

Ce matin-là, arrivée à la mairie, Bianca exposa la situation à son supérieur hiérarchique. Elle lui demanda deux jours de congé, délai qu'elle estimait nécessaire pour organiser les obsèques dignes auxquelles son ami avait droit, malgré son dénuement matériel.

Sa demande étant acceptée, elle se rendit à l'hôpital Lariboisière où elle prit contact avec les services compétents dans ce genre de situation. On lui fit savoir que le corps de

Bodegas avait été transféré à l'institut de médecine légale. Bianca se dirigea à la préfecture de police dont dépend la morgue, et elle y apprit qu'une autopsie avait été ordonnée par le parquet à la suite d'une enquête préliminaire. Dès que les recherches jugées utiles par la justice seraient achevées, la dépouille en question serait rendue à la famille, sur décision d'un magistrat.

Bianca déclara que Luis Bodegas était un immigré portugais qui n'avait pas de parents en France, et qu'elle était sa seule amie. À ce titre, elle souhaitait s'occuper de toutes les démarches administratives pour qu'il ait des obsèques comportant une cérémonie civile (le défunt était agnostique) avec le rituel d'usage. Elle s'engageait à prendre en charge les dépenses non prévues par la loi.

Ayant contacté la morgue et appris que l'autopsie serait effectuée le jour même, Bianca se tourna vers la justice. On lui apprit que le permis d'inhumation ne pourrait être délivré que le lendemain, sous réserve que de nouveaux éléments de l'enquête ne viennent justifier d'autres recherches sur le cadavre.

Croyant accélérer le processus, Bianca demanda à être entendue par l'inspecteur chargé de l'enquête. Le fonctionnaire l'aiguilla vers le Quai des Orfèvres où elle devait demander à voir l'inspecteur Kelvin. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, accueillant, l'air

détendu, l'œil perspicace où perçait une lueur de bonhomie.

Après une brève présentation, Bianca fit le récit détaillé de ses tribulations, depuis la mise en scène de la gare de Saint-Germain-en-Laye jusqu'à sa visite à Bodegas.

—C'est donc vous qui avez appelé le SAMU ? demanda l'inspecteur.

Bianca hocha la tête.

—Pourquoi n'avez-vous pas appelé depuis votre portable ?

—Parce que j'avais celui de Luis à portée de main.

—Vous auriez pu attendre l'arrivée des secours.

—L'épreuve avait été trop dure pour moi. J'avais besoin de sortir dans la rue prendre l'air. Je suis restée assise devant l'immeuble longtemps. J'étais un peu hébétée, les passants me jetaient des regards bizarres.

L'inspecteur ouvrit le dossier de l'affaire, il en sortit la lettre manuscrite de Bodegas.

—C'est donc à vous que cette lettre anonyme a été envoyée ? Comment est-elle revenue chez son auteur ?

—Je viens de vous dire que mon domicile a été cambriolé. Je suis sûre que c'est le fait Mitschoukine. Il est tombé sur la lettre qui dénonce la mystification dont j'ai été victime. C'est peut-être même le mobil du cambriolage, car rien d'autre n'a été dérobé.

—Vous vous tiendrez à la disposition de la police, mademoiselle Domion. Des analyses ADN sur des prélèvements effectués sur les lieux du crime présumé sont en cours. Nous en verrons sans doute plus clair dès que nous connaîtrons les résultats.

—Quand pourront avoir lieu les obsèques de Luis Bodegas ? demanda Bianca.

—Voyez cela avec la préfecture. En principe, le permis d'inhumer la victime doit être délivré demain.

Bianca entama les formalités d'usage auprès de la préfecture de police et de la mairie, se montrant si diligente que l'enterrement aurait lieu le lendemain après-midi.

Quand elle vint à bout de toutes les démarches auprès de l'administration, il lui restait encore une dernière obligation à accomplir, sans doute la plus émouvante. Elle se rendit au BHV où elle acheta une tenue complète pour le dernier voyage du poète, costume, chemise, cravate, mocassins noirs. De son vivant, le poète n'avait sans doute jamais été habillé avec autant d'élégance.

Le lendemain, les pompes funèbres de Paris dépêchèrent des fonctionnaires pour procéder à la mise en bière du poète, qui fut ensuite transféré au funérarium de Batignolles. C'est là qui aurait lieu la cérémonie civile, avant son inhumation au cimetière parisien de

Saint-Ouen, dans la division réservée aux indigents.

Au bord de la tombe, à part le fossoyeur et les croque-morts, il n'y avait que deux femmes, Éliisa et Bianca, celle-ci habillée en noir comme une veuve. Quand le cercueil du poète fut descendu au fond de la fosse, juste avant que la terre ne l'ensevelisse à jamais, Bianca se pencha pour y jeter une rose rouge avec une dernière larme.

Ironie du destin, elle devait apprendre le lendemain, en arrivant à la mairie, que la fonction attribuée à Bodegas était celle d'agent d'accueil dans le cimetière parisien de Saint-Ouen – fonction que la folie meurtrière d'un truand minable l'empêcha de prendre. Ainsi, au lieu d'y passer une partie de son temps, veillant sur le respect dû aux morts, ce qui lui aurait permis un nouveau départ dans la vie, il y était venu accroître la cohorte de défunts anonymes, aussi seuls et déshérités dans la mort qu'ils l'avaient été dans la vie.

Bianca passa le reste de la semaine chez son amie. Comme elle tenait à ce que Mitschoukine ne découvre pas son domicile, craignant qu'il ne rajoute Éliisa à la liste de ses victimes potentielles, elle prenait des précautions faisant des détours, afin de déjouer une éventuelle filature.

D'abord, elle s'arrangea pour finir sa journée à des heures différentes, et lorsqu'elle

sortait dans la rue, elle attrapait le premier bus qui se présentait, quelle que soit sa destination. Plusieurs arrêts plus loin, elle quittait le bus pour s'engouffrer dans la station de métro la plus proche. Ensuite, elle prenait tantôt la direction de la gare de l'Est, tantôt celle de l'hôpital Saint-Louis. Enfin, elle parcourait à pied la distance qui la séparait du domicile d'Élisa, situé sur le quai de Valmy, non sans prendre des précautions pour s'assurer que personne ne la suivait. Elle se cachait soudain sous un porche, se blottissant contre le chambranle d'une porte, puis elle attendait regardant aussi loin qu'elle pouvait le chemin qu'elle venait de parcourir.

Ce court séjour au bord du canal Saint-Martin lui était très profitable au moral, parce qu'elle pouvait s'épancher librement, ouvrir son cœur dans ses moindres replis.

—Ça te ferait le plus grand bien de venir avec nous voir la Méditerranée, insista Élisa faisant ses valises.

—Il serait capable de s'en prendre à ma famille.

—Mais pourquoi ne faites-vous pas appel à la police ?

—Une enquête est en cours ainsi que des tests ADN, mais l'assassin est toujours en liberté.

—Ça va s'arranger très vite, alors !



—Pas si sûr. Mitschoukine est un marginal sans domicile fixe, très difficile à attraper.

Dès qu'elle se trouvait seule dans sa chambre, se laissant aller à une sorte d'abandon, Bianca réfléchissait à l'avenir proche, ainsi qu'aux menaces qui continuaient de peser sur elle et sur les siens. Elle voyait le système judiciaire comme une lourde machine d'inertie plein ses rouages compliqués, conduite par des gens désensibilisés par la routine, incapables de se représenter le malaise constant d'une famille harcelée par un criminel. Sinon, pourquoi n'avait-on pas cherché plus tôt à l'arrêter sur la foi des déclarations faisant état de ses menaces, suivies de méfaits qui démontraient sa volonté de nuire ? Mitschoukine risquait de rester en liberté encore assez de temps pour commettre d'autres crimes. À qui s'attaquerait-il la prochaine fois ? Bianca était décidée à agir pour l'en empêcher ; et, l'heure de la vengeance étant sonnée, elle avait conçu un plan qu'elle se faisait forte de mettre en œuvre.

Un soir, elle lui adressa le texto suivant, depuis le portable qu'elle utilisait d'habitude pour appeler le poète, et ce choix n'était pas innocent, comme nous le verrons plus loin.

*« Tu as franchi la ligne rouge en tuant Bodegas. Je te hais ! »*

Puis, elle éteignit le portable et alla se coucher. Le lendemain, lorsqu'elle ralluma

l'appareil, la réponse est tombée quelques minutes après sur son écran.

*«Il m'a trahi. C'était un glandeur, un camé, un feignant qui ne valait pas l'air qu'il respirait. On va s'aimer plus fort qu'avant, n'est-ce pas, ma jolie ?»*

Bianca maintenait son portable débranché pour qu'il ne puisse pas la joindre, ne le rallumant que de temps à autre pour vérifier les messages et voir les appels en absence. Elle lui répondit à l'heure du déjeuner.

*«Rien ne peut justifier le meurtre d'un malheureux qui ne faisait de mal à personne. »*

La réponse de Mitschoukine ne se fit pas attendre.

*« Je voulais le punir, mais pas le tuer, la dose de coke n'était pas énorme. C'est peut-être les coups de Francky qui lui ont été fatals. »*

Bianca répondit avant d'éteindre le portable.

*«N'empêche que tu l'as tué et qu'il faut payer maintenant.»*

Quand elle vérifia ses messages, une demi-heure plus tard, il avait réagi en fanfaron.

*« Je ne suis pas facile à attraper. Déjouer les pièges de la police, c'est un jeu d'enfant pour moi. Je veux que tu reviennes avec moi. »*

Estimant qu'elle avait de quoi accabler son persécuteur, Bianca le détrompa sans détour.

*«Jamais je ne fréquenterai un assassin. Si tu t'approches de moi, je te cracherai ma haine et mon mépris à la figure.»*

Dans le message suivant, Mitschoukine était encore plus explicite sur ses intentions.

*«Tu n'as pas le choix. Tu sais de quoi je suis capable. Tu ne risques rien parce que j'ai besoin de toi. Mais pense aux tiens.»*

Après cet échange de SMS, Bianca laissa son portable en service, sachant que Mitschoukine l'appellerait pour lui demander un rendez-vous quelque part. Quand son appareil sonna, elle savait parfaitement comment contenter son correspondant. Elle lui dit qu'ils se verraient samedi matin vers dix heures, et comme il essayait de prolonger le dialogue, elle y coupa court, sous prétexte que son chef de service venait de la convoquer dans son bureau.

Samedi matin, ayant souhaité de bonnes vacances à Éliisa et à Stéphanie, qui était revenue chez sa mère, elle dit à son amie qu'elle avait l'intention de tuer Mitschoukine. Bianca avait dans sa musette de quoi faire cadeau de son âme au diable. Au détour d'un couloir du métro, un petit trafiquant venait de lui remettre un revolver, qu'elle avait réglé en espèces sans lésiner sur le prix. Il s'agissait de l'arme que j'avais trouvée près du rail.

Son amie eut beau l'en dissuader, elle ne voulut rien entendre.

—Tu viendras me voir en prison, n'est-ce pas? dit-elle, l'air résigné.

—Il faut que tu fasses confiance à la justice, ma chérie ! supplia Éliisa, joignant ses mains.

—Avant que la police ne réussisse à l'arrêter, il aura de nouveau tué plusieurs fois. D'ailleurs, il m'a dit qu'il avait le bras assez long pour continuer à sévir lorsqu'il se trouverait derrière les barreaux. Alors, que peut la justice dans cette situation ? dit-elle, s'appêtant à partir.

Bianca retrouva Mitschoukine rue Saint-Martin, dans une boutique qui vendait des cartes postales, des lithographies et d'autres souvenirs pour touristes. D'entrée, il lui annonça qu'il devait se rendre pour affaires quelque part, dans les Yvelines, et que, pour plus de confort, il était venu en voiture.

Il s'agissait d'une Mercedes bleue garée à proximité, conduite par son acolyte, qui n'était autre que Francky, l'espèce de pitbull qui se frottait les doigts sur la paume de la main.

Apeurée, Bianca eut envie de s'enfuir, et pourtant, elle prit place dans la banquette arrière avec Mitschoukine.

En chemin, celui-ci lui expliqua ce qu'il attendait d'elle, étant donné le poste stratégique qu'elle occupait à la mairie. C'était simple et sans risques, juste des renseignements précis concernant certaines choses qui l'intéressaient.

Bianca ne répondit laissant le truand croire à sa coopération, mais quand il allongea le bras pour entourer ses épaules, elle le repoussa calmement.

«Je suis indisponible, j'ai mes règles. Et puis, les affaires d'abord. »

Quand ils furent empêchés d'avancer à cause de l'éboulement, ils rebroussèrent chemin, s'arrêtant au Relais des Routiers pour se restaurer. Après le déjeuner, en attendant des instructions de la part des personnes qu'ils devaient rencontrer, Mitschoukine et son acolyte descendirent au sous-sol pour jouer une partie de billard.

Bianca avait profité de l'absence des deux malfaiteurs pour s'enfuir. Elle avait compris qu'il est deux sortes de gens dans le monde; d'un côté, les assassins, prêts à tuer pour un regard, un mot ambigu, un billet de banque ; et de l'autre, ceux pour qui la vie d'un être humain est sacrée. Elle appartenait clairement à ces derniers, elle savait qu'elle serait incapable de tuer Mitschoukine.

Quittant la route à la sortie du village, elle avait marché à travers le terrain vague jusqu'à la voie ferrée, se répétant avec désespoir qu'il n'y avait aucune issue, que seule sa disparition mettrait fin aux angoisses qu'elle infligeait à sa famille. Assise près des rails, elle prit le revolver avec l'intention de mettre fin à ses jours.

Ce fut un moment de terrible solitude. Elle n'arrivait pas à appuyer sur la gâchette. Elle était paralysée par l'idée qu'elle pouvait rater son coup et rester là, gravement blessée, mourant à petit feu. Elle jeta l'arme, préférant s'injecter le sédatif qu'elle avait prévu pour se donner la mort, après avoir abattu Mitschoukine.

Peu après son geste désespéré, par hasard ou bien guidé par une main invisible (chacun choisira suivant ses croyances), je me retrouvai auprès d'elle, essayant de l'aider de mon mieux. Nous savons déjà la suite rocambolesque de l'aventure.

## Chapitre 16

Le lendemain vers neuf heures, j'étais déjà habillé pour sortir en ville quand on sonna à la porte. Je me demandai qui avait bien pu se déranger de si bonne heure pour venir me voir. J'exclus d'emblée Adeline, Charlène et le facteur. Il ne restait comme visiteurs probables que la bignole, ou bien les malfrats qui étaient venus effrayer Bianca, la veille.

Quittant la salle de bain enveloppée dans un peignoir, mon amie échangea au passage un regard d'intelligence avec moi, puis regagna rapidement sa chambre où elle s'enferma verrouillant la porte de l'intérieur.

Comme la sonnette retentissait de nouveau, d'une façon appuyée qui frôlait l'impertinence, je décidai d'aller ouvrir. Je me suis retrouvé devant un inconnu frais rasé, bien mis, l'air plutôt rassurant.

« Je suis l'inspecteur Kelvin de la P.J. », annonça-t-il, tout en s'identifiant.

Le léger mouvement d'inquiétude qui assombrit les traits de mon visage ne lui échappa point.

« Rassurez-vous, M. Maggiore. La voiture volée a été remise à ses légitimes propriétaires, et l'aliénée, elle, a pu réintégrer l'hôpital psychiatrique d'où elle s'était enfuie. L'affaire est classée. »

«Je suis heureux de l'apprendre.»,  
répondis-je brièvement.

«Elle est tombée sur vous. A la bonne heure. Imaginez les dégâts, si elle avait pu arriver au volant de la voiture dans une agglomération comme Versailles.»

Je fis entrer l'inspecteur chez moi et l'invitai à s'asseoir, mais il préféra rester debout, disant qu'il n'en avait pas pour longtemps. Il voulait juste me parler de la jeune femme qui voyageait dans la banquette arrière de la voiture. Le portrait dressé par le brigadier, à qui j'avais eu affaire la veille, le fit croire qu'il s'agissait de Bianca Domion. Suivant les recoupements faits par lui-même, elle se trouvait probablement sur le trajet de la Fiat.

«Bref, monsieur Maggiore, qui est cette personne qui a abandonné la voiture en votre compagnie ?» demanda-t-il, fixant le regard sur mon visage.

Je lui répondis qu'il s'agissait bien de la jeune femme qu'il venait de nommer. Une fois remise de ses émotions, elle s'en était allée, je ne savais pas où.

—Est-ce que vous pouvez la joindre au téléphone ?

—Non. Elle a promis de m'appeler, mais elle ne l'a pas encore fait.

—Il faut que je la voie, c'est très urgent, elle est en danger de mort. Dites-lui de passer me voir dès que possible.



—Je lui ferai part de vos inquiétudes dès qu'elle m'appellera.

—Merci. Dites-lui aussi que ses parents, que j'ai eus au téléphone tout à l'heure, sont très inquiets, parce qu'ils n'ont pas de nouvelles de leur fille depuis plusieurs jours.

L'inspecteur n'était pas arrivé dans la rue que Bianca quittait sa chambre, prête à partir. Je lui rapportai le motif de la visite de Kelvin.

—Je passe le voir tout de suite, avant de rentrer à Saint-Germain.

—Tu as perdu toutes tes affaires, je te prête de l'argent, si tu veux.

—Je te remercie. J'allais justement te demander de me prêter deux cents francs. Je t'enverrai un chèque demain.

—J'aimerais mieux que tu me le remettes en main propre.

—Où, ici ?

—Non, quand même pas. Mais nous verrons bien... Tu m'appelleras, j'espère ?

—Bien sûr. Tu n'as pas eu de nouvelles de ta femme ?

—Non. Elle doit enrager là-bas. Ce n'est pas grave, ça lui fera les pieds.

—Oh ! ne sois pas méchant, appelle-la.

—Je n'en ai pas envie. Tu sais, je ne sors pas indemne des aventures de ce week-end. Désormais, rien ne sera plus comme avant dans ma vie.

—Tu as eu comme une illumination ?

—En quelque sorte. Je suis un peu comme un aveugle à qui un miracle a rendu la vue.

Bianca sortait dans le couloir quand tout à coup elle revint sur ses pas, se souvenant qu'on était un lundi, jour ouvrable pour tout le monde, y compris pour les fonctionnaires municipaux. Elle se devait donc de prévenir la mairie qu'elle était souffrante et que, de ce fait, ne pouvait pas vaquer à ses fonctions.

—Il va encore falloir que je demande un justificatif de complaisance à mon médecin, dit-elle raccrochant le téléphone.

—Je peux le demander à Bastien, si tu veux.

—Non, merci. Ton copain m'as l'air pas très catholique.

—Qu'est-ce que tu lui reproches ?

—Rien. Je trouve chez lui un je ne sais quoi qui me rebute.

—Vraiment ?

—Je sens au fond de ses yeux une nuance inquiétante d'animal carnassier guettant sa proie, la même que j'ai vue dans les yeux de Mitschoukine, lors de la première rencontre, et que j'ai négligée pour mon grand malheur.

—Tu ne vas quand même pas établir un parallèle entre Bastien et ce petit truand minable ?

—La différence n'est peut-être que dans la qualité du vernis. Par ailleurs, je le trouve plutôt misogyne. Je suis prête à parier qu'il est gay ou,

du moins, bisexuel. Les copines qu'il se paie de temps à autre... ce n'est qu'une façade pour sauver les apparences.

—Tu crois qu'il mène une double vie ?

—Oui. Et je t'en dirai plus encore. Il a des vues sur toi. Il m'a suffi de voir la façon dont il te regardait quand tu ne faisais pas attention à lui.

Peu après le départ de Bianca, je reçus un appel de Charlène. Elle se mit à parler du ton mielleux qu'elle affectionnait lorsqu'elle avait quelque chose à se faire pardonner.

—Allô !

—Bonjour, mon chéri d'amour. Tu t'es levé du bon pied pour commencer la semaine ?

—Ça peut aller.

—Hum ! à ta façon de parler, je sens que tu es fâché contre moi.

—Et tu n'y es pour rien, bien sûr ?

—Je me suis un peu énervée samedi.

—Un peu, c'est peu dire. J'en ai marre de tes colères.

—Alors que je t'attendais avec impatience, tu files à La Rochelle...

—Je plaisantais. Je n'ai jamais quitté la région parisienne. J'ai décidé de descendre en voiture, mais le moteur a rendu l'âme peu après Versailles.

—Ah ! mais c'est un week-end noir ! En plus, tu avais dit que la voiture ne tiendrait peut-être pas le coup.

—Thomas va bien ?

—Il dort en ce moment. Alors, on ne se verra pas avant samedi ?

—Tu rentres samedi ?

—Oui, quoiqu'il arrive.

—Non, on ne se verra pas avant samedi.

—Tu es vraiment fâché ?

—Déçu, c'est le mot juste. Je suis déçu, comme jamais je ne l'ai été, déçu comme si toutes les déceptions que j'ai dû supporter pendant les derniers six ans s'étaient liées pour accentuer mon amertume.

—Je ne comprends pas. Que s'est-il passé ?

—J'ai changé l'espace d'un week-end plus qu'en six ans de vie commune.

—Mais pourquoi ?

—J'ai pu prendre du recul, j'ai fait le point.

—Pour arriver à quelle conclusion ?

—Je ne sais pas trop, nous verrons ça plus tard. Il faut que j'aille déjeuner. J'aurais sans doute beaucoup de travail cet après-midi.

—D'accord. Appelle-moi ce soir.

—J'essayerai. Embrasse Thomas, et aussi tes parents.

Comme j'avais assez de temps devant moi, je fis le trajet à pied jusqu'à Montparnasse, avec l'intention de profiter de la marche pour mettre de l'ordre dans mes idées. Le week-end aventureux était derrière moi, je revenais à ma

vie routinière, organisée, prévisible, dans un décor familial où plus rien ne me surprenait.

Je déjeunai dans un petit restaurant à l'atmosphère chaleureuse et au menu gourmand, tenu par des gens sympathiques, et où je n'étais pas le seul à avoir mes habitudes. Je pris mon temps, heureux de retrouver mon univers quotidien, les mots et les gestes convenus, la présence de têtes familières, la gratitude du serveur touchant son pourboire, la poignée de main vigoureuse du patron.

À la fin du repas, tout en buvant mon café, je fis un bout de causette avec de vieilles connaissances. Puis, vers deux heures, je repris le chemin de mon cabinet. Je savais exactement la tâche qui m'attendait, car Paulette, mon assistante et amie, organisait mon travail en deux parties distinctes : le kinésithérapeute du matin faisait le masseur l'après-midi.

Les massages qui m'occupaient à longueur d'année étaient rarement dispensés dans le cadre d'un traitement médical. Parce qu'on appréciait mon savoir-faire, on venait dans mon cabinet se faire masser pour la relaxation, la détente, le bien-être physique et spirituel. Bien entendu, on payait de sa poche.

À écrasante majorité féminine, issue pour la plupart des classes aisées, ma clientèle de l'après-midi était composée de femmes de trente-cinq à cinquante ans, indépendantes, dynamiques, qui payaient cher pour garder une

forme quasi parfaite. Je comptais parmi elles des cadres dans les milieux de la finance et du show-business, et aussi pas mal de couguars, attirées par des partenaires plus jeunes, avec qui elles nouaient des relations basées sur l'amour physique, contrôlé autant que faire se peut par la raison, et qui plus est, sans guère de perspectives d'avenir.

Mon succès grandissant, je ne le devais pas uniquement à l'habileté de mes mains à contenter la peau exigeante de toutes ces femmes. Je crois qu'elles appréciaient le don que j'avais de les mettre en confiance, au point de les faire parler de choses intimes, comme si la table de massages devenait par magie le divan d'un psychanalyste. En moi, elles avaient deux en un, l'oreille et la main, celle-là pour soulager leur âme, celle-ci pour détendre leur corps.

Pour commencer la semaine, j'eus une séance de travail gratifiante comme à l'ordinaire. D'un massage à l'autre, le temps s'écoulait fluide, léger. Une femme s'en allait, une autre la remplaçait pour recevoir des soins revigorants. En outre, j'allais avoir en prime une surprise agréable, dont j'étais loin de me douter.

Dès que la dernière cliente eût quitté mon cabinet, je me rendis dans la salle d'attente afin de vérifier si quelque objet n'y avait pas été oublié. Je crus rêver en la voyant, aussi

charmante que lors de notre première rencontre, mais déjà elle se relevait souriante. Elle fit quelques pas pour se rapprocher de moi.

—N'est-ce pas pour le moins cavalier que de me faire miroiter un bonheur indicible, et ensuite, sans la moindre explication, ne plus daigner m'appeler ? s'écria Giulietta.

—Vous m'excuserez volontiers, dès que je vous aurais dit la raison de la négligence dont vous m'accusez, et qui n'est vraie qu'en apparence.

—Ah ! on vous aurait séquestré, bâillonné, privé de tout moyen de m'appeler ?

—Un génie taquin m'a poursuivi tout le week-end, accroché à mon ombre. J'ai fait des choses insensées. Sachez que j'ai glissé à plat ventre du haut d'un talus pour me retrouver quatre mètres plus bas, le nez dans un ruisseau. Au passage, j'ai écrasé un serpent qui a failli planter ses crochets dans ma chair.

—Ne vous en plaignez pas, ça vous a distrait de l'ennui des jours ordinaires. Pour un temps, vous avez pu vous prendre pour Indiana Jones.

—Mais j'ai perdu mon portable ainsi que votre carte de visite.

—Dans ce cas, je m'empresse de retirer mes griefs à votre endroit.

Je ne me lassais pas de regarder discrètement Giulietta, dont le chic de la toilette n'avait d'égal que l'élégance de ses manières.

Elle ne portait plus sa belle chevelure ramassée dans deux nattes. Maintenant, déliée, celle-ci offrait un cadre lumineux à son visage doré.

Je lui fis visiter mes installations, qu'elle jugea aussi modernes que sympathiques, après s'y être intéressée de près. Lorsque nous fûmes de nouveau face à face, elle m'enveloppa dans un regard attentif. Elle me trouvait l'air fatigué, les épaules tombantes.

«Votre compagne devrait prendre soin de vous », me dit-elle brusquement.

«Ah, vous trouvez ? »

«Déshabillez-vous et montez là-dessus », dit-elle, m'indiquant une table de massage.

Je lui obéis avec plaisir, me retirant dans une cabine et revenant peu après, une serviette nouée autour des reins. Elle choisit sur l'étagère les produits qui convenaient, puis elle se mit à me caresser la peau dans un massage suédois limité au dos. Dès l'effleurage, je fus envahi par l'effet bienfaisant de ses mains divines ; puis, le pétrissage ayant défait les points de tension, elle me prodigua des percussions, achevant de me restituer le tonus perdu.

À la fin, sortant de la cabine où je m'étais rhabillé, j'avais le visage épanoui par un grand sourire, ne cachant pas mon aise.

—Alors, ça va mieux ? dit-elle avec assurance.



—Je vous embauche. Vous occuperez de la clientèle masculine, qui, à n'en pas douter, se bousculera devant la porte.

—Non, merci. Désolé de vous décevoir. Je préfère garder mes mains pour des massages dispensés gracieusement.

Je lui suggérai une promenade dans le quartier, dont elle ne connaissait que les rues principales et la gare, ce qu'elle accepta de bonne grâce. Nous avons flâné dans sa partie la plus animée, de la Gaîté à la tour Montparnasse.

Nous prîmes le temps de boire un café dans « Le Dôme », tout en devisant gaiement du spectacle de la rue qui s'offrait à nos yeux. On dirait deux camarades de promotion en escapade entre deux cours.

Giulietta était italienne de naissance, et moi, bien que je ne sois pas né en Italie, je maîtrise très bien l'italien. D'abord par jeu, puis par goût du dépaysement, nous nous plûmes à deviser dans la langue de Dante.

Au cours de notre flânerie dans le soir amène, comme nous passions devant la «Coupole», un autre haut lieu des années folles, j'invitai Giulietta à dîner.

«Pas de chandelles !» s'écria-t-elle, levant la main comme si elle repoussait quelque chose qui lui déplaisait.

«Vous ne supportez pas l'odeur de cire brûlée ? »

Elle n'avait rien contre les chandelles ni la cire dont elles étaient faites, mais elle trouvait ridicule le rôle que les amoureux se plaisent à leur faire jouer. Elles représentent à leurs yeux le prétendu romantisme d'un repas en tête-à-tête entre deux êtres. En réalité, ils ne pensent qu'à s'envoyer en l'air, l'acte le moins romantique et le plus égoïste qui soit.

Au reste, cette flamme pâle, languissante, que pouvait-elle évoquer aux yeux du couple qui rêve d'étreintes enflammées, sinon la mollesse et le vide du désir évanoui ? Selon Giulietta, n'est pas romantique qui veut, et ce ne sont pas des chandelles, se consommant au milieu des fumets des plats et des vapeurs de l'alcool, qui changeront Pierre en Paul et Véronique en Virginie. Le romantisme vient de l'intérieur, il suppose l'exaltation de l'imagination, la prédisposition de l'âme pour le rêve, la spiritualité, la poésie des choses.

En résumé, la couleur des sentiments fut le principal objet de la conversation qui nous occupa une bonne partie de la soirée. J'avais une transition toute faite pour revenir sur ma théorie de la clé et de la serrure, dans l'espoir qu'elle accepte le défi de passer à la pratique. J'avais à l'esprit l'espoir qu'elle m'avait fait miroiter dans ce sens, lors de notre première rencontre. L'occasion propice pour l'évoquer se présenta bientôt, et quelle ne fut ma satisfaction

quand Giulietta me dit être prête à se lancer dans ce défi original.

## Chapitre 17

Giulietta était descendue à Montparnasse dans son cabriolet Porsche d'un rouge coquelicot, flambant neuf.

—Ouah ! la belle allemande, m'écriai-je, tout en enveloppant l'auto dans un regard admiratif.

—Elle vous plaît ? me demanda-t-elle.

—Les voitures ne me font pas trop rêver, mais je dois avouer que c'est une belle machine.

—C'est un ami qui me l'a prêtée.

—Ah ! je vois que vous fréquentez des gens fortunés.

—Il est trader, trente-cinq ans, marié, sans enfants, et sa vie de couple n'est pas un paradis.

—Et, bien sûr, il a besoin d'oublier ses déboires conjugaux dans les bras d'une autre femme.

—Vous n'avez jamais éprouvé ce besoin, vous ? dit-elle, me jetant un regard coquin.

—Bof ! le sexe juste pour le plaisir permet sans doute d'évacuer la tension pulsionnelle. Mais, pour peu qu'on ait des attentes plus profondes, ce plaisir purement physique, éphémère par définition, doit laisser comme un vide affectif.

—Vous parlez d'après votre expérience, ou parce que vous le sentez comme ça ?

—Il m'est arrivé de coucher avec des prostituées. Ça vous donne une idée de la chose.

—Oui, naturellement.

Ayant enclenché la première, elle appuya sur l'accélérateur. Aussitôt, le cabriolet démarra avec un léger rugissement, souple, agile, contenant à contrecœur la puissance qui grondait sous son capot.

Nous n'avions pas parcouru cent mètres que Giulietta, se penchant vers moi, prit dans la boîte à gants un masque de nuit, d'ordinaire utilisé pour dormir. Elle me le tendit, me demandant de l'ajuster sur ma figure. C'était la règle du jeu, à laquelle je devrais me plier, si je ne voulais pas en être exclu dès la première manche, avant même d'aborder le vif du sujet. Elle ajouta que je pouvais encore abandonner la partie, au cas où je ne m'estimerais pas prêt pour les épreuves suivantes. Le cas échéant, elle me déposerait devant la bouche de métro la plus proche.

Elle avait beau jeu de me tester, sachant que j'étais tombé sous son charme. Je brûlais de savoir la suite du mystérieux divertissement. Cela dit, j'avais conscience que je me trouvais à côté d'une femme trop entreprenante pour ne pas susciter ma défiance. Étant fraîche et désirable, elle n'avait nul besoin de venir chercher l'aventure à Montparnasse, à moins qu'elle ne trouve des avantages dans l'histoire.

Bien que ma vue soit emmurée derrière le masque, je me figurais nettement par l'esprit le profil de Giulietta. Je me trouvais peut-être assis à côté d'une aventurière, par exemple. Elle aurait été chargée d'appâter un agneau doux destiné à des rituels sacrificiels, pratiqués dans quelque sous-sol obscur, éclairé par des chandelles. Leur flamme chancelante projette sur les murs l'ombre sinistre des officiants, le visage caché par une cagoule, percée à l'endroit des yeux et de la bouche.

Tandis que je me faisais peur, sans pour autant éprouver l'envie de fausser compagnie à Giulietta, la Porsche poursuivait sa route à petite allure, s'arrêtant souvent à cause des feux. J'en étais sûr, parce que j'entendais ensuite le démarrage bruyant des véhicules groupés qui repartaient en même temps. Aussi, j'en déduisais que nous roulions dans un milieu urbain très fréquenté. Où étions-nous ? Où allions-nous ? Je désespérais de ne pas le savoir.

Après un bon bout de temps, qui me parut bien long, la voiture s'arrêta de nouveau ; mais, cette fois, le bruit d'une porte de garage qui s'ouvrait se fit entendre, nous arrivions à destination. Deux minutes après, ayant coupé le moteur, Giulietta me demanda de bien vouloir garder le masque.

Elle me prit par la main, me conduisant vers un ascenseur. Quand nous parvînmes à l'étage voulu, elle me guida le long d'un

couloir. Enfin, ayant ouvert une porte, qu'elle referma à clé dès que nous franchîmes le seuil, elle m'entraîna quelques pas plus loin, avant de m'ôter le masque.

Nous étions dans un appartement de grande classe, luxueusement décoré, spacieux, aménagé de manière originale, un vrai cocon princier. J'observai que tous les volets étaient fermés, sans doute pour que je ne puisse pas repérer le quartier où je me trouvais.

La salle de bains, spacieuse, elle aussi, semblait être sortie d'un rêve de femme coquette, raffinée. L'envie de prendre un bain moussant prit Giulietta, qui ouvrit à fond les robinets de la baignoire moderne, de forme arrondie, équipée d'un système d'hydromassage. Elle me dit de m'y glisser, c'était dans la baignoire qui aurait lieu la deuxième manche.

«Surtout pas de fausse pudeur, hein !» me lança-t-elle comme un défi, avant de s'absenter, pour revenir deux minutes après, les hanches enveloppées dans un paréo.

Nous nous retrouvâmes à batifoler dans le bain, l'humeur gaie, l'un en face de l'autre, avec une complicité naissante. La surface de l'eau chaude était recouverte d'écume blanche, parfumée, que nous nous renvoyions sur la figure, tout en plaisantant. Le bain était destiné à nous détendre, pendant que nos peaux échangeaient des impressions voluptueuses.

Sous l'eau, elle tâta mon entrejambe du pied, délicatement, et elle eut un sourire malicieux constatant mon excitation. L'instant d'après, me donnant les mains, Giulietta glissa sur mes cuisses et vint frôler mon érection de sa toison. Je fermai les yeux lorsqu'elle effleura ma bouche de ses lèvres pulpeuses, tout en caressant ma poitrine du bout de ses seins nus.

Je crus à tort qu'on allait passer sans transition à troisième manche. Giulietta refréna mon impatience, se retirant au fond de la baignoire. Il n'était pas question de pénétration à ce stade. Nous n'étions qu'aux balbutiements préliminaires de nos rapports intimes. Et elle avait l'air de me narguer avec une assurance que rien ne semblait pouvoir ébranler. Je devrais apprendre à contrôler mes pulsions, si je voulais atteindre aux quintessences de la jouissance de l'amour.

Elle se remit debout devant moi, me faisant signe pour que je me relève à mon tour. Lorsque nous fûmes nus l'un devant l'autre, elle s'enveloppa dans un peignoir, puis me tendit un autre, m'invitant à me couvrir à mon tour.

«Tiens donc ! elle a sous la main un peignoir pour homme, me dis-je amusé. Tout a été prévu, préparé pour me recevoir. À moins que cet accessoire ne soit toujours prêt, en prévision de la venue d'un nouvel invité.»



Elle disparut quelques minutes, me laissant dans la salle, extasié dans cet espace charmant, conçu pour le plaisir des yeux.

Elle me rejoignit dans un déshabillé de satin rose, qu'elle portait entrouvert, exprès pour faire ressortir son irrésistible attirance.

—Dois-je comprendre que l'heure de la troisième manche est venue ? lui demandai-je, ému, jetant un regard significatif sur ses capiteux attraits.

—Oh ! c'est vrai, je ne vous ai pas encore montré ma chambre ! Vous voulez bien me suivre, Gianni ?

—Et si le trader arrive ?

—Non, impossible. Il ne sait pas où j'habite, pas plus que vous. Je tiens à ma tranquillité.

—Toutes vos conquêtes viennent ici, les yeux bandés ?

—Aucun autre que vous n'est venu ici.

—Ah ! je suis le premier à avoir ce privilège ?

—Mais il m'arrive d'aller chez eux. J'ai mes petites manies.

L'amour est un art que Giulietta possédait au plus haut degré, elle dosait savamment la charge érotique de ses poses, sa voix, ses regards, ses attouchements, de façon à amener les sens, par degrés, au comble de l'excitation. Elle n'entendait pas céder aux élans de la passion charnelle, se jetant comme une affamée

dans les bras de son partenaire, s'emparant de sa bouche avec une avidité à lui couper le souffle, pour se déshabiller ensuite avec une telle précipitation que l'on croirait ses vêtements sur le point de s'enflammer.

D'abord elle prenait l'initiative, imposant le tempo de son rituel où l'exubérance brutale de l'instinct était réprimée, afin de laisser l'artiste exprimer tout en nuances les préceptes liés au culte d'Aphrodite. Ainsi deux violons, l'un en face de l'autre, jouaient le chant lyrique du désir qui allait crescendo, pour aboutir au climax extasiant de la suprême jouissance.

Vous l'avez compris, je laissai ma vertu de mari fidèle dans le lit de Giulietta. Et le plus curieux c'est que je ne culpabilisais pas, puisque j'y songeais sans le moindre remords.

Au matin, quand je me réveillai, il était neuf heures. Je me glissai hors du lit, croyant que Giulietta dormait encore, puis je quittai la chambre faisant attention pour ne pas la déranger.

Une fois dans la salle, j'appelai Paulette et lui dis que j'étais souffrant et que, par conséquent, elle devait annuler tous mes rendez-vous du matin.

Je rangeais le portable quand Giulietta vint me retrouver dans la salle. Elle me caressa la joue en souriant, fraîche et épanouie comme une rose, dans son déshabillé affriolant.

—Alors, notre jeu de la « clé et la serrure » ? C'est plutôt réussi, non ? fit-elle, avec l'assurance d'une maîtresse accomplie.

—Ah ! c'est un rêve dont j'appréhende la fin ! J'ai l'impression d'avoir partagé le lit d'une déesse.

—Pour ma part, c'est la première fois qu'un homme me fait rêver d'amour. Avant toi, il n'y a eu que du sexe. Peut-être que tu ne me crois pas, et pourtant, je n'ai jamais été aussi sincère.

—Je n'ai aucune raison de douter de la vérité de tes paroles. Au contraire, je m'en réjouis. Le bonheur en amour n'existe vraiment que s'il est partagé.

—Je vais m'occuper du petit-déjeuner tandis que tu te rhabilles.

—On pourrait s'arrêter dans un café en passant, si tu veux.

—Non, je préfère te garder encore un peu chez moi.

Au cours du repas, je demandai à Giulietta si j'aurais le plaisir de la revoir bientôt.

—Nous verrons se tu y tiens, quand je t'aurais raconté mon histoire, dont je peux résumer l'essentiel en une phrase. Je suis une call-girl, une prostituée de luxe, dont chaque nuit me vaut mille euros, hors frais. J'étais ce week-end après toi en service commandé, dit-elle calmement. La surprise me laissa un instant sans voix, malaxant le lobe de l'oreille.

—Commandé par qui ? dis-je, enfin.

—Normalement, je ne dois pas révéler le nom de mes clients. Mais, parce que c'est toi, je ferai une exception à la règle. Tu ne vois pas qui aurait intérêt à briser ta fidélité conjugale ?

—Bastien Kulfékal ?

Elle hocha la tête.

—Mais en quoi ma fidélité le dérange, bon sang ! m'écriai-je indigné.

—Il est persuadé de te rendre service. D'après lui, tu n'as pas le bonheur que tu mérites avec Charlène.

—Fait-il souvent appel à tes services ?

—Fréquemment, mais pas pour coucher avec lui. Je l'accompagne lors de ses déplacements, en général pour se rendre à des réunions professionnelles ou mondaines. Je te dis, au cas où tu ne le saurais pas, qu'il préfère les hommes.

—Tu as pu l'observer à ton aise, il t'a peut-être fait des confidences ? Que penses-tu de lui, sincèrement ?

—Il ne s'intéresse aux autres que dans la mesure où il peut s'en servir pour assouvir ses fantasmes. Je ne l'ai jamais vu ému, même quand il avait de bonnes raisons de l'être. Il m'est arrivé de me demander si je n'avais affaire à l'un de ses psychopathes ordinaires qui peuvent déraiper un jour ou l'autre. J'en ai rencontré d'autres. Ça reste entre nous, hein !

—Oui, bien sûr. Et tu n’as pas de petits frissons dans le dos quand tu es seul à seul avec lui ?

—Si. Un jour je tombé sur un déséquilibré, malgré toutes les précautions que je prends. Ce sont les risques du métier.

—Ça me touche que tu me fasses confiance. Tu es une chic fille.

Je restai un moment pensif, me rappelant le temps du lycée où il était déjà bizarre dans le comportement et ses goûts sexuels. Il avait essayé de m’entraîner dans ses fantasmes. Il y était parvenu plus d’une fois, exerçant dans ce sens l’ascendant qu’il avait toujours eu sur moi.

Après le baccalauréat, je le perdus de vue. Après avoir conclu ses études de médecine, il vint s’installer à Paris. Pendant son absence, je vis s’affirmer en moi l’attirance pour le beau sexe. Je me rappelais mes expériences homosexuelles avec tellement de dégoût que je me sentais devenir homophobe. J’allais jusqu’à me jurer de ne plus tomber sous l’emprise de Bastien.

—On dirait qu’une blessure s’est rouverte dans ton cœur, observa Giulietta.

—J’ai reculé dans le temps, je pensais à ma vie de lycéen. C’est là que j’ai connu Bastien.

—Il s’entendait à manipuler ses camarades, je parie.

—Bien entendu. Dis-moi comment tu es devenue call-girl.

—Mon père était un industriel florentin prospère, jusqu'au jour où il a eu des démêlés avec La Mafia.

Ayant conclu avec succès mes maîtrises d'anglais et de français, j'ai passé une année dans un institut à Londres, visant à parfaire ma formation d'interprète. Puis je suis venue à Paris avec les mêmes intentions. Entre-temps, mon père a fait faillite. Je me suis retrouvée sans ressources du jour au lendemain. Il a fallu que je me débrouille comme une grande. J'ai d'abord travaillé comme guide touristique, puis comme professeure d'italien remplaçante. Un beau jour, j'ai passé une audition pour jouer dans un film porno. J'ai été vite rebutée par la violence et la médiocrité dans ce milieu où je ne pouvais contrôler quoi que ce soit. C'est alors que j'ai rencontré un homme qui m'a aiguillé vers ce métier. Je suis indépendante, je travaille à mon compte, j'ai une clientèle triée sur le volet. En un mot, je suis maîtresse de mon destin.

Tandis que Giulietta s'occupait de sa toilette, s'apprêtant à me ramener à Montparnasse, moi, affalé dans un fauteuil, je réfléchissais avec amertume aux soubassements égoïstes des sentiments les plus nobles, comme l'amitié. Bastien avait-il jamais été mon ami? Non, il n'était pas mû par le cœur, mais plutôt par l'instinct sexuel qu'il voulait assouvir, ai-je conclu avec dégoût.

Giulietta me rejoignit habillé pour sortir en ville, avec une élégance exquise. Je la trouvai si belle et désirable que j'appréhendais de l'avenir de nos rapports.

—C'en ai fait de notre jeu. Mille euros par nuit c'est bien plus que je ne peux payer.

—Il n'est pas question d'argent entre nous ? Tu n'es pas et tu ne seras jamais fiché comme mon client. Je te demande seulement de me faire rêver d'amour. J'en ai eu si peu dans ma vie ! Je voudrais que tu sois mon île, le centre et la raison d'être du jardin secret où je viendrais de temps à autre retremper mon âme.

—Alors, pourquoi me colles-tu le masque sur la figure ?

—Cela fait partie du jeu, dit-elle en souriant.

Arrivé à Montparnasse, je dégageai mes yeux. Puis, je descendis de la voiture à contrecœur.

—Alors, quand est-ce qu'on se retrouvera ?

—Un de ces jours, fais-moi signe ! dit-elle me soufflant un baiser sur le bout des doigts.

La Porsche repartit s'engouffrant dans la circulation, et elle disparut bientôt de mon champ visuel.

Je me dis que nous aurions pu rester ensemble jusqu'à midi. Après avoir fait les boutiques, nous irions déjeuner en tête-à-tête. Je m'en voulais de ne pas lui avoir proposé de

rester encore un peu avec moi, même si je savais pertinemment qu'elle aurait refusé.

J'étais un client qui avait épuisé son crédit, le temps de Giulietta ne m'appartenait plus. Elle avait d'autres rendez-vous dans son agenda, le trader ou je ne sais pas qui d'autre. C'était sa vie, sa source de revenus. Je regrettai qu'il en soit ainsi, mais après tout, entre nous, ce n'était qu'un jeu.



## Chapitre 18

Il n'y avait pas de doute, je vivais une période charnière de ma vie. Jamais je n'avais éprouvé autant d'émotions intenses en si peu de temps, jamais un si grand nombre de signes précurseurs d'un virage proche ne s'étaient accumulés dans mon rétroviseur. Depuis vendredi dernier, j'avais vécu une succession de situations et de rencontres que je n'avais nullement cherchées. Tout convergeait à me donner le sentiment que ma vie était sur le point de basculer. De telle sorte que j'avais l'impression d'être mené malgré moi par une force invisible.

Je me repassais le film des jours extraordinaires que je venais de vivre, essayant en vain de comprendre ce qui m'arrivait. Samedi, je rencontre deux femmes qui, sans le savoir, allaient jouer un rôle décisif dans mon existence ; dimanche, de la façon la plus inattendue, Adeline essaie de m'attirer dans son lit; lundi, Giulietta réapparaît comme par magie, animée de délicieuses intentions, et elle décide de m'emmener dans sa bonbonnière. C'était trop en si peu de temps. Je n'en étais pas encore revenu. Je me demandais même si je n'avais pas rêvé.

Ma vie était une aventure presque continue depuis vendredi. N'en déplaise à ceux qui maudissent les jours monotones qui se suivent

et se ressemblent, les péripéties en cascade et le trop plein d'émotions ont aussi leur côté négatif. J'avais été passablement ébranlé au physique comme au moral. De tel sorte qu'il m'arrivait de désirer que Charlène rentre au bercail plutôt que prévu. Je nourrissais le vague espoir que sa présence rétablisse la routine, faisant cesser la mystérieuse conspiration ourdie par je ne sais qui pour bouleverser mon existence. Je devais patienter encore quatre jours, et Dieu seul savait ce qui allait m'arriver pendant ce laps de temps.

J'avais raison de rester prudent, car le mardi ne serait pas non plus un jour de tout repos pour moi. Je le compris en recevant l'appel de Kelvin qui me pria de passer au 36, quai des Orfèvres, en fin de journée.

En arrivant, je tombai sur Bastien qui s'y rendait pour les mêmes raisons que moi. Après nous avoir reçus séparément, l'inspecteur voulut nous interroger ensemble. Il était question des circonstances dans lesquelles nous étions intervenus, chacun à son tour, pour secourir mademoiselle Domion. À l'issue de l'interrogatoire, il nous informa que nous serions sans aucun doute convoqués par le juge chargé d'instruire l'affaire Mitschoukine.

Il était presque neuf heures du soir lorsque nous quittâmes le siège de la police. Une fois dehors, Bastien suggéra que nous dînions ensemble quelque part. Je ne dis rien, ni oui ni

non, mais mon silence supposait l'acceptation tacite de sa proposition.

Tout en marchant le long du trottoir, il me dit l'ennui que lui causaient ces histoires avec la police, qui se permettait de déranger les honnêtes gens à leur guise. Il se mit à discourir sur ce thème, pestant contre les abus de pouvoir, les infractions à la loi, les entorses à la démocratie.

À un moment donné, il s'arrêta brusquement.

« Ta petite amie n'est qu'une emmerdeuse ! » s'écria-t-il, hargneux.

Bianca avait parlé de lui à l'inspecteur, le présentant comme un baron peu ordinaire. Il lui en tenait rigueur, ne cachant pas l'agacement qu'il éprouvait à son endroit.

Je trouvai Bastien bien sévère pour un simple titre de noblesse qui, en outre, aurait bien pu lui revenir, et dont il tenait d'ailleurs à conserver la particule. Je sous-estimai néanmoins sa réaction, négligeant de prendre la défense de mon amie. C'était lui donner raison. Il me disait souvent que j'étais trop consensuel, que je fuyais les conflits, désireux de plaire à tout le monde, à cause de ma personnalité narcissique et du manque d'estime de soi.

À table, il retrouva sa bonne humeur, et, par la même occasion, l'esprit pénétrant, le cynisme, le mordant qui lui étaient propres.

Notre conversation tourna naturellement autour des péripéties du week-end, ainsi que de leurs inévitables répercussions dans l'avenir, dont la visite au Quai des Orfèvres était un exemple.

Comme je disais à Bastien que j'avais hébergé Bianca chez moi, il prit un air gouailleur pour dire.

—Et, bien sûr, tu as eu la juste récompense de ton dévouement ?

—La satisfaction de l'avoir aidée me suffit.

—Non ! Ne me dis pas que tu n'as pas partagé son lit !

—Parce que tu crois qu'elle avait le cœur à s'envoyer en l'air ?

—Alors là, mon pauvre vieux, tu n'as pas l'esprit d'observation. Son manque de chaleur humaine sautait aux yeux

—J'ai été accueillant, gentil, prévenant, un hôte modèle en quelque sorte. Ça devrait suffire, non ?

—Note bien ce que je vais te dire : tout ce qu'on peut feindre, comme la gentillesse, la prévenance, etc., et j'en passe, reste abstrait et ne saurait reconforter une femme en manque d'affection. C'est la chaleur animale – même si le coït n'a pas lieu – c'est la chaleur animale, le contact peau contre peau qui lui donne la certitude qu'elle est désirée, et cela est très important sur le plan psychologique

—Peut-être bien. Mais moi, j'ai une conception toute différente des rapports avec les femmes.

—Ah ça ! je te l'accorde volontiers. Il faut qu'elles soient assez culottées pour t'attirer dans leurs bras. Et encore, hein ! tu es bien capable de repousser leurs avances. Mais peut-être qu'elle ne plaît pas, après tout...

Je préfèrai ignorer cette insinuation qui avait pour but de me faire dévoiler des sentiments dont je n'étais pas sûr. Je lui répondis que je tenais à éviter les ennuis provenant d'aventures sans lendemain, parce que je voulais vivre en paix avec ma femme et mon enfant. Ces propos me valurent une question qui retentit comme une claque inattendue en pleine figure.

« Es-tu bien sûr que tu es le père de Thomas ? »

Je restai interloqué. Je ne m'attendais pas à ce que ma paternité puisse être mise en cause. Mon malaise était d'autant plus accentué que je savais Bastien capable de s'assurer, à mon insu, de la vérité de ce qu'il avançait.

—Pourquoi devrais-je douter qu'il soit mon fils ? dis-je, d'un ton agressif.

—Le petit n'a aucune ressemblance avec toi, aucune. Il a les yeux de sa mère, mais de toi, rien; pas un cheveu, un trait, la forme du nez ou l'arrondi de la bouche

—Tu as fait le test génétique, n'est-ce pas ?

—Non, je t’assure que non. Je me limite à observer, c’est tout.

—À observer quoi ?

—Par exemple, suivant une étude très sérieuse publiée hier, les femmes qui ont une voix haut perchée, comme Charlène, ont avoir une tendance marquée pour l’infidélité en amour. N’empêche que, même si ta femme te trompe, Thomas peut quand même être ton fils.

—Assez de détours ! Je te somme de me dire en toute franchise tout ce que tu sais.

—Ce que je dis ne repose sur aucune preuve irréfutable, c’est pour ça que je te conseille de commander un test sur Internet.

—Tu ne peux pas le faire, toi-même ?

—Je n’y tiens pas. Tu me soupçonnerais de le falsifier.

Sur mon insistance, Bastien finit tout de même par reconnaître qu’il fondait le doute de ma paternité sur quelques témoignages qui mettaient en cause l’honnêteté de Charlène. Et il me garantit que, une fois que j’en aurais fait le test, et ceci quel que soit le résultat, il me dirait tout ce qu’il avait pu apprendre sur le compte de cette dernière.

Je ne savais plus si je devais en vouloir à mon ami ou, au contraire, le remercier de m’avoir ouvert les yeux. Depuis le début, il m’avait mis en garde contre Charlène. Il n’avait jamais lâché prise au fil des années, glanant, Dieu sait comment, des indices sur le

comportement de celle-ci, jusqu'au jour où il estima en savoir assez pour lui porter l'estocade. Une chose semblait d'ores et déjà acquise, elle me trompait. S'il n'était pas sûr de ce qu'il avançait, Bastien ne m'en aurait pas parlé. Il s'agissait maintenant de savoir si Thomas était ou non en droit de porter mon nom.

Tout bien pesé, je n'avais pas le choix, il fallait que je fasse le test de paternité. Après les insinuations de Bastien, je ne pouvais vivre en paix tant que je ne saurais pas la vérité.

La conversation continuait de rouler sur les femmes. Cette fois sur celles que mon ami n'arrivait pas à retenir. Je ne me doutais pas le moins du monde qu'un nouveau choc allait m'ébranler quelques phrases plus loin.

—Et toi, macho invétéré, qu'en est-il de ta vie amoureuse ? dis-je d'un air provocant.

—Il n'y a rien en vue. En attendant de trouver mon bonheur, j'appelle auprès de moi une call-girl quand je me sens seul.

—A trente ans passés, tu n'as pas encore croisé la femme idéale ?

—Non. Et il n'y a aucune chance que ça arrive un jour.

—Pourquoi ?

—Parce que mon idéal féminin c'est toi.

Je restai sans voix à le regarder, incrédule. Il ne plaisantait pas, au contraire, il profita de ma perplexité pour enfoncer le clou.

—Il ne se passe pas un jour sans que je me rappelle les souvenirs qui brûlent toujours ma mémoire. Toi et moi dans cette chambre sous le toit, après les cours. Ne prends pas cette expression outrée, tu n'as pas pu oublier ce temps-là.

—C'est toi qui m'y poussais, ai-je balbutié.

—Ah, oui ! N'empêche que tu y prenais ton pied. Tu essaies en vain de refouler le souvenir de nos ébats. Parce que c'est mal, immoral, inconvenant, scandaleux. Parce que tu redoutes comme la peste le qu'en-dira-t-on. Pour avoir l'air d'être un homme normal, tu vis depuis cinq ans avec une mégère qui te gâche la vie. Sous prétexte de rester fidèle, tu repousses les femmes que tu séduis malgré toi. Pourquoi ? Parce que seule une amitié virile est à même de te combler. Je me suis levé pour m'en aller, je grinçais des dents, je devais avoir les traits crispés et le regard farouche.

—Je suis un homme normal, dis-je avec hargne. Les émois dont tu parles, je ne les ai pas oubliés, mais je les ai mis depuis longtemps sur le compte d'un trop-plein de désir, à l'âge où l'on est curieux de tout, avide de nouvelles expériences.

Je quittai le restaurant après cette mise au point, il me suivit.

—Il ne faut pas prendre ça au tragique, dit-il, m'emboîtant le pas. J'ai bien vécu depuis le lycée sans rien te dire. Mais il fallait quand



même que je t'avoue que nos rapports d'adolescents m'ont marqué à vie. À tel point que, jusqu'à présent, je n'ai vraiment aimé personne d'autre que toi.

—Je croyais avoir en toi un vrai ami, désintéressé, loyal. C'est ça qui me fait terriblement mal. En fait, tu ne me fréquentes que pour nourrir tes fantasmes. C'est consternant.

—Je suis ton ami, je veillerai toujours à ton bonheur, que tu le veuilles ou non. Et si un jour tu trouvais une femme plus capable que moi de te rendre heureux, je tairais à jamais ce sentiment qui me brûle le cœur.

Dans le métro, affaissé sur un strapontin, je laissais mon regard distrait courir sur les parois sombres du tunnel où glissait la rame, entre deux stations. Mon esprit n'était pas plus clair. Un tas d'idées mêlées à des affects et à des sentiments désordonnés troublait son fonctionnement normal.

Il était vrai que la question de ma virilité m'avait longtemps tarabusté. Depuis mes expériences d'adolescent, elle restait un problème qu'il me fallait régler un jour ou l'autre. Étais-je un hétérosexuel affirmé ou un gay refoulé qui refuse de s'assumer comme tel? Ou plutôt un homme qui se frayait un chemin entre deux tendances, s'accrochant à l'une pour se prémunir contre la tentation de l'autre? Je ne m'étais jamais décidé à trancher, craignant

peut-être de devoir réorganiser ma vie de fond en comble, moi qui étais foncièrement allergique au changement.

## Chapitre 19

On n'était pas loin de minuit quand j'arrivai dans ma rue. Il n'y avait personne, rares étaient les fenêtres où filtrait un filet de lumière. Une voiture roulait vers moi, allongeant brièvement ma silhouette sur le trottoir.

Soudain, Adeline me coupa le chemin, elle sortait d'un recoin d'ombre ménagée par un réverbère éteint.

Je m'étonnai de la voir, je lui demandai pourquoi elle se trouvait dans la rue à une heure si tardive. Elle me répondit sans détour. Au cours d'une violente dispute, elle avait dû s'enfuir pour échapper à la colère de son mari. Il était en pleine crise de jalousie, et il avait menacé de l'étrangler. Il l'accusait d'avoir amené un homme à la maison, et de s'y être enfermé avec lui assez longtemps pour lui faire voir toutes les constellations de la Voie lactée.

Après ces explications, je ne comprenais toujours pas pourquoi elle se trouvait là.

—Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

—Je n'en sais pas trop.

—Tes parents habitent à Montrouge, ce n'est pas très loin.

—Je ne peux pas les déranger à une heure pareille, ils seraient bouleversés, et comme mon père est cardiaque...

—Bon, eh bien, je t'accompagne à l'hôtel le plus proche, si tu veux.

—Merci, Guillaume m'y trouverait, j'en suis sûre, tu pourrais... le voilà qui s'amène.

En effet, un homme venait dans notre direction et, à en juger par sa taille et son allure, il s'agissait bien de Guillaume. Il battait le trottoir de ses santiags ferrées, rageusement. Comme je manifestais l'intention d'aller lui parler, Adeline me retint, effrayée. Il n'entendait pas raison quand il était remonté de la sorte, et il devait avoir son révolver dans la poche. Gare à celui qui se mettrait en travers de son chemin !

Nous nous adossâmes au mur, dans un recoin où n'arrivait qu'une faible clarté diffuse. Guillaume avançait vers nous sur le trottoir opposé. Il nous dépassa le museau tendu en avant, comme un chien qui flaire l'odeur de sa proie. Devant mon immeuble, il guetta un rayon de lumière à mes fenêtres, traversa la rue pour aller fouiller le hall du regard. Puis, il se remit en marche, poursuivant ses recherches.

Adeline put enfin respirer. Elle se retourna vers moi et me dit.

—Tu serais gentil de m'accueillir cette nuit chez toi.

—Tu imagines les ragots que ça peut faire ?

—Tu ne t'es pas posé cette question dimanche.

—De quoi parles-tu ?

—Quelqu'un a vu une femme à ta fenêtre ?

—Une femme à ma fenêtre ? Mais... tu me fais chanter, Adeline ?

—Non. Je suis dans une mauvaise passe, et tu es mon seul recours.

—C'est insensé, voyons !

—Laisse-moi rentrer dans l'immeuble. Je passerai la nuit dans la cave, au milieu des poubelles, s'il le faut.

Adeline me mit positivement dans l'obligation de l'héberger. Je ne pouvais pas l'abandonner dehors, ni la laisser passer la nuit au milieu des rats et des odeurs de pourriture. Je lui dis que je montais d'abord. Elle devait me suivre quelques minutes après. Je laisserais la porte de mon appartement juste contre le chambranle ; elle n'avait qu'à se glisser à l'intérieur.

Une fois la porte fermée à clé, je dis à Adeline que ce n'était peut-être pas une bonne idée de venir passer la nuit chez moi, cela risquait fort de compliquer sa situation et la mienne.

Je l'approchai par-derrière et me mis à lui masser le haut du dos, autour de la base du cou. Je lui dis que je la trouvais tendue ces derniers jours, avec un je ne sais quoi d'emprunté, aussi bien dans le discours que dans les manières. Je l'aimais mieux quand elle se montrait naturelle, spontanée, avec ses reparties légères, dénotant

un esprit qui respire la vigueur et la joie de vivre.

Elle se retourna vers moi, et elle me regarda au fond des yeux.

—Guillaume s'est mis à boire, il croit que je le trompe, dit-elle. Il devient violent, me massacre avec ses obsessions. Je n'en peux plus.

—Tu as grand besoin de te reposer. Tu connais la maison n'est-ce pas? Tu vas dormir dans la chambre d'amis, dis-je, la poussant gentiment vers cette pièce où je pénétrai avec elle.

—Tu as là-dedans de quoi te changer pour dormir. Choisis, fais comme chez toi. J'espère que personne ne t'as vue entrer chez moi.

—Je ne sais pas comment te remercier. Je t'assure que j'avais vraiment la trouille.

—Pour le moment, tu es l'abri. Il vaut mieux que tus partes de bonne heure, avant que l'immeuble ne se réveille.

Je me disposais à quitter la chambre, lui souhaitait une bonne nuit, la main sur la poignée de la porte, mais elle m'enveloppa dans un regard suppliant. Elle me fit penser aux paroles de Bastien, disant qu'une femme en manque d'amour avait besoin de quelque chose de plus que la sympathie pour se sentir réconfortée.

Je pris ma douche comme d'habitude. J'enfilai un pyjama et me mis au lit. Le temps

passait, une heure du matin allait sonner. J'avais beau essayer de me détendre, je n'arrivais pas à m'endormir. Ma pensée, un moment confuse, engourdie, me revenait plus vive et hardie que jamais. Je songeais à l'affirmation péremptoire de Bastien. À son avis, je n'avais qu'une seule alternative pour m'épanouir, l'amour viril. Je pensai à Adeline, qui désirait se donner à moi au point de venir forcer la porte de mon foyer. Si je lui résistais encore une fois, elle ne manquerait pas de me ranger à son tour dans le catalogue des pédales, incapables d'assumer leurs tendances naturelles. L'heure de prouver à moi-même ma virilité était sonnée.

Je tapai à la porte de la chambre d'amis, Adeline m'invita à entrer, ce que je fis aussitôt allant m'asseoir au bord du lit.

—Je n'arrive pas à m'endormir, dis-je, l'enveloppant dans un regard suggestif.

—Moi non plus, répondit-elle d'une voix défaillante. Je lui pris la main dans un mouvement d'affection.

—Je peux venir auprès de toi ? lui demandai-je, un peu ému. Elle souleva la couette qui la recouvrait, m'invitant d'un regard pétillant à me glisser dessous.

Quand deux corps s'attirent de façon irrésistible, la gestuelle du désir rend vite caduque l'expression verbale raisonnée. Le langage irrationnel du corps mû par la recherche du plaisir impose son rythme et ses codes. La

bouche d'Adeline fut happée par ma bouche. Elle me tenait la tête entre ses mains, fourrait ses doigts dans mes cheveux ; moi, je lui caressais les fesses, dérobaï mes lèvres à ses lèvres insatiables, pour lui embrasser le cou, les seins, le promontoire de Vénus.

L'impatience ne nous laissa pas de répit pour ôter le pyjama. Je me couchai sur Adeline, qui s'abandonna toute entière, les genoux agrippés sur mes reins, les mains nouées au bas de mon dos, pour soutenir la cadence du va-et-vient vaginal. Et elle gémissait de plaisir, des gémissements qui allaient crescendo, jusqu'à devenir des cris éperdus.

Vers trois heures du matin, nous fûmes réveillés par des coups violents frappés sur ma porte, accompagnés de vociférations où l'on distinguait une injure récurrente.

«Rends-moi ma femme, fumier ! »

Je sautai du lit pour aller guetter à travers le judas l'énergumène qui faisait ce tapage, réveillant tout l'immeuble. Adeline, qui avait reconnu la voix de son mari, me suivit ; elle me supplia de ne pas ouvrir. Le malheureux cognait à la porte avec la crosse du revolver, criant à tue-tête.

Mon voisin de palier ouvrit la porte, lui enjoignit de s'en aller. S'il n'arrêtait pas ce raffut sur-le-champ, il appellerait la police.



« Ah, oui ? Et moi, je te fais un trou entre les cornes ! » riposta Guillaume, vacillant sur ses jambes, tout en brandissant son arme.

Réveillées par le vacarme, des personnes en robe de chambre, coiffées à la hâte, sortaient de chez eux pour voir de quoi il retournait. Les commentaires allaient bon train sur le compte de Guillaume et le mien, lorsque deux agents de police firent leur apparition, dûment prévenus que le forcené était en possession d'une arme à feu.

Pour cette raison, ils montèrent l'escalier le pistolet au poing. Aux abords du palier, l'un des agents cria.

« Police ! Jetez votre arme devant vous et mettez les mains sur la tête ! »

Guillaume tenait l'arme par le canon, allait frapper encore une fois sur ma porte ; elle lui échappa de la main, comme si ses forces l'avaient brusquement abandonné. Il se laissa choir sur le palier, à bout de nerfs, et il se mit à sangloter la tête posée sur ses genoux. Une plainte revenait comme un leitmotiv au milieu de ses soupirs.

« On m'a volé ma femme. On m'a volé ma femme. »

Les policiers emmenèrent le fauteur de troubles, menotté. Il chancelait en marchant. Les policiers durent l'encadrer, le tenant aux aisselles, pour l'aider à descendre l'escalier,

comme s'ils avaient un pantin désarticulé contre leur flanc.

Il suffit de quelques minutes pour que l'immeuble retrouve le silence, assis sur la paix du sommeil.

Moi et Adeline sommes retournés au lit.

—Qu'est-ce que tu vas faire, ma puce?

—Je vais encore t'aimer comme si c'était la dernière fois. Tout à l'heure, je profiterai de l'absence de mon mari pour prendre mes affaires à la maison, avant de me rendre chez mes parents où j'ai l'intention de m'installer.

Maintenant elle prenait l'initiative, fit le nécessaire pour me remettre en érection. Elle se mit à califourchon sur moi, sans pyjama cette fois. Elle s'enfonça dans mon corps, les yeux fermés, et elle s'inclina vers l'avant, comme une cavalière penchée sur son cheval. Tantôt elle bougeait de bas en haut, tantôt ses hanches s'épanouissaient en tournoyant avec ivresse. Cela jusqu'à l'explosion finale qui nous laissa côte à côte, le cœur battant et le corps langoureux, essoufflés, comme si nous venions de monter en courant une pente raide.

Adeline se leva tôt, il faisait encore nuit. Elle me dit qu'elle prendrait son petit-déjeuner plus tard. Quand elle quitta l'appartement, la fenêtre de la salle reflétait encore la pénombre qui obscurcissait la rue, et le parc semblait méditer sous ses tendres frondaisons, charmé

par le songe de la lune qui étalait sur le lac ses pâles rayons.

Elle partit comme elle était venue, sur la pointe des pieds. Comme je l'accompagnais dans le hall, elle me dit dans un murmure, le visage rayonnant.

«Il faut que je te dise, euh... ta femme a l'intention de rentrer avant la date prévue. Aujourd'hui, peut-être.»

## Chapitre 20

Arrivée dans la matinée gare Montparnasse, Charlène se rendit dans mon cabinet, au lieu de rentrer rue Gazan. Je feignis la surprise en la voyant, sans m'en réjouir outre mesure. J'effleurai ses lèvres d'un baiser fugace. Puis, je pris Thomas dans mes bras, heureux de le retrouver. Je lui prodiguai des attentions que je n'avais pas envie d'accorder à sa mère.

Comme l'heure du déjeuner n'était pas loin, je les emmenai dans mon bureau et leur demandai d'attendre que je finisse le travail en cours. J'assis le bambin sur le canapé; je me mis à contempler son joli visage aux joues rondes et fraîches, comme une rose qui vient d'éclorre.

—Il a les yeux de sa mère, le nez un peu retroussé comme elle, la couleur de ses cheveux aussi. En revanche, je ne vois rien qui ressemble aux photos qu'on m'a faites quand j'avais son âge. Celles qui sont dans l'album de mes parents, observai-je me retournant vers ma compagne.

Elle haussa le ton et le buste, piquée à vif, secouant la tête.

—Mais oui, bien sûr, il ne te ressemble pas ! Tu peux dire aussi qu'il n'est pas ton fils, tant que tu y es !

Je la dévisageai avec surprise, fronçant les sourcils. Elle avait l'air fâchée, à cause de la froideur de l'accueil.

—Voilà une idée qui ne m'a jamais traversé l'esprit. D'ailleurs, le fait que Thomas ne me ressemble pas ne veut rien dire.

Elle se mordit la lèvre inférieure, regrettant cette réflexion qui lui avait échappé, et elle décida de se taire, évitant ainsi de creuser le sujet.

À midi, j'emmenai ma petite famille dans un restaurant où je n'avais jamais mis les pieds auparavant. Je tenais à me prémunir contre un éventuel dérapage. Si jamais une altercation éclatait à notre table, la gêne qui en résulterait serait plus supportable au milieu de clients inconnus.

Mes craintes allaient s'avérer infondées. Échaudée par sa sortie insensée, concernant ma paternité, Charlène tâcha de contenir son tempérament impulsif. Elle avait compris que j'avais rongé la laisse pendant son absence. Maintenant, il s'agissait pour elle de voir comment me passer de nouveau le collier, à moi, qui gambadais à ma guise sur les sentes du libre arbitre, tel un serf qu'on vient de soustraire au joug de la servitude.

L'espoir demeurerait tant que la guerre ne serait pas déclarée entre nous. Ce n'était pas la première fois que le blizzard de la mésentente soufflait sur nos cœurs. Moi-même, j'avais

intérêt à préserver une atmosphère respirable dans notre foyer, au moins jusqu'au jour où j'apprendrais le résultat du test que j'avais envoyé au laboratoire.

C'est à ce moment-là que je presserais Bastien de me confier de fruit de ses recherches sur ma compagne. Ce serait alors seulement qu'un processus irréversible se mettrait en marche – un processus qui concernait aussi mon vieil ami.

Désormais, campant de mes deux jambes sur le même bord que les femmes qui aiment les hommes, conforté par l'estime de soi et l'assurance que vous donne le sentiment de virilité, j'avais l'intention de faire comprendre à Bastien – quitte à rompre nos relations, si jamais il s'avisait de me draguer – la répugnance congénitale que j'éprouvais envers l'homosexualité, qu'il me faisait miroiter comme le sésame pour ouvrir la porte du paradis.

Le soir, je rentraï à la maison de bonne heure. Charlène m'attendait de pied ferme pour me demander comment il se faisait que l'armoire de la chambre d'amis soit chambardée. On dirait qu'un âne était venu se ruer dedans.

Je ne me démontai pas ; je lui dis sur un ton facétieux.

« Une ânesse, plutôt. J'ai hébergé deux filles pendant ton absence. Si ça se trouve, elles

ont voulu essayer tes habits. Tu sais comme elles sont curieuses, les femmes ? »

Elle pinça les lèvres tout en secouant la tête, me signifiant qu'elle n'en croyait pas un mot.

« Ah, j'oubliais ! Un soir, j'ai mis une de tes nuisettes, celle couleur abricot. Dormir, une nuisette sur la peau, que c'est doux, excitant. Tu trouves ça ridicule, hein ? Chacun ses fantasmes. »

Elle croisa les bras sur sa poitrine, la moutarde lui montait au nez.

— Tu te fiches de ma poire, hein ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Que je me suis amusé à foutre la pagaille dans tes affaires ? dis-je, devenant tout à coup sérieux.

— Et le vacarme de la nuit dernière ? La voisine m'a tout raconté.

— Quel vacarme ? J'étais fatigué, j'ai bourré mes oreilles de cire. Eh oui ! je n'ai rien entendu.

— Quoi ? On cogne sur ta porte avec la crosse d'un revolver, et tu n'as rien entendu ?

— Non, je viens de te le dire, et je te le répète.

Elle n'avait pas l'air convaincue, se massait nerveusement les joues, perdue en conjectures, mais elle eut le bon sens de ne pas insister, évitant de rallumer le flambeau de la discorde.

Pendant que Charlène préparait le dîner, je me plus à baigner Thomas. Avant de le savonner, je le laissai s'amuser avec les jouets qui flottaient dans la baignoire. Il se tordait en éclats de rire lorsque je le chatouillais. J'aimais cet enfant. J'appréhendais le résultat du test de paternité. Au fond, je souhaitais qu'il soit mon rejeton à moi, même si mon avenir avec sa mère se trouvait fort compromis.

Après le bain, je l'habillai d'un pyjama propre pour la nuit ; et, afin qu'il ne le salisse pas en mangeant, j'accrochai une serviette à son cou. Puis, je l'assis à côté de moi, sur un siège pourvu d'un coussin pour qu'il ait ses coudes au niveau de la table.

Nous mangeâmes dans une atmosphère nonchalante, échangeant peu de mots, et bien que nos regards se croisent parfois, leur tonalité morne, désenchantée, n'enflammait pas l'imagination.

Soudain, Charlène prit la parole. Elle déposa son couvert dans l'assiette, essuya ses lèvres.

—Au fait, qu'est-ce qu'elle est devenue, la voiture ?

—Elle est dans un garage, à Versailles. Je lui ai fait installer un moteur échange standard sous le capot. D'ailleurs, elle est prête. Il faut que j'aille la chercher.

—Et combien ça coûte ?

—Pas loin de dix mille francs.



—Et tu engages cette dépense sans même prendre la peine de m'en parler ?

—Il fallait décider vite. De toute façon, je n'avais pas le choix.

—Autant dire qu'on n'aura pas de vacances cette année. Tu l'as fait exprès pour m'embêter ?

—Nous avons besoin d'une voiture, non ? Nous verrons ce qu'on peut faire pour les vacances.

Sortant de table, je me disposai à coucher Thomas. Comme d'habitude, je lui racontai de petites histoires, me tenant assis sur le bord de son lit, jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Revenant dans le salon, je trouvai Charlène assise sur le canapé, les jambes croisées. Elle balançait le mollet fort joliment tourné, il oscillait comme un pendule égrenant les secondes. À sa mine renfrognée, je devinai qu'elle était d'humeur belliqueuse, et que des bouffées de colère tendaient ses nerfs.

Si elle voulait ferrailler, je ne resterais pas inerte, indifférent, me disais-je, m'attendant au pire, je lui rendrais coup pour coup. Peut-être finirais-je par lui allonger une botte sur la boursoflure de son orgueil.

Je m'assis devant elle, dans un fauteuil. Je n'avais pas envie de lui parler, parce que je n'avais rien à lui dire, parce qu'en moi l'amour, source d'entrain, de mots exaltés, de fantaisie au quotidien, s'était tari en l'espace d'une

semaine. Du moins, je ne m'en étais pas rendu compte auparavant, avec une telle acuité d'esprit. Pour atténuer la gêne de me trouver dans ces conditions devant ma compagne, je branchai le poste de télévision à l'aide de la télécommande, me disant que le petit écran tromperait le sentiment de solitude qui s'insinuait en moi.

Charlène se leva hardiment, le geste assuré, et elle alla couper l'alimentation de l'appareil.

—Tu te montres froid et distant. Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle, fixant un regard inquisiteur sur moi.

—Je te l'ai déjà dit au téléphone.

—Tu ne m'as débité que des enfantillages. Je veux savoir la vérité.

—J'ai pu revenir sur notre vie de couple depuis le début. Je n'ai trouvé aucun souvenir exaltant de cette période. Le temps est passé sur moi, monotone comme une autoroute.

—Est-ce ma faute si tu es un enfant gâté qui refuse de grandir ? Est-ce ma faute si tu vis empêtré dans tes rêves d'adolescent ? Regarde-toi, tu n'es bon qu'à faire la causette à tes clientes. Pour le reste, c'est zéro pointé. Tu veux que je te dise une bonne chose ? Tu n'es qu'un mollasson, incapable de prendre le bonheur de vivre à bras le corps.

Le ton de l'empoignade était donné. La voix altérée et les traits défaits, Charlène donna libre cours à sa colère. Elle se répandit dans une

enfilade de reproches, y mêlant des frustrations mal vécues, des attentes déçues, le tout accentué par des ressentiments tenaces, ravivés à l'occasion. Si j'étais malheureux en ménage, je ne pouvais que me retourner contre ma nature introvertie, mes lubies d'homme immature, mon romantisme ridicule. En somme, j'avais tous les torts d'après Charlène. Tous les maux dont souffrait notre couple étaient dus à moi, et à moi seul.

Charlène finit par se rendre compte que son réquisitoire ne produisait pas en moi le résultat escompté. Elle croyait pouvoir m'écraser avec ses yeux furibonds, ses mots blessants, ses mines méprisantes ; elle ne s'attendait nullement à une réaction aussi vive et contondante de ma part. En effet, je m'employai à démonter tous ses griefs, les retournant contre elle, avec une assurance qui la confondait.

Le dépit la poussa à accentuer sa violence. Elle s'agitait devant moi, n'hésitant pas à recourir à l'injure pour m'accabler. Un moment, je crus qu'elle allait se jeter sur moi pour assouvir sa hargne, mais elle renversa un vase de Chine qui se brisa à ses pieds. Alors, elle quitta précipitamment le ring, se réfugiant dans la chambre où elle s'enferma au bord de la crise de nerfs.

Je rallumai la télé, cherchai une émission susceptible de me plaire, mais je m'aperçus bien vite que je ne m'intéressais pas aux images

qui défilait sur l'écran. Je n'avais pas le cœur à ça. Il fallait que je me résigne à passer la nuit dans la chambre d'amis. Je la rejoignis bientôt, le cœur débordant d'ennui, et lorsque je me mis au lit, je me sentis par trop excité pour m'y tenir tranquille. Je me relevai, je fis les cent pas essayant de relativiser la violence de la dispute. Je remâchai malgré moi tout ce que j'avais dit et entendu.

Enfin, j'allai frapper à la porte de la chambre conjugale. Il m'était apparu que je ne retrouverais pas la paix, tant que je n'aurais pas parlé à ma compagne. Charlène vint ouvrir, et elle me regarda dans les yeux, à la fois anxieuse et indécise. Comme moi, elle avait le souffle court, je sentais ses seins qui haletaient sous la nuisette. La dispute m'avait remué les entrailles, réveillant le désir qui s'y était enfui. Je me sentais un peu bête, presque tremblant d'émotion, et je devais avoir l'air gauche, le regard trouble. Elle me jeta les bras autour du cou dans un élan brusque, collant sa bouche assoiffée sur la mienne, avec une fougue qui nous emporta bien loin de nos querelles.

Charlène était une de ces femmes que seuls les ébats brûlants rassurent sur l'état de leur relation avec un homme. Les je t'aime, les billets doux, les serments, ne sont que des préludes de mise en condition pour aborder l'essentiel, un peu comme le fumet ragoûtant

d'un plat, censé aiguïser notre envie de passer à table.

Ainsi, la dispute qui venait de nous déchirer n'était qu'une péripétie de plus dans notre couple. Elle était tombée à point pour pimenter une partie de jambes en l'air réussie. Aux yeux de Charlène, l'élan soudain qui nous attira l'un dans les bras de l'autre montrait combien nous nous aimions. Elle gardait son emprise sur moi, qui n'étais à son avis qu'un grand enfant dont elle supportait les étourderies, et qui plus est, me comblant de petits soins et d'immenses plaisirs.

Le bon sens aurait voulu, néanmoins, qu'elle prenne l'altercation comme un avertissement, peut-être le dernier, avant que la rupture ne devienne inévitable. Malheureusement, son caractère extroverti ne la portait pas trop à réfléchir, pour profiter des leçons qu'on peut tirer des choses de l'amour.

Charlène était trop sûre de son pouvoir sur moi. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que notre couple était malade de ses déséquilibres dont il risquait bien de périr, et qu'il lui faudrait d'abord ouvrir les yeux pour me regarder comme un conjoint à part entière.

Il m'était arrivé de regretter que cette évidence ne se soit pas imposée à ma compagne. Si elle avait eu la lucidité de changer le regard qu'elle avait toujours porté sur ma personne, peut-être aurais-je été capable de lui

pardonne ses infidélités. Elle ne doutait pas de mon attachement, ou de ma folie (peut-être même s'était-elle figurée que je ne pouvais pas vivre sans elle), et elle s'était persuadée que je me laisserais glisser la bague au doigt. Un acte qui marquerait, selon elle, un nouveau départ d'une relation aussi heureuse que féconde.

Le lendemain, elle vint exprès dîner avec moi à Montparnasse pour m'annoncer, la mine rayonnante, qu'elle avait annulé la réservation au camping des «Tilleuls». Elle reconnaissait que j'avais raison de dire que nous avions assez fréquenté cet endroit. Au mois d'août prochain, nous partirions où je voudrais, suivant mes envies. Je serais à la fois scénariste et metteur en scène des aventures que nous ne manquerions pas de vivre ensemble.

Déçue de voir le peu d'enthousiasme que la nouvelle suscitait en moi, Charlène s'étonna de mon indifférence.

—Mais, ça ne te plaît pas, ce que je viens de te dire ?

—Que ce soit au camping ou ailleurs, nos vacances ne seront jamais une réussite.

—Pourquoi ?

—Parce que nous n'avons pas les mêmes aspirations, les mêmes goûts.

—Parce que je suis une fêtarde, c'est ça ?

—Et moi, un mollasson, un ver à soie enfermé dans son cocon.

—S'il te plaît, laisse les allusions déplaisantes de côté. J'aime beaucoup danser. Et après ? Je peux vouloir aimer autre chose.

—Aimer ce n'est pas une affaire de volonté. Si un paysage pittoresque ne te disait rien hier, je ne vois pas comment il te parlera demain.

—C'est une question de tempérament, alors ?

—Je le crois bien, oui. Mais aussi de culture.

—Ah, ah ! Tu n'as qu'à m'apprendre à aimer ce que tu aimes.

—Je crois que le problème est ailleurs.

—Ah ! dis-le-moi, alors, peut-être que j'en trouverais la solution.

—Je te l'ai déjà dit cent fois.

—Encore une, c'est peut-être la bonne.

—Il faudrait d'abord que tu portes sur ma personne un autre regard.

—Comment ça ?

—Je ne suis pas le grand gamin que tu t'entêtes à voir en moi. Parfois, j'ai envie de te démontrer que je suis responsable, assez intelligent et tenace pour faire les bons choix et m'y tenir.

—Hum ! mais tu as peut-être raison. C'est pour ça que j'ai décidé d'aller voir un psy.

Charlène ne se rendait pas compte que, même lorsqu'elle agissait avec l'intention de changer les choses, elle s'y prenait de telle sorte

qu'elle aboutissait au résultat inverse de celui qu'elle recherchait. Elle n'avait pas la capacité d'une analyse approfondie du malaise, qui lui permettrait de comprendre que le noyau du problème avait trait, pour l'essentiel, à son caractère arrogant, autoritaire. Les nouvelles qu'elle venait de m'annoncer en étaient la preuve éclatante. Alors qu'elle cherchait à m'être agréable, elle avait décidé de son propre chef, sans m'en toucher un seul mot, d'annuler la réservation aux «Tilleuls» et de se lancer dans une psychanalyse. Comme si ces décisions ne me concernaient pas. En fait, cela signifiait qu'elle ne m'accordait toujours pas de voix au chapitre.

Elle ne changerait jamais, parce qu'elle était trop rigide, trop bornée et inconséquente pour attacher de l'importance à ce pas décisif. Au reste, je ne croyais pas à la sincérité de sa démarche. Au contraire, je la soupçonnais de vouloir me manipuler, dans le but de m'amener devant le maire.

Sortant de table, je donnai la main à Thomas. Nous partîmes tous les trois nous promener un peu à travers les rues commerçantes. Je demandais à ma compagne ce qu'elle avait l'intention de faire l'après-midi. Elle me répondit qu'elle allait remettre de l'ordre dans l'appartement. Je l'avais transformé en foutoir pendant son absence.



Plus loin, nous passions devant une vitrine où étaient exposées de jolies robes de mariée.

—Au fait, il faudra qu'on repasse à l'état civil, dit-elle.

—Ça peut attendre, non ?

—Tu as changé d'avis ? Tu n'es plus sûr de vouloir m'épouser ?

—C'est un acte trop sérieux pour qu'on s'y engage à la légère.

—Tu veux annuler ce que nous avons déjà fait ?

—Je pense qu'il vaut mieux, oui.

—Tu ne veux pas que je devienne Mme Maggiore ?... Maggiore, bof ! après tout, ce n'est pas beau comme nom de famille ! a-t-elle dit en grimaçant, l'air badin.

—En tout cas, je ne l'échangerai pas contre le vôtre, mademoiselle Labite, répliquai-je aussitôt.

Cette fois, elle rit jaune, se disant sans doute qu'avec un nom pareil, elle devrait s'abstenir de se moquer du mien, et elle ajouta.

—On pourrait se donner encore un temps de réflexion. Quand même...

—Si tu veux. Mais, tu sais, le mariage ne change pas le plomb en or.

—Après plusieurs années de vie commune !

—Ce n'est pas forcément un avantage.

—Ah bon ?

—Souvent, le passage devant le maire ne fait qu'ouvrir le chemin qui mène chez le juge.

Pour ce qui concerne le mariage, nous en restâmes là, nous allions prendre le temps d'y réfléchir. En apparence, Charlène semblait prête à reléguer la noce dans l'agenda des événements sine die.

Je la connaissais assez, néanmoins, pour savoir qu'elle reviendrait tôt ou tard sur le sujet. Elle prétendrait bientôt que la psychanalyse lui avait ouvert les yeux et le cœur, qu'elle savait maintenant combien elle avait été injuste avec moi. Cet amendement hypocrite lui servirait de prétexte pour réaffirmer son envie de déguiser mademoiselle Labite, le patronyme vulgaire dont elle avait hérité, derrière madame Maggiore.

La perspective d'un échec menant au divorce ne lui causait pas le moindre souci. Elle était convaincue que, une fois marié, je ne me résoudrais jamais à en faire la demande.

## Chapitre 21

Le temps se gâta au cours du week-end. Dimanche matin, lorsque je me levai, le ciel s'était refermé sous un manteau gris. Il devenait par moments si sombre qu'il fallait rallumer les lampes dans la maison. L'averse trépignait sur la chaussée, balayait la façade des immeubles. Dans le parc, la pluie formait un rideau épais au-dessus des arbres, se répandait dans des pas précipités sur la surface du lac. Je n'y voyais personne pendant la douche tombée des nuages, mais, dès qu'une éclaircie se profilait à l'horizon, la silhouette des amateurs de la course à pied dominicale reparaissait dans les allées.

Je profitai d'une embellie pour aller chez le boulanger acheter du pain et des croissants, tandis que Charlène s'occupait de Thomas.

À mon retour, Thomas jouait dans la salle ; il vint à moi en courant, les bras tendus, dès qu'il entendit la clé dans la serrure. Je m'accroupis pour qu'il me prodigue un câlin ; puis je lui donnai des friandises que j'avais achetées exprès pour lui.

« Merci papa ! » fit-il tout content.

Tout à coup, un grand regret me serra le cœur. Charlène préparait le petit déjeuner dans la cuisine. Elle me dévisagea l'air défiant, prête à me jeter des mots désagréables à la figure.

—Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore? dis-je, intrigué.

—Adeline a quitté Guillaume. Tu le savais ?

—Moi ? Je ne suis pas son confident.

—Pourtant, il est venu ici, armé d'un révolver. Et il paraît qu'il t'enjoignait de lui rendre sa femme.

—Qui t'a dit ça ?

—Quelqu'un de l'immeuble qui le connaît bien.

—Je ne suis au courant de rien. Je n'ai pas le temps de faire la commère dans les étages. Peut-être que Guillaume était soûl.

—Adeline m'en dira plus demain. Je veux tirer les choses au clair.

—Vas-y, ne te gêne pas ! Cherche-moi des poux. Je t'en trouverai aussi.

L'atmosphère s'alourdissait derechef sous mon toit, elle risquait de rendre bien longue la journée qui commençait. La grisaille du jour me pénétrait par la bouche, par les yeux, par tous les pores ; mon besoin pressant de changer de décor transformait une heure dans une éternité.

Je proposai à Charlène qu'on aille déjeuner quelque part. Ensuite, on irait lécher les vitrines dans un centre commercial. Ce serait aussi ennuyeux qu'un spectacle ringard qu'on connaît par cœur, je le savais par avance, mais cela me permettrait au moins de vivre tourné vers le

monde extérieur, me distrayant pour quelques heures de mes idées déprimantes.

Il fallait que j'appelle Adeline. Je l'avais négligée depuis l'autre nuit, à tort, car une femme dépitée est capable de gestes insensés pour apaiser ses blessures d'amour-propre. C'est la première chose que je fis en arrivant dans mon cabinet le lendemain. Je lui demandai comment elle arrivait à gérer sa situation, elle me dit son intention de divorcer.

Comme je lui disais qu'un divorce n'est jamais facile à vivre, elle me répondit qu'elle était dans une impasse affective, qu'elle devait rebrousser chemin pour préserver ses chances de refaire sa vie.

—Je ne te verrais plus passer dans ma rue. Tes belles dents et tes yeux qui pétillent sur des mots légers me manquent déjà.

—Eh ! j'habite à Montrouge, pas en Patagonie.

—C'est vrai, on est presque toujours voisins.

—Et toi et Charlène, ça va ?

—Bah, en vérité non. Jusqu'ici, je l'ai laissée faire et dire, mais désormais ce sera différent.

—Ah, d'accord ! Il y a de l'eau dans le gaz !

—Non, je ne travaille pas ce matin.

—Fais attention à ce que tu lui dis. Elle est au courant du scandale dans l'immeuble, l'autre

nuit. Elle se fait des idées et a l'intention de te questionner là-dessus.

—T'en fais pas ! Je connais l'oiseau, je sais comment lui plomber les ailes.

—Si tu passes par Montparnasse, vient me dire bonjour.

—T'es sûr que je peux venir ?

—Mais oui, ça me ferait plaisir de te voir.

—C'est que je suis en manque d'affection, je vais mettre le feu à la baraque.

—Oh, tu sais que je m'entends bien à faire le pompier dans ce genre d'incendie. Paulette quitte le cabinet vers six heures.

—Très bien, je te prends au mot.

—Appelle-moi avant quand même.

—Bien sûr. À très bientôt.

Après cet entretien, je me disais que je pouvais être tranquille. Adeline se tiendrait sur ses gardes, alléchée par mon envie de la retrouver ; elle ne raconterait rien de compromettant à sa camarade.

Un peu plus tard dans la matinée, une voix chaleureuse, avec des inflexions chaudes, me ravit l'oreille. C'était Bianca. Elle n'avait pas donné de ses nouvelles, craignait que je ne l'aie prise pour une ingrate. Elle souhaitait me rencontrer. Elle m'expliquerait le pourquoi de son silence, s'acquitterait de sa dette envers moi, et elle profiterait de l'occasion pour me raconter la suite de ses tribulations. Enfin, elle me proposa de venir déjeuner en tête à tête avec

elle, dans le restaurant administratif de l'Hôtel de Ville.

J'arrivai à midi et demi à l'adresse qu'elle m'avait indiquée, elle m'y attendait déjà. Je la suivis à l'intérieur où elle me présenta à quelques collègues que nous croisâmes dans la salle. Celles-ci me regardaient avec curiosité. Elles se parlaient à voix basse, tout en me jetant des coups d'œil furtifs. L'une d'entre elles ne put s'empêcher de faire une petite remarque à Bianca.

« Eh, bah, dis donc ! Tu n'as pas quitté le poète que tu t'affiches avec un autre ! Il est artiste, lui aussi ? Il faut reconnaître que tu ne perds pas au change. »

Bianca avait beau expliquer que j'étais un ami d'enfance qu'elle venait de retrouver, ses collègues, qui n'en croyaient pas un mot, échangeaient des regards entendus. Elles nous considéraient l'air sceptique, diverties devant la modestie de mon amie.

La plus maligne des trois femmes crut trouver une astuce pour avoir la confirmation du roman que Bianca s'entêtait à nier. Puisque je n'étais qu'un ami de leur collègue, elle suggéra que nous pouvions déjeuner tous ensemble, à la même table. Bianca refusa hochant la tête et disant que, elle et moi, nous avions des choses à nous dire en privé. Alors, devant cette affirmation, les collègues ont éclaté de rire,

fermement convaincues que j'étais sa nouvelle conquête.

Nous prîmes place à une table assez isolée pour pouvoir parler sans être entendus. Comme nous n'avions pas beaucoup de temps, mon amie entama son récit sans plus attendre.

Sortant de chez moi, elle se rendit directement au quai des Orfèvres. Bien que Kelvin l'ait reçue immédiatement, elle y resta plus de deux heures. Elle parla à ce dernier des messages échangés avec Mitschoukine, dans lesquels il avait clairement avoir tué Bodegas. L'inspecteur se montra fort intéressé par ce fait, la pria de lui laisser son portable pour qu'il puisse transcrire lesdits messages dans son rapport. Il informa Bianca que le résultat de l'autopsie ainsi que l'analyse ADN incriminait non seulement Mitschoukine, mais encore un autre malfaiteur, un certain Francky, lui aussi bien connu des services de police.

Enfin, il jugea vitale la capture des deux criminels dans les plus brefs délais, afin de les empêcher de sévir de nouveau. Il ne lui cacha pas la difficulté de leur mettre la main dessus, vu leur mobilité et leur habitude de jouer à cache-cache avec la police. Il convenait de pincer les deux d'un seul coup de filet, sinon l'arrestation de l'un rendrait encore plus problématique celle de l'autre, qui serait alors plus que jamais sur ses gardes.



—Je vois où vous voulez en venir. Ça vous faciliterait la tâche que je vous serve d'appât ?

—Je ne vous cache pas que j'y ai pensé.

—Est-ce que vous vous rendez compte du risque que ça représenterait pour moi ?

—Tant qu'il sera en liberté, les risques ne sont pas moindres.

—Vous le trouvez dangereux à ce point ?

—Vous avez vu ce qui est arrivé à Luis Bodegas.

—Mais il n'avait tué personne auparavant ?

—Demandez-vous plutôt qui sera la prochaine victime.

Finalement, Bianca accepta de collaborer avec Kelvin, à condition que l'arrestation apparaisse comme l'aboutissement normal d'une enquête menée par la police. Elle ne devait pas avoir la tournure d'un guet-apens rendu possible par sa complicité.

L'inspecteur lui promit que l'opération serait effectuée sous ses ordres. Cela n'excluait nullement que les choses se compliquent et qu'une fusillade éclate, si jamais les criminels s'avisaient de résister. Dans ce cas, il faudrait qu'elle ait le réflexe de s'aplatir rapidement contre le sol, se mettant autant que faire se peut à l'abri d'effets collatéraux.

Sur le moment, Bianca ne voyait pas comment elle pourrait livrer les deux truands à la justice sur un plateau, sans que ceux-ci la

soupçonnent de connivence avec les enquêteurs. Mais elle se voulait confiante, elle laisserait la question faire son chemin dans son esprit. Puis, un beau matin au réveil, l'heure la plus féconde pour ses trouvailles, une idée appropriée aux circonstances viendrait la tirer d'embarras.

Sur ces entrefaites, Mitschoukine essayait en vain de joindre Bianca sur son portable qui avait été broyé par le train. Excédé, il l'appela mardi matin à la mairie, se faisant passer par son frère, Laurent. Elle ne se montra pas contrariée cette fois, lui rappelant néanmoins qu'il ne devait pas l'appeler à son bureau. Pour écourter la communication, elle lui dit qu'elle devait participer à une réunion de travail qui était sur le point de commencer.

—Attends une minute. Pourquoi tu t'es enfuie samedi ?

—Parce que tu t'es comporté comme un vrai rustaud.

—Comment ça ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

—Je ne suis pas ton esclave, pas ta bonne non plus, je revendique en tant que femme libre les égards qui me sont dus.

—Je ne t'ai jamais considérée ma bonne ni mon esclave.

—Je pars avec toi en voiture, on devrait fêter nos retrouvailles, et qu'est-ce que tu fais ? Au lieu de rester près de moi, tu es allé jouer au billard. Quelle galanterie !

—Si j'avais su que tu tenais autant à ma compagnie...

—Pourquoi suis-je parti avec toi, à ton avis ?

—Excuse-moi. Je regrette, vraiment !

—Ça ne suffit pas.

—Tu veux quoi d'autre alors ?

—Je ne sais pas, je vais y réfléchir.

L'idée que Bianca attendait lui était venue, en effet, un matin au réveil, comme elle sortait d'un rêve qui tournait au cauchemar.

Elle était depuis longtemps au cimetière, un bouquet de fleurs à la main, cherchant en vain la tombe de Bodegas. Lorsqu'elle se dirigeait vers l'accueil pour demander de l'aide, elle tomba sur le poète, souriant épanoui, la mise soignée, la barbe coupée. Étonnée, elle lui demanda comment il pouvait être là, lui, qu'elle avait vu mettre en terre. Le poète lui répondit naturellement qu'il venait de reprendre son travail. Alors, Bianca lui dit qu'elle avait cherché sa tombe qui semblait avoir disparue.

Il lui prit la main, et il l'emmena à l'endroit où se trouvait celle-ci. Ce n'était plus la tombe d'un indigent, mais une crypte où l'on descendait par un escalier dissimulé sous une dalle, qui se relevait à cette jonction.

«Ouvre-toi, bouche du néant ! »

Bianca y descendit la première, sous le regard de son guide qui, debout à l'entrée, hésitait à la suivre. Quand elle releva les yeux

pour le regarder, ce n'était plus le poète qui l'y avait conduite, mais moi, Gigi. Alors elle voulut me rejoindre à l'air libre, revenir sous le ciel, sous le soleil, retrouver l'amour, la vie, mais la dalle s'abattit inexorablement sur elle, la laissant morte de peur dans la noirceur et le silence absolu.

C'est à ce moment que le réveil se mit à sonner sur la table de nuit. Elle ouvrit les yeux, se redressa vivement sur son séant : l'aurore bordait d'espoir la fenêtre de sa chambre.

Dès qu'elle arriva à la mairie, Bianca fit part de son idée à Kelvin, qui la trouva excellente. Il se chargerait de prendre contact avec les autorités, afin de définir l'heure et le jour les plus adéquats au genre d'action qu'ils se proposaient de mener. À elle ensuite d'attirer les deux malfrats dans le cul de sac d'où ils sortiraient menottes aux poignets.

Ce ne serait peut-être pas si facile, se dit Bianca en raccrochant. Mitschoukine était devenu méfiant, précautionneux, depuis la mort de Bodegas. Il avait peut-être eu vent qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui. Il ne s'était plus montré dans le métro ni dans les environs de l'Hôtel de Ville, changeait de portable à chaque appel. Elle savait que la partie allait se jouer sur le fil du rasoir et que la moindre gaffe risquait de lui être fatale. Elle comptait néanmoins sur deux atouts majeurs : l'indéniable attirance que Mitschoukine

éprouvait envers sa personne (tout corrompu qu'il était, son cœur semblait conserver étrangement quelque recoin affectueux, qu'elle avait conquis à ses dépens) et ses insuffisances de raisonnement, par manque de clarté dans les idées.

Pour Bianca, il ne faisait pas de doute qu'il tenait vraiment à elle. Il l'aimait à sa manière, et il semblait prêt à tenir compte de ses exigences pour rentrer dans ses bonnes grâces. Elle finit par admettre que, s'en prenant à Bodegas, il avait peut-être agi plus par jalousie que pour punir celui-ci d'avoir révélé ses manigances. Elle allait plus loin encore supposant que, très probablement, son intention n'était pas de tuer le poète. Une balle dans la tête au détour d'une rue déserte ou la noyade dans la Seine aurait laissé moins de traces. La volée de coups suivie de l'overdose n'aurait été qu'un avertissement musclé, visant à éloigner Bodegas de celle qu'il considérait, en dépit du bon sens, comme sa femme. Seulement, la correction aurait mal tourné.

En résumé, l'aveuglement de Mitschoukine, qui semblait résolu à pousser sa folie jusqu'aux dernières conséquences, était susceptible de faciliter la tâche de Bianca. Encore faudrait-il qu'elle soit capable de lui faire croire qu'elle partageait l'attrance irrésistible qu'il éprouvait pour elle. Il faudrait

qu'elle soit prête à se laisser entraîner dans le lit quoi qu'il lui en coûte, pour être convaincante.

Après avoir pesé le pour et le contre de chaque option disponible, sans oublier les conditions particulières du théâtre de l'opération, Kelvin estima que le moment idéal pour cueillir les deux truands était samedi vers trois heures de l'après-midi. Maintenant, c'était à Bianca de les amener à point nommé sous le cliquetis des menottes.

Bianca se rendait rue du Bourg Thibourg toutes les semaines, jamais le même jour, ni à la même heure, afin de se prémunir contre les mauvaises rencontres. Elle n'y restait que le temps de relever sa boîte aux lettres.

Cette fois, quand elle y arriva, Mitschoukine se trouvait déjà sur place, tapi dans l'ombre.

—Bonjour, ma belle ! dit-il d'une voix câline.

Il se rapprocha de Bianca, la ceintura par derrière, a porté les mains sur ses seins.

—On pourrait remonter chez toi le temps d'un corps-à-corps brûlant ?

—Je n'ai pas les clés sur moi.

—Pourquoi tu ne les as pas prises ?

—Pour ne pas les perdre, ce ne serait pas la première fois, d'ailleurs, répondit-elle, se dégageant doucement de l'étreinte du truand.

Quelqu'un descendait l'escalier de bois. C'était une dame du cinquième étage, avec qui

Bianca causait parfois un peu en passant. Elle s'arrêta un instant, s'étonna de la voir si rarement ces derniers temps.

Comme sa voisine sortait dans la rue, Bianca se glissa derrière elle.

—Quand est-ce que tu reviens habiter ici ? demanda Mitschoukine, quand la dame se fut éloignée.

—Le jour où je serais sûre que tu tiens vraiment à moi.

—Et qu'est-ce qu'il te faut pour cela ? Que je me jette dans la Seine, du haut du Pont Neuf ?

—Surtout pas. Je serais obligé de m'y jeter aussi pour te sortir de là.

—Tu ferais ça pour moi ? demanda Mitschoukine, incrédule.

—Naturellement.

—Que veux-tu que je fasse, alors ?

—Bah, quelque chose de simple et sans danger. Toi et Francky, ensemble, vous allez vous agenouiller côte à côte sur la tombe de Bodegas, et vous lui demanderez pardon.

—Non, pas ça, jamais ! Il fumait de la marijuana, tu le savais ? Il en avait besoin, d'accord ? On voulait seulement lui faire goûter autre chose.

—Et les bleus qu'il avait sur la figure et ailleurs ?

—Les coups... euh, les coups, c'est Francky. Il n'avait qu'à tenir parole.

—Oui, bien sûr. Je serais au cimetière parisien de Saint-Ouen, samedi vers trois heures. Si tu tiens vraiment à moi...

—Et tu amèneras les clés de ton appart ?

—Mais oui ! Je t'en donne ma parole.

C'était un jour maussade, rétréci dans un corset de grisaille qui, bouchant tous les horizons, réduisait l'univers autour de Bianca à une ville désenchantée, ayant pour centre un cimetière. Le ciel s'était abaissé jusqu'à engloutir les toits des immeubles, et il menaçait de descendre dégouliner sur les pierres tombales. Une pluie fine, silencieuse, tenace, se mit bientôt à tomber.

Il n'y a pas de cimetière gai dans le monde, songeait mon amie. Si tel était le cas, cela reviendrait à dire que la mort est un bonheur, et que la toilette noire de la veuve devait être regardée comme un habit de fête. Mais un agencement de cet espace en jardin, visant à atténuer le gris funèbre trop présent de toutes ces tombes alignées, rendrait sans doute ces lieux de recueillement plus attrayants.

Ce n'était pas le cas au cimetière parisien de Saint-Ouen. Depuis plus d'un siècle venaient échouer là des déshérités au bout de leurs peines, et dont la tombe était aussitôt frappée du sceau de l'oubli.

Il n'y avait guère de gens dans les allées, ni autour des sépultures. Bianca se rendit directement sur la tombe de Bodegas. Elle y



avait fait poser une stèle de marbre, sur laquelle on pouvait lire l'épithaphe suivante.

*« Ci-gît le poète Luis Bodegas, qui est mort comme il a vécu, seul et incompris, payant de sa vie son amour de la liberté. »*

Vers trois heures, elle revint vers la sortie du cimetière, remarqua au passage que les fossoyeurs avaient creusé une nouvelle fosse dans le carré des indigents.

«Encore un malheureux qui n'a pas su se frayer un chemin vers la table des nantis, se dit-elle. Mal né, la tête pas assez pourvue, peut-être faible ou trop humain, incapable de piétiner autrui pour s'imposer, on lui donne aujourd'hui, au bout de son combat perdu, un trou où pourrir ses os malmenés toute sa vie. »

Abritée au poste de garde, Bianca ne distinguait pas Mitschoukine ni Francky parmi les gens qui se dirigeaient vers l'entrée. Elle ne voyait pas non plus le moindre signe de la présence des policiers. Elle décida de patienter jusqu'à trois heures et demie ; ensuite, s'ils n'étaient toujours pas arrivés, elle pourrait en déduire que son plan avait échoué.

L'inspecteur l'appela quelques instants plus tard. Il lui demanda si elle avait bien reçu le devis. Venant d'apercevoir Francky arrivant par la rue qui sépare l'ancien et le nouveau cimetière, elle lui répondit qu'elle avait vu le premier volet, et que le second devait se trouver

dans un pli séparé. Kelvin lui garantit alors que le prix convenu était garanti.

Alors que Francky s'acheminait vers l'entrée principale, Mitschoukine avait pénétré dans le cimetière par la porte latérale réservée aux piétons, située au coin de la rue Adrien-Lesne. Il rejoignit Bianca en même temps que son complice. Au même moment, un fonctionnaire vint ouvrir grand le portail pour laisser entrer un convoi funèbre.

Bianca conduisit les deux truands au bord de la tombe de Bodegas. Quand ils y arrivèrent, elle rappela à Mitschoukine ce qu'ils avaient convenu auparavant.

—Allez, agenouillez-vous et répétez après moi !

—Tu ne vois pas que c'est sale par terre ? lui fit remarquer Mitschoukine, l'air ennuyé.

—Votre geste n'aura que plus de sens.

—À quoi bon lui demander pardon, il nous entend pas, protesta Francky, frottant ses doigts sur la paume de la main.

—Qu'est-ce que tu en sais, crétin ? Tu feras ce que je ferai, ni plus ni moins, pas vrai ? grogna Mitschoukine, qui ne supportait pas que son acolyte se permette des objections.

Pendant qu'ils discutaient, les croque-morts avaient amené le cercueil au pied de la fosse, qu'une dizaine de personnes entouraient pour assister à la mise en terre. Bianca revoyait la scène en tout semblable à celle qu'elle-même

avait vécue, et elle jetait des regards alentour se demandant ce que pouvait bien attendre Kelvin pour faire son apparition.

—On va rester là à se regarder ? reprit Bianca, déguisant sa préoccupation dans un brusque mouvement d'humeur.

Mitschoukine se prosterna, imité par son acolyte.

—Répétez après moi, dit Bianca.

«Luis, nous savons que tu nous écoutes là-haut. Nous savons aussi que tu avais le cœur assez grand pour pardonner à ceux qui te faisaient du tort. Nous sommes venus te demander humblement de bien vouloir nous pardonner tout le mal que nous t'avons fait. Nous ne voulions pas te tuer...»

Dès que les deux truands mirent les genoux à terre, trois hommes en costume et cravate, qui avaient accompagné l'indigent d'à côté à sa dernière demeure, vinrent dans leur direction. Bianca reconnut Kelvin flanqué de deux subordonnés, mais elle continua de faire parler les truands repentis, comme si de rien n'était.

«Les mains en l'air, police ! Bougez plus !» cria l'un des policiers, arme au poing, tandis que l'autre passait les menottes aux deux malfaiteurs.

«Fouillez-les, ordonna l'inspecteur, puis il se tourna vers Bianca, l'air menaçant, la voix dure.

« Quant à vous, madame, je ne vous embarque pas avec vos petits copains. Mais je vous convoque demain matin, neuf heures, au 36, quai des Orfèvres. J'ai beaucoup de questions à vous poser. Soyez ponctuelle, je n'aime pas qu'on me fasse attendre. »

Un policier avait amené un fourgon dans l'allée proche. En montant dedans, Mitschoukine, la figure contractée dans une grimace, foudroyait Bianca des yeux. Il lui lança des menaces terribles. Elle lui paierait le prix du sang pour sa trahison.

À l'issue de quarante-huit heures de garde à vue, Mitschoukine et son complice furent mis en examen et écroués à la prison de Fresnes. La famille Domion apprit la nouvelle avec grand soulagement. Pierre fit savoir à son avocat qu'il se constituerait partie civile dans cette affaire. Pour sa part, Bianca décida de retourner vivre au Marais.

## Chapitre 22

Un beau matin, le facteur sonna à la porte de mon cabinet. Il me remit le pli recommandé qui refermait le résultat du test de paternité.

Je me retirai dans mon bureau, retournant la lettre dans mes mains, hésitant à la décacheter. Je craignais que les révélations de Bastien, qui m'avait semblé sûr de son fait, ne soient confirmées noir sur blanc par la signature d'un biologiste. À ce moment, je regrettai presque d'avoir commandé le test, dont le résultat venait déranger ma tranquillité.

Comme le téléphone se mit à sonner, je glissai la lettre dans un tiroir fourre-tout, avec l'idée de revoir cette question plus tard. Je me donnais ainsi le temps de réfléchir sur l'intérêt que le contenu de celle-ci représentait pour moi.

Rejoignant mes deux patients dans la salle de travail, l'un faisant des exercices de récupération musculaire intensive, l'autre, la rééducation postopératoire de la main droite, je mesurais combien la vérité peut être en contradiction avec les aspirations profondes d'une personne.

Charlène m'avait trompé, je n'en doutais pas. Il était probable que Thomas ne soit pas mon fils. Mais, moi aussi, je la trompais depuis quelque temps. Quant au bambin, bien qu'il soit probablement sorti des entrailles d'un autre homme, je l'aimais comme si je lui avais donné

la vie. Alors, fallait-il pour autant tout remettre en question ? Ne valait-il pas mieux laisser les choses en l'état ?

Pour moi, l'infidélité n'était pas à elle seule une raison suffisante pour briser un couple. Il me fallait un levier bien plus puissant, une force irrésistible qui me porterait vers une autre vie. En attendant, pourquoi bouleverser ma situation ? Dans la plupart des couples, la séparation est favorisée – chez l'un des partenaires au moins – par la perspective d'une nouvelle relation plus alléchante. Ce n'était pas mon cas, et encore moins celui de ma compagne.

Bien que Charlène soit revêche de caractère, j'avais l'avantage de lire dans ses pensées comme dans un livre ouvert. Je connaissais ses travers, ses manques, ses obsessions. Aussi, je me disais parfois que, si j'avais vécu avec elle le temps de faire le tour de sa personne, c'était qu'un lien assez fort nous attachait.

En ce qui concerne la viabilité de notre couple, je me rendis compte qu'il ressemblait à beaucoup d'autres. Il se situait plutôt dans le haut du panier de ceux tenus pour « passablement équilibrés », avec un indice moyen dans le rapport frustration/satisfaction. Il avait suffi que je fasse le tour des forums, débattant cette question sur Internet, pour parvenir à cette conclusion.

Les problèmes d'autrui me permirent de relativiser les miens, m'aidant, par la même occasion, à prendre conscience que je n'étais pas si mal loti en ménage. Charlène tenait vraiment à moi, je le sentais dans son regard qui me cajolait sur une galanterie, un mot coquin glissé dans son oreille, une rose offerte à l'improviste lorsque nous passions devant la boutique d'un fleuriste ; dans l'attention qu'elle prêtait à mon allure, venant parfois apporter sa petite touche lorsque je m'habillais pour sortir, veillant à ce que ma tenue soit convenablement assortie. En un mot, l'attachement qu'elle me témoignait au jour le jour me faisait douter, parfois, qu'elle ait pu me tromper. J'en venais à me demander s'il était possible qu'elle m'aime, tout en se donnant à quelqu'un d'autre. Force était de reconnaître qu'elle n'avait pas que des défauts, loin de là. Elle était capable de sentiments nobles comme la compassion, la générosité, le dévouement. Elle prenait bien soin de moi, et lorsqu'il m'arrivait d'être souffrant, je ne saurais imaginer une soignante plus prévenante à mon chevet. Elle était une mère attentive, quoiqu'un peu trop sévère à mon goût, une ménagère exigeante, organisée, propre, soigneuse jusqu'aux petits détails en tout ce qu'elle faisait ; et en plus, elle excellait en cuisine.

Il n'empêche que Thomas, mon fils jusqu'à preuve du contraire, était le pilier central du

foyer. C'était un enfant vif, remuant, aimant à se dépenser, câlin et gentil, néanmoins, pour peu qu'on prenne le temps de l'apprivoiser. Il transformait volontiers la maison en aire de jeux, allait d'une pièce à l'autre à califourchon sur sa moto en plastique, imitant de sa petite voix le vrombissement d'un moteur imaginaire.

Mécontente de voir la maison dérangée, sa mère le reprenait d'un ton sévère, le menaçant de l'enfermer dans sa chambre. Alors, il se tournait vers moi cherchant un appui. J'essayais de lui montrer un visage grave, soutenant le reproche de ma compagne. Mais il devinait d'instinct la bienveillance que perceait sous le masque sourcilieux, s'épanouissait dans un sourire lumineux qui me désarmait. C'était à mon tour d'être gourmandé par Charlène, qui ne supportait pas que je me laisse manipuler par le petit coquin.

Je ne vivais pas avec la femme de mes rêves, j'en étais conscient, et cela ne me frustrait pas outre mesure. Au reste, si Charlène l'avait été un jour, elle aurait cessé de l'être, dès que sa personne se serait trouvée sous la lumière crue de la réalité. J'étais assez lucide pour savoir que la femme de mes rêves n'était qu'une création de mon imagination, qui me permettait d'échapper aux inévitables frustrations de l'amour au quotidien.

J'aurais pu vivre longtemps encore dans cette petite vie de couple rangé, sans histoire



digne d'être racontée, si une incroyable succession de contretemps ne m'avait mis devant des tentations, auxquelles je n'ai pas été capable de résister. Chacune à sa façon, Giulietta et Adeline s'ingéniaient à m'ouvrir de nouvelles perspectives. Celle-ci engageant son cœur dans chaque soupir, celle-là faisant étalage de sa maîtrise dans l'art de combler un homme. Mais, ni l'une ni l'autre ne me faisait rêver d'avenir au-delà du plaisir sensuel. Je n'étais pas amoureux ni ne sentais avec elles des affinités d'âme qui me permettent d'espérer plus de bonheur que je n'en avais.

Adeline me rendit visite un soir dans mon cabinet. Elle rayonnait de contentement, était fraîche, pomponnée, sentant bon la rose et le jasmin, comme si elle avait été invitée chez un prince. Je l'enveloppai dans un regard coquin, éprouvant du plaisir à voir que la séparation d'avec Guillaume l'avait rajeunie.

À peine avait-elle franchi le seuil du cabinet que, assoiffée d'amour, elle se pendait à mon cou. Je fermai la porte de la rue à clé, afin de m'assurer que des intrus ne viendraient pas nous déranger, puis je l'emmenai dans la salle de travail, quelque peu transformée pour ce rendez-vous galant.

Brûlant tout autour de nous, sur les étagères, une dizaine de bougies embaumaient l'atmosphère, éclairant l'espace d'une lumière suggestive, proche de la pénombre qui flotte

dans les alcôves où des amants romantiques bercent leurs rêves – au-dessus du néant qui les guette – dans des hamacs de ficelle rose. En même temps, une musique entraînante, choisie à dessein pour l'occasion, nous excitait les sens, tout en émouvant nos cœurs.

Depuis que nous avons partagé la même chambre toute une nuit, la gêne qui rendait Adeline gauche, ennuyeuse, méconnaissable, s'était évanouie, laissant sa nature primesautière et son savoureux répondant reprendre le dessus. Les allusions croustillantes, prononcées sur un ton aussi piquant que ses mines suggestives, fleurissaient de nouveau sur ses lèvres, délicieusement dévergondées.

Adeline s'arrêta au milieu de la pièce, levant les bras à la façon d'un oiseau déployant ses ailes. Elle pivota sur elle-même, la tête renversée, la bouche entrouverte, les narines palpitantes, les yeux rayonnants.

—Ah ! ce parfum, cette musique, cette lumière !... Un flot de sensations excitantes me pénètre par les sept trous de ma tête !... Je me vois dans un harem, parée de voiles transparents, je suis la favorite du sultan, et je danse pour qu'il m'aime aujourd'hui plus qu'hier et moins qu'à l'avenir, dit-elle, cherchant dans mes yeux l'effet de ses mots, fortement imprégnés d'émotion.

Elle se mit en mouvement, les pieds nus, balançant les hanches, dans une danse orientale

qu'on appelle « danse du ventre », au rythme d'une musique qu'elle seule entendait.

—Tu ne m'as pas l'air emballé, mon beau Gigi ? observa-t-elle, comme je refusais de remuer mes fesses devant elle.

—Je compte sur toi pour me mettre en condition.

—J'ai un truc qui va te ravigoter. C'est chaud, doux, coulant... tu verras.

—Moi aussi, j'ai une surprise pour toi, viens ! dis-je, un sourire énigmatique aux lèvres. Monte sur cette table et allonge-toi sur le ventre. Je vais te faire un massage spécial. Elle obéit volontiers.

—Ah ! Ah ! spécial ! Allons voir ça. Tu vas me sortir le grand jeu ? gloussa-t-elle, se réjouissant par avance du plaisir à venir.

Le massage était spécial parce que, n'étant pas tenu de respecter la déontologie, je pouvais diriger les mains au gré de ma fantaisie. Dès l'effleurage, Adeline me fit comprendre qu'elle aimait l'exercice, passant très vite du plaisir à délectation, avec des frémissements empreints de sensualité, ronronnant comme une chatte qui flairer la pâtée gourmande qu'on vient de lui servir.

Quand elle fut descendue de la table, s'étant enveloppée rapidement dans un peignoir à portée de main, elle étendit un drap de bain sur la moquette, puis elle m'invita à m'y

étendre sur le ventre. J'allais découvrir le truc chaud, doux, coulant qu'elle m'avait promis...

Elle se débarrassa du peignoir, enfourcha toute nue mon derrière dans ses cuisses, les genoux appuyés sur le sol. Puis elle se mit à étirer les mains sur mon dos, imprégné d'une huile spéciale pour massages érotiques, qu'elle s'était procurée dans une boutique spécialisée. Elle me massait de la région lombaire jusqu'aux épaules, alternant l'action des mains avec des caresses prodiguées lentement par son ventre et sa poitrine. Elle me faisait un massage thaïlandais presque parfait.

Stupéfait, je lui demandai où elle avait appris sa technique.

—J'ai été initiée par une thaïlandaise de Paris. Pas pour en faire un métier, juste pour t'épater.

—Ne me dis pas que tu connais aussi le Kâma-Sûtra ?

—Si. Je t'en montrerai quelques facettes, si tu m'en laisses le temps.

—Tu l'as pratiqué avec Guillaume ?

—Avec un «vite-fait-la-vidange» pareil ? Tu me fais rire. Tout ce qu'il voulait c'était soulager ses bourses.

—Hum ! tu es une petite coquine.

La sonnerie de mon portable se fit entendre avec insistance. Je me soulevai pour attraper l'appareil ; c'était Charlène qui m'appelait de la clinique où elle était de garde jusqu'à minuit.

—Allô ! dis-je d'une voix traînante, entrecoupée par un bâillement.

—Qu'est-ce que tu fais, chéri ?

—Bah, je me suis endormi sur le canapé.

—La baby-sitter s'impatiente, ça fait une heure qu'elle aurait dû partir.

—Il faut que je prenne des vacances.

—Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toujours fatigué ces derniers temps.

—Que veux-tu ? Les clientes me sucent jusqu'à la moelle.

—Oh ! c'est très drôle ! Dépêche-toi !

—D'accord, j'y vais.

Adeline riait de ses belles dents quand je raccrochai le combiné, n'essayant même pas de dissimuler le sentiment de triomphe qui l'animait. Si Charlène nous voyait, elle n'en croirait pas ses yeux.

—Il faut accélérer la cadence, que je lui dis.

—Tu veux passer directement au troisième acte ?

—Il faut que je rentre, je suis en retard.

—Et le Kâma-Sûtra ?

—Ce sera pour une autre fois.

Je restai encore une demi-heure avec Adeline, qui ne manquait pas de ressources pour me faire oublier le temps ; puis je rentrai à la maison.

Quand j'y arrivai, Thomas était couché dans sa chambre, et la jeune étudiante regardait la télé dans le salon.

—Bonsoir, mademoiselle. Veuillez m'excuser, j'ai eu un imprévu.

—Ce n'est pas grave. Je peux rester plus tard, mais il faudra me prévenir à l'avance pour que je ne prévoie pas autre chose.

—Je vous comprends. Je tâcherai d'y penser à l'avenir. Vous êtes là depuis six heures, n'est-ce pas ?

—Oui, c'est bien ça.

—Je vous règle deux heures de plus, pour me faire pardonner. Ça vous va ?

—D'accord, c'est très gentil à vous.

Ayant pris congé de la jeune fille, j'entrai dans la chambre de Thomas sur la pointe des pieds. Il dormait paisiblement, la main sur la joue, avait le minois souriant d'un enfant heureux, peut-être en train de jouer avec des anges. J'avais sous les yeux un tableau émouvant que je m'attardai un instant à contempler.

## Chapitre 23

Mon intérêt pour la nature se développa en moi dès mon plus jeune âge, au fur et à mesure que je découvrais le monde environnant. Au fil des années, mon âme fut fortement influencée par les sensations ressenties dans mes contemplations. Ainsi, je suis sensible au rythme des saisons et à la couleur du temps. Par rapport au couchant habillé de rougeurs violentes qui éblouissent la mer, j'aime plutôt les tendres lueurs de l'aube qui descendent du ciel pour réveiller la terre. Aussi, ai-je une préférence marquée pour les six mois qui séparent le solstice d'hiver du solstice d'été.

Au cours de cette période, le jour va croissant dans une ligne ascendante, jusqu'à son apogée. Ensuite, amorçant une courbe, cette ligne entame le mouvement inverse, pour aboutir au point de départ. Ce graphique imaginaire forme une pyramide, par laquelle on peut représenter la vie d'un homme ; un versant marque l'ascension vers la plénitude physique et morale, et l'autre, le déclin, la déchéance et la mort.

Le mois de juin arriva avec ses longues journées ensoleillées, ses ciels resplendissants qui agissaient sur moi comme un tonifiant naturel. Même quand l'orage emplissait l'espace de nuages sombres, menaçants, d'où jaillissaient la foudre et le roulement du

tonnerre, et que l'averse lavait vigoureusement le pavé, j'avais du plaisir à respirer l'air brassé par l'eau et le feu.

Le matin, dès que je sortais du lit, j'ouvrais grandes les fenêtres pour respirer la fraîcheur embaumée du parc. Je faisais dix minutes de gym avant de prendre le petit-déjeuner. Puis, si je n'étais pas en retard et qu'il faisait beau, je me rendais à pied à mon cabinet. J'allais le long des rues, l'humeur joviale, d'images heureuses plein la tête, sifflotant parfois un air improbable qui s'immisçait impromptu dans mes pensées. Il prenait aussitôt forme au bout de mon souffle, comme pour matérialiser la joie qui me soulevait le cœur, avant même que je n'aie identifié le morceau de musique auquel il se rattachait ; et, parfois, j'étais surpris me rendant compte que je sifflotais un air improvisé, dont j'ignorais la mystérieuse gestation.

Le week-end, si le temps était propice aux échappées hors de Paris, j'emmenais ma petite famille à la campagne. Nous déjeunions en plein air, dans quelque guinguette égarée hors du temps. Ensuite, nous passions l'après-midi flânant dans la nature.

Charlène se réjouissait de mon bonheur qu'elle n'hésitait pas à partager, convaincue qu'elle en était la source nourricière. Parce qu'elle discernait en moi cette douce euphorie marquée du sceau de l'amour, elle en avait déduit qu'elle était l'élue de mon cœur.



Bientôt, par de petites touches pleines de doigté et de circonspection, Charlène se remit à rêver de mariage à haute voix. J'étais l'homme de sa vie, elle m'aimerait toujours autant, qu'on soit mariés, pacsés, concubins ou de simples amants. Néanmoins, en l'épousant, je lui donnerais un supplément de bonheur.

Elle plaidait sa cause d'une voix amène, ne laissant pas percer dans ses paroles l'ombre d'une menace, même voilée, me rappelant combien elle avait changé. Je n'avais qu'à regarder en arrière pour m'en rendre compte. L'avais-je prise en défaut depuis deux mois ? N'avait-elle pas changé, devenant meilleure, soucieuse de me plaire, plus attentive à mes désirs, prête à partager toutes mes passions ?

Un jour, comme elle abordait de nouveau le sujet, je lui dis que je n'étais toujours pas prêt pour ce pas que beaucoup franchissent à la légère, à leurs risques et périls.

«Pourquoi faut-il qu'on se marie ? Ne sommes-nous pas heureux en union libre ? Nous ne sommes pas prisonniers des conventions, nos rapports sont régis uniquement par les lois du cœur. Crois-moi, les liens du mariage peuvent devenir de lourdes chaînes qu'on est obligé de briser dans la douleur. D'ailleurs, je suis sûr que nous aurions divorcé depuis longtemps, si nous avions eu l'étourderie de nous marier, le jour que nous avons eu envie de vivre ensemble.»

«Tu crois ça, toi ? »

«Oui, je le crois. J'en suis profondément convaincu. »

Je continuais de vivre au milieu de mon carré de dames, sans remords ni états d'âme, butinant du plaisir, en papillon insouciant du lendemain.

Avec Charlène, j'évoluais en terre conquise, sillonnée dans tous les sens par les sentiers battus de l'habitude. Ses horaires variables, ainsi que ses gardes dont une pendant le week-end tous les mois, favorisaient mes aventures. Quand Charlène était à la clinique et que je voulais rentrer tard, j'appelais la baby-sitter et lui demandais de rester deux heures de plus.

Adeline ne me rejoignait que lorsqu'elle savait sa collègue retenue par son travail à la clinique. Ainsi, dégagés de la tyrannie de la montre, nous pouvions nous livrer aux caprices de la fantaisie.

Comme convenu, elle entreprit de m'initier au Kâma-Sûtra. Elle n'en était pas la grande prêtresse, ne rêvait sans doute pas de le devenir, mais elle s'y abandonnait avec le zèle fervent d'une novice naturellement douée, ayant en mémoire tous les préceptes ; et elle avait à fleur de peau la sensibilité pour les mettre en pratique.

Elle apporta les accessoires qu'elle s'était procurés pour créer un climat propice à

l'épanouissement amoureux. Parmi eux, un brûle-parfum avec un assortiment d'huiles essentielles, ainsi qu'un disque contenant des musiques pour favoriser la symbiose de deux êtres accouplés.

Je me laissais prendre au jeu, heureux de découvrir que, dans l'art de l'amour, comme dans bien d'autres domaines, l'Orient n'a pas grand-chose à envier à la prétendue supériorité occidentale.

L'enthousiasme d'Adeline, qui ne ménageait pas ses efforts pour m'attacher, lui valait ma gratitude, assortie des marques de tendresse. Un soir, après une nouvelle leçon de volupté, j'appelai le restaurant dont Bastien était un client assidu et commandai un bon petit dîner pour deux.

Adeline s'étonna de me voir dégager le bureau, dont j'astiquai le dessus à l'aide d'un torchon.

«Eh bah, dis donc ! fit-elle, amusée. Il y en a qui s'endorment après l'amour, d'autres qui fument une cigarette, d'autres encore qui cherchent dans la cuisine quelque chose à manger. Toi, tu nettoies ton bureau ! »

« C'est aussi bien, non? Chacun son truc. » répondis-je avec un sourire énigmatique aux lèvres.

Quand je sortis de ma cachette une bouteille de whisky, une autre de porto, deux verres, des glaçons et un assortiment d'amuse-

gueules, l'admiration d'Adeline monta d'un cran.

—Chouette ! tu m'offres l'apéro ?

—Nous allons trinquer au bonheur de Charlène et de Guillaume.

—Petit salaud ! tu n'as pas honte ? fit-elle, riant de toutes ses dents.

Quelque temps plus tard, quelqu'un sonna à la porte. Adeline eut un sursaut, elle me jeta un regard interrogateur. Et si c'était Charlène, qui aurait eu vent de ma trahison ?

Je la rassurai d'un geste, puis j'allai ouvrir. Le livreur me remit la commande, que j'emportai aussitôt dans le bureau. Dès que j'ouvris le carton, une odeur fort ragoûtante nous chatouilla les narines.

—Que ça sent bon ! ça me met l'eau à la bouche, s'écria Adeline, humant l'air. Tu as le cœur d'un ange et l'élégance d'un prince.

—Pour cacher la part d'ombre qui est en moi. Méfie-toi des hommes par trop gentils. Ce sont parfois des loups déguisés en agneaux, répondis-je, jouant les méchants. Et si c'était là ton dernier repas ?

Cela dit, j'immobilisai ma partenaire lui entourant le cou de mon bras gauche, puis j'attrapai le couteau qui se trouvait sur le bureau et l'empoignai devant son regard incrédule, comme si je m'apprêtais à la frapper en plein cœur. Affolée, elle se mit à trembler, comme un oiseau prisonnier dans une main hostile.

Je déposai le couteau sur le bureau, puis je la relâchai lentement. Elle se tourna vers moi, me gifla pour soulager son angoisse, et elle resta plantée devant moi, indécise, ne sachant pas trop quel parti prendre. Je la saisis brusquement et l'embrassai avec fougue. Elle n'essaya pas de se dérober, me jeta les bras autour du cou, mettant dans le baiser autant d'ardeur que moi.

J'allumai des bougies parfumées sur les deux bouts de la table, avant que nous n'y prenions place. Le dîner fut harmonieux comme seul peut l'être celui de deux êtres avides de plaisir, éloignés du monde, se balançant joyeux et insoucians sur un arc-en-ciel renversé.

Le propre des amants est de vivre enfermés dans un cercle étroit de sensations vives, se laissant bercer par l'illusion de la pérennité de l'instant. Nous étions dans un état de grâce engendrée par le bien-être qui suivit l'amour, la musique relax, les senteurs qui flottaient dans l'air, la bonne chère. Plongés dans une douce euphorie, l'âme et le cœur épanouis, nous planions au-dessus des contingences de la vie quotidienne, accédant temporairement à une indicible dimension paradisiaque.

—Où en es-tu de ton divorce ? demandai-je, sans préambule.

—Nous verrons le juge en septembre. Et ton divorce à toi ?

—Bien que les démarches judiciaires me soient épargnées, ce n'est pas facile pour autant.

—Tu l'aimes toujours, n'est-ce pas ?

—Bah, disons que je ne la déteste pas assez pour la plaquer comme ça. Elle est quand même la mère de mon enfant.

—Je ne pense pas que la fidélité soit sa vertu première.

—Elle aurait eu quelque aventure à la clinique ?

—Non, elle n'est pas bête à ce point.

—Alors, où et avec qui ?

—Elle m'en a parlé vaguement, entretenant exprès le flou, de telle façon que je ne peux rien affirmer. Mais il est une chose dont je suis sûre, elle avait envie d'aller voir ailleurs.

—Me voilà bien avancé. Il aurait mieux valu que tu te taises. Tu n'as fait que distiller le poison du doute dans mon esprit.

—Ça te fait si mal que ça ?

—Je m'étonne qu'elle ne t'en ait pas dit un peu plus.

—Peut-être qu'il n'y avait rien d'autre à dire. Après tout, il se peut qu'elle n'ait pas été au bout de ses fantasmes.

—Je suis quand même curieux de savoir pourquoi elle avait envie d'autre chose.

—Parfois, il suffit d'une rencontre de hasard, d'un verre de trop, d'une envie soudaine qui te fait succomber. Au fond, l'infidélité est plus un acte de liberté qu'une affaire de cœur.

—Hem ! je ne vois pas comment ç’aurait pu arriver.

—Pendant les vacances, par exemple. Elle m’avait l’air drôle quand elle reprenait le travail. Je la cuisinais pendant plusieurs jours, elle ne me disait rien de précis, mais je sentais bien que quelque chose s’était passé.

De retour chez moi, la griserie de la soirée s’étant estompée, je conclus après mûre réflexion que ma liaison avec Adeline était une énorme bêtise. Je sentais se creuser dans mon âme un vide émotionnel, accompagné d’une sorte de nausée morale, au souvenir des plaisirs épidermiques qui ne m’avaient pas laissé dans le cœur la moindre empreinte sentimentale. Je n’aimais pas Adeline, je savais que je ne l’aimerais jamais autrement que comme un objet de plaisir. J’avais beau évoquer son souvenir, son image ne s’étalait pas dans mon esprit comme un soleil, elle m’apparaissait côte à côte avec celle d’autres femmes qui avaient ma sympathie, et parmi elles la femme dont je partageais la vie. Au reste, que m’apportait-elle de plus que Charlène ? Elle était sans doute plus imaginative, plus hardie, plus large d’esprit, mais qu’en resterait-il plus tard, quand l’ardeur de la passion sexuelle se serait diluée dans la cendre des jours ?

Quant à mes relations avec Bianca, je les cultivais avec plaisir depuis notre déjeuner dans le restaurant municipal. Au début, je revenais au

Marais une fois par semaine, entre midi et quatorze heures. Elle me faisait un accueil chaleureux, montrant combien elle aimait me retrouver, ne serait-ce que le temps de nous embrasser tendrement sur la joue et de prendre ensuite un café dans un bistrot du quartier.

Quand le soleil s'étalait sur Paris et que nous en avions le loisir, nous nous promenions pleins d'aise, sans trop nous éloigner de l'Hôtel de Ville. Nous parlions de tout, d'hier, d'aujourd'hui, de nous, dans un esprit conciliant.

—Je crois que tu commences à apercevoir les premières lueurs d'un jour nouveau, non ? lui dis-je une fois.

—Je suis fin prête pour une nouvelle épreuve.

—Non, ne dis pas ça ! Assez de souffrances ! Tu ne vas pas passer ta jeunesse à te panser le cœur !

—Il n'y a pas deux sans trois, tu le sais bien.

—Oh, qu'est-ce que tu peux être pessimiste ! Ne laisse pas la superstition tuer à la naissance la dynamique que je sens en toi. Cette vigueur retrouvée, ce goût de la vie qui, je n'en doute pas une seconde, t'ouvriront de nouveaux horizons. Le cœur a des aspirations que la superstition ne saurait étouffer.

—Ton optimisme, ta confiance dans l'avenir. En un mot, ta façon d'être dans ce



monde cruel et ton heureuse nature sont pour moi d'un grand réconfort, mais elles ne peuvent rien contre le destin.

—Superstition et fatalisme, voilà les deux ennemis de ton épanouissement à venir. Il faut les combattre sans relâche nuit et jour. Surtout la nuit. C'est dans le silence et la quiétude, quand on est seul à seul avec son cœur, à l'écart du vacarme de la ville, qu'ils se montrent le plus efficaces à affaiblir la lumière de la raison.

—Les combattre, c'est facile à dire, mais comment s'y prendre ?

—Il faut faire un travail sur soi-même, de façon à accroître l'assurance et l'estime de soi.

—L'amour peut aussi m'aider à reprendre confiance en moi, non ? Mais, je crains de tirer encore le mauvais numéro, dit-elle, se taisant l'air pensif, avant de poursuivre.

—J'ai un problème, tu sais ? Je crois que j'ai lu trop de romans dans mon adolescence. Avec des exaltations d'âme et un cœur romanesque, je n'ai guère de chances de trouver l'âme sœur, à une époque où les hommes cherchent l'aventure sexuelle plutôt que l'amour.

—N'exagérons rien. Les hommes ont toujours été comme ça depuis la nuit des temps. Ils obéissent à leurs instincts. Tes déceptions amoureuses t'ont rendue sceptique, c'est tout à fait naturel. Cela dit, n'oublie pas qu'il existe

aussi des hommes romantiques, capables de ressentir l'amour au sens noble du terme.

—Peut-être bien, mais ils ne courent pas les rues. Il faut avoir beaucoup de chance pour tomber dessus.

—Il suffit de prendre quelques précautions pour ne pas se tromper.

—Par exemple ?

—D'abord, il faut être capable de contrôler ses pulsions. Il faut se méfier des dragueurs pressés de conclure. Mais, si dans le lot, tu en repères un dont le profil physique et moral semble te convenir, tu dois jouer les femmes difficiles pour le tester.

—Mais c'est ce que j'ai fait avec Mitschoukine.

—Là, tu as eu affaire à un truand, qui a fait un pari sur toi comme s'il se trouvait sur un champ de courses. Puis, tu as été victime d'une mystification.

—D'accord, je fais la femme difficile, lui laissant néanmoins entrevoir une lueur d'espoir ?

—Évidemment. Tu restes réceptive à ses avances, tu dois accepter de le rencontrer, évitant de céder dans l'essentiel, bien entendu.

—Combien de temps ?

—Le temps que tu estimeras nécessaire pour savoir sur quel terrain tu t'aventures, te basant dans la persévérance dont il fera preuve, son attitude, ses sentiments.

—D'accord. Je commence demain. J'ai un collègue qui s'intéresse à moi depuis quelque temps, je vais tester le sentiment que je lui inspire.

Un beau jour, nous nous arrê tâmes quai de Gesvres, près du muret qui domine la Seine, dont l'eau verdâtre se froissait par moments, sous l'effet de la brise qui y surfait à contre-courant. Nous nous tenions côte à côte, silencieux, non que nous n'ayons rien à nous dire, mais parce qu'il est des situations où les mots ne peuvent pas exprimer toutes les nuances des mouvements de l'âme. En outre, ils sont susceptibles de briser la magie qui permet à deux êtres de se détacher du monde, portés par un ravissement indicible.

Tantôt se regardant, tantôt se fuyant, nos yeux s'enivraient en échangeant leur lumière. Ils étaient plus éloquents que tous les poèmes qu'on aurait pu composer sur ce rêve éveillé, pendant lequel, bien que séparés physiquement, nous avons été fondus dans une sorte d'osmose sur le plan psychique. Mon aura et celle de Bianca s'étaient si bien mariées que nous nous sentions dans une parfaite harmonie de pensée et de sentiments.

Pendant ce doux moment, il n'y avait personne d'autre que nous deux regardant la Seine s'écouler mollement, froissée par la brise qui soufflait d'aval en amont — la Seine

éternelle comme nous l'étions à ce moment unique de nos vies.

Le temps s'était arrêté. Nous n'avions que faire des pendules qui règlent le monde, assujettissant nos vies. Nous étions affranchis des besoins et des peines, ainsi que de la peur de la maladie et de la mort, qui finirait bien par nous emporter dans le néant corps et âme liés — l'indispensable mort, haut lieu de la vie humaine, l'autre occasion pour moi d'atteindre l'absolu.

D'instinct, sans songer nullement à la portée de mon geste, j'approchai ma bouche des lèvres de Bianca, comme je l'avais fait vingt ans plus tôt dans un square de Saint-Cloud. Elle ne s'en offusqua point, ayant peut-être, elle aussi, présent à l'esprit notre premier baiser. Lorsque nos visages se frôlèrent, de telle sorte que nous pouvait entendre battre nos cœurs affolés, je l'embrassai tendrement sur les lèvres.

Nous aurions pu rester là longtemps encore, si le fracas de deux voitures qui entraient en collision ne nous avait pas ramenés sur terre. Le dernier grain de sable était tombé, depuis un moment déjà, dans le vase inférieur du sablier, deux heures et demie ne tarderaient pas à sonner.

— Oh ! tu as vu l'heure qu'il est ? s'écria-t-elle, soudain pressée, rattrapée par les impératifs de la vie réelle.

Nous retournâmes vers la mairie à grands pas, traversâmes la place de l'Hôtel de Ville presque en courant. Arrivés à proximité de la bouche de métro, endroit où nous devions nous séparer, nous avons échangé un dernier regard.

—Je t'appellerais plus tard ! lançai-je dans le sillage de Bianca, qui continuait son chemin vers la rue de Lobau. Sans se retourner, elle hochait la tête, juste avant que je descende dans la morne atmosphère de la station.

En dépit de l'expérience merveilleuse que je venais de faire, je ne réalisais pas tout à fait la force irrésistible qui se levait en moi. Peut-être parce que je me plaçais sur le terrain de l'amitié que, lorsqu'elle est vraie et désintéressée, je tiens pour le sentiment le plus noble dont est capable le cœur humain.

J'allais la rencontrer parce qu'elle était une amie d'enfance et qu'elle aimait à se confier à moi en toute sincérité. Le fait de l'avoir sauvée d'une mort atroce ne m'autorisait pas à me désintéresser de son sort. Au contraire, je devais lui prodiguer le réconfort de mon amitié, l'aidant autant que je pouvais à se reconstruire, après la rude épreuve qu'elle avait dû affronter avec un courage admirable.

Je n'avais pas l'intention de la séduire, même s'il m'arrivait de penser qu'elle était une femme désirable, sans pour autant céder à la tentation de lui faire des avances. Je souhaitais sincèrement qu'elle retrouve l'amour vrai, celui

qui rend possible le bonheur durable. Vivant en couple avec une autre femme, et qui plus est, ayant un enfant à charge, ne pouvait lui en offrir que des illusions.

Quand je retrouvais Bianca, je voyais d'abord la petite amie de mon enfance, dans le sourire qui dilatait ses lèvres, la façon dont elle coulait sur moi le bleu de ses yeux, le pas ferme battant le sol de toute la longueur de ses semelles.

Chaque fois, un souvenir particulier me revenait.

Pour ses dix ans, Bianca invita ses meilleures copines et un seul garçon, moi. Sa mère, qui avait tout organisé pour faire plaisir à sa petite chérie – c'est ainsi qu'elle l'appelait devant nous – se montra à la fois accueillante et compréhensive à l'égard de mon étourderie, lorsque je fis tomber un verre qui se brisa sur les dalles. Voyant mon embarras, Bianca, armée d'une pelle et d'une balayette, s'empressa de ramasser les débris, comme pour remercier sa mère de ne pas m'avoir grondé.

Quand vint le moment de fêter mon anniversaire, je conviai à mon tour plusieurs copains et une seule fille, Bianca. Ma mère était assistante sociale, mon père, conseiller financier. Ils s'arrangèrent pour être présents tous les deux à la maison, l'après-midi de la réception.

Le soir, Pierre et Lisa vinrent ensemble chercher leur fille. Ils lièrent conversation avec mes parents qu'ils connaissaient de vue, puisque nous habitions le même quartier. Ils sympathisèrent assez vite, si bien qu'ils finirent par prendre l'apéritif ensemble. Ce moment de convivialité entre bons voisins devait se renouveler régulièrement par la suite, jusqu'à ce que nos amis décident de quitter Saint-Cloud pour Saint-Germain-en-Laye.

Au lieu d'appeler Bianca, je décidai de revenir dans le Marais sans prévenir, persuadé qu'une rencontre inattendue lui ferait plaisir. Le lendemain, Charlène travaillerait le soir jusqu'à minuit. J'avais les coudées franches pour rester plus longtemps avec mon amie. Peut-être pourrions-nous dîner ensemble dans un petit restaurant. À l'issue du repas, suivant les règles les plus élémentaires de la courtoisie, je devais la raccompagner chez elle. Devant la porte, elle se sentirait obligée de m'inviter à monter dans son studio, sachant qu'elle avait affaire à un gentleman. Mais, une fois seuls dans un espace réduit, suggestif, dégustant un dernier verre, serions-nous capables de résister à la tentation ?

Je n'étais pas dupe de l'intérêt croissant que j'éprouvais à l'endroit de Bianca. Je sentais bien qu'il débordait le cadre de l'aide que je voulais lui apporter dans la mauvaise passe où elle se trouvait. Il me répugnait néanmoins d'envisager une aventure d'un soir avec elle. Je

préfèrais mille fois garder son amitié qui, dès lors que nous aurions cédé à la volupté de la chair, serait menacée par la confusion des sentiments.

Je me rendis quand même dans le Marais vers cinq heures, après avoir annulé les deux derniers rendez-vous de la journée, sous prétexte d'une affaire pressante qui ne pouvait pas être reportée. À l'heure que Bianca quittait d'ordinaire la mairie, je me trouvais dans le café « L'Étincelle ». J'espérais qu'elle rentrerait directement chez elle en empruntant le trajet habituel.

Je savourais par avance le bonheur de cette rencontre, quand elle apparut à l'entrée de la rue, flanquée par un grand escogriffe, la mise soignée, plutôt beau garçon, l'allure générale estampillée BCBG.

Je tournai rapidement le dos à la rue, je me penchai en avant, comme si je ramassais quelque chose qui m'avait échappé des mains. Je ne voulais pas que Bianca se rende compte de ma présence, ç'aurait été gênant pour elle, qui serait peut-être tenté de m'ignorer pour éviter les présentations. De mon côté, je me serais sentis mal à l'aise, parce que j'aurais du mal à dissimuler mon désappointement.

Redressant le buste, je suivis le couple le long de la rue, je voulais voir si le grand escogriffe aurait la permission de monter chez mon amie. J'avais les nerfs tendus et le cœur en



émoi quand Bianca composa le code, comme si à ce moment précis se jouait quelque chose de déterminant pour mon avenir. Allait-elle prendre congé de lui ou, au contraire, tendre le tapis rose devant lui ? La lourde porte bleue s'entrouvrit, Bianca disparut de ma vue, suivie par son partenaire.

«Finalement, elle n'est qu'une étourdie au cœur léger. Ça ne m'étonne plus qu'elle se soit trouvée dans des situations biscornues.» me dis-je avec dépit, quand la porte se referma sur eux.

Je rentrais chez moi le cœur triste et l'âme sombre. Je me reprochais de ne pas avoir été plus hardi la veille sur le quai. Nous y avons vécu un moment exquis, on ne peut plus propice aux tendres aveux. Peut-être déçue par ma frilosité, elle se tournait vers l'autre par désespoir.

Mais pourquoi cette hâte à donner des gages d'ouverture à un autre, alors qu'elle aurait dû sentir que j'hésitais entre l'amour et l'amitié ? Était-ce pour donner à nos sentiments le temps de mûrir dans nos cœurs, pour que l'amour entre nous soit non pas une aventure, mais le grand espoir de nos vies ?

Je venais de prendre un coup au moral. Je n'avais envie de rien, ni manger ni boire, les odeurs de cuisine me donnaient la nausée. Je savais que je ne dînerais pas ce soir-là. Marcher tout seul était la seule chose que je pouvais encore supporter. Mais, en marchant, je

n'arrêtais pas de penser à elle, et cet exercice me faisait affreusement mal.

Quand je rentrai chez moi, voyant ma tête, la baby-sitter me demanda si j'allais bien. J'eus un sourire désabusé devant cette question. Je lui répondis que j'étais juste un peu fatigué.

—Si vous voulez que je reste encore un peu ?

—Le petit dort déjà, n'est-ce pas ?

—Oui, il vient de s'endormir.

—Alors, rentrez chez vous, j'ai besoin de me reposer.

Le temps me paraissait terriblement long. J'arpentais la maison, je regardais aux fenêtres dans l'illusion d'élargir l'espace restreint qui m'étouffait. Dans ces moments de grande solitude morale, on est pris par la tentation de s'étourdir en buvant plus que de raison. Je me disais qu'il ne fallait surtout pas toucher à l'alcool, parce qu'après le premier verre d'autres verres suivraient, jusqu'à ce que je tombe ivre mort.

Au milieu de mon mal-être, l'optimiste invétéré que j'étais alors, persuadé de nature que même le malheur a son côté positif, je finis par trouver un motif de satisfaction. Je tenais en main le levier puissant dont l'impulsion devrait changer ma vie.

Finalement, je décidai d'appeler Bianca. Je voulais en avoir le cœur net, préférant savoir la vérité plutôt que rester dans le doute qui me

torturait. Elle décrocha au bout de la première sonnerie, comme si elle attendait que je l'appelle.

—Oui, Gigi. Enfin, tu as pensé à moi !

—Ne me dis pas que je t'ai manqué ? dis-je le cœur palpitant dans ma voix.

—Si. Comme tu ne m'as pas appelé, j'ai cru que tu viendrais me voir.

—J'en avais envie, mais Charlène est de garde ce soir. Je dois m'occuper de Thomas.

—Et demain, est-ce qu'on se verra demain ?

—Tu m'as dit que tu allais mettre à l'épreuve un collègue qui te fait les yeux doux.

—Arrête ! Ce n'est pas mon genre. Ce soir, il a tenu à me raccompagner. Je lui ai fait monter six étages, jusque devant ma porte. Une fois qu'on y est arrivée, je l'ai congédié sans même l'embrasser sur les joues. J'espère qu'il a compris.

—Demain à quelle heure ?

—À midi ou sous le coup de six heures.

—Pourquoi ne viendrais-tu pas à Montparnasse ? Je me ferais un plaisir de te montrer mes installations, et tu aurais un massage relaxant en prime.

—D'accord, j'y serais vers sept heures.

## Chapitre 24

Je retrouvai Bianca à la station de métro Montparnasse-Bienvenue. Je l'avais appelée pour lui dire que je viendrais à sa rencontre. Je lui donnai rendez-vous rue de l'Arrivée. Elle était visiblement contente d'être là, me voyant me dépêcher pour la rejoindre au plus vite. Je pris ses mains dans les miennes, je plongeai le regard dans ses yeux d'un bleu radieux ce jour-là. Une sensation d'indicible bien-être faisait vibrer toutes les fibres de mon corps. Depuis le rêve éveillé du quai de Gesvres, qui nous avait enfermés dans un bulle magique où nous avions été, pour ainsi dire, fondus l'un dans l'autre, j'étais persuadé que nous étions prédestinés à unir profondément nos vies.

Nous fîmes le trajet à pied jusqu'à mon cabinet, discutant à bâtons rompus, dans une intelligence parfaite. Je sentais que ma compagnie était comme un baume sur les blessures que la vie lui avait infligées et dont elle n'était pas tout à fait guérie. Je lui demandai si le retour à l'endroit où je l'avais emmenée le samedi noir de nos retrouvailles ne la dérangeait pas.

«Je n'en ai gardé qu'un vague souvenir. Je suis incapable de décrire la pièce où j'ai ressuscitée.» dit-elle nullement appréhensive.

Je lui fis visiter mes installations qu'elle trouva modernes, fonctionnelles, et qui plus est, aménagées avec bon goût.

—On voit que tu as une clientèle huppée, observa-t-elle.

—Je tiens à ce que mes clients se sentent bien à leur aise. Veux-tu un petit massage pour te détendre ? Juste pour que tu puisses juger si mon succès est justifié ou non.

—Ah ! mais, très volontiers, Gigi.

Je mis tout mon savoir-faire dans ce massage qui n'était pas ordinaire, puisque j'avais sous mes mains le corps d'une femme que j'avais envie de chérir de tout mon cœur. La musique douce et la lumière tamisée choisies, avec les massages savamment dosés, produisirent chez Bianca une demi-torpeur heureuse, un lâcher-prise salutaire. Ils lui permirent d'évacuer le stress pour retrouver vigueur et aisance de mouvement.

—Alors, comment te sens-tu ?

—Ah ! c'est divinement agréable. Tes mains sont une source inépuisable de bienfaits.

—Elles se transcendent sur ta peau magnifique, l'une des plus belles que j'ai eu à travailler dans ma carrière.

—Je crois que ton succès professionnel est amplement mérité.

—Merci, mademoiselle. Rhabiliez-vous. J'ai envie de vous montrer le quartier.

C'était un soir propice à la promenade, dans la lumière indécise du crépuscule, avant que la nuit ne vienne semer ses ombres dans les jardins. J'entraînai Bianca dans une promenade sous le ciel teinté par les lueurs dorées du couchant.

Elle était d'humeur joviale, disponible de corps et âme, et qui plus est, irrésistible dans une toilette estivale qui lui allait à ravir. L'aisance de nos mouvements ainsi que la chaleur dont vibraient nos paroles suffisaient à exprimer la joie de nos cœurs.

Soudain, je la saisis à la taille, elle se déroba à l'étreinte pivotant sur ses talons, puis se retourna pour me tenir tête avec une adorable expression mutine. Je la saisis de nouveau, l'attirant à moi, elle se dégagea avec la même prestance, me dévisageant cette fois avec un air de défi.

Plus loin, portés par la musique qui flottait dans l'espace (un slow en vogue cet été-là), nous nous mîmes spontanément à danser joue contre joue.

«Ça, c'est du pur bonheur ! Mettez-vous-en plein le cœur, les enfants, surfez sur la vague frémissante du désir, avant que le ressac ne vienne briser votre élan.» nous lança un passant, la cinquantaine bien mûre, le sourire désabusé de quelqu'un qui, de son temps, avait dû boire le vin amer de la désillusion.

«Rabat-joie, va ! Laisse-les rêver ! »  
grommela une femme aux cheveux grisonnants,  
penchée à sa fenêtre.

Ces fantaisies de jeunots insouciantes,  
inspirées par la joie de vivre qui débordait dans  
nos cœurs, attiraient l'attention des passants  
affairés. Ils se disaient peut-être qu'il y avait  
encore des gens qui prenaient le temps de vivre.  
Nous leur donnions, cependant, l'impression  
d'une intimité qui n'existait pas encore en  
réalité.

Au bout de la promenade, nous nous  
retrouvâmes devant un grand restaurant.

—Je t'invite à dîner là, dis-je, lui montrant  
la façade gourmande qui s'étalait devant nous.  
En as-tu au moins le temps ?

—Jusqu'au chant du coq aux crêtes bleues  
de minuit, dit-elle avec grâce.

À l'heure que nous nous apprêtions à  
rentrer dans le restaurant, Charlène devait être  
en route pour la clinique où elle allait passer le  
plus clair de la nuit. Je me réjouissais d'avoir  
assez de temps à consacrer à mon amie, que je  
voyais de plus en plus comme un bijou rare  
dont on découvre à chaque rencontre une  
nouvelle facette. Je ne songeais même pas que  
ma compagne, intriguée par mes retards les  
soirs qu'elle était absente du foyer, s'était peut-  
être lancée sur mes traces, la cervelle échauffée  
par la jalousie. Je savais qu'elle en était bien  
capable, mais j'étais loin de me douter que ce

soir-là, alors que le soleil s'éteignait à l'horizon dans une resplendissante mer de feu, dont les réverbérations pourpres enjolivaient la tour Montparnasse, l'avenir de notre ménage allait se jouer en moins de temps qu'il ne faut pour fumer une cigarette.

J'étais attablé devant Bianca, le dos tourné vers le boulevard. Le serveur avait amené deux martinis que nous dégustions en guise d'apéritif, en attendant que le dîner soit servi.

La vaste salle de la brasserie étant presque pleine, le bruit des causeries, le raclement des chaises qu'on déplace, le tintement des couverts, tout se fondait dans un brouhaha continu et monotone de gare aux heures de pointe.

Soudain, le silence se fit autour de nous. La main de Bianca tenant le verre de martini se figea à mi-chemin entre la table et ses lèvres. Je regardai les autres consommateurs, tous avaient les yeux fixés sur le même point. Une femme venait de faire irruption dans le restaurant comme une furie ; elle avait l'expression farouche, l'allure d'une vengeresse prête à frapper avec le poignard caché dans son sein.

Ayant parcouru la salle du regard et trouvé l'objet de sa colère, elle s'élança impétueusement sur lui. Ses pas frappaient durement le plancher, puis ils s'arrêtèrent brusquement. Charlène était debout devant



notre table. Elle avait les traits de la hargne, l'œil mauvais, la voix acerbe.

Croyant pouvoir éviter le scandale, je fis les présentations.

—Charlène, ma compagne, dis-je m'adressant à Bianca assise devant moi ; puis, me retournant vers la nouvelle venue.

—Je te présente Bianca, une amie d'enfance.

Un rictus méprisant tordit les commissures des lèvres de Charlène.

—Une cocotte de luxe, oui, à mille euros la nuit, restaurant, boîte de nuit et autres caprices non compris ! cria-t-elle exprès pour que tout le monde l'entende, et elle poursuivit sur le même ton.

—Comme elle est tombée sur un micheton plus niais qu'un veau, elle sait qu'elle peut le sucer jusqu'à la moelle.

Rien ne pouvait plus m'épargner cette scène pénible qui me faisait regretter amèrement de m'être un jour amouraché d'une pécore pareille. Je la détestais de toutes mes forces. Ah ! quelle bêtise que de l'avoir abordée un jour dans le bateau-mouche où je l'avais croisée par hasard ! Si je pouvais revenir dans le passé, tout en gardant l'expérience acquise au contact de sa personne, je la fuirais comme la lèpre, quitte à me jeter à l'eau pour regagner la berge à la nage.

Elle déversa sur nous un torrent de boue. Un peu pâle, mais sereine, Bianca ne comprenait qu'à moitié ce qui lui arrivait. On la prenait pour une cocotte de luxe à mille euros la nuit. Pourquoi ? Elle refusa de répondre à la provocation de l'agresseuse, prenant le parti de faire la sourde oreille, le buste haut et l'air digne. De mon côté, je faisais un violent effort sur moi-même pour me contenir. Je voyais ma compagne déchaînée, dans une scène de ménage improvisée au cœur d'une brasserie. Son irritation s'exacerbait de seconde en seconde, poussée à son paroxysme par l'indifférence stoïque de Bianca.

Je fis signe au gérant qui se tenait derrière le comptoir, attirant son attention sur la situation où nous nous trouvions.

Il dépêcha deux serveurs pour régler l'affaire. Ceux-ci ont essayé de raisonner Charlène, qui, persuadée de son bon droit, ne voulait rien entendre. Elle répétait que j'étais son homme. Elle ne laisserait pas que cette salope à demi nue m'emballe avec des mignardises de courtisane, dans le but de me dépouiller.

Impuissants, les serveurs se tournèrent vers le patron, lui faisant comprendre qu'ils n'arrivaient pas à raisonner l'énergumène. Quittant son poste, ce dernier se déplaça en personne, disposé à utiliser un argument de poids

—Madame, vous êtes dans un établissement public. Je me permets de vous faire remarquer que votre conduite est inappropriée dans ce lieu. Si vous refusez de sortir, je me verrais dans la nécessité de vous y obliger, lui signifia-t-il d'une voix énergique.

Charlène se rebiffa, nullement impressionnée par la mise en demeure qui lui était adressée.

—Cette femme a embobiné mon compagnon. J'essaie de lui ouvrir les yeux, à lui, avant qu'il ne soit trop tard, répliqua-t-elle refusant d'obtempérer. Ce fut alors que Bianca sortit de son mutisme pour protester.

—Elle ment. Je ne suis qu'une amie de ce monsieur. Je m'appelle Bianca Domion, je suis attachée à la Marie de Paris.

Excédée par cette affirmation, Charlène attrapa mon verre de martini, et elle jeta le contenu sur le visage de mon amie.

—Tiens pour ta gueule, salle pute !

Excédée, piquée à vif dans son amour-propre, Bianca bondit sur Charlène, et elle lui flanqua une gifle retentissante ; celle-ci fit mine de riposter, mais le gérant l'en empêcha se plaçant entre les deux femmes.

Ce dernier, qui me connaissait de longue date, m'interrogea du regard.

—C'est elle la pute dévergondée. Elle me trompe depuis que je l'ai connue, a eu un fils de

son amant qui porte mon nom, dis-je froidement.

Charlène, visiblement ébranlée par ces révélations inattendues, n'en croyait pas ses oreilles; mais, se ressaisissant, dépitée jusqu'aux larmes, elle se soulagea m'appliquant un soufflet bien appuyé sur la figure.

C'en était trop. Le gérant fit un signe convenu vers le fond de la salle. Un homme costaud, espèce de gorille au crâne rasé, les épaules et le torse bombé d'un haltérophile, se dépêcha de nous rejoindre. Le gérant lui glissa un mot dans l'oreille, il hocha la tête de haut en bas. Là où la persuasion avait échoué, la force s'imposait comme dernier recours.

Le vigile souleva Charlène, la coucha dans ses bras avec aisance et délicatesse, comme si elle était un mannequin de cire. En vain elle gigotait, criant à tue-tête, le gorille l'emmena dans la rue comme un enfant vers les fonts baptismaux. Il la déposa doucement sur le trottoir, puis resta sur le seuil, encombrant de sa carrure imposante l'embrasure de la porte, lui signifiant de cette façon que l'entrée lui était formellement interdite.

Enfin, le calme revint autour de notre table, mais la soirée, que je m'étais plu à imaginer sous le signe de l'harmonie, riche de bonheur partagé, venait d'être irrémédiablement gâchée. Sur ma proposition, nous avons convenu qu'il

était préférable d'annuler le dîner que nous nous apprêtions à savourer en tête à tête.

—Je suis désolé que la soirée s'achève de cette façon.

—Je n'arrive pas à comprendre ce qui vient de se passer.

—Rien ne va plus entre moi et Charlène. C'est une longue histoire. Je te raconterais tout au détail près un autre jour. Je suis désolé de t'avoir fait endurer une scène pénible. Je la croyais à la clinique ; je ne me doutais pas le moins du monde qu'elle m'espionnait.

—Ce n'est rien. Qu'est-ce que tu vas faire ?

—Je viens de prendre en mon âme et conscience une décision grave, qui gagne à être mise en œuvre au plus vite, dis-je me relevant.

—Je comprends. Tu m'appelleras un de ces jours ?

—Bien sûr. Demain, tu auras de mes nouvelles.

Avant de rentrer chez moi, je m'arrêtai dans mon cabinet. C'est avec émotion que je cherchai la lettre du laboratoire dans le tiroir fourre-tout. Sans la moindre hésitation, je déchirai l'enveloppe d'où je retirai le rapport d'analyse livré en double exemplaire. D'un coup d'œil, j'appris la vérité que je refusais d'admettre : Thomas n'était pas mon fils.

Je me demandais si, après l'esclandre, Charlène s'était rendue à son travail, ou si, au

contraire, troublée par l'épreuve qu'elle venait d'endurer, elle avait préféré rentrer à la maison. Dans la seconde hypothèse, il fallait que je me tienne près pour des explications houleuses, qui risquaient de causer pas mal de dégâts.

J'éprouvai un grand soulagement lorsque je trouvai en présence de la baby-sitter qui, marchant à quatre pattes dans le salon, portait sur le dos un petit cavalier qui, lui, les joues roses de plaisir, talonnait le flanc de sa monture tout en riant aux éclats.

Dès qu'il se rendit compte de ma présence, Thomas s'écria, « papa ! » et il vint en courant vers moi. Je l'accueillis dans mes bras, comme chaque soir lorsque je rentrais à la maison. Je crois même que je l'embrassai avec une tendresse particulière, un peu comme si c'était la dernière fois.

Le fait qu'il ne soit pas mon fils ne changeait nullement l'affection que je lui portais. Il n'était pas responsable des bêtises de sa mère, et moins encore du désamour qui nous séparait irrémédiablement. J'aimais cet être innocent, j'aurais voulu le voir grandir, l'aider à façonner son avenir; et pourtant, au fond de moi, je savais que rien ni personne ne pouvait plus m'empêcher de prendre le virage qui, depuis quelque temps déjà, s'était insinué dans esprit. Maintenant, je m'apprêtais à l'inscrire comme un fait réel dans ma trajectoire existentielle.

Je demandai à l'étudiante si elle pouvait rester avec Thomas jusqu'à ce que sa mère revienne, vers deux heures du matin. Elle fit un signe affirmatif de la tête, je me disposai à ranger mes affaires dans des valises et des cartons que j'avais apporté de mon cabinet, sous le regard intrigué de la jeune femme.

«Ne vous étonnez pas, ce sont des choses qui arrivent plus souvent que vous ne le croyez peut-être. Je retourne chez mes parents. Une période de ma vie s'achève, une autre plus heureuse va débiter. Je l'espère, en tout cas. En dépit des expériences amères, on s'entête à croire que la vie vous réserve une nouvelle chance de réaliser le rêve de bonheur qui est en vous. C'est que l'espoir, vous tenant la main, vous épaula le cœur de tout son pouvoir de persuasion. Alors, trouverais-je le paradis ou un nouveau purgatoire ? Il me faudra vivre, vivre le plus intensément possible, avant d'en arriver à une conclusion. Allez coucher le petit, s'il vous plaît. Il se frotte les yeux, le marchand de sable est arrivé.»

Ayant chargé la voiture, je m'arrêtai quelques instants à contempler Thomas, qui dormait du doux sommeil des anges. Ensuite, je réglai la baby-sitter la remerciant encore de sa compréhension.

À ce moment précis, une idée me vint à l'esprit.

—Est-ce que ma compagne vous a interrogé sur l'heure à laquelle je rentrais les soirs quelle n'était pas là ?

—Oui. Elle a voulu savoir de quelle humeur vous étiez. Joyeux ou tristounet, jovial ou maussade.

—Et elle vous a confié quelques réflexions.

—Non. Mais je voyais bien que vos retards l'agaçaient.

—Avez-vous observé quelque chose de particulier aujourd'hui, quand vous êtes arrivée ?

—Elle était de mauvaise humeur. Je l'entendais pester dans la salle de bain. Puis, je l'ai vue froisser une feuille de papier qu'elle a ensuite jetée à la poubelle.

—Je parie que la curiosité vous a poussé à récupérer ce papier ?

—Oui, c'est vrai, avoua-t-elle en rougissant.

—Et qu'est-ce qui était écrit dessus ?

—C'était une lettre anonyme vous accusant de sortir avec une autre femme, une call-girl.

—Où est-ce qu'elle est ?

—Dans la poubelle où l'a jetée madame.

Il s'agissait d'un texte d'une vingtaine de lignes, dépourvu de ponctuation, mais sans fautes d'orthographe, et dont l'écriture maladroite, laborieuse, me donnait la quasi-certitude qu'elle avait été rédigée de la main gauche par son auteur, craignant sans doute que



le billet tombe sous mon regard. Je pensais à Bastien naturellement. Qui d'autre à part lui était au courant de mon aventure avec Gabriella ?

Avant de m'en aller, j'entrai une dernière fois dans la chambre conjugale. Après avoir glissé un exemplaire du test ADN sous l'oreiller, je me rendis auprès du lit de Thomas. Je posai un dernier baiser sur le front de l'enfant qui dormait paisiblement.

Descendant au sous-sol, j'envoyai à Charlène le message suivant.

«Je te quitte. Je viens de glisser un cadeau d'adieu sous ton oreiller. Fais de beaux rêves.»

En route pour Saint-Cloud, j'appelai mes parents afin de les prévenir que je venais les voir. C'est ma mère qui me répondit. Elle s'étonna de ma visite aussi tardive qu'inattendue, pressentant qu'il y avait anguille sous roche. J'écourtai le dialogue, sous prétexte qu'il était dangereux de discuter tout en conduisant. Mon histoire était trop longue pour être raconté au téléphone.

Restés dans l'expectative après mon appel inespéré, mes parents attendaient mon arrivée impatientement. Je n'avais pas sonné à la porte que celle-ci s'ouvrit sur ces derniers, côte à côte, l'air intrigué, un peu inquiets.

—Je rentre à la maison. Ma vie avec Charlène n'est plus tenable, annonçai-je d'emblée.

—Et Thomas? firent-ils en chœur.

—Le petit n'est pas mon fils, j'ai fait le test de paternité.

Bien que l'essentiel ait été dit en deux phrases, ils souhaitaient que je leur raconte plus en détail comment j'en étais arrivé à cette extrémité. Je leur demandai de patienter un peu, il fallait parer d'abord au plus pressé.

Je demandai à mon père de m'aider à monter mes affaires. Nous les avons déposées dans la chambre que, il y avait un peu plus de six ans, j'avais quittée pour la rue Gazan où j'allais fonder un foyer. Rien n'y avait été changé, tout était resté à sa place, les posters de mes idoles accrochés sur les murs, mes bibelots sur les meubles, les cartes postales que j'avais reçues de mes amis... Bref, d'un coup d'œil, je retrouvai l'univers de mon adolescence.

Ma mère, qui ne se sentait guère d'affinités avec Charlène, avait tenu à laisser cette pièce telle quelle, comme si elle s'attendait à ce que je revienne m'y réinstaller un jour.

Comme elle se trouvait à côté de moi, visiblement réjouie que je sois de retour au bercail, je lui dis que je n'avais pas dîné. Elle m'invita à la suivre dans la cuisine où elle me préparerait un petit repas, tandis que je leur en dirais plus sur ma rupture.

Je leur fis un abrégé du déroulement des faits qui m'avaient amené à rompre avec ma compagne, et dont l'ultime péripétie avait été

l'esclandre dans la brasserie, deux heures auparavant. Lorsque j'eus fini, ma mère commenta, l'air soulagé.

«J'ai senti depuis le début que tu n'avais pas trouvé chaussure à ton pied. Je ne t'ai rien dit, cela n'aurait servi à rien. Il fallait que tu arrives par toi-même à cette conclusion.»

## Chapitre 25

Peu après le retour chez mes parents, je dus me rendre à la convocation du juge qui instruisait l'affaire Mitschoukine. Dans les couloirs du Palais, je retrouvai Bastien, qui avait été convoqué, lui aussi. Je ne l'avais pas revu depuis notre rencontre au quai des Orfèvres, le jour où il m'avoua son homosexualité, me faisant savoir par la même occasion que j'étais l'objet de ses fantasmes. Cet aveu inattendu avait jeté le trouble dans mon esprit, créant entre nous une situation ambiguë. Il ne pouvait que nuire à l'amitié que je nourrissais depuis l'adolescence envers mon vieux camarade.

Bastien se montra jovial, chaleureux, me serrant la main avec effusion, mais il renonça à la liberté de ton qu'il prenait d'habitude avec moi. Il chercha à ménager autant que faire se peut ma susceptibilité, en attendant de voir dans quelle disposition d'esprit je me trouvais. Pour ma part, je tenais à garder une attitude quelque peu distante, pour ne pas l'inciter à m'entreprendre sur des sujets qui ne manqueraient pas de me mettre en colère.

—Tu me bats froid ? Que s'est-il passé ? fit-il, fronçant les sourcils.

—Il ne s'est rien passé, tout va bien.

—Je t'ai dévoilé mon orientation sexuelle l'autre jour. Serais-tu homophobe ?

—Non, le moins du monde, mais je n'aime pas la confusion des sentiments.

—Que me reproches-tu ? Si tu as un faible pour une femme, tu le lui dis dès que l'occasion se présente, non ?

—Quoi qu'il en soit, nos rapports ne seront plus jamais ce qu'ils étaient.

—Puis-je savoir pourquoi ?

—Tu ne pourras pas t'empêcher de me faire des avances ; et moi, qui aurais toujours à l'esprit l'amitié sans mélange que je croyais avoir en toi, je serais à chaque fois frustré de l'avoir perdue.

—Attends, ce n'était que des mots !

—Oui, mais des mots qui m'ont fait réfléchir à la nature de nos rapports.

—Je me suis trompé sur ton compte, j'en suis désolé. Je croyais, à tort, que tu avais des penchants semblables aux miens.

—Pourquoi cette idée ? Ai-je d'aventure le comportement, l'odeur, l'allure d'une pédale ?

—Bah, non ! je ne crois pas... mais n'en parlons plus.

—Si, parlons-en ! J'y tiens, c'est important. Je ne veux surtout pas entretenir le flou dans ce domaine, il faut que ce soit bien clair.

—Je n'arrivais pas à m'expliquer comment un homme comme toi, qui pourrait avoir pour ainsi dire toutes les femmes qui lui plaisent,

reste de marbre devant leurs charmes. Voilà tout.

—Tu as vu en moi ce que tu avais envie de voir, hem? Tu devrais mieux me connaître, pourtant.

—Les aventures sans lendemain te rebutent, je le sais bien.

—C'est que je n'en ai pas besoin pour me sentir exister, pas plus que pour tuer l'ennui.

—Alors faudra-t-il que Vénus revienne sur terre pour te séduire ?

—Que le ciel ait pitié de moi ! Une femme, rien qu'une femme ! Une créature qui possède, au-delà de l'amour physique si précaire, si éphémère, qui te fait roi le soir pour te rendre misérable le lendemain – une créature qui possède un je ne sais quoi d'ineffable qui rendrait ce dernier purement accessoire. Faute d'une femme de cette qualité, pourquoi changer? Passé l'illusion des premiers temps, je me retrouverais dans une situation semblable, peut-être même pire.

—Ta conception des rapports entre un homme et une femme va à l'encontre de toutes les théories qu'on a pu bâtir sur l'amour.

—Ah ! ai-je besoin de quelque thérapie particulière, docteur ?

—Ta quête d'amour absolu est vouée à l'échec, parce qu'aucune femme ne peut te le donner.

—Qui sait ? L'avenir est plein de surprises.

—Remarque, on peut penser qu’il existe quelque part une femme qui partage ton idéal.

—J’en suis persuadé. La difficulté est de savoir où elle se trouve exactement.

—Laisse-toi bercer par l’illusion, tu verras bien. Entre-temps, dans le respect de nos penchants naturels respectifs, je souhaite vivement que nous restions amis. Une vieille amitié est un trésor trop précieux pour qu’on le dilapide comme ça, à cause d’un mot déplacé.

—Tu regrettes ce que tu as dit, j’en prends acte.

—Alors, nous déjeunons ensemble, oui ou non ?

—Pourquoi pas? Mais c’est moi qui t’invite.

Comme il n’était pas encore midi quand nous sortîmes du Palais, et que le temps amène invitait à la promenade, Bastien suggéra que nous pouvions pousser jusqu’au Marais.

Je compris pour quelle raison il proposait ce but, mais je fis l’innocent, lui demandant pourquoi cet endroit plutôt qu’un autre, étant donné qu’on trouvait de bons restaurants un peu partout à Paris.

Il ne biaisa pas, me dit sans hésitation que ce quartier comptait parmi ses habitants une communauté gay assez importante. Celle-ci disposait de boîtes sympathiques où il s’était fait quelques bons amis. Pour cette raison, il fréquentait assidûment le Marais, surtout le

samedi soir, et il avait de plus en plus envie d'y habiter.

Nous longeâmes la Seine jusqu'au parvis de Notre-Dame, sous un ciel d'un bleu pur, transparent comme on n'en voit pas souvent à Paris. Puis, prenant la rue d'Arcole, nous regagnâmes la rive droite en traversant le pont du même nom.

Tout en marchant, nous discutons à bâtons rompus. À un moment donné, comme je m'étonnais qu'il ait attendu de longues années avant de me dévoiler formellement son orientation sexuelle, il me répondit encore une fois sans détour. Longtemps, il avait dissimulé sa différence d'autant plus volontiers qu'il ne dédaignait pas le commerce des femmes, ni les voluptés qu'elles pouvaient lui prodiguer. Au reste, il essayait de se convaincre que le beau sexe avait sa préférence et qu'il finirait bien par fonder une famille.

Il avait mené une double vie pendant sa première jeunesse. Il s'affichait auprès de ses amis et de ses nombreuses connaissances en compagnie de sa conquête du moment. Il passait aux yeux de ceux-ci pour un séducteur au cœur volage, étant donné la brièveté de ses liaisons. Parallèlement, il fréquentait en catimini les milieux gay.

Vu son statut social et le métier qu'il exerçait, Bastien rechignait à assumer son homosexualité, refusant de se laisser cataloguer



comme membre d'une communauté marginale, repliée sur elle-même, et dont les mœurs étaient déviantes aux yeux de gens dits normaux.

Avec le temps, à la faveur d'accointances chaque jour plus attachantes, il réalisa que c'était un leurre de croire qu'il trouverait le bonheur de sa vie dans les bras d'une femme.

L'évolution des mentalités vers plus de tolérance envers les homosexuels conforta leur droit de cité. L'institution du PACS vint légitimer au regard de la loi les ménages formés entre personnes du même sexe. Cela avait décidé Bastien à passer outre les préjugés et les conventions sociales pour clarifier sa situation. Enfin, il conclut en affirmant qu'il avait fait le bon choix.

Nous venions de traverser la rue de Rivoli devant le BHV, lorsque Bianca, qui sortait du magasin, se retrouva nez à nez avec nous. Elle ne fut pas moins surprise que moi de cette rencontre inopinée. Après une seconde d'hésitation, elle nous embrassa sur la joue, en commençant par moi qui lui exprimai ma satisfaction dans un sourire qui s'étendait de la bouche aux yeux.

—As-tu déjeuné ? lui demandai-je.

—Oui. Je reprends mon travail dans un quart d'heure.

Elle se retourna vers Bastien.

—Je suis contente de vous voir, baron de Kulfékal, dit-elle d'un air taquin, je ne vous

remercierai jamais assez pour ce que vous avez fait pour moi. Cette fois, Bastien ne s'offusqua pas qu'elle le traite de baron, au contraire, l'impertinence de Bianca semblait l'amuser.

—Remerciez plutôt Gigi. C'est lui qui m'a supplié de venir à votre secours. Elle m'a enveloppé dans un bref regard, avant d'affirmer.

—Il a mon éternelle gratitude. Et plus, si affinités. Bastien haussa un sourcil, m'observa quelques instants, puis il posa son diagnostic.

—On voit des atomes crochus dans son regard. Le veinard ! Vous ne voulez donc pas vous joindre à nous ?

—J'aurais bien aimé, mais le devoir m'appelle.

Dès que nous reprîmes la marche, Bastien se retourna vers moi, et il me saisit à l'épaule.

—Toi et Bianca, vous filez le parfait amour? observa-t-il, me dévisageant. Encore une belle poule qui tourne autour du Coq de Montparnasse !

Je lui jetai un regard oblique, tout en faisant en écart brusque pour me dégager.

—Ne soyez pas vulgaire, baron. Elle n'est pas une poule, mais un ange descendu du ciel pour faire mon bonheur.

Bastien me considéra d'un air ironique.

—Hum ! c'est donc ça ? Je savais bien que tu me cachais quelque chose, dit-il, faisant la moue et secouant la tête.

Il me fit entrer dans un restaurant où nous fûmes accueillis avec une déférence chaleureuse qui montrait la considération dont jouissait le docteur dans les parages. Je ne fus pas emballé par l'aménagement de la salle qu'il prétendait tendance, ni par la décoration sophistiquée qui se voulait d'une originalité futuriste. En outre, j'eus beau regarder les gens qui s'y trouvaient attablés, pas un profil de femme n'adoucisait l'atmosphère virile. En revanche, la cuisine était bonne et le service satisfaisant.

Vers la fin du repas, je vis arriver deux hommes au crâne rasé, la trentaine, les muscles saillants, les bras et le cou ornés de tatouages, habillés d'un débardeur bariolé et d'un short serré moulant leurs attributs virils.

Ayant aperçu Bastien, ils vinrent droit vers nous.

—Salut. Nous comptons sur toi à notre soirée bandante, dit l'un.

—Ce sera le nirvana à tous les étages, des bouffées de plaisir qui montent, qui montent..., renchérit l'autre.

Bastien nous présenta, je leur serrai la main. Tout en parlant, les deux gaillards m'observaient d'un œil effronté qui me mettait mal à l'aise, me prenant sans doute pour la dernière conquête du docteur, qu'ils félicitaient des yeux.

Avant de s'éloigner, persuadés que j'étais un des leurs, ils m'invitèrent à me rendre aussi à

leur soirée. Ils me prédirent que j'y aurais un franc succès. Je les remerciai de ce bonheur dont je ne pourrais pas profiter, parce que j'avais prévu autre chose ce jour-là. Ils ne désarmèrent pas pour autant, au contraire, ils me pressèrent de venir, ne serait-ce que le temps de griller un pétard.

Ils n'avaient pas tourné le dos que je demandais l'addition au serveur qui, perplexe, interrogea Bastien du regard. Celui-ci tira le garçon d'embarras lui faisant signe de se retirer. Puis, il me fournit l'explication qui m'était due.

— Cette table m'est réservée en permanence. Personne d'autre que moi et mes invités n'a le droit d'y prendre place.

— Ah ! tu es abonné ici, si je comprends bien.

— Non. J'ai investi dans la restauration, je suis le propriétaire.

— Un choix judicieux, hem ? Tu deviens un personnage dans le quartier. Ça facilite la drague.

— Je ne te le fais pas dire. J'en profite bien, mais ce ne sont que des aventures, en attendant le prince charmant.

Sentant que le dialogue risquait de dégénérer en altercation, je relevai pour partir, disant que je devais être à Montparnasse à quatorze heures, pour rouvrir mon cabinet.

—Rassieds-toi, j'ai quelque chose à te remettre qui ne manquera pas de t'intéresser, j'en suis persuadé, fit-il, l'air sérieux.

—Soit, mais fais court, répondis-je, acquiesçant à sa demande.

Il sortit une enveloppe de sa poche avant de commencer son récit.

—Je t'ai dit l'autre jour que, à mon avis, Thomas n'est pas ton fils. Tu ne m'as pas cru. Tu n'as pas voulu tirer les choses au clair. Pour ma part, je n'osais pas faire des recherches ADN à ton insu, si bien que j'ai laissé tomber l'affaire.

«Cependant, il y a de cela six mois environ, j'ai passé huit jours à Barcelone, auprès des miens. Se trouvant souffrante, ma sœur souhaitait avoir mon avis sur le mal qui l'affligeait.

«Rentrant en France, j'ai eu l'idée de faire un détour par les «Tilleuls», avec l'intention de mener ma petite enquête. Eh bien ! je peux te dire d'emblée qu'au camping tout le monde était au courant de l'infidélité de ta femme. Il n'y avait que toi qui n'en savais rien.

«Cela a commencé la première année que vous y avez passé vos vacances. Veux-tu savoir qui était son amant ? Le boulanger qui venait tous les matins apporter le pain et les croissants au camping. Leur liaison a pris fin l'été dernier quand ce dernier a annoncé à sa maîtresse qu'il

avait décidé de s'installer à Pau, où il allait enfin travailler à son compte.

«Quittant le camping, je me suis rendu dans cette ville, bien décidé à rencontrer le bonhomme. Il a d'abord rechigné à me raconter son histoire, mais, quand je lui ai dit que je pouvais faire savoir à sa femme qu'il avait un enfant à Paris, il a accepté de coopérer. Il m'a même permis de prélever dans sa bouche des cellules destinées au test ADN susceptible de prouver sa paternité. Voici le résultat. Tu en feras ce que bon te semblera. »

Me relevant soudain, excédé, je devais avoir sur la figure l'expression de l'indignation et du mépris que je ressentais.

« Tu es odieux, ignoble ! Tu as tout fait pour briser mon ménage, allant jusqu'à engager une prostituée pour me pousser à l'infidélité. La vérité c'est que tu n'aimes personne ! Il n'y a qu'une seule chose qui t'intéresse, assouvir tes fantasmes ; et pour cela, tu es prêt à toutes les bassesses ! Eh bien ! mon ménage est d'ores et déjà brisé pour de bon. Désormais, je ne veux plus entendre parler de toi. J'aurais la nausée, rien que de voir ta sale gueule ! »

Pris de court par mes invectives, Bastien ne broncha pas. Il ne savait pas comment endiguer ma colère, redoutant que je lui fasse de nouveaux reproches, peut-être encore plus violents. L'altercation ne manquerait pas de

brancher la salle – langue figée et oreille tendue – sur la dispute qui nous déchirait.

Cette brouille avec mon meilleur ami, due en partie aux troubles de l'humeur engendrés par ma séparation d'avec Charlène, marquait le début d'une période difficile, au cours de laquelle j'eus de temps à autre des accès de mélancolie.

Le bail du logement que j'habitais avec elle, rue Gazan, avait été établi à mon nom uniquement. Ce fut une bêtise qui risquait de me coûter cher, et qui plus est, me pousser à des expédients qui me répugnaient.

L'amoureux que j'étais à l'époque croyait naïvement que l'amour était un soleil qui ne se couchait jamais. L'idée d'une probable séparation ne m'effleurait pas l'esprit, je dirais même que si quelqu'un m'en avait averti, je lui aurais répondu par un haussement d'épaules. La passion amoureuse me tenait prisonnier dans son jardin peuplé de rêves, sous le soleil d'Éros, m'empêchant de regarder au-delà du futur immédiat. L'excitation du désir qui venait d'être assouvi recommençait après le dernier soupir de plaisir, m'entraînant encore et encore dans la boucle obsessionnelle où je tournais en rond, le corps et l'âme enchaînés.

Dès le lendemain de mon retour à la maison paternelle, j'adressai au bailleur une lettre de résiliation, dans laquelle je précisais le motif de ma décision et m'engageais à lui régler

le loyer des deux mois de préavis prévus par la loi. Le même jour, je fis parvenir un mail à Charlène, lui faisant savoir qu'elle avait deux mois pour quitter le logement, si elle n'avait pas négocié et signé entre-temps un nouveau bail avec le propriétaire. Je lui disais aussi qu'elle pouvait garder le mobilier, les objets décoratifs, le linge, la vaisselle... Bref, tout ce que contenait la maison. Quant à moi, je me contenterais de la voiture dont la dernière réparation m'avait coûté plus qu'elle ne valait réellement.

Étant donné que Charlène était largement bénéficiaire dans le partage des biens communs du ménage, je m'étais persuadé qu'il n'y aurait pas de problème majeur, d'autant moins que cette dernière ne manifesta pas le moindre désaccord. Et pourtant, je fus bien obligé d'admettre que je me trompais encore une fois sur le compte de mon ex-compagne.

J'essayais de tourner la page, me projetant dans l'avenir, quand le bailleur m'informa que Charlène n'acceptait pas que les gens intéressés par la location visitent l'appartement. En outre, Charlène lui avait fait savoir qu'elle refuserait de quitter son logement à la date prévue. Or, le bail étant à mon nom uniquement, c'était à moi de lui rendre les clés le jour où celui-ci arriverait à son terme. Il concluait me rappelant que, en tout état de cause, ce serait contre moi qu'il se retournerait, le cas échéant.



Je fis savoir à Charlène, par mail, que je souhaitais la rencontrer. Elle me répondit qu'un rendez-vous avec le diable lui serait mille fois plus agréable. Je songeais à lui envoyer mon avocat quand ma mère me proposa ses bons offices. Elle tâcherait de lui faire comprendre que, si elle s'entêtait dans ce conflit, la situation deviendrait fâcheuse aussi bien pour elle que pour moi.

Un beau matin, elle rendit visite à Charlène. Elle en profita pour embrasser une dernière fois Thomas qu'elle chérissait toujours comme son petit-fils. Puis elle aborda le sujet qui l'avait amenée rue Gazan, se gardant bien d'évoquer notre rupture et les causes qui l'avaient motivée. Peine perdue. Elle disait avoir eu l'impression de se trouver devant une statue de glace.

Rentrée à la maison, ma mère me donna son point de vue.

«Les appels à la raison ne servent à rien. D'ailleurs, je crains que l'intimidation et la menace ne soient pas plus efficaces. Cette femme butée, hargneuse, n'a qu'une chose en tête : se venger de toi. C'est pour cela qu'elle se montre si déraisonnable. »

La situation était dans l'impasse, alors que la fin du préavis était proche. Je n'étais pas d'accord pour continuer de payer le loyer d'un logement que je n'habitais plus. J'allais prendre conseil auprès de mon avocat, avec l'intention

de porter le cas devant la justice, mais mon père m'en dissuada. Ce serait long et coûteux. Il valait mieux une action coup-de-poing, à la limite de la légalité. Comme j'avais en ma possession une clé de l'appartement, le coup était parfaitement jouable.

Je refusai l'idée dans un premier temps. Mais, après mûre réflexion, je me rendis compte que je n'avais pas vraiment le choix. À cette occasion, je devais apprendre qu'on est parfois amené à faire des choses qui vous répugnent et que, de ce fait, vous gênent longtemps lorsque vous y pensez. C'est une sensation bizarre, un peu comme si vous aviez un caillou sur le cœur.

Un matin de bonne heure, alors que Charlène venait de partir pour la clinique, je revins rue Gazan où j'avais convié des déménageurs et un serrurier. Tandis que ce dernier changeait la serrure, ceux-là se dépêchaient de vider l'appartement de tout ce qu'il contenait.

Quand le camion fut parti, vers une heure de l'après-midi, c'est l'entreprise de nettoyage qui se mit à l'œuvre. Quelque temps plus tard, juste avant que Charlène ne soit de retour à la maison, je pus faire l'état des lieux avec le bailleur et lui remettre les clés de l'appartement. Enfin, avant de m'en aller, je confiai à la gardienne une lettre pour mon ex-compagne. Elle contenait le reçu du garde-meuble où le

contenu de l'appartement venait d'être entreposé.

L'opération avait été pleinement réussie, et pourtant, je n'en étais pas fier, loin de là. L'emploi d'un expédient subreptice me donnait l'impression d'un échec, dans la mesure où je m'étais promis de régler les différends relatifs à ma séparation sans recourir à des procédés outranciers. Je me consolais en me répétant que j'avais fait tout ce qui était dans mon pouvoir pour résoudre les choses à l'amiable.

Le soir même, dans un long mail, la cervelle enflammée par la haine, Charlène m'a taxé de toutes les tares susceptibles d'accabler un homme. Après son violent réquisitoire contre ma personne physique et morale, elle passa aux aveux, montrant ainsi qu'une réconciliation éventuelle n'était pas dans ses plans.

Oui, elle m'avait trompé dès nos premières vacances, parce que moi, j'étais un rêveur mièvre, doublé d'un piètre amant. Elle connaissait le boulanger des «Tilleuls» depuis qu'elle y avait séjourné avec ses parents. Et, si je voulais savoir, c'est lui qui l'avait dépuclée une nuit d'août, sous une tente, quand elle avait dix-sept ans. Depuis ce moment-là, elle savait qu'elle ne pourrait pas lui résister. Elle serait à lui aussi longtemps qu'il le voudrait, bien qu'il soit père de famille et ait quinze ans de plus qu'elle. C'est pour cette raison qu'elle avait choisi ce camping pour nos vacances. Chaque

année, elle y allait chercher du réconfort dans ses bras, car il était capable de lui donner en trois semaines plus de bonheur qu'elle n'avait eu avec moi toute l'année durant.

En relisant ce message, je me demandais comment j'avais pu passer tout un bail avec une mégère de cet acabit. Je devais souffrir de quelque affection rare de l'âme, qui me disposait à croire que Charlène s'amenderait au fil du temps, par le biais de l'expérience vécue dans l'alchimie de l'amour. Comme s'il était possible d'inverser les tendances profondes d'une personne.

J'appris à mes dépens qu'il est vain de vouloir changer un être borné en une baie claire, ouverte sur l'infini. L'immensité ne l'interpelle pas, son univers se trouve délimité par la seule satisfaction de ses besoins matériels. Il est vrai que les confidences de mes clientes ne m'inspiraient pas une image idyllique de la vie de couple. Le tableau reluisant de leur vie, que leur belle apparence me brossaient de prime abord, se teintait de gris au fil de leurs confidences. Cela me permettait de relativiser mon propre désenchantement.

Le portrait que Charlène faisait de moi dans son message était l'œuvre d'un esprit troublé par le dépit et la haine. Je m'abstins de le réfuter, sachant bien qu'il ne me ressemblait ni de près, ni de loin. Au reste, par nature, je répugne à recourir à l'invective et à l'insulte.

Argumenter contre ses accusations, ce serait reconnaître leur bien-fondé, ce qui risquait d'inciter mon ex-compagne à poursuivre ses diatribes contre moi.

Je supprimai le compte courrier où le mail avait été adressé, fermant ainsi la porte à de nouvelles attaques verbales. Bien entendu, il lui restait la voie postale pour assouvir sa soif de vengeance dans des flots de paroles fielleuses, mais elle n'y recourut point, se disant peut-être que je ne me prêterais pas à son jeu.

Je n'eus plus aucune nouvelle de Charlène jusqu'au jour où Adeline, qui connaissait bien mes habitudes, vint me retrouver dans les rues de Montparnasse, entre midi et quatorze heures. Quand elle tomba sur moi, elle feignit la surprise, mettant la rencontre sur le compte du hasard qui, parfois, arrange si bien les choses. Je souriais amusé, songeant à l'ingéniosité dont les femmes sont capables pour parvenir à leurs fins.

Elle connaissait en détail le pourquoi et le comment de ma séparation d'avec Charlène, qu'elle avait sans doute réconfortée dans sa douleur, m'accablant au passage d'égoïsme pour faire bonne mesure. Maintenant, elle revenait vers moi, bercée par l'espoir que le malheur de sa copine pouvait bien faire son bonheur à elle, et peut-être même, dans son for intérieur, se piquait-elle d'avoir précipité la rupture. Telle est la nature des femmes. Celles-

ci sont capables de se lier d'amitié entre elles, parfois avec un dévouement admirable. Mais, lorsqu'il s'agit de l'amour d'un homme, désireuses d'en avoir la jouissance exclusive, elles se disputent âprement la palme, au risque de tout perdre dans l'aventure.

Nous prîmes place l'un en face de l'autre, sur la terrasse d'un café. Le tonnerre grondait au loin, continuellement. Le soleil était brouillé derrière la couche de gaz délétères qui planait au-dessus de la ville. Le souffle lourd de l'orage oppressait nos poitrines.

Je commandai deux boissons rafraîchissantes : un thé glacé pour moi, un coca-cola pour Adeline. Celle-ci était venue pour causer, et moi, qui ignorais bien des choses depuis que je logeais à Saint-Cloud, je m'attendais à ce qu'elle puisse éclairer ma lanterne.

—Qu'est-ce que ça t'a fait de redevenir célibataire ? dit-elle entre deux gorgées de coca-cola.

—Je tâche de m'y faire.

—Vous pouvez toujours vous rabibocher.

—Je ne crois pas, je veux tourner la page.

—C'est quand même dur de se retrouver seul.

—Tu dois en savoir quelque chose. Il faut d'abord être capable de se réconcilier avec soi-même. Tu as revu Guillaume ?

—Je ne peux pas le piffer. Sa jalousie malade m'étouffe, m'empêche de vivre.

—N'est-ce pas là une preuve d'amour ?

—Hem ! sa jalousie ? Je ne l'aime plus, moi. Et toi, comment vois-tu l'avenir ?

—Bah ! pour l'instant, je navigue en solitaire, sans cap précis. Je prends du plaisir de-ci, de-là, mais je ne sais pas trop où je trouverais un port d'attache, si jamais j'en trouve un.

Adeline redressa le buste. Je la dévisageai, elle avait les traits rembrunis, et ses prunelles, épanouies il y avait un instant, s'étaient rétrécies sous les sourcils froncés. Elle avait du mal à croire ce qu'elle venait d'entendre, tant les paroles que je venais de prononcer allaient à l'encontre de l'espoir qu'elle fondait sur moi. D'ailleurs, les images qui défilaient dans son esprit de façon désordonnée renforçaient son incrédulité, puisqu'elles lui montraient qu'il n'y avait jamais eu le moindre accroc dans nos rapports.

Son visage se contracta, comme si elle était sur le point d'éclater en sanglots. Elle souffrait visiblement, mais sa voix, quoique légèrement altérée, sonna claire et ferme à mes oreilles.

—Tu ne veux plus de moi, si j'ai bien compris.

—Non, ce n'est pas ça. J'ai dit que, pour l'instant, je ne sais pas où j'en suis ni où je vais.

—La séparation t'a chamboulé à ce point ?

—Pour les gens de ma nature, une rupture est un grand déchirement.

—Tu as le sentiment d’avoir échoué ?

—Bien sûr. Pendant presque six ans, je n’ai rien construit sur le plan affectif.

—Pourtant, il te faudra bien refaire ta vie.

—Sans doute. Mais je dois, auparavant, me réconcilier avec l’amour. Je ne veux surtout pas commettre les mêmes erreurs.

—Désormais, c’est le grand amour ou rien ?

—En tout cas, au-delà de l’amour physique, je chercherai des affinités d’âme capables de prémunir le couple contre les flottements inévitables de la libido. Tu ne m’en veux pas, Adeline ?

—Non. Si c’était à refaire, je n’hésiterais pas une seconde. En revanche, je ne suis pas près de pardonner le salaud qui m’a fait croire que tu étais fou amoureux de moi.

—De qui parles-tu ?

—De ton grand ami, le docteur Bastien. D’ailleurs, je ne comprends pas l’intérêt de ce mensonge.

—À travers toi, il voulait sans doute nuire à Charlène, qu’il avait dans le nez depuis le jour où je la lui ai présentée.

—Dans ce cas, il a bien réussi son coup. C’est elle la vraie perdante, parce que moi, je n’ai rien perdu dans l’histoire, au contraire, je me suis enfin retrouvée.



—Au fait, comment a-t-elle vécu la séparation ?

—Très mal. Elle était très malheureuse. Si tu savais ce qu'elle me disait de toi. C'était jouissif pour moi que de l'entendre égrener tes défauts insupportables, tes manies puérides, ta mollesse au lit. Je savais par expérience que ce n'était pas vrai.

—Où loge-t-elle maintenant ?

—Elle a d'abord partagé l'appart d'une collègue divorcée, mais elles ne s'entendaient pas bien. Puis elle s'est mis à déprimer, son moral s'effondrait à vue d'œil. Maintenant, elle est chez ses parents, en arrêt de maladie. Aux dernières nouvelles, elle aurait trouvé un emploi dans une clinique de Pau.

—Elle ne va pas s'y faire que des amies, dis-je, avec ironie.

—C'est vrai, il y aura des étincelles dans le fournil, en convint Adeline, montrant qu'elle n'ignorait rien de notre histoire.

## Chapitre 26

Depuis ma nuit dans sa bonbonnière, je ne revis plus Giulietta. J'essayai de la joindre au téléphone, à plusieurs reprises, mais le numéro qu'elle m'avait donné était désactivé ou n'existait pas. Alors, je me débrouillai pour découvrir à qui appartenait la Porsche rouge dont j'avais mémorisé la plaque minéralogique. On m'apprit que sa propriétaire s'appelait Giulia Spinneli, demeurant rue de Botzaris, dans le XIXe arrondissement. Là s'arrêta ma curiosité, que je pris pour le dernier vestige de l'intérêt que je portais à Giulietta.

Je ne poussai pas plus loin mon enquête. Au reste, je me faisais fort de résister à la tentation de ses attraits, si d'aventure elle revenait frapper à la porte de mon cabinet. Je refuserais de poursuivre le jeu érotique que nous avions entamé.

Au gré de ma fréquentation régulière de Bianca, l'image de l'italienne perdit son éclat dans mon imagination. Maintenant, je la trouvais trop artificielle et sophistiquée à mon goût. Elle avait des atouts indéniables de séduction, possédait l'art et la finesse d'esprit pour s'en servir. Mais, je n'oubliais pas qu'elle était une professionnelle du sexe, qu'elle se faisait rémunérer grassement et était, de ce fait, tenue de donner pleine satisfaction à ses clients. Elle utilisait son corps comme fonds de

commerce pour vivre à son aise, satisfaisant son goût du luxe, tout en tenant le cœur à l'écart de son activité avilissante. J'en venais même à me demander si elle était capable d'aimer vraiment.

En revanche, je me plaisais toujours autant à m'entretenir avec Adeline, bien que nous n'ayons plus de rapports charnels. Quand elle apprit que je sortais avec Bianca, elle fut dépitée, jalouse. Mais, au bout de quelque temps, elle se rendit compte qu'elle serait encore plus malheureuse, si elle ne me voyait plus. Puisqu'elle ne pouvait pas avoir mon amour, elle tenait à garder au moins mon amitié.

J'aimais la tournure d'esprit d'Adeline, son humeur enjouée, son cœur vif et sa conversation primesautière. Nous n'avions jamais vraiment perdu le contact. De temps à autre, je l'appelais pour lui demander de ses nouvelles, et Adeline, lorsqu'elle devait venir à Montparnasse, me le faisait savoir à l'avance. Nous allions prendre un pot dans le bistrot du coin, le temps d'échanger des propos sérieux, mêlés à d'autres qui l'étaient moins, car Adeline avait presque toujours une petite histoire croustillante à me raconter. Je finis par me rendre compte qu'elle était tout le contraire de Bianca. Il m'arrivait de penser que j'aurais la femme de mes rêves, si je pouvais fondre ces deux créatures en une seule, pour avoir la mélancolie de l'une amenuisée par la gaîté de l'autre.

Nous abordions sans tabous tous les sujets dans nos conversations, y compris mes assiduités auprès de ma petite amie d'enfance. J'avais envie de l'aider à panser ses blessures, pour la faire goûter ensuite au vrai bonheur d'aimer qu'elle avait cherché en vain jusqu'alors.

J'allais la retrouver plusieurs fois par semaine au Marais. Nous déjeunions ensemble, dissertant sur des sujets qui nous tenaient à cœur sur un ton conciliant. Nous nous réjouissions de sentir nos âmes vibrer au même diapason dans le concert des mots, entremêlés de tendres regards. Elle trouvait nos rencontres bénéfiques, estimant qu'elles représentaient une sorte de complément à la psychothérapie qu'elle avait entamée, au rythme de deux séances hebdomadaires, désireuse de se reconstruire au plus vite.

Un vendredi soir, j'eus envie d'aller l'attendre à la sortie du bureau. Elle parut flanquée du grand escogriffe, qui ne perdait pas une occasion de lui réitérer l'intérêt qu'il lui portait. Dès qu'elle m'aperçut dans la rue de Lobau, elle prit congé de lui et se dépêcha de me rejoindre, tout heureuse de me revoir.

Elle m'emmena chez elle en toute confiance. Assez sombre, son studio donnait sur une cour étroite. Elle me servit un bon café fumant, bien chaud à mon goût, et elle m'invita à rester pour le dîner.

—Est-ce bien raisonnable ! lui dis-je en souriant.

—Nous sommes majeurs et vaccinés.

—Ne faisons rien qui risque d'entamer l'état de grâce qui plane sur nous en ce moment. Attendons que tu sois assez forte pour supporter les émotions violentes qui ravagent le cœur.

—Tu as raison, comme d'habitude. Je t'accompagne au métro.

Pendant le trajet jusqu'à l'Hôtel de Ville, je lui dis que, à mon avis, elle avait grand intérêt à quitter le Marais pour aller habiter dans un autre décor, loin des mauvais souvenirs qu'évoquait pour elle la rue du Bourg Thibourg. Le psy lui avait suggéré la même chose, mais ce n'était pas si facile à concrétiser. Le studio était la propriété de ses parents. Elle leur en parlerait le soir même et essaierait de les convaincre qu'il y allait de son avenir.

Ceux-ci furent ravis d'apprendre que Bianca sortait avec Gianni, le fils des Maggiore, leurs anciens voisins de Saint-Cloud. La mère de Bianca, qui n'aimait guère la soutane et n'avait pas balbutié un Pater depuis des lustres, joignit ses mains et leva les yeux au ciel. N'avait-elle pas prédit que sa petite chérie finirait par rencontrer un garçon à la hauteur de ses espoirs ?

Dès lors, elle brûlait de me voir. Afin de raccourcir les délais pour la présentation, elle se dispensa d'une rencontre à Paris, préférant

m'inviter à partir avec eux en Normandie le week-end suivant, comme si j'appartenais déjà au cercle des intimes.

La famille partait en week-end vendredi soir. Il fut convenu que nous ne les rejoindrions que samedi après-midi. Moi aussi, j'eus envie de présenter Bianca à mes parents. J'en parlai à ma mère et lui demandai si je pouvais l'inviter à déjeuner chez nous samedi, ce qu'elle accepta volontiers.

Vers midi, j'allai chercher Bianca à la gare. Elle était contente de retrouver le quartier de notre enfance. Passant devant le square où nous nous étions embrassés vingt ans plus tôt, nos cœurs s'attendrirent à ce souvenir. Nous nous arrê tâmes spontanément, j'entourai ses épaules de mon bras et nos bouches répétèrent le baiser chaste que nous n'avions pas oublié.

Bianca appréhendait un peu la rencontre avec mes parents. Je la rassurai d'un mot. Quand j'annonçai à ma mère que je m'étais lié avec la fille de nos anciens voisins, elle me dit que c'était la meilleure nouvelle que je lui apprenais depuis mon retour à Saint-Cloud.

Mes parents furent conquis dès le premier contact avec Bianca. Ma mère la reçut avec chaleur, lui prodigua les attentions qu'elle aurait eues envers une enfant rentrée au bercail, après de longues années d'absence. Elle lui montra la maison, les aménagements qui y avaient été faits. Elle évoqua le jour que Bianca était venue

à mon anniversaire, et elle se ressouvint de certains détails que son invitée avait oubliés.

Quant à mon père, il regretta d'avoir perdu de vue Pierre et Lisa, et il pria Bianca de leur présenter leurs amitiés et de leur dire, par la même occasion, qu'ils seraient heureux de les recevoir un de ces jours.

Vers deux heures, nous prîmes la route pour nous rendre en Normandie.

Assise à côté de moi, Bianca avait le visage radieux. C'était la première fois que je la voyais si épanouie depuis que je l'avais retrouvée. De temps à autre, elle souriait à ses pensées que je devinais coquines, à en juger par la malice logée au fond de ses yeux, comme si elle jouissait par avance de quelque chose d'aussi inhabituel que renversant.

—Qu'est-ce que nous allons faire pendant le week-end ? lui demandais-je.

—Il n'y a pas de programme arrêté à l'avance, nous ferons suivant notre humeur.

—Nous restons avec la famille ?

—Ah, non ! Nos activités ne sont pas les leurs.

—J'aimerais faire une partie de tennis demain matin.

—D'accord. Mais c'est moi qui choisis ce que nous ferons l'après-midi.

—Tu penses à quoi ?

—Une randonnée à cheval dans la forêt. Tu sais monter à cheval, au moins ?

—Je suis sorti premier de ma promotion au centre équestre de Boulogne-Billancourt.

—Pas mal ! Je ne peux pas en dire autant. Et la tenue? Tu n'y as pas pensé ?

—J'ai pris toute la panoplie.

—Non ! tu plaisantes. Qu'est-ce qui t'a fait croire qu'on ferait du cheval ?

—J'ai rêvé cette nuit que je montais une belle pouliche, un peu rétive, qui a failli me désarçonner. Tout d'un coup, elle prit le mors aux dents, je ne pouvais plus rien contrôler. Bianca éclata de rire, un rire qui lui illuminait la figure et lui secouait la poitrine, si contagieux que je finis par m'esclaffer à mon tour.

Toute la famille se trouvait à la maison lorsque nous arrivâmes. Pierre lisait le journal dans le salon. En face de lui, Lisa se frottait les méninges essayant de venir à bout de son sudoku. Dehors, Laurent et Agnès jouaient au badminton sur la pelouse. Se rendant compte de notre arrivée, ils délaissèrent la raquette pour venir à notre rencontre. D'emblée, tout le monde remarqua la métamorphose de Bianca, mais on fit les présentations avant de s'y intéresser.

Je fus reçu comme un ami qu'on avait perdu de vue depuis de longues années, mais qu'on n'avait pas oublié, et envers qui on ressentait toujours l'amitié chaleureuse d'autrefois.



—Gianni avait dix ans quand nous avons quitté Saint-Cloud. Et voici que, vingt ans plus tard, nous nous retrouvons devant un homme accompli, dit Pierre, secouant la tête.

—Et quel homme ! fit Agnès, qui rougit voyant le regard désapprobateur que lui jeta sa belle-mère.

—Qu'est-ce que tu as fait à ma fille, Gigi ! fit Lisa, qui donnait libre cours à son contentement.

—Je l'ai convaincue que la vie, parce qu'elle est belle et trop brève, doit être vécue intensément.

A son tour, Bianca raconta aux siens l'accueil chaleureux que lui avaient fait mes parents.

« Qu'est-ce qu'ils ont été aimables et attentionnés avec moi ! » s'écria-t-elle, tout heureuse.

Et elle dit combien elle avait aimé la cuisine de madame Maggiore, un vrai délice, des quenelles à la lyonnaise ! Elle n'en avait jamais mangé d'aussi savoureuses, fit-elle, se demandant où avait-elle apprise un art culinaire aussi raffiné. J'intervins à point nommé pour préciser que ma mère avait connu un chef étoilé, avant de rencontrer mon père.

Enfin, Bianca s'adressa à ses parents.

—Monsieur Maggiore m'a chargé de vous dire qu'ils seraient heureux de vous recevoir un de ces jours.

—Mais ce sera avec grand plaisir ! dit Pierre, et il poursuivit, se retournant vers moi. «Gianni, pourrais-tu me donner le numéro de portable de ton père ? Je veux l'appeler pour le remercier de son invitation.»

Jusqu'au soir, je fus l'objet de la curiosité bienveillante de mes hôtes, qui s'ingéniaient à me faire parler, tout en redoublant de prévenances envers ma personne, pour me rendre supportable leur indiscretion.

Voyant que j'en avais assez de raconter ma vie, Bianca me proposa d'aller faire un tour à Vernon.

Nous rentrâmes peu après onze heures, avec des ressources suffisantes pour nous adonner aux plaisirs de l'amour, mais nous dûmes passer la nuit dans des lits séparés. Moi, dans la chambre d'hôte, au rez-de-chaussée, et Bianca à l'étage, dans la pièce qu'elle occupait d'habitude.

Le lendemain matin, nous fûmes les premiers à nous lever. Huit heures du matin n'étaient pas sonnées que Bianca descendit dans la cuisine. Elle frappa trois petits coups sur ma porte, tout en disant à mi-voix.

« Allons, debout ! Il fait jour, jeune homme ! »

Elle prit un petit déjeuner consistant, en prévision des calories qu'elle allait dépenser sur le court. Après le jus d'orange pour réveiller l'estomac, elle prit un bol de lait chocolaté avec

des céréales et du pain grillé barré de beurre frais. Je la regardais, amusé. Il devait avoir de la tendresse dans mes yeux, car mon observation lui plaisait visiblement.

Entre deux cuillérées de céréales, elle soulevait le bol de ses deux mains, puis buvait le lait au chocolat à petits coups espacés, tout en jetant des regards espiègles.

—Est-ce que tu as bien dormi ? lui demandais-je.

—Assez bien. Et toi ?

—Comme une masse. Le silence est impressionnant ici. Un moment, j'ai pensé qu'on allait dormir ensemble.

—Nous ne sommes pas mari et femme. Il faut sauver les apparences... quand ils sont là, fit-elle, les lèvres distendues par un sourire malicieux.

Nous partions un sac de sport accroché à l'épaule lorsque Lisa nous rejoignit.

—Bonjour, maman, dit Bianca tandis que je m'inclinai devant la maîtresse de maison.

—Bonjour, mes enfants.

—J'allais te laisser un mot sur la table. Nous ne revenons pas déjeuner à la maison.

—Laurent et Agnès auraient bien aimé partir avec vous.

—Pas cette fois, c'est un pari que j'ai fait avec Gigi.

—Ah ! que l'amour est égoïste ! fit Lisa qui n'était pas dupe.

—Nous avons convenu de faire une randonnée à cheval cet après-midi.

—Faites attention, ne gêchez pas votre bonheur.

C'était l'automne. La forêt flamboyait dans sa parure sang et or, sous un soleil assez mordant pour la saison. Nous badinions en riant sous les arbres, tenant nos montures côte à côte, marchant au pas. À mesure que nous nous approchions du cœur de la forêt, un sentiment étrange nous envahissait. Nous n'avions croisé personne, nous étions seuls dans le vibrant silence qui nous enveloppait. A présent, nous ne badinions plus guère, nous étions devenus nerveux, échangeant des sourires guindés, tandis que nos regards anxieux étaient plus éloquents que tous les mots d'amour réunis.

Nous atteignîmes un vaste massif dont le périmètre était suivi par un chemin assez large. Bianca mit pied à terre, me priant de ne pas l'imiter. Ayant attaché son cheval à un arbuste, elle revint vers moi sans un mot, et elle entreprit de raccourcir mes étriers.

«Qu'est-ce que tu fabriques ?» demandai-je, intrigué.

«On va essayer un petit jeu à trois.», répondit-elle, l'air coquin, jouissant par avance de l'effet qu'elle allait produire en moi, et ses narines vibrèrent comme si une odeur pénétrante venait de les caresser.

Ayant fini sa tâche, elle me demanda de me retourner sur la selle, de façon à avoir la croupe de la monture en face de moi, puis elle me tendit la main pour que je l'aide à se hisser près de moi.

Je dus lui laisser les étriers, et c'est quand elle écarta les jambes pour enfourcher le cheval que je compris les acrobaties qu'elle avait imaginées. Bianca avait défait en partie la couture de l'entrejambe de son pantalon, et elle ne portait pas de culotte, puisque je pus entrevoir sa toison.

C'était très excitant. Elle s'apprêtait à me faire l'amour à cheval. Elle me tenait emprisonné entre ses jambes, tandis que, accrochant ses mains à l'arcade de la selle, elle me tenait le buste entre ses bras.

Elle se pencha sur moi, je passai les bras autour de son cou. Débordantes de sensualité, nos bouches se collèrent l'une sur l'autre, et déjà nos langues s'enroulaient sans retenue, avec une avidité à nous couper le souffle.

—Tu as compris maintenant ? dit-elle ouvrant ma braguette, et quand ma verge fut debout.

—Mmm, tu as de quoi satisfaire une jument en chaleur ! fit-elle se mettant à l'aplomb de mon bas ventre, pour s'enfoncer lentement en moi, avec un long soupir.

Alors, elle donna un léger coup de talon sur les flancs de la monture, qui se mit à marcher au

pas autour du massif, comme s'il était au manège.

Pendant ce temps, fléchissant ses jambes appuyées sur les étriers, elle gémissait de plaisir les yeux fermés, tantôt, s'enfonçant tout entière pour remonter lentement, tantôt, accélérant la cadence pour remuer le feu dans nos entrailles ; et, parfois, elle secouait la tête et faisait tourner ses hanches à la recherche de sensations plus vives.

Le cheval tournait toujours autour du massif, le museau en l'air, les naseaux écartés, sentant peut-être d'instinct le festin d'amour qui se déroulait sur son échine. Ma cavalière gémissait de plus en plus fort, hurlant presque, s'arrêtant de temps à autre, les genoux plaqués contre les flancs de la monture. Puis, son corps commença à se raidir. Elle mit le cheval au petit trot. Ses gémissements devinrent des cris qui arrachaient au silence de la forêt des échos voluptueux.

Enfin, la bouche ouverte et la tête rejetée en arrière, elle s'abandonna au maelstrom qui nous emportait. Une ruade involontaire de ses hanches annonça l'explosion qui nous submergea en même temps, dans une vague d'indicible bonheur.

Elle ne se retira pas tout de suite. Ayant arrêté le cheval, elle laissa tomber le buste sur moi, posa la tête sur mon épaule, prise d'une heureuse langueur. Nous venions de faire

l'amour pour la première fois. Ce fut un moment d'une intensité émotionnelle rare, qui resterait à jamais gravé nos cœurs.

## Chapitre 27

Une période radieuse s'ouvrait devant moi, riche de sensations exquis, de plaisirs exaltants – une période qui, à elle seule, indépendamment du reste de mon existence, me permet d'affirmer que la vie vaut la peine d'être vécue. Pour être plus proche de Bianca, je quittai la maison de mes parents, pour m'installer dans un deux pièces cuisine à Montparnasse.

Je n'avais jamais passé un hiver si heureux. Nous dépensions le plus clair de nos revenus pour satisfaire nos désirs. Nous allions d'une fantaisie à l'autre, comme des papillons dans un jardin peuplé de mille fleurs.

De Paris by night, nous cueillîmes toutes les sensations. Nous fîmes l'amour dans ses meilleurs hôtels, dégustâmes des mets les plus délicieux dans ses restaurants étoilés, et nous nous éclatâmes des nuits entières dans ses cabarets.

Mais cela ne suffisait pas à nous combler, nos envies ne tenaient pas dans les limites d'une ville, fût-elle la Ville lumière. Après des vacances de neige, des escapades à Rome, Prague, Lisbonne, la cité bleue, penchée rêveusement sur la mer de paille, nous découvriâmes Venise et son Carnaval. Vinrent ensuite les week-ends de remise en forme à



Deauville, les promenades à vélo à l'île de Ré, les randonnées à cheval dans la forêt de Fontainebleau, lorsque le renouveau se mit à rhabiller la nature, annonçant le retour des beaux jours.

Le bonheur qui me donnait l'amour de Bianca dépassait en intensité tout ce que j'avais éprouvé jusqu'alors. Que nous soyons ou non l'un près de l'autre, j'étais toujours en elle, et elle était toujours en moi, car son image vivante me remuait la cervelle et les viscères, et je savais qu'il en était de même de son côté.

L'amour, ce sorcier merveilleux, nous avait transportés dans un univers magique, créé sur mesure pour nous deux, et où chaque chose semblait n'exister que pour apporter sa petite touche à notre contentement. Nous jouissions d'un moral inébranlable. Notre joie de vivre dépassait parfois les limites du possible, dans une espèce de rêve paradisiaque. Et nous n'appréhendions même pas que le réveil vienne nous replonger dans le monde désenchanté où évolue le commun des mortels.

En contact quasi permanent, nous échangeons des messages lorsque nos occupations respectives nous en laissent le loisir ; et, chaque fois que nous nous retrouvons, nos yeux avaient l'éclat des étoiles à leur zénith. En un mot, nous vivions presque continuellement entre les félicités et les ravissements de l'amour.

Nous souhaitions naturellement vivre ensemble, sous le même toit. Pour réaliser ce projet, il nous fallait un logement convenable. Un soir qu'elle descendit à Montparnasse dîner en ma compagnie, Bianca m'annonça que son voisin de palier, un professeur de médecine cossu, était intéressé par son studio. Son acquisition lui permettrait d'avoir tout l'étage à lui. Comme l'affaire était en passe d'être conclue, nous devrions nous mettre au plus vite à la recherche d'un trois-pièces pour y aménager notre nid d'amour. Le produit de la vente du studio serait versé comme apport lors de l'achat. Pour le reste, ce serait à nous de demander un prêt bancaire, que nous aurions ensuite à rembourser ensemble. Je donnai mon accord sans aucune réserve, il ne restait plus qu'à dénicher l'appartement de nos rêves.

Ce fut un jour que je rentrais de Levallois, où j'avais visité un appartement en compagnie de Bianca, que je tombai sur Giulietta, gare Montparnasse. Elle revenait de l'un de ses déplacements fréquents en province.

—Bonjour, Gigi. Je suis heureuse de te retrouver, s'écria-t-elle en me voyant.

—Il a fallu que le hasard nous mette de nouveau face à face pour que tu te souviennes de moi ?

—Mais, je ne t'ai pas oublié ! protesta-t-elle.

—Alors, pourquoi ce long silence ?

—Ton jeu ne nous mènera pas bien loin. Je ne suis pas la clé de ta serrure, regretta-t-elle hochant la tête. J'ai cru un moment pouvoir me reconverter, quitte à rentrer en Italie.

—Et pourquoi as-tu laissé tomber cette idée ?

—Quoi que je fasse, je suis une putain et je le resterai. C'est gravé au fer rouge dans ma tête. Je ne sais donner que du bonheur éphémère.

—Cela veut dire que, si je voulais jouer quand même, je paierais mille euros la nuit ? fis-je, l'air déçu.

—Non. Pour toi, je ferais une exception. Ce ne serait plus Giulietta qui t'ouvrirait les bras.

—Dans ce cas, pourquoi ne m'as-tu pas donné tes coordonnées ?

—Mais, je te les ai données ! Regarde dans ta poche, dit-elle, s'en allant vers l'extérieur de la gare.

Je regardai ma veste. C'était la même que je portais le soir où Giulietta m'avait emmené dans sa bonbonnière. Tout en la suivant, je fourrai deux doigts dans la poche de poitrine qu'elle venait de m'indiquer du regard. À mon grand étonnement, j'en sortis un bout de papier où elle avait inscrit son vrai prénom, son adresse et un numéro de téléphone. Relevant les yeux, mon regard rencontra celui de Giulietta qui se retournait pour m'observer. Elle me fit un

grand sourire, savourant l'effet de surprise que la trouvaille avait produit en moi. Elle monta dans un taxi, et lorsqu'elle fut installée sur la banquette arrière, elle m'adressa un baiser du bout des doigts.

Je remarquai que la belle Italienne m'avait fait un instant oublier Bianca. Force était de reconnaître qu'elle exerçait sur moi un attrait quasi irrésistible. Sa vue me rendait vulnérable, hésitant, à la croisée des chemins. Bien malin celui qui serait capable de lire mon avenir dans les lignes de ma main.

Je secouai la tête comme pour balayer de mon esprit l'image de Guilietta. J'aimais Bianca, elle était la femme de ma vie. Mais qui pourrait dire ce que le sort me réservait ?

Nous vivions dans une tranquillité relative, depuis que Mitschoukine et son acolyte avaient été incarcérés. Nous attendions que la lourde peine qu'ils encouraient soit prononcée, pour tourner définitivement la page.

Leur procès eut lieu début juin. Les preuves réunies contre les deux malfrats étaient accablantes. Suivant le rapport de l'autopsie, Bodegas avait succombé à une overdose de cocaïne. Or, les recherches ADN sur des échantillons prélevés au domicile de la victime montraient que Mitschoukine et Francky s'y étaient rendus le jour du crime ; et qui plus est, à l'heure que la piqûre avait été faite. Par ailleurs, la concierge, qui connaissait bien

Mitschoukine, affirma devant la Cour que ce dernier, accompagné d'un autre homme, était monté chez M. Bodegas une heure environ avant que le SAMU ne vienne le chercher.

À son tour, Bianca évoqua à la barre les tribulations qu'elle avait dû endurer avec Mitschoukine. Elle raconta comment il vint la trouver dans le terrain vague, près de la voie ferrée, pour lui injecter de force une drogue, qui la mit dans un état de semi-inconscience, et la coucher ensuite sur les rails.

La déposition de Bianca me mit en colère. Je ne comprenais pas pourquoi elle avait éprouvé le besoin de mentir à la Cour, faisant passer une tentative de suicide par une tentative de meurtre. Elle s'attirait ainsi les foudres de son ancien ami, qui brandissait le poing dans sa direction. Elle aurait pu éviter ce faux témoignage, sachant que Mitschoukine risquait la prison à vie de toute façon, mais elle s'était laissé aveugler par son désir de vengeance.

Quand Bianca revint s'asseoir près de moi, je m'efforçai de dissimuler mon agacement. Néanmoins, mes yeux étant désertés par la tendresse dont je la couvais sans cesse, elle finit par se douter que son témoignage m'avait déplu. Nous n'échangeâmes pas un mot là-dessus, sur le moment, l'explication aurait lieu plus tard.

Bastien fut bientôt appelé à la barre. Il me chercha des yeux en se relevant, je soutins son

regard, restant dur et froid comme le marbre. Aussi eus-je le soin d'éviter le moindre signe de familiarité. Depuis le déjeuner dans son restaurant, je décidai de m'éloigner définitivement de lui. Que je me montre encore une fois conciliant, il se mettrait de nouveau à espérer.

À l'issue du procès, Mitschoukine fut condamné à la réclusion criminelle à perpétuité, assortie de vingt ans de sûreté. En revanche, les jurés se montrèrent cléments envers Francky, tenant compte de sa condition d'acolyte, asservi par Mitschoukine. Il devait purger vingt ans d'emprisonnement, assorti de dix ans de sûreté.

C'était un grand jour pour les Domion, qui voyaient dans la condamnation des deux malfaiteurs l'écartement définitif de la menace qui pesait sur la famille. Il faisait chaud, le thermomètre frôlait les vingt-sept degrés à l'ombre. Paris ronronnait sous le ciel pommelé, où l'on voyait des lambeaux de nuages blancs entremêlés avec des lagunes d'un bleu délavé.

Sortant du Palais, Pierre nous invita à boire une coupe. Il était d'humeur joviale, avait la faconde d'un Méridional un jour de paie. Il discourait sur le bonheur de vivre dans une vraie démocratie, louait le peuple français épris de liberté, et il se disait fier de la justice de son pays.

Nous prîmes place sur la première esplanade qui se présenta sur notre chemin.

Pierre commanda une bouteille de champagne bien frappé. Tout contents de l'issue du procès, Pierre et Lisa ne sentaient pas la tiédeur qui nous avait saisis, moi et Bianca, nous rendant moins enjoués que d'habitude. Lisa remarqua le manque d'entrain de sa fille, mais celle-ci justifia sa morosité par la migraine que la salle d'audience lui avait donnée.

Quand Pierre et Lisa s'en allèrent et que nous restâmes seuls, je ne pus m'empêcher de poser à Bianca la question qui me brûlait les lèvres.

—Tu as menti au tribunal, présentant ton suicide raté comme une tentative de meurtre. Pourquoi ? fis-je d'un ton maussade.

—Je tenais à me venger de tout le mal qu'il m'a fait, dit-elle, s'étonnant que je la questionne sur le sujet.

—La vengeance appelle la vengeance, qui peut entraîner de grands malheurs.

—Je n'allais pas changer la déposition que j'avais faite au juge d'instruction.

—Tu aurais pu la changer. Chez le juge d'instruction, tu ne parlais pas sous serment comme devant la Cour. Tu aurais pu expliquer que la persécution de Mitschoukine t'avait poussé au suicide.

—Tu ne comprends pas ce que peut ressentir une femme dans la situation qui était la mienne ! s'exclama-t-elle secouant la tête.

—Non, je ne comprends pas. Mais je sais que, désormais, Mitschoukine n'a qu'une obsession : nous liquider. S'il a le bras long comme il le prétend, nous n'avons qu'à aller nous terrer au fin fond de la Patagonie. Nous verrons bien. Je rentre, je suis fatigué. J'ai besoin de réfléchir, conclus-je tournant le dos à Bianca, qui resta clouée sur place, l'air perplexe.

Arrivé chez moi, je me mis à tourner en rond, en proie à une nervosité dont je ne connaissais pas la cause. Mon studio s'ouvrait vers le sud, je voyais le ballet des avions au-dessus d'Orly, l'autoroute qui s'étend vers le Midi ; et, à quelques encablures, j'apercevais le parc Montsouris et la rue Gazan, que je traçais de mémoire. Tout à coup, j'eus envie de rechercher le dépaysement, d'aller vers d'autres horizons.

Je pensais à Giulietta. Depuis que je l'avais rencontré gare Montparnasse, j'essayai en vain de refouler la tentation de la revoir. Chaque fois, celle-ci revenait me titiller de plus belle. Je me sentais quelque peu dérouté par ce désir que je ne comprenais pas. J'étais amoureux de Bianca, je voulais l'épouser pour la vie. Cela ne rimait à rien.

Je fouillais mon for intérieur par introspection, poussant ma recherche jusqu'aux abords impénétrables de l'inconscient. J'analysai autant que possible mes pulsions, les



vibrations de ma chair et les frémissements de mon cœur, pour aboutir à une conclusion qui me laissa stupéfait. Je n'en avais pas fini avec mon obsession qui se résumait en une simple question : étais-je vraiment un hétérosexuel bon teint ?

Du coup, j'évoquai mes années de lycée, mes rapports ambigus avec Bastien. Je ne me souvenais pas d'avoir éprouvé du plaisir dans nos ébats, mais je me rendais compte encore une fois qu'ils m'avaient durablement marqué. J'aurais dû faire une psychothérapie, il était grand temps que j'y pense sérieusement.

C'était vendredi soir, la nuit m'apparaissait bien longue devant moi. Je repris le bout de papier dans la poche de ma veste, puis j'appelai le numéro de téléphone que Giulietta, ou plutôt Giulia, y avait inscrit; elle décrocha à la deuxième sonnerie.

—Allô !

—Bonsoir, Giulia, c'est Gianni.

—Salut, Gigi. Comment vas-tu ?

—Heureux d'entendre ta voix délicieuse. Serais-tu disponible ce soir ?

—Je n'ai rien prévu, je suis seule chez moi.

—Nous pourrions passer la soirée ensemble.

—Viens me retrouver, nous verrons comment nous amuser.

Lorsque j'arrivai dans la bonbonnière, je fus surpris de voir Giulia parée pour sortir ; elle s'en rendit compte.

—Tu viens voir Giulietta ou bien Giulia ? fit-elle, refermant la porte.

—Giulia, bien entendu.

—Alors, je suis prête pour aller au bal.

Elle me laissa conduire la Porsche, et comme je lui demandai si le trader était d'accord, elle répondit qu'il avait une voiture pareille, mais que celle-là lui appartenait en propre.

Nous nous rendîmes à Créteil, une ville que nous connaissions à peine. Après le dîner dans un bon restaurant, nous décidâmes d'aller nous amuser dans une boîte branchée. L'affluence étant importante, il était difficile de m'assurer s'il y avait des personnes de ma connaissance. J'appréhendais de tomber sur quelqu'un susceptible de rapporter mon escapade à Bianca. Mais ma crainte ne dura que le temps d'un tour de piste dans les bras de Giulia. Elle avait le don de me faire oublier la montre et les soucis pour ne vivre que le moment présent. On devait en profiter intensément comme si le monde allait s'effondrer au bout de la nuit.

Nous régressâmes à Paris vers trois heures du matin. Comme je m'étonnais qu'elle prenne la direction de Montparnasse, elle me dit qu'elle

me déposait chez moi, vu qu'il n'y avait plus de métro.

—Mais, on pourrait aller chez toi ! m'écriai-je, passablement dépité.

—Gianni, tu es sorti avec Giulia. Nous sommes bien d'accord ? Elle te donnera son corps quand tu auras pris son cœur. Ce n'est pas encore le cas. Comprends-moi bien. J'essaie d'être une autre femme avec toi. Je vends mes charmes dans des rendez-vous tarifés, mais mon cœur est vierge, puisqu'il n'a pas pour ainsi dire jamais aimé d'amour. Je sais que je peux tomber amoureuse de toi, mais pour cela, il faut que toi aussi sois prêt à m'aimer. Alors, je laisserai peut-être tomber Giulietta pour redevenir Giulia à temps plein.

Je me réveillai aux environs de midi, bâillant aux corneilles. Je me glissai sous la douche, pour me réveiller tout à fait, quand le téléphone se mit à sonner. C'était Bianca qui s'étonnait de mon silence prolongé.

Je la rappelai quelques minutes plus tard, enfin sorti de bon d'une nuit pleine de bruits, d'alcool et d'émotions contrastées. Elle m'avoua qu'elle regrettait son faux témoignage. Elle avait eu tort de ne pas m'en avoir parlé avant d'être appelée à la barre. Si sa bêtise nous causait des ennuis, elle en serait la seule responsable. Je tâchai de la rassurer lui disant ce que, au fond, je pensais de Mitschoukine.

« N’y pense plus, chérie ! Pourquoi se faire du mauvais sang ? Ce n’est qu’un truand sans envergure. Il est peu probable qu’il puisse nous atteindre, maintenant qu’il est sous les verrous. »

Elle me dit ensuite que nous avions rendez-vous avec un agent immobilier en milieu d’après-midi. Elle croyait avoir déniché un appartement qui avait tout pour nous plaire. Tant et si bien qu’elle avait hâte de le visiter, craignant que quelqu’un d’autre ne le prenne avant nous.

L’appartement était situé à Vincennes, dans un petit immeuble récent, bien exposé au sud, avec des vues dégagées, et qui plus est, intégré dans un cadre agréable. À l’intérieur, la distribution de la surface habitable nous plut de prime abord. La finition était soignée, et l’aménagement de la cuisine ainsi que de la salle de bain, du meilleur goût. Bianca vérifia de visu la belle impression qu’elle avait ressentie en regardant les photos sur Internet. Quant à moi, j’étais d’avis qu’il serait difficile de trouver mieux.

La visite terminée, nous prîmes place dans une esplanade, pour discuter de la suite à donner à l’affaire. Bianca trouvait qu’il importait de ne pas attendre longtemps à se positionner, au risque de voir ce bien nous filer sous le nez. Comme j’étais d’accord avec son point de vue, elle appela l’agence sur le champ,

pour lui faire savoir le montant de notre proposition.

Maintenant, il fallait prendre rendez-vous avec les banquiers, à la recherche d'un emprunt au meilleur taux. Bianca se chargerait volontiers de cette tâche, et elle me tiendrait au courant du résultat de ses démarches.

Enfin, le moment était venu de parler de notre avenir.

Son frère, Quentin, qui vivait aux États-Unis, serait à Paris dans quinze jours. C'était l'une des rares occasions, au cours de l'année, où la famille Domion se retrouvait réunie au complet. Alors, Bianca pensait que c'était là le moment idéal pour annoncer officiellement nos fiançailles.

—Quentin revient à Noël, non ? lui demandai-je caressant le menton.

—Si on peut faire ça maintenant, pourquoi attendre la fin de l'année ? À moins que tu ne sois pas sûr de vouloir me passer la bague au doigt, fit-elle me regardant droit dans les yeux.

—Est-ce là une condition pour emménager ensemble ?

—Pas du tout, répliqua-t-elle vivement, je suis majeure et vaccinée.

—Alors ?

—Seulement, voilà. Mes parents ont beaucoup souffert à cause de moi ces derniers temps. Même si je suis très souvent en désaccord avec eux, force est de reconnaître que

je leur dois beaucoup. Je crois que l'annonce de nos fiançailles leur ferait vraiment plaisir.

—Comment penses-tu organiser l'événement ?

—Il y aura une réception chez mes parents, avec la présence de mes proches et de tes parents aussi.

—Je vois, dis-je l'air pensif.

—Moi aussi, je vois que tu n'es pas chaud pour t'engager. Si tu veux encore réfléchir, ne te gêne pas. Tu as tout le temps, me lança-t-elle sèchement.

—Eh, ne prends pas les choses comme ça, chérie ! Je ne m'attendais pas à cette proposition, voilà tout !

—Pourtant, nous en avons parlé à plusieurs reprises.

—Mais, jamais nous n'avons fixé de date.

—Bon, d'accord. N'en parlons plus, hein ? Tu réfléchis, puis tu me feras part de ta décision.

Rentrés à Paris, nous allâmes au cinéma. Une bonne façon de rester côte à côte, les yeux posés sur l'écran. Je ne suivais pas l'enchaînement des images, je laissais filer l'esprit dans des vagabondages improvisés. Nous nous séparâmes à la sortie de la salle, chacun de nous s'en alla seul avec ses fantasmes, le cœur insatisfait, songeant aux incertitudes du lendemain.

Dans la soirée, j'appelai Adeline.

—Salut, ma puce ! Tu n'as pas une bonne à me raconter ?

—Si. Mais, je ne sais pas si tu la trouveras drôle.

—Raconte-la-moi quand même.

—Je t'ai dit l'autre jour que Charlène s'est fait embaucher dans une maternité de Pau.

—Oui, et moi je t'ai répondu qu'il ferait chaud dans le fournil.

—Tiens-toi bien. Elle est tombée dans les bonnes grâces de la boulangère qui est enceinte, et elle sera son accoucheuse.

—Elle se débrouille bien, la salope !

—Eh oui ! ainsi, son boulanger pourra toujours enfourner quand sa femme se trouvera indisponible, à cause de son état.

—Ils finiront peut-être dans un ménage à trois, dis-je en riant, car j'avais retrouvé ma bonne humeur.

— Le pauvre ! Il va s'esquinter les bijoux de famille, pour être tout le temps au four et au moulin.

—Et toi, comment vas-tu ?

—Je me porte très bien, mais ma vie n'a rien de passionnant. Et toi, où en sont tes amours ?

—À vrai dire, je ne sais pas trop où j'en suis, je flotte un peu, comme si j'avais des appréhensions sur l'avenir.

—Mais tu l'aimes, Bianca, et elle t'aime. N'est-ce pas là l'essentiel ?

—Oui, nous nous aimons passionnément, et pourtant, quelque chose me chiffonne, je ne sais trop quoi. Au fond, je crains d'être incapable de la rendre vraiment heureuse.

—Tu as de la méfiance à l'égard des femmes, après l'incroyable trahison de Charlène. Tu devais aller voir un psy.

—Oui, tu as raison, je vais y penser sérieusement.

Ensuite, après quelques hésitations, j'appelai ma mère pour lui parler de l'annonce de fiançailles souhaitée par Bianca.

«N'est-ce pas vrai que vous vous aimez passionnément ? » me fit-elle d'emblée.

«De cela, j'en suis sûr, maman. »

Alors, qu'est-ce que pourrait bien me gêner dans cette histoire ? s'étonna-t-elle. Et comme je lui répondis que j'aurais préféré qu'on se fiance plus tard, quand on aurait vécu en ménage un certain temps, elle me rappela qu'il ne s'agissait que d'une promesse de mariage. Si des incompatibilités se faisaient jour plus tard, les fiançailles pouvaient être rompues, sans la moindre complication.

J'eus la nette impression que mes parents avaient eu vent du souhait de Bianca. Cet événement familial leur faisait plaisir, à eux aussi, qui entretenaient désormais des rapports suivis avec Pierre et Lisa. J'abrégai donc la conversation avec ma mère, avant qu'elle ne se mette à regretter mon caractère velléitaire. Elle



ne manquerait pas de me rappeler mes hésitations, chaque fois qu'il fallait trancher une question concernant mon avenir.

## Chapitre 28

Quand j'arrivai chez les Domion, mes parents s'y trouvaient déjà, ainsi que Laurent et Agnès. Quelque temps plus tard, Pierre rentra de l'aéroport Charles de Gaulle où il était parti chercher Quentin, qui rentrait des Etats-Unis en compagnie de sa femme et de leurs deux enfants.

Il manquait à peine Bianca, qui avait l'intention de faire les boutiques après le déjeuner, en compagnie d'Élisa. Elle avait dit à sa mère qu'elle serait à Saint-Germain-en-Laye vers cinq heures du soir.

Je ne sais pas pourquoi exactement, il me sembla étrange que Bianca ait le cœur à faire les boutiques le jour de nos fiançailles, laissant sa mère s'occuper toute seule des préparatifs de la réception. Vers sept heures du soir, on n'avait toujours pas de ses nouvelles.

Si un contretemps l'avait retardée, elle aurait sans doute prévenu qu'elle arriverait en retard, me disais-je, craignant le pire. Un pressentiment funeste s'insinua en moi, je décidai de l'appeler. Son portable était hors service.

Je m'approchai de Lisa pour lui faire part de mes inquiétudes. Comme elle me disait que le mobile de sa fille avait peut-être la batterie déchargée, je lui suggérais d'appeler Élisa, ce qu'elle fit sur le champ.

Celle-ci était rentrée chez elle depuis un moment. Les deux amies s'étaient quittées place de la République, il y avait presque deux heures. Elles allaient prendre le train pour Saint-Germain-en-Laye quand Bianca s'était rappelé qu'elle avait oublié une course importante. Elle avait souhaité s'en charger toute seule, disant à Elisa qu'elles se retrouveraient plus tard.

Commença alors une attente aussi longue qu'angoissante. Le temps devint long, trop long, il semblait bloqué dans le cadran de ma montre, tandis que l'absence de Bianca devenait insoutenable à chaque minute égrené.

Autour de moi, les gens se perdaient en conjectures, s'ingéniaient à échafauder des scénarios plus ou moins vraisemblables, les plus rassurants que les autres.

Je pris le chemin de la gare suivi d'habitude par Bianca. L'inquiétude me rongait le cœur, j'avais besoin de bouger, de prendre quelque initiative pour m'en distraire autant qu'il était possible.

J'y arrivai au moment où un train déversait une foule de voyageurs sur le quai. J'eus beau chercher parmi eux, attentivement, je n'aperçus pas le visage dont la vue m'aurait rendu le souffle plus léger.

J'étais découragé, ne sachant plus que faire. Je m'approchai d'un guichet et demandai au fonctionnaire qui s'y trouvait s'il n'y avait

pas de problèmes sur la ligne. Il s'étonna de ma question saugrenue, fronçant les sourcils. Tout allait bien, les trains arrivaient à l'heure.

Je m'en retournais chez les Domion. Les visages étaient devenus sombres comme le soir qui tombait. Une atmosphère triste, désolante, pesait sur la maison. Les hypothèses émises lorsqu'on croyait qu'il s'agissait d'un simple retard furent abandonnées ; et, par superstition, on se gardait d'esquisser d'autres, pour ne pas avoir à envisager le pire.

Je rejoignis Lisa. La crainte qu'un nouveau malheur se fût abattu sur sa fille l'avait jetée dans un grand désarroi. C'en était fini de la réception, il n'y aurait plus de fiançailles. J'avais beau lui répéter que tout espoir n'était pas perdu, qu'il fallait croire à un empêchement sans conséquences funestes, elle était sûre que Bianca serait là depuis longtemps, si elle était libre de ses mouvements. Elle cacha le visage dans ses mains, se mit à pleurer.

Au désespoir qui me gagnait peu à peu s'ajoutait le pénible sentiment d'impuissance à venir en aide à Bianca. Je restais là dans une attente intenable, étouffant avec peine mon envie insensée de me rendre à Paris. Je rechercherai ma fiancée à travers les rues, le long de la Seine, partout où elle pourrait me voir ou m'entendre. Je crierais son nom tant que j'aurais de la voix.

Pierre se rapprocha de nous. Il fallait agir, mais comment ? interrogeait-il. Il songeait à songea à prévenir la police de la disparition de sa fille. Pour ma part, j'estimai que cette procédure était lente à donner des résultats tangibles. Dans le cas de Bianca, il faudrait agir vite.

J'avais d'excellents rapports avec l'inspecteur Kelvin. Je savais qu'il tenait Bianca en grande estime depuis l'arrestation du cimetière. Je l'appelai sur son portable, il décrocha en bougonnant, mais dès que je lui expliquai l'objet de mon appel, il m'assura qu'il ferait tout ce qui était dans son pouvoir pour retrouver mademoiselle Domion. Il me soumit sur le champ à un interrogatoire minutieux. Il voulait tout savoir : la dernière personne qui l'avait vue, la raison qui l'avait retenu à Paris, les boutiques visitées, son numéro de portable, l'heure du dernier appel que la disparue avait passé à ses proches...

Comme j'avais branché le haut-parleur de mon portable, tout le monde put entendre mon dialogue avec Kelvin. Nous ne pouvions plus rien pour le moment. Il ne nous restait qu'à faire des vœux fervents pour que Bianca rentre saine et sauve.

Il fut convenu que l'annonce officielle de mes fiançailles avec Bianca serait reportée à une date ultérieure. Enfin, larme à l'œil, je pris congé de la famille Domion. Je m'appêtais à

rentrer à Paris lorsque mes parents me demandèrent instamment de passer la nuit à Saint-Cloud.

Après une période qui restera à jamais la plus heureuse de ma vie, je fus brusquement rejeté aux antipodes du bonheur, dans une douleur cuisante. Ma mère s'attarda à mon chevet, me disant des mots apaisants que seul le cœur maternel sait trouver. Elle me prépara un breuvage censé favoriser mon sommeil.

Kelvin ne perdit pas de temps. Bien que le lendemain soit un dimanche, il se présenta en fin de matinée chez Éliisa. Il la questionna sur son emploi du temps de la veille. Il nota dans un calepin le nom des boutiques qu'elle avait visitées en compagnie de Bianca. Au cours de leurs déplacements, avait-elle senti que quelqu'un les suivait ? Avait-elle remarqué que quelque chose tarabustait son amie ? demanda l'inspecteur. Éliisa reconnut que, en effet, Bianca n'était pas si joyeuse et insouciante que d'habitude. Mais, comme c'était le jour où Gianni devait lui demander sa main, elle trouva tout naturel qu'elle ait cette attitude.

Le lendemain, se rendant à la Mairie de Paris, Kelvin obtint la permission d'interroger les collègues de Bianca. L'entretien avec la standardiste fut de loin le plus intéressant. Celle-ci se souvenait de l'appel d'un inconnu qui s'était présenté comme étant le frère de Bianca. Ce n'était pas vrai, la standardiste

connaissait la voix de tous ses proches, depuis que celle-ci lui avait demandé de filtrer ses communications.

«Seriez-vous capable d'identifier la voix de cet inconnu ?» fit l'inspecteur.

«Sans aucun problème, monsieur. Il avait une voix grave, vibrante, autoritaire. Je la reconnaitrais parmi mille autres.»

Entre-temps, les médias diffusèrent la nouvelle que le cadavre d'une femme avait été trouvé dans la Seine, du côté de Boulogne-Billancourt. J'avais fermé mon cabinet pour une durée indéterminée et chargé Paulette d'en avertir les clients. Je me trouvais dans ma chambre, en train de jouer sur Internet pour tuer le temps, lorsque ma mère vint me voir.

Bien que le cadavre n'ait pas encore été identifié, elle me fit part de ses craintes. Malgré le doigté dont ma mère était capable, elle ne put m'empêcher d'éclater en sanglots qui m'ébranlaient de la tête aux pieds. Je gémissais, éperdu, le visage baigné de larmes, comme un enfant égaré dans la nuit noire.

Presque au même moment, informé que la dépouille d'une femme venait d'être repêchée dans la Seine, Kelvin s'acheminait vers la morgue. Quand le médecin légiste souleva le drap, découvrant le visage de la victime, il se détendit, soulagé. Les traits de son visage se décripèrent.

Il pensa quand même aux menaces de Mitschoukine au cimetière, lors de son arrestation, et aussi au tribunal, lorsque Bianca avait témoigné contre lui. S'il s'avérait que Bianca avait été victime d'une agression, le malfaiteur était le suspect numéro un, à ses yeux.

Sortant de la morgue, il se rendit au pénitencier où Mitschoukine purgeait sa peine. Le chef de la sécurité lui dit qu'il était très actif, recevant fréquemment des visites. Il avait été condamné récemment à un mois de cellule disciplinaire pour possession d'un téléphone portable. Kelvin informa son interlocuteur du motif de sa visite, et il lui demanda de surveiller Mitschoukine de près.

De son côté, le directeur de la centrale, qu'il connaissait de longue date, l'autorisa à interroger le détenu dans sa cellule. Celui-ci prit un air narquois en voyant l'inspecteur. Il se montra visiblement flatté qu'on l'accuse d'avoir télécommandé le meurtre de son ancienne maîtresse, mais il n'avouait, ni ne niait être à l'origine du crime, jouant avec les nerfs du policier. De toute façon, il ne risquait rien, vu que sa peine ne pouvait pas être rallongée, se plut-il à souligner. Ainsi, il se permit d'affirmer que Bianca méritait bien qu'il la fasse zigouiller parce qu'elle avait effrontément menti au tribunal pour l'enfoncer.



Kelvin rentra à Paris, intimement persuadé que Mitschoukine avait commandité quelque action malveillante contre Bianca, mais il n'en avait aucune preuve. D'ailleurs, la jeune femme n'avait pas été retrouvée. Son seul espoir reposait sur l'analyse du portable qui lui avait été confisqué, car le directeur consentit à le lui confier pour les besoins de l'enquête.

Il me rappela afin de me demander si, à part Mitschoukine, quelqu'un d'autre avait des raisons d'en vouloir à Bianca. À ma connaissance, elle n'avait pas d'ennemis, que je lui répondis sans hésitation. Au bureau comme dans son quartier, partout où elle répandait sa vie, Bianca était aimée et respectée de tous.

J'en profitai pour questionner l'inspecteur sur les probabilités de retrouver ma fiancée vivante. J'avais eu un grand choc en apprenant qu'on avait repêché le cadavre d'une femme dans la Seine. Devais-je m'attendre au pire des scénarios ?

« Je ne peux rien vous garantir à ce stade de l'enquête, me dit-il. On peut envisager un enlèvement. Il est possible aussi qu'elle ait décidée de disparaître. Cela arrive plus souvent qu'on ne le croit. En tout cas, suivant mon expérience, je vous conseille de vous préparer au pire.»

En fin d'après-midi, on signala à la police que le cadavre d'une jeune femme avait été retrouvé dans un squat du 13<sup>e</sup> arrondissement.

C'était un endroit habituellement fréquenté par des toxicomanes. Une équipe se rendit sur place, constata le décès et fit transporter la dépouille à la morgue.

Kelvin s'y rendit aussitôt. Quand le médecin légiste souleva le drap, ses traits se contractèrent dans une grimace. Il prit contact sur le champ avec les Domion, les invita à se rendre à la morgue pour reconnaître le cadavre de leur fille.

Informé du dénouement tragique du drame, ma mère me fit part de la nouvelle, avant que je ne l'apprenne par les médias. Cette fois, au lieu d'éclater en sanglots, je restai pâle et muet comme la mort. Après le conseil de Kelvin, je m'étais imaginé en quelque sorte l'après Bianca, qui m'apparut comme un désert aride qu'il me faudrait traverser pour survivre.

L'autopsie fut pratiquée le lendemain. Kelvin revit le médecin légiste dans la soirée. Celui-ci lui apprit que la victime avait succombé à l'injection d'une dose massive d'un narcotique puissant, et qu'elle était décédée le soir de ses fiançailles, vers neuf heures.

—La piqûre a bien été pratiquée sur le bras droit ? demanda l'inspecteur.

—Oui. Mais le plus curieux est que la victime avait la main gauche serrée. Et sur la paume... devine ce que j'ai découvert ? Trois lettres majuscules BDK. Cela m'a tout l'air d'une accusation, non ?

—En effet, acquiesça Kelvin, mais qui peut bien être ce BDK ? En tout cas, on peut supposer qu'elle connaissait son assassin.

Je me trouvais dans la chapelle mortuaire où j'avais assisté à la mise en bière de Bianca, dont l'enterrement aurait lieu l'après-midi. Kelvin m'appela sur mon portable, et il me demanda si je connaissais quelqu'un dans l'entourage de la défunte dont les initiales étaient BDK.

Comme je n'avais pas la tête à faire un effort de mémoire, je lui répondis que le moment était mal choisi pour me questionner. Je lui promis, néanmoins, de réfléchir à sa question dès que le chagrin m'en laisserait le loisir.

Ce fut au cimetière de Montparnasse, après la mise en terre de Bianca, que, au détour d'une phrase, je collai un visage sur les initiales BDK. J'avais pris congé des Domion et dit à mes parents que je profitais de l'occasion pour aller faire un tour dans mon cabinet.

Dans l'allée, j'attrapai Éliisa, qui s'en allait aussi, tristounette. Elle était défigurée, le rimmel de ses cils avait fondu sous le sel de ses larmes.

—Que c'est triste de penser qu'on ne la verra plus jamais ! fis-je, arrivant à sa hauteur, l'œil encore humide.

—Je ne trouve pas de mots pour dire avec justesse ce que je ressens, dit-elle d'une voix

mal assurée, on dirait qu'elle avait l'intuition de son destin tragique. Je me souviens du jour où tu l'as sauvé de la mort. Elle m'a dit :

« Suivant le docteur, j'ai été suspendue entre la vie et la mort, pendant une minute ; il aurait mieux valu qu'ils me laissent partir. Cela m'aurait évité encore plus de souffrances. »

—Oui...elle a dit « baron de Fécaca » Mais c'est lui le tueur ! m'écriai-je tout à coup, hors de moi. BDK, c'est-à-dire baron de Kulfékal. Le fumier !

Élisa me regardait bouche bée, étonnée de ma réaction soudaine, se demandant peut-être si je n'étais pas en train de divaguer. Je lui expliquai en deux mots que je venais de trouver le nom de l'assassin de Bianca, et qu'il fallait que j'appelle l'inspecteur Kelvin immédiatement.

Moins d'une heure plus tard, muni d'un mandat en bonne et due forme, Kelvin frappait à la porte de Bastien, en compagnie d'une équipe de la police scientifique.

Le docteur était chez lui. L'inspecteur lui signifia sans détour qu'il venait l'arrêter pour le conduire au quai des Orfèvres où il serait placé en garde à vue. Il lui ordonna de se tourner, d'appuyer les mains contre mur et d'écartier ses jambes. Puis il referma les menottes sur ses poignets. Avant de l'emmener, il recommanda aux scientifiques de fouiller à fond la chambre, le cabinet et la voiture du docteur.

Cette brusque accélération de l'enquête fut freinée par l'alibi qui lui fournit Giulietta, se présentant au siège de la police judiciaire où elle déclara avoir passé la soirée du meurtre en compagnie du Dr de Kulfékal.

Au bout de vingt-quatre de garde à vue, celui-ci fut relâché, mais il était tenu de rester à Paris, jusqu'à ce que les résultats des analyses ADN soient connus.

Entre-temps, muni d'enregistrements de plusieurs interrogatoires y compris celui de Bastien, l'inspecteur retourna à la mairie. Des écouteurs plaqués sur les oreilles, la standardiste écouta attentivement une demi-douzaine de voix. Chaque fois, elle faisait un signe négatif de la tête.

Enfin, Kelvin introduisit dans le lecteur l'enregistrement de la voix de Bastien. Dès les premières secondes, elle hocha la tête de haut en bas, l'air triomphant. Elle garantit formellement à l'inspecteur que c'était celui-là qui avait appelé Bianca vendredi dernier.

À partir de cet instant, convaincu que l'alibi fourni par la call-girl était faux, Kelvin allait mettre tout en œuvre pour le réduire à néant. Très vite, il obtint un relevé des derniers mouvements dans les comptes bancaires de cette dernière. L'analyse de celui-ci fit apparaître un retrait et plusieurs paiements à Lyon, la soirée du crime. Cela suffit à confondre Giulietta, qui revint sur ses

déclarations, faisant valoir à sa décharge que le docteur l'avait poussée au mensonge, par l'intermédiaire de son avocat.

N'ayant plus d'alibi, Bastien fut de nouveau placé en garde à vue, au moment où le rapport de la police scientifique vint l'accabler. De telle sorte qu'il finit par craquer, avouant qu'il ne s'agissait pas d'un crime, mais d'un malheureux accident.

Il avait attiré Bianca chez lui, sous prétexte qu'il avait à lui raconter des choses graves sur le passé de Gianni, qu'elle avait intérêt à connaître avant de se fiancer à lui. Quand elle se rendit compte qu'il s'agissait d'un leurre, elle se jeta sur lui comme une furie.

Alors, il lui fit une piqûre pour la calmer. Malheureusement, il se trompa de seringue. Au lieu d'un simple calmant, il lui injecta un sédatif puissant destiné aux fous furieux. Très probablement, elle était allergique à ce produit. Il avait fait tout ce qui était dans son pouvoir pour la réanimer, mais il n'y était pas parvenu. Alors, il décida de se débarrasser du cadavre

L'inspecteur l'écouta un sourire ironique aux lèvres.

—Vous vous moquez du monde docteur ? Vous avez la mémoire courte, à ce que je vois. Vous dites avoir fait une piqûre intraveineuse pour la calmer votre victime ? fit Kelvin, chaussant ses lunettes et reprenant le rapport de l'autopsie. Le médecin légiste est formel,

poursuivit-il, vous avez endormi mademoiselle Domion, lui faisant inhaler un anesthésique qui sert d'habitude dans les petites chirurgies. Ensuite, vous lui avez injecté un sédatif puissant à dose massive, le même utilisé par Mitschoukine. Et vous avez pris soin de faire la piqûre intraveineuse sur son bras droit, pour mettre la police sur les traces de ce dernier. Cela aurait pu marcher. Sans doute qu'il ne me serait pas venu à l'esprit de soupçonner l'honorable docteur de Kulfékal. Seulement, mademoiselle Domion a inscrit sur la paume de sa main gauche, les initiales BDK, c'est-à-dire baron de Kulfékal. Belle vengeance posthume, hein ?

À partir de ce moment, ayant déclaré qu'il ne parlerait plus qu'en présence de son avocat, Bastien se renferma dans un silence tenace.

Mis en examen pour le meurtre avec préméditation de Bianca Domion, Bastien fut laissé en liberté sous contrôle judiciaire, jusqu'au procès où son avocat adopta la thèse du crime passionnel comme ligne de défense. Il expliqua au tribunal que son client était follement amoureux de Gianni Maggiore, qui avait été son condisciple au lycée. Sachant Gianni sur le point de se fiancer, il perdit la tête. Il ne pouvait accepter de perdre l'homme qu'il aimait éperdument.

Les jurés tinrent compte du plaidoyer de l'avocat qui put exhiber les petits mots que

j'avais adressé à Bastien, au temps où nous avions une relation. Tant et si bien qu'ils accordèrent des circonstances atténuantes au prévenu, tenant aussi en compte son passé d'honnête homme.

Le docteur de Kulfékal fut condamné à quinze ans de réclusion criminelle, qu'il devait purger dans le même pénitencier que Mitschoukine, qui plus est, dans une cellule proche de la sienne.

Ce fut une grave erreur que de rapprocher deux mondes diamétralement opposés. Mitschoukine n'avait pas oublié les jours heureux passés avec Bianca. Au contraire, il y pensait tous les jours. Maintenant qu'il avait perdu tout espoir de la retrouver, Bianca lui apparaissait plus belle et désirable que jamais. C'était la femme de sa vie. Il lui en voulait pour sa complicité dans son arrestation, lui en voulait pour les mensonges qu'elle avait débités au tribunal pour l'enfoncer. Mais il ne la tuerait pas, si demain il arrivait à s'évader, pourvu qu'elle accepte de renouer des relations avec lui.

Quand Mitschoukine apprit que l'assassin de Bianca logeait au même étage que lui, il se dit que le docteur avait pris la boule noire dans la sacoche du destin. Il allait transformer sa réclusion en une torture de tous les instants.



Un jour qu'il aurait la bile échauffée, il lui arracherait les couilles, après lui avoir défoncé le trouignon.

Mitschoukine était un meneur dans le pénitencier. Il avait sa bande de fidèles qui lui obéissaient au doigt et à l'œil. Il était au courant de tous les trafics dans la prison, trafics qu'il contrôlait totalement, et dont il tirait un grand profit.

La première fois que le nouveau détenu sortit en promenade, Mitschoukine l'accosta discrètement pour ne pas attirer l'attention des gardiens.

—T'es tombé bien bas, docteur. Te voilà au même rang que moi. Qui l'aurait dit ? dit-il à voix basse, fixant Bastien, passablement perturbé par le bouleversement cauchemardesque de sa situation.

—C'était un accident. Je ne suis pas un criminel, moi.

—Moi, si. Et je vais tuer de nouveau. Ma peine ne peut pas être rallongée, je peux donc récidiver sans problèmes. Au-delà de la perpète, il n'y que le cimetière. T'as tué ma copine, et tu n'as écopé que de quinze petites années, que tu comptes couler tranquillement dans l'infirmerie de la prison. Moi, je pense que tu mérites la peine capitale. Et tu l'auras. Je suis à la fois ton juge et ton bourreau. D'ailleurs, t'es déjà condamné. Tu seras exécuté après que tu auras cauchemardé un bon bout de temps dans ta

cellule. Te voilà fixé sur ton sort, docteur. Après tout, ce ne sera qu'un pédé en moins.

L'univers carcéral est en soi assez effrayant aux yeux du condamné qui y pénètre pour la première fois. Si, de surcroît, vous tombez d'emblée sur un codétenu qui vous fait semblable déclaration, vous aurez la sensation pénible d'avoir quitté le confort de votre appartement parisien, pour habiter dans le couloir de la mort.

Bastien ne se sentait en sécurité que derrière la porte verrouillée de sa cellule. Il n'en sortait que lorsque le règlement l'obligeait. Il vivait l'estomac noué par la peur, ce qui, la mauvaise nourriture aidant, lui valait des digestions laborieuses et des nuits cauchemardesques.

L'heure de la promenade sonnée, il descendait dans la cour avec les autres, se tenant autant que possible à proximité des surveillants. Il se sentait dans une insécurité permanente, au milieu d'une bande de criminels endurcis, récidivistes pour la plupart, qui voulaient sa peau.

Le directeur du pénitencier laissa le docteur dans des affres de mort imminente pendant quinze jours. Ainsi, il apprécierait à sa juste mesure la faveur qu'il daignait lui accorder, et il deviendrait, naturellement, un pensionnaire aussi zélé que reconnaissant.

Un matin, le directeur fit amener Bastien dans son bureau, et lui demanda s'il avait des doléances à lui présenter. Le docteur fit un signe négatif de la tête. Alors, le directeur il lui signifia qu'il le nommait chef de l'infirmerie. Il serait aidé par les deux infirmières en poste dans la centrale. Pour être sous la main en cas d'urgence, il dormirait désormais dans une cellule attenante à l'infirmerie. Aussi aurait-il le privilège de faire ses promenades dans une cour où il ne risquait pas de faire de mauvaises rencontres.

Bastien avait perdu sa verve et son sens de l'humour par la même occasion. Il remercia le directeur, s'inclina avec respect, en homme qui sait l'importance des bonnes relations avec des gens bien placés. Il se dit pleinement satisfait de son changement de situation.

Il respirait mieux, son estomac se dénoua, la peur glissa sur sa peau comme l'eau de la douche. Il se croyait hors d'atteinte. Maintenant, faisant profiter le directeur et ses collaborateurs de son expérience médicale, il comptait bénéficier de remises de peine substantielles. Il espérait même obtenir sa libération conditionnelle au bout de six ou sept ans.

Tout allait pour le mieux dans ses rapports avec le service de sécurité. Il montait dans l'estime du directeur et du personnel administratif. Bientôt, étant donné son

comportement exemplaire, on lui fit miroiter une permission de sortie.

Un après-midi, une bagarre éclata dans cour pendant la promenade. On transporta à l'infirmierie une dizaine de blessés en même temps, parmi lesquels se trouvait Mitschoukine et d'autres éléments de sa bande.

Un maton se tenait devant la porte de l'infirmierie, veillant à la sécurité du docteur qui s'y trouvait seul à ce moment-là, mais il fut vite débordé par la bagarre qui reprit de plus belle. Il appela des renforts qui accoururent. La rébellion fut matée à coups de matraque.

Quand le calme revint dans la pièce, on découvrit le docteur étendu sur le sol, une paire de ciseaux enfoncée sur le flanc, juste au-dessus de son rein gauche. Il était à l'agonie et devait décéder une heure plus tard à l'hôpital.

## Chapitre 29

Il me fallut plusieurs jours pour réaliser la dévastation intérieure que la disparition de Bianca avait produite en moi. S'il m'était arrivé de me réveiller un beau matin une vulve à la place du pénis, je n'aurais pas été plus bouleversé. Soudain, tout s'était effondré autour de moi, tout ce qui me faisait rêver et espérer n'existait plus. Je vivotais le cœur déchiqueté dans un univers dépourvu d'horizons, sans étoiles ni lune, sillonné par des fleuves asséchés. Ils ressassaient leurs souvenirs d'enfance au début du monde, dans le long écoulement des heures. Des ombres lugubres, sur les parois branlantes de ma vie, mimaient le désespoir et la mort.

Je renonçai à mes habitudes. Je délaissai mes amis qui, peu à peu, en firent de même. Je ne sortais en ville que deux fois par semaine pour me rendre chez mon psychothérapeute. Aussi, de temps à autre, trouvais-je des forces pour revenir à Montparnasse, me recueillir sur la tombe de Bianca.

Sans l'action persévérante de mes parents et du Dr Xavier, médecin et vieil ami de la famille, je ne sais ce qu'il serait advenu de moi. Mais c'est surtout l'admirable dévouement de ma mère qui me sortit de la déliquescence où j'étais tombé. En bonne psychologue, qui avait passé sa vie à sonder en profondeur des cœurs

brisés, elle s'attacha à renouer en moi les fils du principe de vie, écrasé sous le pilon impitoyable du désespoir. Tant et si bien que, au bout de six mois, le Dr Xavier fut d'avis que le retour progressif à la vie active me serait bénéfique.

Je rouvris donc mon cabinet. Le plus clair de ma clientèle était parti ailleurs, comme il fallait s'y attendre. Je m'accommodai de cette situation, d'autant mieux qu'il me fallait reprendre en douceur mon activité professionnelle.

J'avais le temps de tenir le secrétariat et la salle de travail. Profitant de mon absence, Paulette s'était enfin décidée à l'intervention chirurgicale qu'elle avait plusieurs fois reportée.

Elle vint un jour me rendre visite, se réjouit de mon retour à Montparnasse ; et, comme elle voulait savoir si j'aurais besoin d'elle, je lui demandai de réintégrer son poste dès que possible. Les clients qui aimaient nos soins ne tarderaient pas à retrouver le chemin de mon cabinet.

J'étais confiant, même si je n'excluais pas d'avoir perdu pour de bon une partie de mes fidèles, qui auraient bien pu trouver leur compte ailleurs. Eh bien ! pour une fois, la réalité fut au-delà de mon optimisme congénital. En deux mois à peine, je retrouvai l'essentiel de ma clientèle féminine, accrue d'un supplément de nouvelles venues entraînées dans leur sillage.

Celles-ci avaient entendu une collègue, ou bien une amie, regretter mon absence prolongée, vantant au passage mon savoir-faire. Elles étaient curieuses de sentir mes mains sur leur peau. Elles aussi appartenaient à la classe huppée de femmes mûres, à l'aise dans leurs baskets, soucieuses de leur forme, prêtes à croquer la vie et les jeunes hommes qui tomberaient sous la coupe de leur libido forgée pour la performance.

Bref, l'affluence de mon cabinet était en hausse constante. De tel sorte que je décidai de me consacrer exclusivement aux soins de mes clientes, délaissant tout le reste. Aussi fis-je changer ma plaque en laiton gravé qui, désormais, ne signalait plus un kinésithérapeute, mais un « Masseur pour Dames ».

Le travail occupait mon esprit, me tenant en contact permanent avec le réel, mais il n'égayait pas mon paysage intérieur. La jovialité que j'affichais au cabinet n'était qu'une façade professionnelle. Quand je me retrouvais seul et que le masque tombait, je reprenais l'expression maussade d'un veuf inconsolable. Pendant la pause de midi, je me rendais parfois sur la tombe de ma bien-aimée, comme un enfant malheureux qui, le minois baigné de larmes, vient se blottir dans les bras de sa mère.

Un soir, le Dr Xavier passa me voir. Il me conseilla de faire du sport régulièrement, de

renouer avec mes amis, de sortir en boîte en leur compagnie. Je devais reprendre peu à peu goût à la vie.

Je fis une moue dubitative, haussant les épaules, l'air désabusé. J'avais déjà essayé de briser ma solitude par tous les moyens. J'étais revenu habiter dans mon appartement de Montparnasse, croyant ainsi pouvoir retrouver plus facilement mon ancienne vie. Je n'avais guère obtenu de résultats probants.

Sur ces entrefaites, Paulette m'annonça qu'elle préparait soigneusement sa retraite. Elle avait acheté en Provence une petite bastide que son mari, déjà retiré de la vie active, s'occupait à restaurer. Elle voulait quitter Paris dans les trois mois qui suivaient, de façon à profiter de la belle saison au bord de la Méditerranée.

Je dus me mettre à la recherche d'une nouvelle collaboratrice, par le biais de la presse et de l'ANPE, avec un profil précis : la cinquantaine, disponible, ayant une expérience solide dans le domaine paramédical.

Les candidates furent nombreuses à se manifester. Les entretiens d'embauche se déroulaient au rythme de trois ou quatre par jour. Je rencontrais les postulantes, après un premier tri opéré par Paulette, mais les résultats étaient plutôt décevants. Je désespérais de ne jamais retrouver une collaboratrice répondant à mes exigences.



Un soir que je rentrais chez moi, je vis une infirmière-urgentiste monter à bord du SAMU, tenant le flacon de sérum au-dessus de la tête du vieillard blême qui était allongé sur une civière. Par une association d'idées, je pensai à Adeline.

Elle avait quitté la clinique, travaillait maintenant dans un dispensaire à Montrouge. Dès le premier contact téléphonique, je sus qu'elle seule pouvait me rendre le sourire.

Je lui donnai rendez-vous dans un café de Montparnasse.

—Tu recherches une secrétaire-téléphoniste ou une secrétaire à tout faire ? me fit-elle d'emblée.

—Disons, une bonne professionnelle, comme Paulette.

—En plus aimable, tout de même !

—Tu sais, toute revêche qu'elle peut être, Paulette t'estime assez. Elle dit que tu es une femme chanceuse, que même la mort ne saura par quel bout te prendre.

—Peux-tu me dire où elle est, ma chance, jusqu'à présent ?

—Tu n'as pas un homme dans ta vie ?

—Quand on a été dans les bras de Gigi, c'est une gageure que de lui trouver un remplaçant.

—Tu n'as qu'à prendre Guillaume pour référence.

—Pour trouver un bestiau du même troupeau et repartir pour des années de galère ?

—Un jour ou l'autre, tu auras un ticket avec quelqu'un de bien.

—Tu crois ça, toi ? La plupart des hommes n'aiment pas vraiment les femmes, il n'y a que leur entrejambe qui les intéresse. Il suffit de suivre leur regard quand ils croisent une nana bien tournée, c'est là qu'ils braquent les yeux, comme les chiens qui tâtent du bout du museau le sexe des chiennes en chaleur.

J'éclatai de rire pour la première fois, depuis le jour fatidique où mon cœur fut brisé par la disparition de Bianca.

—Et moi, je regarde comment les femmes ?

—D'abord, tu enveloppes brièvement leur corps, puis tes yeux s'arrêtent sur leur poitrine, s'y attachent d'autant plus volontiers que celle-ci est belle et généreuse. Enfin, tandis que tu parles, ton regard sautille comme un pinson sur la branche, il glisse des lèvres aux yeux, caresse les joues, s'enfonce dans les cheveux. Bref, tu places la femme qui te plaît au cœur de ton âme.

Adeline ne se fit pas prier pour accepter l'emploi que je lui proposais. Au contraire, la satisfaction était visible sur sa figure, bien qu'elle refuse les effusions d'enthousiasme, préférant se donner une contenance circonspecte.

Je savais par avance que la place lui plairait, ne serait-ce que par le rapprochement physique qu'elle opérait entre nous. Au reste,

elle ne s'était jamais cachée pour rechercher ma compagnie ; et, de mon côté, je devais avouer honnêtement que j'avais du plaisir à la retrouver.

Il fut convenu qu'elle viendrait dans mon cabinet du lundi au vendredi de neuf heures à midi. Elle serait là pour seconder Paulette, qui lui apprendrait l'organisation et l'étendue de ses fonctions, aussi bien dans le bureau que dans la salle de travail. De cette façon, le jour venu, elle serait en mesure de les assumer pleinement.

La formation de ma nouvelle collaboratrice s'était passée sans anicroche, au fil des semaines. Paulette remarqua que mon humeur s'égayait de jour en jour. Lorsqu'elle nous surprenait, Adeline et moi, échangeant des regards complices, elle hochait la tête, un sourire en coin, comme si elle se répétait mentalement.

«Mais c'est une chanceuse, cette fille !»

La carrière de Paulette touchait à sa fin, son dernier jour de travail dans mon cabinet tomba un vendredi. Je l'invitai à déjeuner avec moi et Adeline, tout en lui annonçant que je lui faisais cadeau de l'après-midi.

Le repas fut succulent, gai, bien arrosé. Il y eut même du champagne pour trinquer à la santé et au bonheur de nous trois. Paulette, non sans malice, nous invita à descendre ensemble dans sa bastide provençale. Enfin, avant de prendre congé de nous, elle dit en guise de

discours, faisant un clin d'œil à l'adresse d'Adeline.

« Je m'en vais tout à fait rassurée, parce que je laisse le patron dans de bonnes mains. D'ailleurs, il le mérite bien. »

Adeline était une fille simple qui prenait la vie comme elle venait, sans trop se soucier du temps qu'il ferait le lendemain. Elle profitait des plaisirs à sa portée, sans que le manque de moyens pour se payer d'autres plus raffinés ne lui donne des frustrations. Pensant aux gens moins bien lotis que soi, Adeline trouvait facilement des raisons de s'estimer heureuse.

Elle ne ressemblait en rien à une femme romantique. Les étoiles étaient les plafonniers du ciel, et la Lune, un pendentif que Dieu avait accroché au cou de la Voie lactée, avant de l'oublier passant à autre chose. En revanche, la nature ne la laissait pas indifférente. Les odeurs de la forêt, le mystère au cœur du silence, le concert de voix qui vibraient dans la frondaison des arbres, au gré du vent, la vie intense qu'elle dégageait. En un mot, tout cela lui nouait le cordon électrique du désir autour des reins.

J'aimais sa vivacité d'esprit, son caractère jovial, son sens de la repartie, ainsi que son humour un tantinet leste, sans jamais tomber dans la vulgarité. Elle m'entretenait des heures durant que je n'aurais pas à étouffer un bâillement d'ennui. C'est qu'elle me surprenait chaque fois au coin de l'inattendu, comme elle

disait. Il n'était pas question qu'elle ramène sur la table les fadaises de la vie quotidienne, comme Charlène. À moins que, tournées à sa manière, elle ne trouve du plaisir à les railler. Les geignements, l'apitoiement sur soi, les plaintes contre les collègues qui lui cassaient du sucre sur le dos, elle les excluait volontiers de la conversation. Elle était une personne à l'écoute du monde et de ses contradictions. Elle avait assez d'imagination et de culture générale pour aborder tous les sujets de façon originale. Au reste, elle n'était pas de nature à se laisser enfermer dans les limites étroites d'un répertoire. Spontanéité, fantaisie, humour et enjouement étaient les quatre points cardinaux de la communication d'Adeline.

Saine de corps et d'esprit, équilibrée, joyeuse, elle m'apparaissait à présent comme la compagne idéale pour une union au long cours. Mais pourquoi m'avait-il fallu des détours compliqués pour arriver à cette conclusion ? Pourquoi avais-je dû chercher ailleurs un petit trésor qui rayonnait depuis si longtemps sous mes yeux ? me demandai-je, songeur.

Me projetant dans un avenir proche, je me voyais menant ma barque dans les eaux tranquilles de la bonne entente conjugale. Adeline se tenait assise à la proue, tournée vers moi, et elle était tout heureuse de me voir l'emmenner dans notre paradis, sous la lumière de son sourire éclatant.

« Ri, ma chérie, ri de bon cœur. Montre-moi tes belles dents ! »

Après le départ de Paulette, je me sentais de jour en jour plus proche d'Adeline. Et j'étais sûr qu'elle était talonnée par la même envie que moi. Un matin qu'une cliente annula son rendez-vous à la dernière minute, nous nous retrouvâmes tout à coup seuls, pour une demi-heure au moins.

Adeline se retira dans le bureau, sous prétexte qu'elle avait des papiers à classer. Je la suivis et m'assis sur le canapé. Je l'invitai à prendre une petite pause, le temps de boire un café. Les papiers pouvaient bien attendre.

—Je te vois venir, l'œil allumé. Il faut que tu le saches une chose, je ne mélange jamais plaisir personnel et devoir professionnel.

—Je ne te demande pas de prendre place à côté de moi, le canapé se mettrait à égrener ses souvenirs voluptueux. Ce serait tentant, j'en conviens.

—Combien de nanas as-tu allongées dessus, à part moi ?

—Mais tu me prends pour qui ? fis-je haussant les sourcils. Je peux te jurer que tu as été la première qui en a eu l'honneur.

—Tu parles sérieusement ? Vraiment ?

—Suis-je capable, à ton avis, de te mentir avec un tel aplomb, les yeux dans les yeux ?

—Non, je te crois volontiers. Excuse-moi. Je vais chercher deux cafés.

Le soir même, je pris la grave décision qui m'avait semblé douloureuse tant que mon horizon fut vide. Maintenant qu'il se teintait de la couleur de l'espoir, elle devint incontournable, s'imposant à ma volonté. Je me rendis pour la dernière fois sur la tombe de Bianca.

Je lui dis que mon envie de vivre avait fini par prendre le dessus sur le chagrin, qui m'avait confiné de longs mois durant au pays où l'amertume et la mélancolie étaient mes seules perspectives sur l'avenir. Ce serait insensé que de tenir plus longtemps mon cœur attaché au souvenir d'un temps à jamais révolu. Bien sûr, ce fut avec elle que j'avais vécu la période la plus exaltante de ma vie. Dans l'histoire de notre passage sur terre, elle avait écrit une page d'une beauté, d'une intensité telle, qu'elle tenait pour ainsi dire de la transcendance de l'amour. Je pouvais l'affirmer dès maintenant, quoique je sois jeune et susceptible de connaître d'autres aventures, que nous avons vécu ensemble le comble du bonheur. En un mot, tant que je vivrais, elle vivrait en moi.

Moins d'une semaine plus tard, j'invitai Adeline à revenir passer la soirée avec moi à Montparnasse. Du restaurant à mon appartement, il n'y avait que quelques rues à parcourir. Nous nous y rendîmes vers dix heures, quelque peu éméchés. Adeline finit par partager mon lit.

Au matin, après le petit-déjeuner, nous regagnâmes le cabinet ensemble. Nous reprîmes notre liaison, toujours sans promesses ni projets d'avenir.

Je tenais à ce que nous restions discrets, jusqu'à l'anniversaire de la mort de Bianca. Je n'entendais pas jouer le veuf inconsolable jusque-là, mais je trouvais qu'il était délicat de ma part de cacher quelque temps mon nouveau bonheur, par respect des convenances.

Sur ces entrefaites, Guillaume fit son apparition dans le quartier. Lorsque je me rendis compte de sa présence, il marchait vers moi, sur le même trottoir. J'eus un mauvais pressentiment, il avait l'intention de me chercher querelle. À son approche, je fixai les yeux sur lui. Il ne soutint pas mon regard, détournant la tête et faisant mine de ne pas me voir.

J'appelai Adeline depuis mon téléphone portable. Une note d'inquiétude traversa sa voix quand je lui parlai de Guillaume. Elle s'attacha à relativiser les choses. Vu qu'il n'était pas interdit à son ex-mari de se promener dans le quartier, on pouvait raisonnablement supposer qu'il ne s'agissait que d'une rencontre purement fortuite. Nous verrions par la suite s'il recommençait son petit manège. Dans ce cas, il faudrait un sérieux coup de semonce pour qu'il prenne conscience qu'il dépassait une nouvelle fois les bornes.



Or, les jours suivants, Guillaume multiplia ses apparitions. Sortant dans la rue, j'étais presque sûr de tomber sur lui. Le matin, il se postait devant mon cabinet, de l'autre côté de la rue. Parfois, il allait dans le cybercafé qui se trouvait plus loin, se mettait à guetter les entrées et sorties de mon établissement. Je le croisais sur le chemin du restaurant quand j'allais déjeuner. Le soir, il venait traîner devant mon immeuble, en bas de chez moi.

Ce harcèlement visuel pouvait être lourd de sens, car Guillaume n'avait pas réussi à refaire sa vie. Il vivait seul, enfoncé dans la solitude qu'il noyait dans l'alcool. Il s'accrochait désespérément à l'idée qu'Adeline finirait par lui revenir un jour. Tant qu'elle n'avait personne dans sa vie, rien ne l'empêchait de croire à ce lointain mirage.

Adeline le savait rancunier, mauvais, et elle craignait que la vengeance ne soit à présent sa conseillère favorite. La police lui avait confisqué le revolver qu'il détenait illégalement, mais il aurait pu facilement s'en procurer un autre. Enfin, quoique velléitaire de nature, il n'était pas moins dangereux.

Quand je me réveillais le matin et que je pensais à Adeline, je prenais en même temps conscience de l'angoisse tapie comme une ombre menaçante au fond de ma pensée. Je savais qu'elle ne me lâcherait pas de toute la

journée et que, le soir venu, le sommeil ne l'effacerait pas.

Ayant pratiqué le judo et le karaté, j'étais en mesure de me défendre. J'avais peur pour Adeline plus que pour moi. Sa présence à mes côtés m'avait aidé à surmonter mon chagrin. Je ne savais jusqu'où tiendrait notre liaison, mais, pour le moment, je risquerais ma peau pour la protéger.

Je ne savais pas trop comment m'y prendre pour écarter la menace qui pesait sur nous, troublait mon sommeil et me donnait de sérieuses appréhensions pour l'avenir. Je me mis à échafauder un plan pour intimider Guillaume, n'excluant pas une explication musclée, quand une initiative d'Adeline vint hâter l'inévitable affrontement.

Ce jour-là, midi n'était pas sonné qu'elle s'apprêtait à quitter le cabinet pour rentrer à Montrouge. Absorbé par les soins que je prodiguais à ma dernière cliente avant le déjeuner, je ne fis pas attention à la nervosité de mon amie, même si sa hâte de s'en aller m'étonnait un peu.

«Tu es bien pressée de nous quitter aujourd'hui», lui fis-je remarquer.

«J'ai une course à faire avant de rentrer. Je t'appelle tout à l'heure.»

Elle avait remarqué son ex-mari dans le cybercafé et décidé d'aller au-devant de lui,

avec la ferme intention de le remettre à sa place, devant tout le monde.

Il était assis tout seul à une table. Elle s'avança tout droit vers lui, la colère patente dans son expression et sa démarche. Frappés par son irruption soudaine à l'intérieur, les consommateurs qui s'y trouvaient la suivirent des yeux, curieux de savoir quelle personne elle allait foudroyer de son courroux.

Quant à lui, en la voyant se rapprocher, Guillaume se méprit sur les intentions de son ex-femme. Il lui proposa de prendre place à côté de lui, ce qu'elle refusa d'un mouvement brusque de la tête et une grimace de mépris. Elle se mit à parler d'une voix dure, assez forte pour que tout le monde l'entende.

—Qu'est-ce que tu fais par ici? Tu me surveilles? Je te rappelle, au cas où tu l'aurais oublié, précisa-t-elle, regardant ostensiblement le verre de pastis qui se trouvait devant lui, je te rappelle que nous avons divorcé. J'aime un autre homme, je compte refaire ma vie avec lui. Ne viens surtout pas t'en mêler, je te le ferais regretter jusqu'à la fin de tes jours.

—Je peux aller où je veux, ce n'est pas interdit.

—Tu nous harcèles de ta présence, parce que dans ta pauvre tête embrumée par l'alcool, tu te figures que je reviendrais avec toi. N'y compte pas! Tu n'es qu'un pauvre type! Plutôt crever que supporter une loque de ton espèce.

Je rentrai dans le café au moment précis où Guillaume se levait, piqué à vif par les accusations d'Adeline.

—Écarte-toi s'il te plaît, dis-je m'adressant à mon amie, je vais lui régler son affaire.

Guillaume sortit un couteau pointu à cran d'arrêt, à la lame effilée comme un rasoir. Son geste sonna le début d'un combat singulier. Il avançait vers moi le bras tendu, plié en avant, la lame pointée sur ma poitrine, tandis que je reculais pas à pas afin de l'amener dans la rue.

Quand nous y fûmes, il se mit à sautiller devant moi. Il brandissait le couteau et essayait de me toucher par des bonds soudains que je réussissais à esquiver. Je le laissai faire avec une stratégie bien précise en tête. Je lui faisais croire que, étant armé, il avait l'avantage sur moi. Soudain, je lui attrapai le poignet droit, lui portant en même temps un coup de coude sur le plexus solaire. Il lâcha son arme et s'affaissa plié en deux, geignant à mes pieds. J'en profitais pour ramasser le couteau par le bout de sa lame. Puis je l'enveloppai soigneusement dans un mouchoir. J'avais en main une pièce à conviction fort dissuasive.

Guillaume se tenait à genoux, le ventre dans ses mains.

—J'espère que tu as compris le message, lui dis-je froidement. Je garde le couteau comme preuve de ton agression lâche contre un homme désarmé. D'ailleurs, les témoins

oculaires ne manquent pas. Le couteau porte tes empreintes. Comme tu es sous le coup d'un sursis de deux ans, je peux t'envoyer derrière les barreaux. Alors, ne fait pas l'idiot.

Cela dit, je rejoignis Adeline qui avait suivi la lutte dans l'expectative, tenant son sac à main par les bretelles, prête à frapper l'agresseur, si jamais il prenait le dessus.

—Viens, Adeline, allons déjeuner. Nous avons besoin d'un peu de calme pour nous remettre de nos émotions, lui dis-je l'enveloppant dans un regard attendri.

## Chapitre 30

C'était le jour anniversaire de la disparition de Bianca. Deux ans déjà ! me disais-je, incroyablement. J'avais la sensation qu'elle nous avait quittés depuis peu de temps ; son image persistait si vivace dans ma mémoire que, lorsque je pensais à elle, j'avais la sensation de l'avoir vue à l'instant.

Malgré la psychothérapie que j'avais entreprise au lendemain de son enterrement, le travail de deuil était loin d'être accompli. On me conseillait de changer de décor. Loin du théâtre où s'était déroulée notre histoire d'amour et son épilogue tragique, je me remettrais plus facilement.

C'était mon intérêt, j'en convenais. Alors, j'ébauchais des plans pour aller m'installer ailleurs, je me renseignais sur les démarches à entreprendre. Mais, le poids de l'habitude et le peu d'enthousiasme que suscitait en moi le changement vouaient mes projets aux calendes grecques. Je préférais déprimer à Montparnasse plutôt que d'aller tout recommencer ailleurs. Il faudrait une force irrésistible, comme un danger imminent, pour me contraindre à partir.

Sur le plan professionnel tout allait pour le mieux, j'avais une situation enviable. Je travaillais dix heures par jour, mon cabinet était ouvert du lundi au samedi midi ; et, malgré mes efforts, je ne pouvais pas satisfaire tout le monde. Je me voyais souvent contraint de refuser des clientes.

Désormais, Adeline était mon assistante à plein temps. Elle était devenue une excellente masseuse grâce à mes enseignements et à une pratique régulière sur ma peau. Elle pouvait désormais me seconder dans la salle de travail.

J'étais à la fois le patron et l'ami d'Adeline. Je continuais d'habiter mon deux pièces à Montparnasse, elle vivait toujours chez ses parents. Elle passait parfois la nuit chez moi, et nous partions en week-end ensemble de temps à autre.

Guillaume ne s'était plus montré depuis la bagarre devant le cybercafé, mais il continuait d'habiter à la même adresse, et Adeline l'apercevait dans ses déplacements, trop souvent pour qu'on puisse mettre ce fait sur le compte du hasard. Il la suivait régulièrement, épiait tous ces faits et gestes.

Cela ne nous dérangeait pas outre mesure, nous faisons des projets d'avenir ensemble, vivant sous le même toit. Il est vrai que je n'étais pas pressé, je n'avais pas encore fait complètement le deuil de Bianca, elle continuait de peupler mes rêves. J'y avais pensé sérieusement au début, lorsqu'Adeline exerçait sur moi un attrait irrésistible, au point que je la voyais comme la compagne idéale ; à présent, je voulais prendre le temps de réfléchir bien avant de m'engager plus loin.

Depuis, au fil des nuits passées ensemble, la passion s'était beaucoup atténuée. Je n'étais plus sûr de vouloir qu'elle soit la mère de mes enfants. Un vide s'était peu à peu creusé en moi. L'envie d'autre chose,

je ne savais quoi exactement, me prenait parfois aux entrailles.

Mon amour pour Adeline était épidermique, il ne pénétrait pas mon âme, ne me touchait le cœur en profondeur. Réfléchissant bien, je me réjouissais de ne lui avoir pas proposé d’emménager avec moi.

C’est à cette époque je reçus la convocation d’un notaire du XII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à qui je n’avais jamais eu affaire. Il me dit qu’il était question d’un héritage. Je l’appelai sans plus tarder, curieux d’en savoir davantage. Le notaire m’expliqua alors que le testament se trouvait dans une enveloppe cachetée. Il était tenu de l’ouvrir en ma présence.

Je me rendis dans son étude le jour convenu. Le notaire m’invita à m’asseoir, puis il prit un pli cacheté avec de la cire rouge. Il examina calmement son contenu avant de m’en parler. Le suspense me rendit le souffle court. Je brûlais de savoir d’où me venait cet héritage inattendu.

Il s’agissait d’un testament qui datait de quelques années. Il avait été rédigé par le notaire, suivant les dispositions des lois en vigueur en la matière. Le contenu lui avait été dicté par le testateur en personne.

Après cette brève introduction, le notaire m’annonça que le Dr Bastien de Kulfékal m’avait constitué son héritier universel. En tant que légataire, je pouvais prendre immédiatement possession du legs qui se montait, au bas mot, à deux millions d’euros. Si je refusais l’héritage, celui-ci, suivant la volonté du testateur, serait attribué en parties égales à cent



bénéficiaires anonymes, choisis au hasard dans le Bottin.

Je restai un moment sans voix, stupéfait, regardant mon interlocuteur. J'avais du mal à réaliser ce qui m'arrivait. Jamais je n'aurais cru Bastien capable d'un tel geste. M'aimait-il donc à ce point ? me dis-je abasourdi.

—Que lui est-il arrivé ? demandai-je enfin d'une voix troublée.

—Le docteur est mort en prison, dit le notaire.

—De quoi ? Il n'était pas malade.

—Je ne peux pas vous en dire davantage.

Finalement, je dis au notaire que je reviendrais le voir dans quelques jours. J'avais besoin d'un peu de recul afin d'y voir plus clair.

Rentré chez moi, je n'étais pas revenu de la surprise qui m'attendait chez le notaire. J'étais en proie à un bouleversement que je n'avais pas éprouvé depuis la mort de Bianca. Ce n'était pas l'héritage en soi qui me perturbait, mais plutôt le geste extravagant de Bastien. Il m'avait légué tous ses biens au détriment des siens, me donnant ainsi sa préférence par rapport à sa famille.

Et voilà que, s'élevant tout à coup en moi, une petite voix se mêla de mes cogitations. J'avais été injuste envers Bastien. Il ne me voulait que du bien, il avait pour moi l'affection d'un grand-frère. Et moi, le plus vil des ingrats, je l'avais repoussé comme un type infréquentable, dangereux.

J'avais beau me rappeler qu'il avait assassiné Bianca, la petite voix revenait à la charge, implacable,

balayant cet argument dérisoire. Bastien l'avait tué plus par désespoir que par jalousie. Au fond, j'étais moralement responsable de la mort de Bianca. Si je n'avais pas rompu formellement mes relations avec mon ami, jamais il n'aurait tué ma fiancée. Il détestait Charlène qu'il tenait pour une garce insupportable. Avait-il jamais eu l'intention de la supprimer ? Rien ne permettait de le penser.

J'avais grand besoin de trouver un confident quelque part. Le fait de verbaliser le mal qui me tourmentait seul pouvait me soulager. Je n'allais pas me confier à Adeline, et encore moins à ma mère.

J'appelai mon psy et entamai une longue discussion avec lui. À la fin, je sentais nettement plus calme, plus à même de relativiser ma responsabilité dans la mort de Bianca. Avant de raccrocher, mon interlocuteur m'avertit qu'il faudrait revenir là-dessus au cours des prochaines séances dans son cabinet.

Je dus prendre des somnifères pour m'endormir. J'eus un sommeil inquiet, entrecoupé de réveils en sursaut.

Au matin, pensant à l'héritage, je crus avoir rêvé. J'appelai le notaire. Il me répondit qu'il attendait ma décision. Alors, sans y réfléchir davantage, je lui dis que j'acceptais le legs, et lui demandai de s'occuper des formalités pour que j'en prenne possession.

Maintenant, je souhaitais en savoir plus sur la mort de Bastien. Je croyais que cela amenuiserait le remords d'avoir sous-estimé son amitié indéfectible. Or, à mon sens, Kelvin était la personne la mieux placée pour répondre à mes questions.

Je le rencontrai un soir dans le café qu'il avait l'habitude de fréquenter. Je l'invitai à boire un verre. Il accepta de bonne grâce. Il était d'humeur loquace, je n'eus pas besoin de le questionner. Il se décida de lui-même à évoquer le sort tragique de Bianca ; et il se plut à rouvrir pour moi les tiroirs secrets de l'affaire, heureux de se soulager du poids qu'il avait sur le cœur.

«Avant tout, il faut que je vous dise une chose, jeune homme, me dit-il d'un ton grave. Le jour que Bianca est entrée dans mon bureau pour la première fois, j'ai cru voir ma fille qui avait disparu deux ans plus tôt. Ma fille adorée est morte lors de ses vacances d'hiver, ensevelie sous une avalanche de neige. La ressemblance avec Bianca était moins dans les traits que dans la personnalité, à part les yeux bleus et le regard clair comme le jour sur un massif de myosotis, similaires chez les deux femmes. Ce qui m'a frappé le plus c'est son énergie, sa détermination, son ouverture d'esprit...Et aussi cette candeur propre aux idéalistes qui ont du cœur. Tout comme Anaïs.»

Quand le médecin-légiste découvrit le visage de Bianca, l'inspecteur eut le cœur serré, malgré sa longue habitude de ce type de situation. Il se jura sur le champ de trouver l'assassin, fût-il besoin de voler des heures à son sommeil pour y parvenir. Mais il ne se doutait pas alors qu'il irait au-delà des attributions de sa fonction, pour lui infliger le châtement mérité.

Il n'était pas d'accord avec le juge d'instruction, qui avait écarté la préméditation. Il n'était pas d'accord non plus avec le jury de la cour d'assises, qui lui avait accordé des circonstances atténuantes. Il n'était pas

d'accord avec les experts médicaux assermentés qui avaient dit que la drogue injectée n'était pas mortelle. Bastien aurait juste l'intention d'intimider Bianca. Alors, pourquoi l'avait-il fait emmener dans un squat et indiqué à ses comparses de la droguer ? S'il voulait empêcher la réception organisée pour officialiser nos fiançailles, il suffirait de la garder quelques heures dans son cabinet, conclut-il, indigné.

Après un bref silence, il reprit l'histoire depuis le début.

Bastien reçut Bianca gentiment. Il commença par lui faire regarder une vidéo où l'on me voyait chez Giulietta, dans la baignoire et dans le lit. Puis, le docteur lui dit qu'il m'aimait, et qu'il était de ce fait son rival. Il agirait de telle que notre ménage ne tiendrait guère plus qu'une saison. Ce serait l'enfer dans notre couple.

Bianca devint agressive, une altercation éclata. Bastien enjoignit à visiteuse de se calmer ; elle courut à la fenêtre, brisa les vitres d'un coup de pied, et elle se mit à crier à l'aide pour alerter les passants.

Craignant le scandale, le docteur attrapa Bianca, plaqua la main sur sa bouche. Mais elle n'était pas du genre à se laisser faire. Elle envoya le talon de son soulier dans l'entrejambe du docteur qui la lâcha aussitôt, grimaçant de douleur, les dents serrées.

Quand il parvint à se redresser, elle empoignait un revolver, disait qu'elle allait tuer cette peste qui gâchait sa vie. Elle visa les jambes de Bastien, appuya sur la gâchette, mais le coup ne partit pas. L'arme était déchargée.

Profitant d'un moment de panique chez Bianca, Bastien l'attrapa de nouveau. Il lui serra la gorge l'empêchant presque de respirer, afin de provoquer sa défaillance. Il l'allongea sur la moquette, évanouie. Puis, comme elle reprenait peu à peu connaissance, il employa un produit anesthésiant pour l'endormir.

Enfin, Il appela deux loulous qu'il avait recrutés dans la mouvance gay. Il les chargea d'emmener la fille dans un endroit fréquenté par des toxicomanes. Une fois qu'ils y seraient arrivés, ils devaient lui injecter dans le bras droit le contenu d'une seringue qu'il leur fournit avec le garrot, l'alcool et le coton pour désinfecter la peau.

Une fois leur besogne accomplie, ils la laisseraient sur place, abandonnée à son sort.

—A-t-on déjà vu un salopard de cet acabit ? Mes investigations démontraient à l'évidence que le docteur avait prémédité son crime. Il méritait la réclusion à perpétuité.

L'inspecteur fit une pause. Il me regardait tout en réfléchissant. Devait-il ou non poursuivre son réquisitoire ?

—Ce que je veux vous dire doit rester entre nous, M. Maggiore. Si ça arrive au sommet de la hiérarchie, je risque de lourdes sanctions.

—Rassurez-vous, inspecteur. Je vous estime assez pour me taire. Je garderai vos confidences dans le secret de mon cœur.

—J'ai usé de toute l'influence dont je suis capable pour que le docteur soit enfermé dans la même centrale que Mitschoukine, reprit-il secouant la tête. J'ai

demandé au chef de la sécurité de faire tout son possible, pour que le nouveau pensionnaire soit placé dans une cellule proche de celle de Mitschoukine. J'ai aussi fait parvenir à ce dernier un rapport circonstancié du dernier soir de la vie de Bianca. Je voulais que le séjour du docteur en prison soit un calvaire de tous les instants, dit Kelvin, cherchant sur mon visage un signe d'approbation.

—On peut dire que votre stratagème a réussi au-delà de vos espoirs, dis-je hochant la tête.

—En effet, je ne pensais pas que Mitschoukine irait jusqu'au meurtre.

## Chapitre 31

Un soir que je marchais dans les rues de Montparnasse, j'aperçus une Porsche rouge qui roulait dans ma direction. Elle biaisa soudain sur la chaussée pour venir s'arrêter à contresens devant moi.

C'était Giulia, vous l'avez deviné. Elle avait à ses côtés un garçon brun qui ne manquait pas d'allure.

—Hello, Gigi ! s'écria-t-elle joyeusement. Je suis contente de te retrouver. Je te présente Adriano.

J'inclinai la tête et tendis la main au jeune homme, avec un sourire de circonstance.

—Ça fait un bout de temps qu'on ne se voit pas. En plus, tu as encore changé de téléphone.

—Je suis rentrée en Italie. Je préparais mes bagages quand j'ai appris le malheur qui ta frappé.

—Tu as réussi ta reconversion ? fis-je la regardant au fond des yeux.

Elle m'adressa un clin d'œil significatif, appuyé par un geste de la main, me faisant comprendre que l'histoire de son passé était tabou devant son compagnon.

—Mais, parfaitement ! J'enseigne le français et l'anglais à Rome.

—Je vois. Tu es en voyage de noces à Paris ?

Elle se borna à esquisser un sourire énigmatique, et elle me glissa dans la main un bout de papier où était écrit le nom de son hôtel et un numéro de téléphone.

Elle reprit la route, je me retournai pour la voir s'éloigner ; elle me fit un signe de la main.

Du carré de dames que j'avais à la portée de mes désirs au début de cette histoire, il ne m'en restait plus que deux. Mais le choix n'était pas devenu pour autant plus aisé. À mes yeux, Giulia était toujours belle à croquer. Son élégance un peu moins recherchée lui donnait une allure naturelle qui me plaisait vraiment, tout comme son corsage discret à souhait.

La rencontre avec l'Italienne produisit en moi en effet surprenant. Elle allait jouer le rôle de levier, me poussant à remettre sur la table des résolutions que j'avais reportées sin die. Comme toujours, il fallut un choc pour me décider. Une sorte d'aiguillon qui me donna du cœur au ventre.

Bientôt, je fus en mesure de contrarier ma tendance congénitale à l'immobilisme. Je quitterais enfin la mare de l'habitude pour prendre ma vie en main et dessiner les contours de mon avenir. L'aiguillon qui me brûlait le cœur n'était en fait que le dépit de voir la belle Italienne flanqué d'un homme fringant, l'air satisfait d'un jeune premier.

Je ne compris pas de prime abord la vraie raison qui l'avait poussé à se montrer en sa compagnie. Je n'avais qu'une seule envie : lui faire croire que j'avais réussi à refaire ma vie.

C'était un samedi soir, il faisait bon. Il me manquait à peine la compagnie de quelqu'un pour passer un moment agréable. J'appelai Adeline et l'invitai à me rejoindre. Elle n'avait rien prévu, s'appêtait à passer la soirée en famille. Le temps de me pomponner un peu et je suis à toi, qu'elle me dit



d'une voix gaie, savourant par avance les plaisirs en perspective.

Environ deux heures plus tard, elle vint me retrouver.

—Te voilà tout d'un coup ravigoté ! Tu as gagné au loto ou quoi ? fit-elle d'une voix joyeuse.

—On peut dire ça comme ça.

—Qu'est-ce qu'on va faire ? On n'a rien préparé.

—Nous ferons suivant tes envies. Qu'est-ce qui le plairait ?

—Dînons d'abord. Nous verrons ensuite.

En général, la soirée de deux amants commence à table. Un estomac rassasié de bonnes choses contribue à l'épanouissement du cœur qui, à son tour, s'ouvre volontiers aux sollicitations des sens. Je me plaisais en compagnie d'Adeline. Je la voyais épanouie, les yeux pleins de malice, entrecoupant ses phrases avec des silences plus éloquents que les paroles. Je me plaisais à la voir si heureuse.

Nous avons savouré le dessert, nous nous apprêtons à déguster le café.

—Dis-moi, Adeline, tu m'as parlé l'autre jour d'un appart à Montrouge.

—Oui. Un appart que mon père a retapé pour moi, en attendant que je trouve chaussure à mon pied.

—C'est très généreux de sa part.

—Je suis sa fille unique...comme toi. Ils voudraient bien m'avoir pas trop loin de chez eux. Je les comprends. A leur âge...

Quelques minutes après, au bout d'un long silence, je me décidai enfin à lui déclarer l'intention qui était la mienne depuis un certain temps.

—Ce matin en me réveillant, je me suis laissé dire que nous pourrions nous y installer ensemble.

—Tu parles sérieusement ?

—Ah ! ça oui, j'y pense depuis un moment. A moins que tu préfères continuer chez papa et maman.

—Tu ne m'as jamais rien dit. Nous avons des relations à la petite semaine, n'avons jamais fait des projets de vie commune.

—Je n'ai pas voulu te donner de faux espoirs. Je voulais être sûr que je suis prêt pour refaire ma vie.

—Tu me prends de court tout même. Prenons un peu le temps de réfléchir à notre avenir ensemble.

—D'accord, mais ne soit pas trop longue. J'aimerais te présenter à mes parents. Et je serais heureux que tu en fasses de même

—Très bien. Nous ferons un détour par Saint-Cloud quand tu voudras. Après nous nous arrêterons à Montrouge.

Ma relation avec Adeline entraînait dans une phase importante, puisqu'il était question de fonder une famille. Cela supposait un engagement personnel que je n'avais pas eu à prendre jusque-là. Adeline m'aimait sans doute plus que je ne l'aimais. Son corps et ses yeux ne mentaient pas. Elle ne simulait pas le plaisir comme Charlène et Giulietta. Elle s'abandonnait totalement, faisait l'amour avec l'ardeur de la première fois. Elle s'envolait aussi haut que moi ; et, lorsque

nous redescendions sur les draps, je voyais dans ses yeux le ravissement d'une femme comblée.

Quant à moi, je tenais suffisamment à elle pour unir mon destin au sien. Je ne l'épouserai pas, Bianca resterait ma fiancée pour l'éternité. Mais il me fallait une compagne pour vivre ma vie. Au reste, au fil des mois, Adeline était devenue une collaboratrice indispensable au cabinet. J'étais content d'avoir pu enfin franchir ce pas décisif pour ma reconstruction. En même temps, je me réjouissais de pouvoir lui offrir la récompense méritée du soutien sans faille qu'elle m'avait apporté.

Je venais de choisir un cap précis. Je m'engageais en compagnie d'Adeline sur la voie de notre bonheur futur. Je souhaitais que cette nuit-là reste gravé dans le sillon le plus profond de notre mémoire.

J'emmenais mon amie dans une boîte branchée où la musique était bonne et l'atmosphère agréable. De toute ma vie, je ne m'étais jamais éclaté de la sorte. Nous bûmes et dansâmes jusqu'à l'étourdissement.

«Alors, tu aimes ça ? que je lui demandai.»

«Mais oui, chéri ! J'en suis folle !»

Nous quittâmes la discothèque à deux heures du matin. Non, je n'allais pas la ramener chez moi. Ce serait décevant comme une fête sans feu d'artifice. J'avais réservé une suite dans le meilleur hôtel du quartier. Nous resterions au lit jusqu'à midi. On nous servirait comme des princes.

Au matin, étendue bien contre moi, Adeline me dit.

«Je n'ai plus besoin de réfléchir à ta proposition. Je serai très heureuse de vivre avec toi. J'en parlerai à mes parents, pour l'appart.

Je descendis à la réception avant Adeline. J'attendais que la réceptionniste me prépare la note, quand je vis Giulia marcher vers moi. Nous avons passé la nuit dans le même hôtel.

—Gigi, qu'elle surprise ! s'écria-t-elle déployant tout son charme. Pourquoi ne m'as-tu pas averti que tu descendrais là ?

A ce moment précis, Adeline sortait de l'ascenseur. Son visage se rembrunit, elle hésita à me rejoindre voyant auprès d'une fille canon qui discutait familièrement avec moi.

—Je ne suis pas seul, dis-je montrant Adeline du regard.

Giulia accusa le coup. Elle s'efforçait de sourire, mais un froncement de sourcils trahit chez elle surprise et dépit, mais déjà elle se reprenait en femme passée maître dans l'art de dissimuler ses sentiments.

—Ah ! tu as refait ta vie ? fit-elle. Je me bornai à sourire, tout en m'éloignant.

Adeline ne put pas se contenir, elle me demanda sans plus attendre.

—C'est qui celle-là ? fit-elle me jetant un regard en biais. Je crois que tu me caches des choses.

—C'est une ancienne compagne de Bastien. Elle est mignonne, hein ?

—Pas mal, oui. Mais, à mon avis, elle ne doit pas être très farouche. Tu as intérêt à te tenir à distance. Je n'aime pas partager.

Si j'avais quelques miettes de bon sens dans ma cervelle inconsistante, je n'aurais pas cherché à revoir Giulia. Son séjour touchait à sa fin, elle devait rentrer bientôt en Italie. Alors, très probablement, l'histoire de nos relations serait définitivement terminée.

Seulement, je tenais à éclaircir un point précis qui m'intriguait. Je m'étais persuadé que Giulia était au courant du dernier caprice de Bastien. Il était bien capable de lui donner à entendre qu'il m'avait couché dans son testament. Or, ses appointements d'enseignante ne lui permettaient pas de maintenir à Rome le train de vie qu'elle avait auparavant à Paris. Elle devait faire attention aux dépenses, renoncer à son goût du luxe. Je conclus qu'elle était revenue à Paris pour essayer de m'entraîner dans son sillage. Sinon, pourquoi serait-elle descendue dans un hôtel de Montparnasse ? Deux millions d'euros, cela faisait rêver. Au reste, elle était peut-être au bord du précipice, prête à replonger dans la prostitution.

Je revins la voir un soir dans le bar de l'hôtel. Depuis nos retrouvailles l'autre jour, je la trouvais beaucoup moins sophistiquée qu'au temps où elle vendait ses charmes. Au fond, peut-être avait-elle des goûts plus simples que je ne l'avais pensé. Une fois près d'elle, je finis par m'avouer que je me fichais éperdument qu'elle puisse savoir que j'étais l'héritier de Bastien. J'étais venu parce qu'elle exerçait sur moi un attrait irrésistible.

Après avoir parlé de choses et d'autres, je lui lançai à l'improviste, l'air narquois.

—Il t'a plaqué là, le salopard ? On ne le voit plus.  
Je parle de ton compagnon.

Elle eut un éclat de rire.

—Mais, c'était mon petit frère ! Il a dû rentrer en Italie plutôt que prévu, dit-elle amusée de la méprise.

—C'est un bel homme.

—Si seulement, tu pouvais en être jaloux ! Je fis la sourde oreille à cette remarque, changeant de sujet.

—Paris doit te manquer parfois, non ?

—Lutèce est une ville enchanteresse, surtout la nuit, elle charme et éblouit. J'en garde quelques bons souvenirs. Mais tout passe, tout lasse, à part l'amour qu'on peut ressentir pour quelqu'un.

—Je vais t'étonner. Tu sais que Bastien m'a légué sa Jaguar ?

—Même mort, il t'en veut encore ? s'écria-t-elle, visiblement surprise.

—Comment ça ? Je ne comprends pas.

—Un jour qu'on se rendait à Amboise, il m'a dit qu'il y avait fait installer une bombe. Le dispositif de mise à feu était relié reliée au compteur. Elle exploserait dès que la voiture dépasserait une certaine vitesse.

—C'était sans doute une blague pour te faire peur.

—Peut-être bien. Mais tu connaissais l'oiseau. Il était bien capable de bizarreries de ce genre.

Je passai une soirée agréable auprès de Giulia, c'est le moins que je puisse dire. Elle avait une culture assez vaste, parlait d'un ton naturel, dans un langage dépouillé d'expressions vulgaires. Elle m'ensorcelait, je ne trouve pas d'autres mots pour dire l'effet qu'elle

produisait en moi. Il fallait que j'arrive à me soustraire à sa magie, si je ne voulais pas partir à la dérive.

Je la quittai vers dix heures du soir. Je lui souhaitai un bon retour en Italie. Je lui dis qu'il était urgent pour elle de trouver l'amour. Ce serait le meilleur rempart contre les démons du passé.

—Je le pense aussi. Tu sais, je connais si bien les hommes que je suis capable de deviner leurs pensées et leurs sentiments. Ils veulent tous jouir de mon corps, mais ils n'ont pas de quoi me comble le cœur.

—Il ne faut pas désespérer, répondis-je l'embrassant sur la joue.

—Tu pourrais me faire un petit massage pour que je ne m'en retourne pas comme je suis venue.

—C'est Adeline qui s'occupe du service de remis en forme maintenant. Pour ma part, en tant que kiné, je ne chôme pas. Si je faisais une exception pour toi, elle piquerait une crise de la jalousie.

Je pris la direction de la sortie, Giulia se dirigea vers l'ascenseur. Elle était lasse, tristounette, ses bras pendouillaient contre son buste aux courbes parfaites. Elle ne se retourna même pas pour m'adresser un dernier signe.

Le lendemain, le notaire me fit savoir que tout était fin prêt pour que je prenne possession de mon héritage. Il ne manquait plus que ma signature sur l'acte de transmission.

Je me rendis à son étude après le déjeuner. Le cabinet serait tenu par Adeline pendant mon absence. Une fois les formalités remplies, le notaire me donna les clés de la maison d'Amboise et celles de

l'appartement et du cabinet de Bastien. Je l'interrogeai du regard, comme il me tendait un troisième trousseau. Il me dit que le Dr de Kulfékal avait acquis récemment un pied-à-terre à Ibiza.

Je retournai à Montparnasse au volant de la Jaguar lavée et paraffinée, l'habitable nettoyé méticuleusement.

Quand rejoignis Adeline, je lui dis sans détour.

—Je t'invite à partir en week-end. Demain soir, nous fermons le cabinet et filons en province.

—Où ça ?

—C'est une surprise. J'ai acheté une maison de campagne.

—Oh, très drôle ! Tu me déstabilises avec tes demi-mots, tes petits secrets. A quoi tu joues ?

—Patiente encore un peu. Demain, tu sauras tout. Vraiment tout.

Je passai la journée de vendredi à me réjouir de l'excitation que mes révélations allaient produire chez Adeline. De son côté, elle devait demander ce que je pouvais lui cacher et pour quelle raison.

Enfin, dix-huit heures n'étaient pas sonnées que nous apprêtions à quitter Paris. Adeline reconnut la Jaguar de Bastien, elle me regarda droit dans les yeux.

—C'est bien la voiture du docteur, que je lui dis sans sourciller.

—C'est un cadeau de l'assassin qui veut se faire pardonner ? Et tu l'acceptes sans états d'âme ?

—Il a payé de sa vie le meurtre de Bianca. Mitschoukine lui a crevé le bide en prison.

—Je n'étais pas au courant.



—Par ailleurs, il m'a laissé tout ce qu'il possédait. Il m'a couché dans son testament avant qu'on ce soit brouillés, et il n'y a rien changé depuis.

—Il n'y avait pas de famille ?

—Il détestait sa mère qui n'a jamais accepté sa déviation sexuelle. Et je crois qu'il n'appréciait pas plus ses demi-frères espagnols.

La Jaguar était agréable à conduire. Je me laissai prendre malgré moi par la griserie de la vitesse. Quand je pris conscience que je mettais nos vies en danger, je levai le pied : l'aiguille du compteur flirtait alors avec les 180 km/h.

J'eus un frisson dans le dos me souvenant de ce que m'avait dit Giulia, concernant une soi-disant bombe prête à exploser. Apparemment, c'était bien une facétie du cru de Bastien.

Je venais d'apprendre quelque chose d'utile au risque de finir en lambeaux avec mon amie. Je pouvais rouler à 180 kms/h sans danger de sauter en l'air. A moins que la mise à feu ait été conçue de telle manière qu'elle pouvait se produire de façon aléatoire, à partir d'une certaine vitesse ? me dis-je. Comme une sorte de roulette russe en somme.

Je ne dis rien de mes interrogations à Adeline. Ç'aurait été contreproductif, son inquiétude ne ferait qu'accroître la mienne.

En arrivant à Amboise, j'étais bien décidé à fouiller la maison de fond en comble. Avant de m'y installer, je tenais à m'assurer contre un éventuel coup tordu de Bastien. Je m'attendais à trouver une malle en osier pleine de vipères affamées, un lustre prêt à

tomber au frémissement d'un courant d'air, des placards pleins de cadavres momifiés...

L'état des lieux s'annonçait long, très long.

—Qu'est qui te prends ? fit Adeline étonnée de la minutie que je mettais à examiner tous les recoins.

—J'inspecte le domaine. Bastien était bien capable de le truffier de pièges.

—Le week-end commence bien. On n'a rien dans la maison. Il faut faire des courses !

—Aide-moi, si tu peux, ça ira plus vite. Ouvre les placards, tiroirs, cachettes, tout ce que peut contenir quelque chose.

Je m'assurai de la solidité de la rampe de l'escalier, j'éprouvai la fixation des lustres, je testai l'état de l'installation électrique, en cas de court-circuit...

A ce moment précis, Adeline me cria de la rejoindre en haut. Je la retrouvai dans la chambre de Bastien. Elle était pourvue d'un système vidéo très élaboré, à plusieurs caméras, sans doute pour filmer les ébats du docteur. Je dis à mon amie que j'allais faire démonter tout ce bataclan inutile. Aussi, je ne voulais pas le mobilier ni de ce qu'il contenait. Quand tout serait vide, on referait la décoration à notre goût.

Adeline fit la moue, elle avait une autre idée.

—Cela fera énormément de travail, et ça ne changera pas grand-chose. Ce sera toujours l'ancienne maison du Dr Bastien.

—Qu'est-ce que tu ferais à ma place ?

—Je mettrais la maison en vente avec tout ce qu'elle contient. Après, je m'achèterais une petite villa dans un endroit tranquille qui nous plairait vraiment.

—Et l'appart du XIIe?

—Je ferais pareil. Le produit de la vente me permettrait d'acquérir quelque chose de bien à Montparnasse.

Elle n'avait pas tort, je réfléchirais volontiers à cette solution.

En attendant, je n'avais nullement envie de passer le week-end dans cette maison qui sentait le renfermé. Je proposai à Adeline d'aller passer la nuit à l'hôtel. Nous pourrions profiter du samedi et du dimanche pour aller visiter les châteaux de la Loire.

Le week-end se présentait quand-même sous les meilleurs auspices. Je possédais une petite fortune qui nous permettait de faire tranquillement des projets d'avenir. Il était même question de notre future descendance. Adeline rêvait d'avoir une fille et un garçon. Moi, je haussai les épaules, deux garçons ou deux filles m'iraient aussi, je faisais juste des vœux pour qu'ils soient sains de corps et d'esprit.

Tout allait donc pour le mieux dans une entente chaleureuse. J'avais oublié mon destin capricieux, le génie maléfique ou le mauvais sort (appelez ça comme vous voudrez) qui avait fichu par terre mes plans d'avenir avec Bianca. Il était toujours à l'œuvre dans l'ombre, ne tarderait pas à se manifester.

J'étais à genoux sur le tapis, penché sur une carte de la région que j'avais déployée sur le lit. Stylo en main, j'étudiais l'itinéraire pour notre digression

touristique du lendemain. Adeline était prête pour sortir dîner en ville. En attendant, elle alluma le poste de télévision. L'écran s'ouvrit sur le générique du journal du soir.

Il commençait par un fait divers retentissant. Un formidable coup de tonnerre qui ébranla soudain mon univers. Je restai pantois, les yeux rivés sur l'écran. Un dangereux criminel venait de s'évader en hélicoptère du pénitencier où il purgeait sa peine, et cet évadé n'était autre que Mitschoukine.

Soudain, je vis s's'obscurcir de nouveau le ciel de ma vie. Je n'aurais plus la paix, tant que Mitschoukine soit en liberté. Désormais, je suivrais en permanence les informations sur la chasse à l'homme engagée par toutes les polices de France.

Dès que je pus me ressaisir, je me dis qu'il aurait fort à faire pour éviter les filets qu'on lui tendait un peu partout. Sa priorité n'était sûrement pas de venir m'enquiquiner à Montparnasse. Ce serait suicidaire pour lui. Au reste, s'il avait voulu se venger de moi, il en aurait chargé l'un de ses complices. Son évasion spectaculaire montrait qu'il n'était pas un petit truand minable.

J'avais beau me raisonner, je n'étais pas rassuré pour autant. Mitschoukine était un peu fou, comme l'avait montré sa conduite envers Bianca. Avec lui, il fallait s'attendre à tout, surtout au pire.

Nous fîmes quand même le tour des châteaux de la Loire, mais le cœur n'y était pas vraiment. J'étais tenaillé par des préoccupations, je n'avais pas le regard tout à fait tourné vers l'extérieur. J'attendais avec

impatience le moment de revenir dans la voiture, pour brancher la radio et écouter les dernières informations.

Samedi, malgré d'importants moyens mis en œuvre, les recherches se révélèrent infructueuses. Dimanche, à mesure que le temps s'écoulait, les chances qu'il se trouve à l'intérieur du périmètre quadrillé diminuaient. Le soir, à l'heure que nous rentrions à Paris, l'un des responsables du dispositif mis en place finit par admettre l'échec de leur mission. Il était plus que probable que le fugitif leur avait glissé entre les doigts.

Adeline insista pour dormir chez moi ce soir-là. Elle était d'un tempérament optimiste, me disait parfois que les gens se font du mauvais sang pour rien la plupart du temps. Sa présence ne pouvait que me rassurer.

Pour ne pas sortir, nous commandâmes une pizza. Pour le reste, j'avais ce qu'il fallait à la maison. En attendant, Adeline servit l'apéritif.

—Tu prends quoi ? dit mon amie.

—Un scotch comme d'habitude.

—Mitschoukine devait plutôt te remercier. Tu as sauvé Bianca.

—C'est vrai. Et le moins qu'on puisse dire c'est que je ne l'ai pas enfoncé au tribunal.

—Pourquoi se risquerait-il à venir ici ?

—On ne sait pas comment fonctionne le cerveau des gens de son espèce. On l'a vu avec Bianca. Il l'aimait follement, à sa manière, et cela ne l'a pas empêché de la faire souffrir.

On sonna à la porte, Adeline alla ouvrir. Elle revint à reculons dans la salle, visiblement effrayée, tenant entre ses mains le colis contenant la pizza. Mitschoukine tenait un pistolet braqué sur sa poitrine. Je fis mine de me lever, le truand m' enjoignit de me tenir tranquille. Je le voyais nerveux, agité, prêt à faire n'importe quoi. Il était aux abois, traqué comme une bête par une meute de chiens. Il allait essayer de servir de nous pour quitter l'impasse où il s'était laissé enfermer.

On parlait encore de lui au journal du soir. La police savait qu'il se trouvait à Paris, suivant l'information de quelqu'un qui l'avait reconnu dans la rue. De fins limiers suivaient plusieurs pistes, ils étaient sur le point de retrouver sa trace. La fin de la cavale de l'évadé n'était plus qu'une question d'heures.

Exaspéré, Mitschoukine démolit l'appareil d'un coup de patte enragée.

—T'as une voiture ? fit-il pointant le pistolet sur moi. Je fis un signe affirmatif de la tête.

—Elle est où ?

—Dans le parking souterrain.

—Allon-y ! Donne-moi ton portefeuille ! Et toi, dit-il s'adressant à Adeline, amène la pizza et une bouteille de vin. Faites ce que je vous dis, tout se passera bien.

Sous l'ordre impérieux de Mitschoukine, je pris le volant, Adeline monta à mes côtés. Il préféra s'installer sur la banquette arrière, me commanda de quitter Paris

au plus vite. Je devais prendre la A6 et me diriger vers Lyon.

Comme nous passions devant une banque, il me somma de retirer le maximum d'argent qu'il était possible avec mes cartes. Je devais faire vite, sans attirer l'attention de quelque façon que ce soit, sous peine de voir ma compagne crever en glapissant comme une chienne.

J'avais l'air contraint, les traits crispés par la crainte que cette malheureuse aventure ne s'achève dans le sang. Adeline avait envie de vomir, elle ouvrit la fenêtre, se pencha sur le trottoir. J'étais sûr qu'elle faisait semblant. Une ruse parfaite pour attirer l'attention des passants sur notre dangereux passager. Ils jetaient un œil à l'intérieur du véhicule, puis se regardaient intrigués. Une femme d'âge mûr promenait son chien, elle dit être médecin, prodigua quelques conseils à Adeline. Excédé, Mitschoukine lui commanda grossièrement de remonter le carreau.

Tandis que nous roulions vers la porte d'Italie, le criminel dévorait notre dîner avec une goinfrerie de loup affamé, après plusieurs jours sans la moindre pitance où planter ses dents. Il éclusait le vin à même le goulot, puis s'essuyait les lèvres du revers de la main. Il ne lâchait pas le pistolet, s'amusait à le pousser contre ma nuque, et il caressait la joue d'Adeline avec le bout du canon.

Une fois passé le péage de Saint-Arnoux, la circulation devint fluide dans le sens Paris province. Il me dit d'écraser le champignon, il voulait voir la voiture survoler le bitume. J'eus beau lui dire que la

voiture avait un système de blocage qui l'empêchait de dépasser une certaine vitesse. Il s'emporta proférant des menaces. Il me m'ordonna de m'arrêter sur le côté.

—Sort de là, petit trouillard ! cria-t-il, m'arrachant brutalement de mon siège. Ton voyage est terminé.

Il pointa le pistolet sur moi, avec l'intention de m'abattre. Il appuya sur la gâchette, mais le coup ne partit pas, l'arme s'était enrayée. Je me dis alors que je pouvais essayer de le neutraliser, je ne doutais pas que, à mains nues, je pouvais prendre le dessus sur lui. Mais le voilà qui sort un couteau qu'il mit sur la gorge d'Adeline, tout en m'enjoignant de m'éloigner de la voiture.

Dès que je m'en écartai, il bloqua la portière et partit à fond la caisse. Je restai décontenancé, étourdi, appuyé contre le rail de sécurité. J'étais à bout de nerfs. Il n'est rien de plus accablant que l'impuissance à infléchir le cours des choses qui nous écrasent. Je regardais la nuit, les lumières éparses qui brillaient çà et là dans les ténèbres. Je regardais obsessionnellement du côté où l'assassin avait emporté mon amie.

Deux voitures de police surgirent, roulant à tombeaux ouverts, toutes sirènes hurlantes, éclaboussant la nuit d'éclats bleus. Elles pourchassaient le fugitif. Deux minutes après, une explosion retentit au loin, elle propulsa en l'air une boule de feu qui finit dans un panache de fumée.

Je devinai le désastre qui venait de se produire. Mes jambes cédèrent devant le nouveau coup du sort qui me mettait le cœur en pièces, rendant caducs par la même occasion tous mes plans d'avenir. Je me laissai



glisser contre le rail, je m'assis par terre et me mis à sangloter.

Je me sentais alors l'être le plus malheureux vivant à la surface de la terre. J'étais foncièrement honnête, j'avais bon cœur, je n'avais jamais fait de mal à personne. Pourquoi donc devais-je subir un destin aussi cruel ?

Au bout d'un moment, il fallut bien que je cherche un moyen de regagner Montparnasse. J'avais grand besoin de parler à quelqu'un à même de me comprendre, besoin aussi de savoir ce qui s'était vraiment passé.

J'appelai Giulia, je lui dis la situation dramatique où je me trouvais malgré moi. Elle comprit dès mes premières paroles qu'il s'agissait d'un appel au secours. Elle préparait ses valises, avait l'intention de repartir pour l'Italie le lendemain matin, mais cela ne l'empêchait pas de venir me chercher.

« Tiens bon, Gigi ! J'arrive ! »

Dieu qu'il est bon de s'entendre parler de la sorte quand la vie vous écrase de tant d'injustices, quand le ciel, au lieu de rester au moins neutre, semble agir de concert avec quelque génie maléfique pour jeter à terre tout ce que vous essayez de reconstruire !

Pendant le trajet jusqu'à Montparnasse, je racontai à Giulia la mésaventure où nous avons été entraînés à notre corps défendant, tout en suivant avec attention la radio. Je croyais encore à la possibilité que l'explosion n'avait pas été celle de la Jaguar. Enfin, nous eûmes les dernières nouvelles.

«Aux environs de vingt-deux heures, une Jaguar immatriculée à Paris, a explosée après avoir bondie par-dessus le rail central. Il semble que le prisonnier qui s'était évadé dans la soirée de vendredi, de façon spectaculaire, suivait dans le véhicule. Les pompiers ont retiré de l'habitacle le corps carbonisé de la personne qui voyageait à ses côtés. Probablement éjecté avant l'explosion, l'évadé avait pu prendre le large. Aux dernières nouvelles, il n'a toujours pas été arrêté. »

Je m'abîmai dans mon chagrin. Giulia respecta ma douleur et le silence que le cœur vous impose pour en supporter les déchirements. Elle eut aussi la délicatesse d'éteindre la radio.

Une fois arrivé à Montparnasse, elle me dit que je ne devais pas rester seul cette nuit-là. Elle avait une chambre avec deux lits séparés, je pouvais y dormir tranquillement. Enfin, elle me suggéra d'aller raconter ma mésaventure à la police. Mes indications pouvaient sans doute les aider dans leurs recherches. Elle me proposa même de m'accompagner, si je souhaitais me rendre au Quai des Orfèvres.

Je souscrivis à tout ce qu'elle me dit. Je convins que j'avais le devoir d'aider la police à arrêter le salopard. Il fallait aussi que je leur dise qui était la malheureuse passagère de la Jaguar.

Revenus à l'hôtel, nous nous attardâmes un peu dans le bar de l'hôtel. Je me mis à boire, j'avais besoin de noyer dans l'alcool les souvenirs qui me torturaient. Je m'envoyai plusieurs whiskys les uns après les autres, j'aurais vidé toute une bouteille à même le

goulot, à grandes lampées, tellement j'avais besoin de m'étourdir.

Giulia eut assez d'adresse pour m'entraîner dans sa chambre, avant que je ne tombe ivre-mort. Je m'étalai tout habillé dans le lit étroit.

—Il va venir m'achever, ferme la porte.

—Ecoute, Gigi, tu es en sécurité ici. D'ailleurs, il ne peut pas savoir où tu te trouves.

—Il a un réseau d'espions aux aguets, et même des flics pourris pour l'aider. Je ne suis en sécurité nulle part.

—Viens avec moi à Rome, jusqu'à ce qu'on l'attrape. Ça te ferait du bien de changer d'air.

—Laisse-moi dormir un peu, demain j'aurais les idées plus claires.

Au réveil, j'allumai la télé de la chambre, les nouvelles étaient franchement mauvaises. La police soupçonnait Mitschoukine d'être retourné à Paris, peut-être dans le but d'accomplir quelque règlement de comptes.

—Je suis en danger de mort dans cette putain de ville et encore plus dans ce putain de quartier ! pestai-je dans un accès de mauvaise humeur.

—Souviens-toi de ma proposition hier soir.

—Je ne me souviens de rien, rien. C'était quoi ?

—Tu peux venir avec moi à Rome, le temps que ça se tasse.

—Je n'y ai pas pensé. C'est gentil de m'arracher à la bouche du loup qui rôde. Ça ne te pose pas de problèmes, franchement ?

—Non. Tout ce je veux c'est que tu vives.

—Tu es une chique fille, tu sais ? On part quand ?

—Dès que tu seras prêt. Prends juste ce qu'il faut pour des vacances romaines. On se débrouillera.

Une heure plus tard, j'étais en route pour Saint-Cloud. J'avais donné rendez-vous à mes parents dans le parc, peu fréquenté à une heure si matinale. Ils m'attendaient déjà à l'endroit convenu quand j'y arrivai, un peu en retard. Tandis que je m'entretenais avec eux, Giulia, qui faisait semblant de ne pas me connaître, marchait le long des allées.

Je leur racontai les événements de la veille et leur dit la menace qui pesait sur moi, tant que le criminel ne serait pas ramené derrière les barreaux. Je n'avais qu'une issue, quitter la France pendant un certain temps. J'avais décidé de partir en vacances à Rome, chez un ami. En conséquence, je leur demandai de gérer au mieux mes intérêts, pendant mon absence.

—On dirait que tu vas faire le tour du monde, observa ma mère.

—Maman, on ne sait pas si la police arrivera à lui mettre la main dessus, dis-je l'air désolé.

—Qu'est-ce tu peux être malheureux, mon enfant !

—Je n'ai pas droit de me plaindre. Je suis vivant, moi.

J'avais l'intention de mettre une pancarte sur la porte de mon cabinet, informant mes clients qu'il était fermé pour des raisons de force majeure, pour une durée indéterminée. Je priai mes parents de les contacter un à un et de mettre sur répondeur un message à leur intention.

Enfin, je remis à mon père les documents et les clés concernant les locations et les biens dont j'avais hérité. Il devait aussi faire des démarches auprès de mon assureur en vue du remboursement de la voiture qui avait brûlée. Si jamais il m'arrivait malheur, tout ce que m'appartenait leur reviendrait de droit.

Ma mère avait du mal à contenir son émotion. Elle essuya discrètement une larme, étouffa un sanglot dans sa gorge. Mon cœur fut pris d'un attendrissement jamais éprouvé, je réalisai soudain combien je leur étais attaché. Je les embrassai l'un après l'autre d'une façon solennel, comme si les quittais pour toujours, et lorsque je m'éloignai d'eux, j'avais des larmes yeux, je contenais avec peine mon envie de pleurer.

On n'était pas loin de midi quand nous descendîmes vers le sud de Paris, le capot imprudemment rabattu. Giulia était ravie de rentrer à Rome en ma compagnie, et moi, j'éprouvais un grand soulagement à quitter cette ville où le bonheur durable me semblait impossible.

J'eus peur que Giulia ne me regarde comme un lâche, si je lui disais que j'étais trop exposé à la vue des passants. Si Mitschoukine était revenu dans les parages, nous risquions quand même de le croiser.

Nous roulâmes sans encombre jusqu'aux abords du boulevard périphérique. La partie semblait gagnée. Encore quelques minutes et nous serions à l'abri sur l'autoroute du Soleil. Mais, il était écrit que la dernière scène du drame aurait lieu auparavant. Il fallait que je me batte bec et ongles pour que la ville Lumière ne

devienne le théâtre où se jouerait le dernier acte de ce qu'on pourrait appeler : la tragédie de mon existence.

Giulia s'engagea sur tunnel d'accès à l'autoroute. Il y eut un ralentissement au premier virage. Sorti je ne sais pas d'où, Mitschoukine bondit sur l'arrière de la Porsche. Giulia donna un brusque sur l'accélérateur, le truand s'agrippa de la main gauche à l'appui-tête de mon siège. Il essayait en vain de stabiliser sa position, de manière à pouvoir sortir le pistolet qu'il avait dans le dos, coincé entre la ceinture et la peau. Giulia zigzaguait, freinait, accélérât, l'empêchant de sortir son arme.

«Fais quelque chose, bon sang ! Débarrasse-nous de ce taré !» cria Giulia d'un ton que je ne lui connaissait pas. Elle craignait à juste titre que la circulation ne s'arrête, nous laissant à sa merci.

Je me retournai vers l'assaillant, je lui mordis la main à pleines dents pour qu'il lâche l'appui-tête. Il grimâça horriblement, mais continua de s'y tenir. Alors, je me soulevai et lui assenai un coup de talon en pleine figure.

« Crève, salopard ! Enfant de salaud ! »

Il avait la bouche enfoncée, les lèvres broyées, la dentition en partie brisée, et il me jetait à la figure un mélange de sang, de chair à saucisses et d'éclats de dents. La circulation commençait à s'accélérer, nous avions du champ devant nous.

« Frappe-le encore, jusqu'à ce qu'il lâche prise ! » cria encore Giulia.

Elle avait raison, il fallait se débarrasser de lui au plus vite. Je donnai des coups de talon sur sa main, à

plusieurs reprises. Je finis par lui casser les doigts, il se détacha malgré lui de son point d'ancrage. Il tomba sur l'asphalte. Le fourgon qui nous suivait dut piler pour ne pas l'écraser. Il y eut derrière des accrochages en cascade.

Les conducteurs descendaient de leur véhicule pour constater les dégâts. Mitschoukine, lui, s'était remis debout, il vida le chargeur sur la Porsche. Les balles sifflaient à nos oreilles, l'une d'elles traversa le pare-brise, l'autre s'incrusta dans le tableau de bord. Quand il fut à court de munitions, il était inutile de continuer à tirer. Nous étions hors d'atteinte.

—Ouf ! il était temps, fit Giulia.

—J'espère que la police lui mettra la main dessus. Sinon, il est capable d'aller me retrouver en Italie.

—Je ne crois pas. Tu seras en sécurité à Rome. Je veillerai sur toi.

## Epilogue

Deux mois plus tard, Mitschoukine fut surpris dans l'une de ses cachettes. Lui et ses complices sortirent les gros calibres. Il fut abattu par la police quand il essayait de se sauver. Alors, je pus revenir à Paris mettre de l'ordre dans mes affaires. J'en profitai pour annoncer à mes parents mon intention d'ouvrir un cabinet à Rome.

—Une belle Romaine n'est pas étrangère à ta décision, n'est-ce pas ? observa ma mère.

—Je ne peux rien te cacher, maman. Je n'ai pas trouvé le bonheur à Paris. J'aurais peut-être plus de chance là-bas.

Au départ, mon cabinet à Rome n'eut pas le succès escompté. Au bout de six mois, la recette nette mensuelle était juste suffisante pour vivre chichement, une fois acquittés les frais de fonctionnement. Il m'arriva d'envisager sérieusement mon retour en France. Seulement, Giulia rechignait à me suivre. A Paris, elle n'avait guère de souvenirs gratifiants, son bonheur était à Rome.

Un jour, son cœur lui a inspiré une idée géniale. Elle se mit en congé de son poste d'enseignante pour venir me prêter main forte. Elle prit en charge la remise en forme ; moi, je m'occupais en priorité des cas plus techniques, comme la rééducation ou la bronchiolite, par exemple, qui demandaient des compétences particulières. L'affluence moyenne de clients doubla en deux mois, et la tendance s'accroissait



de semaine en semaine. Si bien que nos installations devinrent vite insuffisantes.

Je me mis à la recherche d'un local plus grand, avec l'intention de l'aménager différemment, misant sur des équipements modernes, afin d'offrir un éventail plus large de soins et remise en forme.

Grâce au succès professionnel, je me mis à aimer Rome à travers les yeux de Giulietta, ou plutôt de Giulia. Elle fronçait les sourcils quand je me trompais de prénom sans faire exprès. Giulietta avait cessé d'exister, elle ne voulait plus en entendre parler, me disait-elle sur le ton du reproche.

Je vis avec Giulia depuis deux ans. Elle est la dernière des quatre femmes dont j'avais partagé les draps au début de mon récit. Aujourd'hui, avec le recul, je peux affirmer que Bastien me connaissait mieux que je ne me connais moi-même. Il a provoqué ma rupture avec Charlène, a sacrifié Bianca et Adeline, laissant le champ libre à Giulia.

C'était son choix à lui. Il était un type étrange, pervers, déroutant. Je dois reconnaître, néanmoins, qu'il souhaitait sincèrement mon bonheur. D'abord, il a cru pouvoir l'assurer lui-même par l'affection qu'il me vouait depuis l'adolescence. Voyant que cela n'était pas possible, il a conçu un plan B.

Il ne s'est pas trompé, le salaud, il a forcé mon destin, payant au prix fort tant d'audace, mais il a réussi à me faire reconnaître ce que j'avais à peine pressenti : Giulia est bel et bien la femme de ma vie.

Elle est enceinte de cinq mois. C'est un garçon qu'elle va me donner. Nous avons commencé à nous

chamailler sur le prénom du bébé. Je la contrarie par jeu, je finirais par accepter son choix, tout en lui disant que celui que j'aurais choisis est plus beau que le sien. Je lui ai dit hier que je cherche une villa à vendre dans les environs de Rome. Elle m'a regardé en souriant, croyant que je plaisantais. Je lui ai montré des preuves concrètes de ma démarche.

—Et où vas-tu chercher l'argent. On a déjà un crédit.

—J'ai de quoi te faire plaisir.

—Ah, bon ! Et comment ? Tu me caches quelque chose.

—Voilà la vérité. Bastien m'a légué tout ce qu'il possédait.

—Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ?

—Je voulais avoir la certitude que tu m'aimes d'abord pour ce que je suis.

—Que tu peux être idiot ! Dès notre première rencontre, j'ai su que ma rédemption ne pouvait venir que de ton amour.

Je l'ai prise tendrement dans mes bras, j'ai collé ma joue contre sa joue, tout en caressant ses cheveux. Ce bonheur à la fois doux et excitant m'apparaissait inépuisable, aussi loin que je me représente l'avenir.

FIN

## SOMMAIRE

<b>PRÉFACE.....</b>	<b>3</b>
<b>CHAPITRE 1 .....</b>	<b>7</b>
<b>CHAPITRE 2 .....</b>	<b>24</b>
<b>CHAPITRE 3 .....</b>	<b>39</b>
<b>CHAPITRE 4 .....</b>	<b>57</b>
<b>CHAPITRE 5 .....</b>	<b>77</b>
<b>CHAPITRE 6 .....</b>	<b>94</b>
<b>CHAPITRE 7 .....</b>	<b>110</b>
<b>CHAPITRE 8 .....</b>	<b>128</b>
<b>CHAPITRE 9 .....</b>	<b>146</b>
<b>CHAPITRE 10 .....</b>	<b>165</b>

<b>CHAPITRE 11</b> .....	<b>184</b>
<b>CHAPITRE 12</b> .....	<b>204</b>
<b>CHAPITRE 13</b> .....	<b>225</b>
<b>CHAPITRE 14</b> .....	<b>244</b>
<b>CHAPITRE 15</b> .....	<b>264</b>
<b>CHAPITRE 16</b> .....	<b>287</b>
<b>CHAPITRE 17</b> .....	<b>300</b>
<b>CHAPITRE 18</b> .....	<b>313</b>
<b>CHAPITRE 19</b> .....	<b>323</b>
<b>CHAPITRE 20</b> .....	<b>332</b>
<b>CHAPITRE 21</b> .....	<b>347</b>
<b>CHAPITRE 22</b> .....	<b>365</b>
<b>CHAPITRE 23</b> .....	<b>375</b>

<b>CHAPITRE 24 .....</b>	<b>396</b>
<b>CHAPITRE 25 .....</b>	<b>412</b>
<b>CHAPITRE 26 .....</b>	<b>434</b>
<b>CHAPITRE 27 .....</b>	<b>448</b>
<b>CHAPITRE 28 .....</b>	<b>466</b>
<b>CHAPITRE 29 .....</b>	<b>485</b>
<b>CHAPITRE 30 .....</b>	<b>502</b>
<b>CHAPITRE 31 .....</b>	<b>511</b>
<b>EPILOGUE .....</b>	<b>536</b>

**Du même auteur :**

Le désert de mon désir *roman*

Les tribulations de Christina *roman suspense*

Le Joyau de Dieu *poèmes d'amour*